

Histoire des Montagnards

Alphonse Esquiros

The Project Gutenberg EBook of Histoire des Montagnards,
by Alphonse Esquiros

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Histoire des Montagnards

Author: Alphonse Esquiros

Release Date: January, 2006 [EBook #9643]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on October 13, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK HISTOIRE DES MONTAGNARDS *****

Produced by Carlo Traverso, Tonya Allen and PG Distributed Proofreaders

HISTOIRE

DES

MONTAGNARDS

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

LIBRAIRIE DE LA RENAISSANCE

OEUVRES D'ALPHONSE ESQUIROS

HISTOIRE DES MONTAGNARDS

[Illustration: Alphonse Esquiros.]

[Illustration: Rouget de l'Isle.]

INTRODUCTION

I

MES TEMOINS

Au moment ou fut écrit l'_Histoire des Montagnards_' (1846-1847), quelques acteurs du grand drame révolutionnaire vivaient encore; d'autres venaient de mourir. J'eus la bonne fortune de connaître Barère, auquel je fus présenté par le sculpteur David, Lakanal, Souberbielle, Rouget de l'Isle. Ce que j'attendais d'eux n'était point des renseignements qui peuvent se retrouver dans les livres, les journaux ou les brochures du temps; c'était l'âme d'une époque qui n'a jamais eu d'égale dans l'histoire.

Il m'arriva souvent de recueillir dans ces entretiens des détails curieux, des souvenirs personnels, des impressions très-profondes sur les événements auxquels ces derniers témoins d'un monde évanoui avaient plus ou moins participé. Si la mémoire leur faisait quelquefois défaut sur les dates et les circonstances accessoires, le sentiment des choses était resté intact, et c'est ce sentiment qu'il m'importait surtout de connaître. En un mot, n'était-ce point la source à laquelle on pouvait retrouver la vie de la Révolution Française?

Il faut pourtant avouer que les hommes de 93 n'aimaient guère à parler de ce qu'ils avaient vu ni de ce qu'ils avaient fait. On avait quelque peine à les attirer sur ce terrain. Il semble que la gravité des scènes terribles auxquelles ils avaient assisté leur eût posé sur les lèvres un sceau de plomb. Il est du moins certain que leurs convictions n'étaient nullement ébranlées et qu'ils soumettaient leurs actes au jugement de l'histoire avec une parfaite tranquillité de conscience.

Les femmes se montraient naturellement plus communicatives que les hommes; deux d'entre elles m'ont laissé un vif souvenir. La première est madame Lebas, veuve du conventionnel, l'autre est la sœur de Marat.

Madame Lebas devait avoir été jolie dans sa jeunesse. Elle avait l'oeil noir, des manières distinguées et une mémoire très-sûre. C'est d'elle que deux ou trois historiens de la Révolution Française ont appris des détails intéressants sur la famille Duplay et sur la vie privée de Robespierre. Ses souvenirs ne dépassaient guère le cercle des relations intimes; mais comme à dater de 93 la maison de Duplay devint le foyer vers lequel convergeait toute la vie politique autour de Robespierre, elle avait passé sa jeunesse au cœur même de la Révolution. Elle avait aimé son mari, comme elle disait elle-même, d'un amour patriotique; mais par une réserve et une délicatesse de cœur que les femmes comprendront, c'était celui dont elle parlait le moins. De Saint-Just, de Couthon, de Robespierre jeune, elle citait de belles et de bonnes actions qui l'avaient touchée. Sa grande admiration était pour Maximilien. L'intérieur de la famille Duplay était une maison à la Jean-Jacques Rousseau, une arche des vertus domestiques risquée sur un déluge de sang. Parlait-elle du 9 thermidor, son front s'assombrissait, ses yeux se remplissaient de larmes. Malheureusement son fils assistait à toutes nos conversations et la surveillait de près, craignant sans doute des indiscretions qui pussent blesser son amour-propre comme fils d'un conventionnel et comme membre de l'Institut. Je n'oublierai jamais l'expression consternée de sa figure, un jour que cette respectable veuve me confia l'état de détresse et de misère auquel elle avait été réduite après la mort de son mari. Elle s'était faite blanchisseuse et allait battre son linge sur les bateaux de la Seine. Pour le coup c'était trop fort, et l'academicien palit. Raconter de pareilles choses, passe encore, mais les écrire (et il savait bien que je les écrirais plus tard), c'était selon lui déroger à la dignité classique de l'histoire.

Entre la veuve de Lebas et la sœur de Marat, quel contraste!

Comme je tenais à recueillir et à contrôler tous les témoignages, je m'acheminai vers la demeure de celle qui portait un nom si terrible, mais qui, dit-on, avait refusé autrefois de se marier pour ne point perdre ce nom dont elle se faisait gloire.

C'était un jour de pluie.

Rue de la Barillerie n° 32 (c'est l'adresse que m'avait indiquée le statuaire David), je rencontrai une allée étroite et sombre, gardée par une petite porte basse. Sur le mur, je lus ces mots écrits en lettres noires: "Le portier est au deuxième." Je montai.

Au deuxième étage, je demandai mademoiselle Marat. Le portier et sa femme s'entre-regardèrent en silence.

--C'est ici?

--Oui, monsieur, reprirent-ils après s'être consultés du coin de l'oeil.

--Elle est chez elle?

--Toujours: cette malheureuse est paralysée des jambes.

--A quel étage?

--Au _cintieme_, la porte à droite.

La femme du portier, qui jusque-la m'avait observe sans rien dire, ajouta d'une voix goguenarde:

--Ce n'est pas une jeune et jolie fille, oui-da!

Je continuai a monter l'escalier qui devenait de plus en plus raide et gras. Les murs sans badigeon etalaient dans le clair-obscur la sale nudite du platre. Arrive tout en haut devant une porte mal close, je frappai. Apres quelques instants d'attente, durant lesquels je donnai un dernier coup d'oeil au delablement des lieux, la porte s'ouvrit. Je demeurai frappe de stupeur. L'etre que j'avais devant moi et qui me regardait fixement, c'etait Marat.

On m'avait prevenu de cette ressemblance extraordinaire entre le frere et la soeur; mais qui pouvait croire a une telle vision de la tombe presente en chair et en os? Son vetement douteux--une sorte de robe de chambre--pretait encore a l'illusion. Elle etait coiffee d'une serviette blanche qui laissait passer tres-peu de cheveux. Cette serviette me fit souvenir que Marat avait la tete ainsi couverte quand il fut tue dans son bain par Charlotte Corday.

Je fis la question d'usage:

--Mademoiselle Marat?

Elle arreta sur moi deux yeux noirs et percants:

--C'est ici: entrez.

Je la suivis et passai par un cabinet tres-sombre ou l'on distinguait confusement une maniere de lit. Ce cabinet donnait dans une chambre unique, situee sous les toits, assez propre, mais triste et miserable. Il y avait pour tous meubles trois chaises, une table, une cage ou chantaient deux serins et une armoire ouverte qui contenait quelques livres, entre autres une collection complete des numeros de l'_Ami du peuple_, dont on lui avait offert un bon prix, mais qu'elle avait toujours refuse de vendre. L'un des carreaux de la fenetre ayant ete brise, on l'avait remplace par une feuille de papier huileuse sur laquelle pleuraient des gouttes de pluie et qui repandait dans la chambre une lumiere livide.

Voyant toute cette misere, j'admirai au fond du coeur le desinterressement de ces hommes de 93 qui avaient tenu dans leurs mains toutes les fortunes avec toutes les tetes, et qui etaient morts laissant a leur femme, a leur soeur, cinq francs en assignats.

La soeur de Marat se placa dans une chaise a bras et m'invita a m'asseoir a cote d'elle. Je lui dis mon nom et l'objet de ma visite, puis je hasardai quelques questions sur son frere. Elle me parla, je l'avoue, beaucoup plus de la Revolution que de Marat. Je fus surpris de trouver sous les vetements et les dehors d'une pauvre femme des idees viriles, une etonnante memoire des faits, des connaissances assez etendues, un langage correct, precis et vehement. Sa maniere d'apprécier les caracteres et les evenements etait d'ailleurs celle de l'_Ami du peuple_. Aussi me faisait-elle, au jour taciturne qui regnait dans cette chambre, un effet particulier. La terreur qui s'attache aux hommes de 93 me penetrait peu a peu. J'avais froid. Cette femme ne m'apparaissait plus comme la soeur de Marat, mais comme son ombre. Je

l'ecoutai en silence.

Les paroles qui tombaient de sa bouche etaient des paroles austeres.

--On ne fonde pas, me disait-elle, un etat democratique avec de l'or ni avec des ambitions, mais avec des vertus. Il faut moraliser le peuple. Une republique veut des hommes purs que l'attrait des richesses et les seductions des femmes trouvent inflexibles. Il n'y a pas d'autre grandeur sur la terre que celle de travailler pour le maintien des droits et l'observation des devoirs. Ciceron est grand parce qu'il a su dejouer les desseins de Catilina et defendre les libertes de Rome. Mon frere lui-meme ne m'est quelque chose que parce qu'il a travaille toute sa vie a detruire les factions et a etablir le regne du peuple: autrement je le renierais. Monsieur, retenez bien ceci: ce n'est pas la liberte d'un parti qu'il faut vouloir, c'est la liberte de tous et celle-ci ne s'acquiert dans un Etat que par des moeurs rigides. Il faut, quand les circonstances l'exigent, sacrifier aux vrais principes sa vie et celle des ennemis du bien public. Mon frere est mort a l'oeuvre. On aura beau faire, l'on n'effacera pas sa memoire.

Elle me parla ensuite de Robespierre avec amertume.

--Il n'y avait rien de commun, ajouta-t-elle, entre lui et Marat. Si mon frere eut vecu, les tetes de Danton et de Camille Desmoulins ne seraient pas tombees.

Je lui demandai si son frere avait ete vraiment medecin de la maison du comte d'Artois.

--Oui, repondit-elle, c'est la verite. Sa charge consistait a soigner les gardes du corps et les gens preposes au service des ecuries. Aussi fut-il poursuivi plus tard par une foule de marquises et de comtesses qui venaient le trouver chez lui, le flattaient et l'engageaient a deserter la cause du peuple. Le bruit courut meme par la ville qu'il s'etait vendu pour un chateau....

--Monsieur, ajouta-t-elle en me designant d'un geste son miserable reduit,--je suis sa soeur et son unique heritiere: regardez, voici mon chateau!

Et il y avait de l'orgueil dans sa voix.

L'humeur soupconneuse de certains revolutionnaires ne s'etait point endormie chez elle avec les annees. Plusieurs fois je la surpris a fixer sur mon humble personne des regards mefiants et inquisiteurs. Elle m'avoua meme eprouver le besoin de prendre des renseignements sur mon civisme aupres d'un ami dans lequel elle avait confiance. Je la vis aussi s'emporter a chaque fois que je lui fis quelques objections: c'etait bien le sang de Marat.

Mes questions sur les habitudes de son frere, sur sa maniere de vivre, n'obtinrent guere plus de succes. Les details de la vie intime rentraient d'apres elle dans les conditions de l'homme, etre calamiteux et passager que la mort efface sous un peu de terre. L'histoire ne devait point descendre jusqu'a ces futilites.

Elle me parla incidemment de Charlotte Corday, comme d'une aventuriere et d'une fille de mauvaise vie.

Ce qui me frappa fut son opinion sur l'assassinat politique. Louis-Philippe venait d'échapper à l'un des nombreux attentats qui signalèrent son règne; on pense bien qu'elle detestait en lui l'homme et le roi.

--N'importe! s'écria-t-elle; c'est toujours un mauvais moyen de se débarrasser des tyrans.

Je me levai pour sortir.

--Monsieur, me dit-elle, revenez dans quinze jours, je vous communiquerai des renseignements biographiques sur mon frère, si je vis encore; car dans l'état de maladie où vous me voyez je m'éteindrai subitement. Un jour, demain peut-être, en ouvrant la porte, on me trouvera morte dans mon lit; mais je ne m'en afflige aucunement. La mort n'est un mal que pour ceux qui ont la conscience troublée. Moi, qui suis sur le bord de la fosse et qui vous parle, je sais qu'on quitte la vie sans regrets quand on n'a rien à se reprocher. Mon frère est mort pauvre et victime de son dévouement à la patrie; c'est là toute sa gloire.

Je redescendis l'escalier avec un poids sur le cœur.

--Voilà des gens, me disais-je, qui voulaient le bien de l'humanité, qui poursuivirent ce rêve jusqu'à la mort avec un désintéressement héroïque, et qui ne sont guère arrivés qu'à une renommée sanglante, à une dictature éphémère. On en est même à se demander s'ils n'ont point compromis la grande cause qu'ils croyaient servir. Ce n'est point assez que de vouloir le bien: il faut l'atteindre par des voies que ne désavouent ni la raison ni la justice.

Marat se définissait lui-même le bouc émissaire qui se charge en passant de tous les maux de l'humanité. Il y avait dix siècles d'oppression, de misères, de tortures entassées sur cet enfant du peuple, laid et mal venu, qui, à bout de patience, se retourne contre ses anciens maîtres, furieux, écumant. Ce petit homme sur les pieds duquel toute une société a marché; ce médecin qui porte dans son corps malade la pâleur et la fièvre des hôpitaux; ce journaliste inquiet, ombrageux, méfiant, lâche sur la place publique comme un dogue vigilant dans une ville ouverte et peu sûre, pour y faire le guet; cet œil du peuple qui va rodant çà et là pour découvrir les traîtres; cet homme-anathème, qui assume sur sa tête maudite tout l'odieux des mesures de sang, constitue bien un caractère à part, une des maladies de la Révolution.

Il a été trop légèrement traité de charlatan et d'aventurier par les écrivains royalistes. Avant d'entrer dans la carrière politique, Marat était un savant. Voltaire lui fit l'honneur de critiquer un de ses premiers livres [Note: De l'Homme ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme, 1775] où il plaçait le siège de l'âme dans les méninges. [Note: Nom collectif des trois membranes qui enveloppent le cerveau.] On voit du moins que l'auteur était spiritualiste. Il publia ensuite différents travaux sur le feu, l'électricité, la lumière, l'optique.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire me racontait que vers 1830 (si ma mémoire est fidèle) l'administration du Jardin des Plantes fit l'emplette d'une boîte contenant des instruments de physique: par un hasard singulier, une partie de ces instruments avait servi à Marat

pour faire ses experiences; l'autre avait appartenu au comte de Provence, depuis Louis XVIII.

Un autre caractere excentrique avec lequel me mit en relation cette histoire des Montagnards etait l'avocat Deschiens. Celui-la n'avait jamais demande de tetes; c'etait l'indifference politique, l'ordre et l'urbanite en personne. Il habitait Versailles ou il possedait plusieurs chambrees de brochures et de papiers publics, comme on disait au temps de la Revolution. Tous ces documents etaient classes, etiquetes. A chaque grande epoque historique il se rencontre un homme (un, c'est assez) qui s'isole du mouvement general des esprits pour se livrer a des gouts personnels, et en apparence bizarres; mais, sans lui, ou trouverait-on les materiaux de l'histoire? C'est ce qu'on appelle le collectionneur.

La question que s'adressait a lui-meme l'avocat Deschiens, en s'veillant des l'aube (de 89 a 94) n'etait pas du tout celle qui preoccupait alors tout le monde: "La cour triomphera-t-elle de l'Assemblee nationale ou est-ce au contraire l'Assemblee nationale qui aura raison du roi et de la reine? Qui l'emportera aujourd'hui de la Montagne ou de la Gironde? Ou s'arretera la terreur? Les Dantonistes delivreront-ils la France des Hebertistes? Que pense et que fait le Comite de salut public? Ou nous conduit la Commune de Paris?" Non, rien de tout cela ne l'interessait tres-vivement. Sa question a lui etait celle-ci:

"Combien paraitra-t-il aujourd'hui de feuilles nouvelles et de pamphlets?" Alerte et cette pensee dans la tete, il parcourait aussitot les rues de Paris, ecoutant les crieurs, s'arretant aux boutiques des libraires, interrogeant les affiches, achetant tout, classant tout avec un soin minutieux. He bien! cet homme particulier a rendu un grand service. S'il se fut laisse entrainer comme tant d'autres par l'ambition de la tribune, nous compterions un pale orateur de plus dans un temps qui regorgeait deja de parleurs et d'hommes d'Etat; tandis que la collection Deschiens a laquelle j'ai beaucoup puise pour ecrire cette histoire etait a peu pres unique dans le monde. Malheureusement, si je ne me trompe, cette collection a ete dispersee, apres la mort de celui qui l'avait formee avec tant de zele et de perseverance.

Le second Empire ne tenait point du tout a enrichir notre Bibliotheque nationale des archives de la Revolution Francaise.

II

LES GIRONDINS

L'_Histoire des Montagnards_ parut en meme temps que le premier volume de l'_Histoire de la Revolution Francaise_ par Louis Blanc, l'_Histoire des Girondins_ par Lamartine et l'_Histoire de la Revolution Francaise_ par Michelet.

Pourquoi ce titre: _Histoire des Montagnards_?

Est-ce a dire que les Girondins ne comptent point dans le mouvement revolutionnaire? Aurions-nous par hasard ete insensible aux charmes de

leur éloquence? N'aurions-nous rien compris au caractère et aux sublimes discours de Vergniaud, à l'esprit philosophique de Condorcet, le révélateur de la loi du progrès, à la fougue patriotique d'Isnard, à l'énergie de Barbaroux, à la science politique de Brissot, à l'honnêteté de Pétion, à la grande âme de madame Roland? Étions-nous tellement aveugle que nous eussions le parti pris de dénigrer les hommes de la Gironde au profit des hommes de la Montagne? Non, rien de tout cela.

Les Girondins représentent un côté de la Révolution Française, les Montagnards en représentent un autre; c'est cet autre côté que nous avons voulu mettre en lumière. Voilà tout.

Autre considération: les Girondins n'ont joué, dans le grand drame révolutionnaire, qu'un rôle de courte durée. Non-seulement la Montagne leur a survécu, mais encore c'est de cette cime formidable, au milieu des éclairs et des tonnerres, que se sont révélés les oracles de l'esprit moderne. De ces hauteurs sont parties la force et la lumière. À peine si les Girondins ont résisté; ils ont pâli devant les événements; ils se sont effacés dans un rayon d'éloquence. Les Montagnards au contraire ont renouvelé entre eux, avec le pays et avec le monde entier, la lutte des Titans. Foudroyés, ils ont enseveli la Révolution dans les plis de leur drapeau, et après eux la République n'a plus été qu'un fantôme.

Lamartine lui-même comprit très-bien que les Girondins n'avaient point tranché le nœud gordien de la Révolution: aussi, en dépit du titre, continua-t-il son histoire jusqu'au 9 thermidor.

On est convenu de regarder les Girondins comme des modérés et les Montagnards comme des buveurs de sang. Fort bien; mais on oublie peut-être que ce sont les Girondins qui ont déclaré la guerre à toute l'Europe et voté la mort du roi. La vérité est qu'il faut être logique: si la Révolution Française était, comme le croient encore certains esprits faibles, une abominable levée de boucliers contre les dieux et les lois éternelles du genre humain, il faudrait condamner tous les hommes qui y ont participé, à quelque parti qu'ils appartiennent et sous quelque bannière qu'ils se soient ralliés à l'esprit du mal.

Le crime des Girondins fut d'avoir allumé la guerre civile dans les départements où ils s'étaient réfugiés après leur chute. Qu'on ait été injuste envers eux, je le veux bien; que les accusations portées contre leur système politique fussent ou fausses ou exagérées, je l'admets encore; que leur expulsion de l'Assemblée fut un acte illégal, je n'y contredis point; mais si persécuté que soit un parti, il n'a jamais le droit d'armer les citoyens les uns contre les autres, surtout quand les bataillons étrangers foulent sous leurs pieds le sol sacré de la patrie.

Quoi qu'il en soit, ce livre n'a point été dicté par un esprit d'exclusion. Ne bâtissons point de petites églises dans la grande unité de la Révolution Française. L'histoire de ces jours de luttes, d'antagonismes terribles et de haines violentes demande à être écrite avec amour. Ce n'est point ici un paradoxe. Oui, il y avait une sympathie immense, un élan passionné vers l'idéal, dans cette fureur du bien public qui immolait tout à un principe. Il faut donc embrasser d'un point de vue élevé cette époque sinistre et glorieuse qui réunit tous les contrastes. Le moment est venu d'amnistier les uns pour leur ardent amour de la patrie, les autres pour leur dévouement à

l'humanité. Ayons enfin le courage d'admirer ce qui fut grand dans tous les partis et sous toutes les nuances. Parmi ceux que la Montagne éleva, dans un jour de tempête, jusqu'au gouvernement du pays, je dirais presque jusqu'à la dictature, il y en a qui ont sauvé le territoire de l'invasion étrangère, renouvelé les institutions sociales, ébauché une constitution, écrasé les factions abjectes dont le triomphe aurait amené la perte de la France, assuré le respect de la souveraineté nationale, rétabli sur de larges bases les services publics; après avoir tout détruit, ils essayerent de tout reconstruire. La vie de pareils hommes mérite bien d'être racontée et, quelles que soient leurs fautes, la postérité les jugera en s'inclinant devant leur mémoire.

[Illustration: Louis XIV]

Nous ne promettons pas toutefois une réhabilitation systématique de la Terreur ni des Terroristes. Il y a tels de leurs actes que rien ne peut justifier. A chacun d'eux sa responsabilité devant l'histoire. Loin de nous cette froide théorie de la souveraineté du but qui absout tous les crimes au nom de la raison d'Etat. Nous n'admettrons jamais non plus qu'on puisse rejeter sur les circonstances, sur la nécessité des temps, le fardeau des œuvres sanglantes. Pas de fatalité: ce serait une injure à la conscience humaine.

Ce que nous aimons chez les Montagnards, ce que nous défendrons, la tête haute, ce sont les vrais principes de la Révolution Française. Ils ont secouru le pauvre, relevé le faible, protégé l'enfant, délivré l'opprimé en frappant l'opprimeur; ils ont voulu régénérer les mœurs.

Agités dans l'opinion publique, comme ils l'avaient été eux-mêmes dans la vie, les hommes de la Montagne n'ont pu jusqu'ici dégager leur mémoire de la tourmente qui les avait engloutis. Des voix retentissantes insultent, depuis plus d'un siècle, leurs ombres proscrites, tandis que d'autres les acclament avec enthousiasme. Il n'y a peut-être eu de mesure ni dans le blâme ni dans l'éloge. Pour moi, je me réjouis d'écrire ces pages dans un moment calme (1847), où l'opinion se recueille et où se prépare le jugement définitif de l'histoire. Libre envers le pouvoir, libre même envers les partis, sans autre passion qu'un ardent amour du peuple, je me crois à même de promettre une chose grave et difficile à tenir, la vérité.

CHAPITRE PREMIER

PRELUDES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

I

Du sentiment religieux.--Principaux événements de notre histoire.--Comment les faits s'enchaînaient les uns aux autres pour amener un changement dans l'ordre politique et social.--Affranchissement des communes.--Luther et Calvin.--La Saint-Barthélemy.--Richelieu.--Louis XIV.--Louis XV.

L'histoire de la Montagne se lie étroitement à l'histoire de la Révolution, laquelle se rattache à toute notre histoire de France.

Il nous faut donc renouer le fil des événements.

Le point de vue religieux, presque absent au XVIII^e siècle des spéculations de l'esprit, a exercé, dans ces derniers temps, une grande influence sur la direction des études historiques et sociales. Doit-on s'en applaudir? doit-on s'en plaindre? Il faut du moins se tenir sur ses gardes et se défendre contre les utopies. De nombreuses erreurs se sont glissées dans les ouvrages qui ont traité à l'origine de la démocratie en France, et comme ces erreurs tendent à obscurcir une des questions dominantes de la philosophie politique, il est utile de signaler le mal. Quelques historiens envisagent la démocratie moderne comme le développement nécessaire des idées chrétiennes; pour eux, la Révolution Française est sortie tout armée de l'Évangile. [Note: Nous avons en vue l'école de Buchez, dont l'importance était alors considérable.]

Les sociétés antiques rapportaient presque toute leur fondation à un dieu ou au fils d'un dieu. Peu s'en faut que les théodémocrates n'arrivent, par un effort d'imagination, à la même conséquence. S'il faut les en croire, c'est un dogme, une vérité de foi qui a présidé au berceau des nations modernes. Jésus-Christ a été le premier citoyen français, le précurseur de la Déclaration des droits.

D'où vient cette manière de voir? Il existe assurément une certaine conformité entre les doctrines de l'Évangile et celles de la Révolution Française.

Dix-sept cents ans avant Voltaire, le fils d'un charpentier, dans un temps où plus de la moitié du genre humain était esclave, ou la société s'appuyait sur une hiérarchie de naissance, avait prononcé ces paroles mémorables: "Vous êtes tous frères, et vous n'avez qu'un père qui est là-haut." Cette relation entre les principes du christianisme et ceux de la démocratie n'avait point échappé aux hommes de 93. L'abbé Maury et l'abbé Fouchet en firent le texte de touchantes homélies. On connaît le mot de Camille Desmoulins devant le tribunal révolutionnaire: "J'ai l'âge du sans-culotte Jésus, trente-deux ans." L'un des hommes qu'on s'attend le moins à rencontrer sur ce terrain, Marat, qui n'était point dévot, rend lui-même justice sur ce point aux croyances chrétiennes. "Si la religion, dit-il, influait sur le prince comme sur ses sujets, cet esprit de charité que prêche le christianisme adoucirait sans doute l'exercice de la puissance. Elle embrasse également tous les hommes dans l'amour du prochain; elle lève la barrière qui sépare les nations et réunit tous les chrétiens en un peuple de frères. Tel est le véritable esprit de l'Évangile." Oui, mais cet esprit a-t-il été souvent appliqué au gouvernement des affaires humaines?

L'alliance du sentiment religieux et des aspirations révolutionnaires peut être séduisante; elle flatte les entraînements de l'esprit et du cœur, elle convient à la jeunesse; mais nous trouvons cette théorie à la fois excessive et incomplète. Le christianisme a été une grande chose; la démocratie en est une autre; gardons-nous bien de mêler ces deux courants, si nous tenons à ne point tomber dans une confusion d'idées.

Toute la question est de savoir si le christianisme seul, abandonné à

ses propres forces, eut pu faire la Revolution Francaise; nous ne le croyons pas. Il fallait la protestation de la dignite humaine, violee depuis des siecles par l'insolente domination des classes privilegiees. Il fallait le travail lent et souterrain de la raison humaine. Il fallait la liberte d'examen. N'ayant a son service que des armes spirituelles, le christianisme n'aurait jamais pu realiser un mouvement national qui tenait a l'ordre philosophique par les principes, a l'ordre moral par le droit et a l'ordre materiel par la force.

C'est donc dans un autre ordre de faits et d'idees qu'il nous faut chercher les racines de la Revolution Francaise.

Tout le monde sait que, issu de la conquete, le gouvernement de la France fut a la fois militaire et theocratique. Le pouvoir etait divise entre une foule de petits tyrans locaux. C'est ce qu'on appelle la feodalite. La guerre etait l'occupation des hommes libres: guerre entre les Etats, guerre entre les provinces, guerre de chateau a chateau, de seigneur a seigneur. Au milieu de ces troubles et de ces chocs perpetuels, que devenait le pauvre vassal? Son champ etait ravage, sa famille sans cesse sur le qui-vive, le fruit de son dur travail pille par des bandes armees. Je glisse tres-rapidement sur ces origines bien connues.

Le grand evenement du moyen age, c'est l'affranchissement des communes. A l'ombre des chateaux forts s'etaient formes dans les villes et les bourgs populeux des groupes d'artisans qui avaient besoin d'une certaine securite pour exercer leur industrie. Avec le temps, et par suite du mouvement naturel qui pousse les races asservies vers la lumiere et la liberte, ces confederations reclamerent quelques garanties. Elles offrirent meme d'acheter leurs franchises, soit du roi, soit du haut et puissant seigneur dont elles dependaient. Aimant mieux se priver d'un morceau de pain que de vivre sans droits, les ouvriers, les petits debitants des villes s'imposerent les plus durs sacrifices, et meme, dans quelques localites, se souleverent pour conquerir la dignite d'hommes. D'un autre cote, les nobles tenaient a remplir leurs coffres-forts, et Louis le Gros avait interet a favoriser le developpement des communes pour s'en faire un rempart contre les entreprises de certains seigneurs feodaux. Il importe surtout de constater que le sentiment religieux fut tout a fait etranger a ces transactions; la politique seule y joua un role. A partir de ce jour, les communes, ces associations libres et regulieres, jouirent d'une juridiction a elles et tinrent de la sanction royale le droit d'avoir un echevin, un tribunal, un sceau, un beffroi, une cloche, une garde mobile. En temps de guerre, elles ne devaient preter qu'au roi de France leurs soldats, qui, banniere en tete, rejoignaient les corps d'armee.

Qui ne voit d'ici l'importance de cette revolution accomplie sans bruit, sans eclat, sans une goutte de sang verse, par une sorte d'elan spontane, mais dont les consequences devaient s'etendre de siecle en siecle! Avec le temps, en effet, l'industrie et le commerce, delivres de leurs entraves, purent se redresser; le pauvre s'enrichissait par son ardeur a l'ouvrage, son adresse, son economie; les familles que le hasard de la naissance avait d'abord placees au bas de l'echelle sociale s'elevaient peu a peu et contractaient quelquefois des alliances avantageuses; c'est alors qu'entre la noblesse et la masse obscure des plebeiens se forma une classe intermediaire qui prit plus tard le nom de tiers etat ou de bourgeoisie.

L'affranchissement des communes peut se définir d'un mot: ce fut la victoire du travail sur la guerre.

La tradition chrétienne, fort obscurcie au milieu de ces luttes, s'éloignait de plus en plus de la démocratie évangélique. Il se rencontra, de siècle en siècle, des hommes qui protestèrent contre la direction du clergé; mais comme ils étaient en petit nombre, on les déclara hérétiques. "L'an 1320, dit Belleforest, on a vu des novateurs qui sous le nom de Frerots estoient venus en telles rêveries qu'ils disoient et prêchoient publiquement que les gens d'église ne devoient rien tenir qui leur fust propre; que l'Eglise estoit fondée en pauvreté telle que Jésus-Christ avoit et approuvé et instituée, veu qu'il n'avoit jamais possédé.... Par là ils inféroient que c'estoit abusivement procéder au pape, cardinaux, évêques et autres prélats, d'être riches et puissants." Cette secte avoit pour chef Jehan de La Rochetaillade, "lequel, ajoute Froissard, proposoit des choses si profondes ... que par aventure il oust fait le monde errer.... A tant que moult, souvent les cardinaux en estoient esbahis et volontiers l'eussent à mort condamné." A la lumière de cette tradition démocratique s'alluma le flambeau de Wiclif, de Jean Huss et de Jérôme de Prague, qui voulaient ramener l'Eglise à sa constitution primitive. La tentative étoit généreuse, mais elle étoit téméraire. L'Eglise et l'Etat avoient désormais si bien confondu leurs intérêts, qu'il devenoit impossible de toucher à l'un sans ébranler l'autre; le pape étoit roi, le roi de France étoit "clerc et homme d'église". Aussi les nouveaux prédicateurs furent-ils traités comme séditeux et punis de mort. On les frappa au nom de l'Eglise avec un glaive aiguise sur l'Evangile de celui qui avoit dit: "Remettez le glaive dans le fourreau."

L'affranchissement des communes fut suivi plus tard de l'affranchissement des serfs sur plusieurs points du royaume. Ce qu'il y a encore de très-remarquable, c'est que le clergé n'intervint nullement dans cet acte d'humanité. Les édits mêmes d'affranchissement ne font aucune allusion au sentiment religieux ni à l'esprit chrétien. Que conclure de leur silence, sinon que le développement du droit naturel et le respect de la dignité humaine amenèrent, en dehors de toute autre influence, l'abolition de la servitude corporelle? Elle existoit pourtant encore, cette servitude, dans certaines localités, jusqu'à la veille de la Révolution. Un grand coup porté à l'édifice des anciennes croyances religieuses fut le mouvement de la Réformation. L'esprit de libre examen, foudroyé dans la personne de Jean Huss par la puissance de l'orthodoxie érigée en concile, trouva dans Martin Luther un vigoureux lutteur qui déchira l'unité de l'Eglise. La liberté de penser avoit apparu dans le monde. Quoique Luther eût voulu limiter sa révolte à l'ordre de foi, bien d'autres devoient en être les conséquences. Tous les esprits sérieux savent quelle étroite affinité relie la pensée à l'action, l'hérésie à la guerre contre les pouvoirs absolus. Ces deux courants se cotoyaient l'un l'autre et partageaient du même principe. L'hérésie en vouloit à la tête de l'Eglise, de même que la Révolution au chef de l'Etat. Les peuples qui avoient vu un ancien moine jeter au feu la bulle du pape ne reculèrent plus devant la majesté d'un roi; la lutte contre Léon X amena la résistance du Parlement anglais contre Charles 1^{er}. Luther appela Cromwell.

C'est une loi douloureuse, mais qu'y faire? Le progrès s'écrit d'un côté de la page avec la plume et de l'autre avec le glaive.

Le peuple anglais s'étoit rallié à la noblesse contre la monarchie pour conquérir certains droits octroyés dans ce qu'on appelle la grande

charte, *_magna charta_*. Chez nous, au contraire, le populaire se rattacha fortement a la royaute en haine de l'aristocratie. C'est la difference des deux histoires. La France aspirait a l'inite. C'est a cet esprit d'unite qu'il faut rapporter l'erection des parlements en cours permanentes et sedentaires de justice. Cette institution rendit des services, "en nous sauvant, dit Loyscau, d'etre cantonnes et demembres comme en Italie et en Allemagne".

Les doctrines de Luther et de Calvin avaient mis le feu aux poudres. La France n'echappa point cet embrasement general. La guerre civile etait imminente. Les Huguenots tenaient dans leurs mains une partie des services publics. On les trouvait partout, meme a la cour. La noblesse etait aussi bien atteinte que la classe moyenne par l'esprit de liberte en matiere de religion. La France allait-elle devenir protestante? Il serait oiseux de rechercher quelle influence bonne ou mauvaise ce changement de croyances aurait pu exercer sur ses destinees.

Une femme, Catherine de Medicis, superstitieuse faute de religion, hautaine, vindicative, se chargea d'abattre l'hydre de l'heresie. Ce fut une oeuvre de tenebres. La nuit de la Saint-Barthelemy ne saurait etre trop severement reprochee a cette reine et a son fils Charles IX. Les entrailles fremissent d'horreur quand on songe a cet infame massacre qui fut pourtant approuve par la cour de Rome. Quelques historiens neocatholiques ont cherche a justifier cette oeuvre de sang par les avantages qu'en aurait retires le pays. Ne jouons pas avec la conscience et n'admettons jamais de pareilles excuses! Que me parlez-vous de la raison d'Etat, du droit de legitime defense, de certains progres couves dans la boue du crime? L'historien juge les faits et ne saurait absoudre que ce qui est juste.

Cependant la royaute gagnait chaque jour du terrain. Richelieu reprit l'oeuvre et la politique de Louis XI, qui consistait a se debarrasser des grands seigneurs pour ramener toute l'autorite a la couronne. La feodalite s'etait implantee sur le sol avec l'epee, le cardinal-duc la detruisit par la hache. Non content de supprimer les grands vassaux, les principaux de la noblesse de France, il effaca en quelque sorte le souverain lui-meme. L'homme rouge se posa comme une goutte de sang sur la lignee bleue des rois de France. De Henri IV a Louis XIV, il y eut une sorte d'interregne. Louis XIII avait disparu derriere son ministre. C'etait l'ombre d'un roi; il ne mourut point, il s'evanouit.

La concentration de tous les pouvoirs entre les mains de la royaute etait d'ailleurs une oeuvre necessaire. Decomposant a l'infini l'autorite, l'emiettant, si l'on ose ainsi dire, le regime feudal aurait inevitablement conduit la France soit a l'anarchie, soit a la domination d'une foule de maitres avides et d'autant plus ombrageux qu'ils etaient plus faibles. Comment eut-on pu extirper ces tyrannies locales? Or voila que la royaute vint en aide au peuple; elle mit environ quatre siecles a fonder l'unite, a reprimer toutes les revoltes, a briser toutes les resistances, et au moment ou elle croyait avoir atteint son but eclaterent les troubles de la Fronde.

Louis XIV sortit victorieux de la Journee des Barricades. La fraction de l'aristocratie qui lui disputait les rennes du gouvernement etait ecrasee. Ceci fait, il profita de l'humiliation de la noblesse pour la fixer a la cour et lui enlever ainsi les moyens de nuire. Que pouvaient contre le roi les grands seigneurs eloignes de leur province? Il les chargea de rubans et de chaines d'or, les fit asseoir autour de lui sur des fauteuils ou des banquettes de velours, en un mot les enguirlanda

de servitude. Versailles devint un foyer de grandeur et de magnificence. Ce n'étaient que fêtes, carrousels, spectacles, chasses, galas.

Le roi-soleil attirait à lui tous les jeunes moucherons de l'aristocratie, trop heureux de venir se brûler les ailes à sa lumière. Le pouvoir absolu étant remonté tout entier à la couronne, on entoura le chef de l'État d'une sorte de culte bien fait pour dégrader les caractères. Louis XIV assista vivant à son apotheose: il avait ainsi trouvé un moyen qui valait mieux que d'exterminer les grands, c'était de les avilir. Autour de cette idole s'organisa tout un système de fétichisme, ayant le palais de Versailles pour temple, les courtisans pour sacrificateurs et le peuple pour victime.

S'aperçut-on alors du gouffre qui se creusait autour du trône? En tout cas, il était trop tard. La royauté avait abaissé toutes les barrières qui gênaient l'exercice du pouvoir arbitraire; elle avait domestiqué ces farouches barons qui étaient quelquefois les rivaux, mais le plus souvent les soutiens de l'édifice monarchique; elle s'isolait ainsi dans des hauteurs où la foudre devait tôt ou tard l'atteindre.

Louis XIV mort, la France, un instant courbée sous son fouet et ses bottes à éperons, redressa superbement la tête. Les parlements moins soumis, et fortifiés des armes de l'opinion, essayèrent çà et là quelque résistance. Vint la Régence, qui engourdit dans la débauche ce qui restait de vigueur à l'aristocratie. Sous Louis XV, le pays s'accoutuma à ne plus avoir de maîtres; il était gouverné par des maîtresses qu'il méprisait. Quand Louis XVI monta sur le trône, les esprits, éclairés désormais sur les abus, étaient dans une horrible agitation, et il ne fit rien pour les calmer. Alors le peuple vint se présenter, la pique d'une main et la constitution de l'autre, sur les marches du Louvre.--Ce visiteur-là n'attend pas longtemps à la porte des rois.

Telle est la série des faits qui ont amené la Révolution Française. Un mot maintenant sur les doctrines.

Quoique le véritable esprit chrétien ne fut nullement en contradiction avec les principes de 89, il est très-difficile de lui attribuer une influence dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. La liberté dont on retrouve ténébreusement les traces dans les écrits des Pères de l'Église n'avait rien de commun avec la liberté civile et politique fondée par la Révolution Française. Nous voyons au contraire les doctrines de l'Église aboutir partout à l'obéissance passive. Lisez dans Bossuet le chapitre intitulé: *« Les sujets n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances, sans mutinerie et sans murmure, et des prières pour leur conversion. »* Voilà quoi était en politique le sentiment du clergé orthodoxe; les armes de la prière étaient les seules que la liberté chrétienne put forger dans son arsenal. Nous doutons qu'avec ces armes-là on eût jamais pris la Bastille, et nous trouvons que le peuple de 89 fit sagement d'y ajouter un fer de lance.

Parmi les éléments qui préparèrent la Révolution Française, on n'a pas assez tenu compte du vieil esprit gaulois dont on retrouve la trace dans les fabliaux et dans quelques romans du moyen âge, esprit frondeur, satirique, riant sous cape de la noblesse et du clergé. À côté des écrivains orthodoxes se forma d'ailleurs, du XV^e au XVI^e siècle, une école de philosophes calmes, stoïques, dégagés des luttes

religieuses, relevant plutôt de la tradition païenne que de l'Évangile, dénonçant avec une rare hardiesse tous les abus de leur temps: ce furent Michel Montaigne, Étienne de La Boétie, Charron, Rabelais. Dans leurs ouvrages, si différents de verve et de style, s'épanouit la véritable liberté d'examen. Après eux vint Descartes, qui commença par faire table rase de toutes les connaissances acquises, et déplaçant dès le premier coup la base de la certitude, mit dans le moi le criterium de l'erreur ou de la vérité. Pascal démasqua les jésuites dans ses Lettres provinciales. Les voies étaient ouvertes: le XVIII^e siècle s'y précipita. Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Buffon, Condorcet, d'Alembert, quelle pléiade de génies! La théologie chrétienne s'était placée elle-même en dehors du monde et de la nature, la philosophie intervient et fournit à l'humanité ce qui lui manquait, la notion de ses droits. Est-ce à dire que la Révolution Française soit l'œuvre d'une école de philosophes? Non. Les grands esprits du XVIII^e siècle exercèrent sans doute une vaste influence sur le mouvement des idées; sans eux, le triomphe des libertés publiques eût été ajourné indéfiniment. Mais les penseurs excitent et dirigent les forces vives de leur époque, ils ne les créent jamais. La source de toutes les forces et de toutes les initiatives était dans le peuple.

[Illustration: Louis XVI.]

Resumons-nous: La Révolution Française n'émane point du sentiment religieux; elle est fille du droit et de la justice.

Que répondre d'un autre côté à ceux qui lui reprochent de n'avoir point fait surgir de l'autel de la patrie un Dieu nouveau? Elle n'était point faite pour cela: essentiellement pratique et réaliste, elle s'est attachée aux faits, à la loi, à la réforme des institutions. Son œuvre fut de déplacer l'axe des sociétés modernes en substituant au règne de la foi l'autorité de la raison.

II

La Révolution en germe dans la cabale.--La franc-maçonnerie.--Les mystiques.--Les inventeurs.

On n'a pas assez tenu compte d'une autre source d'opposition à l'ancien régime théocratique et monarchique: cette source, c'est la science.

Il est bien vrai que la science n'existait guère au moyen âge et même à l'époque de la renaissance des lettres et des arts. On ne découvre, à cette époque, que des systèmes incohérents, vagues, entachés de merveilleux. N'oublions pas toutefois que de l'alchimie s'est dégagée la chimie et que l'astrologie a été l'embryon de l'astronomie.

L'Église n'avait point en elle-même le principe de la science. L'homme, d'après elle, a été déchu pour avoir voulu savoir; il ne se relève que par l'ignorance volontaire, c'est-à-dire par la soumission de l'esprit à des dogmes révélés et à l'autorité visible des conciles. Une telle doctrine devait logiquement proscrire la libre pensée et frapper d'une réprobation terrible la recherche des lois de la nature. Les œuvres d'Aristote furent brûlées par la main du bourreau. Condamnée, poursuivie par la justice ecclésiastique et séculière, la science se

cache, rentra sous terre. Enveloppée de formes obscures, bizarres, impenetrables, elle eut ses initiations, ses mystères. Elle se fit société secrète et prit le nom de _cabale_.

La cabale était une contre-Eglise.

Pour peu qu'on fouille dans les ouvrages des cabalistes (astrologues, alchimistes, magiciens), on découvre les opinions les plus étranges sur l'éternité de la matière, la transmutation des minéraux, l'engendrement des plantes et des animaux par une série de transformations naturelles, la chaîne magnétique des êtres, le tout brouillé dans des rêveries et des mythes dont le secret n'était accessible qu'aux initiés. Pourquoi ces voiles? C'est qu'alors la libre pensée ne se sentait point en sûreté sous les formes vulgaires du langage. Le livre écrit à style découvert courait grand risque d'être condamné aux flammes s'il contenait des opinions équivoques [Note: Témoin celui de Jean Scott qu'Honorius fit brûler]. C'est pour éviter cette menace perpétuelle de destruction que les cabalistes couvrirent opiniâtrément leurs idées d'une obscurité prudente. Ces précautions ne désarmèrent pas la surveillance de l'Eglise. Elle ne tarda point à découvrir la retraite dans laquelle l'esprit humain s'était réfugié. L'antagonisme de la science et de la foi éclata. Les cabalistes, sans froncer ouvertement l'autorité du dogme ni du mystère, ouvraient aux esprits curieux une voie d'investigations hasardeuses. De là conflit. Et pourtant beaucoup d'ecclésiastiques mordirent, durant le moyen âge, à la pomme des sciences occultes, comme quelques-uns d'entre eux goûteront plus tard aux doctrines philosophiques du XVIII^e siècle.

Entendons-nous bien: je ne veux pas dire que ces savants livres, d'après un auteur du temps, à la pratique des arts séditeux, _artibus quibusdam seditiosis_, eussent sur la réforme religieuse et politique les mêmes idées que nos pères de 89. Non; mais ces hommes étaient des dissidents. Leur opposition, relative au temps où ils vivaient, inquiéta les maîtres de la société. L'Eglise et l'Etat condamneront la cabale comme la racine amère de toutes les hérésies et de toutes les nouveautés. La vérité est que l'orthodoxie sentait par cette voie ténébreuse les meilleures intelligences du temps lui échapper. Quoique l'esprit des sciences occultes fut très-indéterminé, le clergé jugea nettement que cet esprit n'était pas le sien. Qu'était-il donc? une tendance à se rapprocher de la nature, cette grande excommuniée que les docteurs déclaraient être la fille de Satan.

Moins la science est avancée, plus elle se nourrit de chimères et de folles illusions, plus elle croit déjà tenir sous sa main tous les secrets de la nature. L'ambition des alchimistes et des astrologues n'avait d'égal que leur inexpérience. Ils affichaient la prétention de faire de l'or, de prolonger indéfiniment la vie au moyen d'un élixir dont ils disaient avoir la formule, de créer un homme "en dehors et sans le secours du moule naturel", de dérober aux astres qui roulent au-dessus de nos têtes les arcanes de la destinée et de prédire ainsi à chacun les événements futurs, la grandeur ou la décadence des royaumes. Que ne promettaient-ils point à leurs adeptes? En agissant ainsi, étaient-ils de bonne foi? Il faut croire qu'ils se trompaient eux-mêmes. La base de la méthode expérimentale leur manquant, ils n'échappaient au mysticisme chrétien que pour se jeter dans les rêveries. Toujours est-il que l'attrait de ces sciences occultes devait séduire les imaginations et que le nombre des affiliés était considérable. Or la plupart d'entre eux (nous le savons par leurs ouvrages) se montraient très-préoccupés de palingénésie sociale. Ils

s'attendaient a de grands evenements, a des guerres durant lesquelles le sang coulerait a flot, "a des mutations de royaume et a des revolutions," apres lesquelles la paix et le repos retourneraient sur la terre. Songes creux, dira-t-on; soit, mais songes d'esprits inquiets, aspirant a un ordre de choses meilleur que celui sous lequel ils vivaient.

Non contents de voiler leurs idees sous les pages symboliques du grimoire, les alchimistes les avaient fixees dans la pierre. Il y avait a Paris un monument qui passait surtout pour contenir les secrets de la science hermetique; mais il fallait etre initie pour dechiffrer le sens des figures. C'etait le cimetiere des Innocents. Sur l'un des murs on voyait un lion accroupi et enroule d'une banderole avec ces mots: _Requiescens accubuit ut leo; quis suscitabit cum?_ "Mon fils est couche comme un lion; qui le fera lever?"

Le lion s'est leve le 14 juillet 1789; il a aiguise ses ongles sur les pierres de la Bastille, et ses rugissements ont fait trembler toute la terre.

Mal vus, mais redoutes a cause de la puissance infernale dont le vulgaire les croyait investis, les inities aux sciences occultes exercerent une assez grande influence sur l'opinion publique. La foule ignorante crut s'egalier a eux en se donnant au diable. Il y eut des confreries de sorciers. Dans ces ages d'ignorance et de superstition, une idee tourne tout de suite en epidemie morale. Le nombre de tels insenses devint considerable; Henri Boguet, grand juge en la terre de Saint-Claude, propose qu'on coupe la tete a trois cent mille, et demande "que chacun prete la main a un si bon office". Les moins coupables etaient conduits "a la fosse" pour y faire penitence au pain et a l'eau. [Note: J'ai trouve une ancienne gravure sur bois qui represente bien les idees du temps sur la Justice: une femme assise sur un siege de fer, la tete couverte d'un voile noir, les pieds enveloppes d'un suaire, la place du coeur vide et une balance a la main. C'est cette Justice qui expedait les sorciers et les heretiques.] La societe d'alors, pour exercer ses violences contre les sorciers, s'autorisa du pacte qu'ils avaient, disait-on, jure entre eux de detruire les chefs de l'Eglise et de la monarchie.

"S'il advient, dit Juvenal des Ursins, que... icieux _innovateurs_ de diables idolatres soient mis en prison, ils doivent etre punys comme _trahistes_ du roy et crimineux de _leze-majeste_." Les magistrats, aux XVe et XVIe siecle, firent arreter un si grand nombre de ces malheureux, qu'on ne pouvait plus, dit un auteur du temps, les juger ni les executer, quoiqu'on y allat tres-vite. De la mauvaise physionomie d'un homme on pouvait tirer contre lui un indice suffisant pour l'appliquer a la question. Le fils etait appele a porter temoignage de ce crime contre le pere, le pere contre le fils. Le chatiment des sorciers etait la peine du feu. Le seul doute qui tourmentait, en France, plus d'un legiste, etait de savoir s'ils devaient etre brules tout vifs ou s'il convenait premierement de les etrangler. Ces deux opinions reunissaient des partisans.--Je recommande de tels faits aux historiens sensibles qui versent tant de larmes sur les victimes du tribunal revolutionnaire; les exces provoquent toujours, dans l'avenir, d'autres exces; l'abime appelle l'abime; le bucher appelle l'echafaud.

Les aveugles etaient, jusqu'en 1450, proteges par la loi: la peine de mort passait muette et desarmee devant cette grande infortune. Le bourreau n'avait rien a faire la ou la justice divine s'etait arretee

si rigoureuse et si implacable. Le parlement de Paris n'en condamna pas moins au feu, pour crime de magie, un aveugle des Quinze-Vingts. Ce parlement celebre fit executer en moins de trois mois (c'est lui qui s'en vante) un nombre presque innombrable, *_numerum pene innumerum_*, de sorciers. Celui de Toulouse, voulant prouver son orthodoxie et son attachement au roi, en jeta d'un seul coup plus de quatre cents dans les flammes du bucher. Ces faits ne sont pas seulement atroces, ils sont feconds en enseignements.

Si la magie n'eut pas ete, dans la pensee des juges, une insurrection contre l'ordre religieux et politique, elle n'eut pas ete soumise a de semblables atrocites. Les delits relatifs aux institutions etablies etaient en effet les seuls que l'Etat, menace dans sa forme, dans sa duree, dans son repos, frappait a coups redoubles et a travers toutes les lois humaines, *_per fas et nefas_*.

Les anciens cabalistes revaient l'execution du *_grand oeuvre_*; ils demandaient pour cela du feu, du metal et du sang. Precurseurs de la science, vous serez satisfaits! Le grand oeuvre s'accomplira; j'apercois un inconnu qui, le visage masque, les bras nus, la poitrine haletante et penchee sur la fournaise, remue les elements d'une transmutation future: cet alchimiste, c'est le Progres.

L'astrologie etait une chimere; mais elle n'en servit pas moins a elargir pour l'homme la notion de l'univers. Melange de fatalisme et de chaldeisme, elle reliait du moins notre globe a l'ensemble de la mecanique celeste: son erreur etait d'y attacher aussi nos destinees. Les rois et les reines s'etaient fait longtemps tirer leur horoscope; en 92, ce fut le tour de la Republique Francaise.

"Heureuse France! s'ecriait l'enthousiaste Loustalot, le soleil au signe de la Balance entrait dans le point equinoxial d'automne, quand tu jurais l'egalite et fondais la Republique; une concordance parfaite regnait, en ce moment, entre le ciel et la terre; c'est sous ces beaux auspices que tu disais anatheme a la royaute et donnais a la liberte cette egalite sainte, que le soleil, a pareille epoque, etablit entre les jours et les nuits. Republique des Francs, tes hautes destinees sont ecrites sur le livre meme de la nature. Nation puissante et fortunee par-dessus toutes les autres, tous les ans a pareil jour tu trouveras le soleil au signe de la Balance, symbole de l'egalite."

Helas! cet oracle ne fut guere plus vrai que ceux de Nostradamus; mais si la Republique meurt quelquefois etouffee dans le sang de ses heros, elle renaît toujours.

Aux sciences occultes, a la societe secrete des cabalistes succeda plus tard la franc-maçonnerie, poursuivant a peu pres le meme but, mais par des moyens beaucoup plus pratiques. Reduite durant des siecles a dissimuler sa marche, la libre pensee prit successivement differents masques. Elle se cacha sous le boisseau, sachant bien que le moment viendrait ou elle pourrait poser dessus la lumiere. Un des chefs de la franc-maçonnerie, Thomas Crammer, se faisait appeler lui-meme le fouet des princes, *_flagellum principum_*. Les deux colonnes de cette grande institution etaient l'egalite et la fraternite. Les signes, les symboles, les initiations etaient autant de formes protectrices sous lesquelles s'exercaient sa propagande et son action bienfaisante. Dans le temple s'effacaient toutes les distinctions de naissance, de couleur, de rang, de patrie. La maçonnerie encourut a plusieurs reprises les disgraces de l'Eglise et de plusieurs gouvernements.

Laissons parler un inquisiteur romain: "Parmi ces assemblees, formees sous l'apparence de s'occuper des devoirs de la societe ou d'etudes sublimes, les unes professent une irreligion effrontee ou une licence abominable, les autres cherchent a secouer le joug de la subordination et a detruire les monarchies. Peut-etre, en derniere analyse, est-ce la l'objet de toutes: mais ce secret ne se communique pas en meme temps ni a toutes les loges." [Note: Extrait de la procedure instruite a Rome en 1790 contre Cagliostro. Les noms de Mesnier et de Cagliostro se trouvent meles, sur la fin du dix-huitieme siecle, aux preludes de la Revolution francaise. Ce n'est pas que ces deux hommes aient jamais exerce sur ce grand evenement une influence directe; mais la tournure cabalistique de leurs idees les fit ranger a tort ou a raison du cote des novateurs.] Cette accusation ne manque pas d'un fond de verite; la Revolution serpenta durant des siecles par des chemins obscurs, jusqu'au jour ou, transmise de la cabale aux loges maconniques et des loges maconniques aux clubs, elle apparut enfin la face decouverte.

Tous les historiens royalistes qui ont ecrit vers la fin du dernier siecle signalent d'ailleurs le role important que joua la maconnerie dans le mouvement de 89. Presque tous les chefs revolutionnaires appartenaient a differentes loges. De meme que les francs-macons, les _illumines_, les _martinistes_, preparaient le monde aux fetes de l'egalite, a cette celebre confederation du Champ-de-Mars ou tous les Francais se reunirent sous le soleil en un peuple de freres. Quels transports de joie! Une meme nation, un meme coeur. L'element mystique est inseparable du travail de l'esprit humain et, cette fois du moins, malgre quelques ecarts, il seconda l'elan general vers la verite.

D'un autre cote, ne perdons point de vue qu'avec le temps la science reelle, positive, exacte, avait fait son chemin dans le monde. Elle s'etait delivree des langes du merveilleux et de l'utopie. Apres bien des tatonnements et des essais malheureux, elle s'etait enfin trouvee sur son terrain: la methode experimentale. A chaque decouverte qu'elle faisait se dissipait une erreur, s'evanouissait une superstition.

Galilee, Kepler, Newton avaient trouve la loi qui preside au mouvement des corps celestes. Ce n'est point le soleil qui tourne, c'est la terre. Que devenait alors la legende de Josue? Harvey avait penetre dans le mystere de la circulation du sang. Descartes, Pascal, Leibniz avaient de beaucoup recule les bornes des connaissances humaines. Chaque conquete sur la matiere est une victoire pour l'esprit. L'industrie, le commerce, la navigation avaient largement profite des progres de la chimie et de l'astronomie. Grace aux recherches d'un protestant francais, Denis Papin, et d'un Anglais, Watt, la puissance de la vapeur etait presque conquise.

L'associe de Watt assistait un jour au lever du roi d'Angleterre; Georges III le reconnut.

--Ah! Boulton, s'ecria-t-il, voici longtemps qu'on ne vous a vu a la cour; que faites-vous donc?--Sire, je m'occupe de produire une chose qui est le grand desir des rois.--Et laquelle?--La force.

Les peuples en ont autant besoin que les souverains.

Il existe d'ailleurs un lien etroit entre la science et l'affranchissement de l'esprit humain. Quand les intelligences s'accoutument a chercher des lois dans la nature, elles en demandent bientot a la societe. L'arbitraire ne peut se soutenir qu'en face de

l'ignorance. Aussi la Revolution fut-elle generalement saluee avec enthousiasme par les savants. Tous ceux qui avaient cherche dans l'univers un ordre appuye sur les rapports naturels des choses ne pouvaient logiquement souffrir, dans les institutions civiles et politiques, un ordre impose par la volonte d'un seul.

III

Les prisons d'Etat.--Le Prevot de Beaumont.--Decadence de l'ancien regime.

On peut caracteriser l'etat des institutions monarchiques des le milieu du XVIIIe siecle: une grande impuissance d'etre.

Tous les rouages du gouvernement personnel s'usent; la royaute est salie; le peuple se desaffectionne; la noblesse elle-meme tourne aux philosophes; le numeraire manque. Il n'y a que les prisons qui tiennent encore; mais leur secret est decouvert. Le voile s'est dechire sur l'abime des iniquites de la justice humaine. Les geoliers ont beau faire, leurs victimes sont connues et pleurees. La bouche comprimee se tait, les pierres crient.

Chaque regne a son prisonnier celebre:--sous Louis XIV, le masque de fer;--sous Louis XV ou plutot sous madame de Pompadour, Latude;--sous Louis XVI, Le Prevot de Beaumont.

Le crime de ce dernier etait d'avoir decouvert par hasard l'existence du pacte en vertu duquel on affamait la France. M. de Sartines le fit incarcérer. Transporte de la Bastille au donjon de Vincennes, de Vincennes a Charenton, de Charenton a Bicetre, il defia successivement, dans une captivite de vingt-deux ans et deux mois, l'horreur de quatre prisons d'Etat. Couche nu, les chaines aux pieds et aux mains, sur un grabat en forme d'echafaud, couvert d'un peu de paille reduite en fumier puant, la barbe longue de plus d'un demi-pied, condamne a la faim pour avoir denonce les auteurs de la famine qui ravageait la France, ne recevant que trois onces de pain par jour et un verre d'eau pour tout aliment, il vecut. La Providence, comme on dit, veillait sur cet homme, car il devait un jour reveler au monde un mystere d'iniquite.

Vainement de Sartines, son successeur Lenoir, le directeur du donjon de Vincennes, Rouge-Montagne,--quel nom de geolier!--s'epuisent a etouffer cette bouche incorruptible. Possesseur d'un secret qui opprime sa conscience, Le Prevot de Beaumont ecrit dans la nuit du cachot, ecrit toujours. On saisit les papiers; on les detruit; il recommence. Les persecutions des geoliers redoublent; cet homme est une tete de fer incorrigible, on n'aura _plus de bontes_ pour lui. On le change de cachot; plus d'air, plus de jour. "De Sartines, raconte-t-il lui-meme, avait essaye de me faire perir, en ne me delivrant tous les huit jours que trois demi-livres de pain et un petit pot d'eau pour ce temps. Je ne savais ou placer cette petite provision. Les rats la sentaient, et je ne voulais point m'en plaindre, parce que d'ailleurs, plus officieux que mon geolier, ils m'avaient, par leur travail, dessous les portes de mon cachot, procure un filon d'air qui m'empechait d'etouffer dans un lieu hermetiquement ferme; car le defaut d'air fait aussi promptement

perir que la faim." Dieu et les rats aidant, ce prisonnier réussit encore à vivre. Louis XV, sous le règne duquel il avait été arrêté, meurt; Louis XVI monte sur le trône; les ministres se succèdent. De temps en temps l'un d'eux venait faire, par manière de cérémonial, une visite au donjon de Vincennes. Malesherbes y vint. Le prisonnier fit retentir la prison de ses cris et de ses révélations foudroyantes.

--Ce pacte existe, criait-il, je l'ai vu!

Malesherbes jugea un tel homme dangereux et s'éloigna. Sa famille réclamait au dehors, on lui répondait avec la brutalité du laconisme administratif:

--Rien à faire.

Il espérait, il attendait, il écrivait toujours du fond de sa fosse; il accusait sans relâche les affameurs de la France et les siens. Une toile d'araignée en fer obscurcissait la fenêtre de son cachot; l'encre lui manquait; n'importe, il trouvait encore le moyen de tracer des caractères sur du linge avec du jus de réglisse ou du sang. La soif ni la faim n'ayant pu amortir cet indiscret témoin des horreurs d'un tel règne, on compta sur le scorbut: le voilà transporté à Bicêtre. Cet homme était indomptable et immortel comme la conscience; rien n'y fit: il avait vu, il devait révéler. La vérité, celle surtout qui est destinée à faire révolution dans le monde, a besoin de s'épurer au creuset d'une adversité persévérante. Cependant les idées marchaient; un souffle de liberté avait pénétré jusqu'aux pierres de la Bastille et du donjon de Vincennes. Les geoliers, Lenoir en tête, sentaient le sol chanceler sous eux. Comme les mauvais traitements n'épuisaient ni la vie ni le courage de Le Prévot, on capitula. Le nouveau lieutenant de police, de Crosne, adoucit le sort du prisonnier et le fit transférer à Bercy, dans une maison de force. Il espérait que le prisonnier, dont le sort allait être amélioré, finirait par s'oublier lui-même dans cette nouvelle détention. C'était le moyen de dérober son secret à la connaissance du monde. Heureusement les prévisions et les intrigues des hommes de police furent déjouées. Il comptait les jours après les jours dans une fiévreuse angoisse, trompant les heures de sa longue captivité (vingt-deux ans!) par le travail et par la foi inébranlable en la justice de sa cause. N'était-il point appelé à rendre un grand service aux malheureux qui mouraient de faim? Enfin il respire.--Le 11 juillet 1789, Le Prévot aperçut de Bercy, à l'aide d'une lunette, une fumée noire sur le faubourg Saint-Antoine; il vit le peuple foudroyer une masse hideuse et sombre: c'était la Bastille qu'on prenait.

Pendant trois jours, il regarda tomber cette forteresse où il avait passé treize ans sans air et presque sans nourriture. Quelle joie! La Bastille était une ennemie personnelle dont on se délivrait; chaque pierre qui tombait, c'était un douloureux souvenir dont sa mémoire était allégée.

[Illustration: Necker.]

La liberté de cet homme suivit de près la ruine de son ennemie; les verrous ne tenaient plus. Le Prévot était un revenant qui accusait l'ancien régime en face de la Révolution. Le terrible secret qu'on avait voulu engloutir avec lui dans les cachots remontait à la lumière. Qu'était donc ce secret qui, découvert par mégarde, avait coûté à un malheureux vingt-deux ans de martyre? Le voici: il existait un projet arrêté, signé entre quelques hommes, ministres et directeurs généraux,

"1re de vendre Louis XV dans le temps present, avec son autorite, et Louis XVI pour l'avenir; 2e de donner la France, a bail de douze annees, a quatre millionnaires designes par noms, qualites et domiciles, lesquels masquaient toute la ligne; 3e d'etablir methodiquement les disettes, la cherte en tout temps, et, dans les annees de mediocre recolte, les famines generales dans toutes les provinces du royaume, par l'exercice des accaparements et du plus grand monopole des bles et des farines." Ce pacte avait ete conclu; les auteurs en avaient recu le prix,--le prix du sang.

Idee infernale! organiser la disette, faire la faim! La terre, de son cote, semble epuisee comme la monarchie; elle ne donne qu'a regret. Une mauvaise annee succede a une annee mauvaise; il parait qu'on touche a la fin du monde; l'abomination de la desolation est dans les affaires de l'Etat. Les abus debordent; l'argent passe aux lieutenants de police, aux favorites et aux geoliers. Un Lenoir se fait, par ses machinations, 900,000 livres de revenu. A Vincennes, comme a la Bastille, une compagnie de cent quatre hommes coute, depuis soixante-dix ans, trois millions et demi chaque annee, pour ne garder dans ces deux prisons que les murailles et les fosses.

Le commerce des lettres de cachet produit des benefices enormes; les arrestations, les translations d'une prison dans une autre, les espionnages, les delations mangent la fortune publique et le bien des familles; d'incroyables attentats se commettent chaque jour contre la liberte des individus. On assure que Lenoir a vendu plusieurs fois des Francais, arretes par lettres de cachet, a des marchands hollandais, qui les emmenaient pour etre revendus comme esclaves a Batavia. Ces hommes de police se livraient a des monstruosites sous le voile de la surete de l'Etat; et quand plus tard le peuple indigne voulut mettre la main sur ces accapareurs et ces traitres,--rien: ils s'etaient enfuis a l'etranger avec le fruit de leurs rapines.

Cependant les signes du temps et les presages annoncaient une catastrophe. Une maladie hideuse avait frappe Louis XV, et ce galant monarque n'etait plus que la figure de la lepre avec l'odeur du sepulcre. Les premiers-nés des maisons royales mouraient. La moisson etait devoree en herbe par la secheresse du sol et les grains par les accapareurs qui se jetaient sur cette proie comme une nuee de sauteuses. Une main invisible renouvelait sur la France les plaies d'Egypte, mais le coeur des grands etait endurci. Il ne restait plus qu'a changer en sang l'eau des puits. La catastrophe etait inevitable. Les prophetes ne manquaient pas: la Revolution etait predite, annoncee dans les termes les plus clairs. Rousseau ecrivait en 1770: [Note: Emile, livre III.] "Nous approchons de l'etat de crise et du siecle de revolution. Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps a durer; toutes ont brille, et tout Etat qui brille est sur son declin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulieres que cette maxime; mais il n'est pas a propos de les dire, et chacun ne les voit que trop.." Voltaire ecrivait en 1762: "Tout ce que je vois jette les semences d'une revolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'etre temoin. La lumiere s'est tellement repandue de proche en proche qu'on eclatera a la premiere occasion, et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront bien des choses." [Note: Lettre a M. de Chauvelin.] Ainsi le voile qui couvrait l'avenir etait transparent; seuls les privileges s'obstinaient a ne pas voir.

La cognee etait a la racine de la monarchie, que les classes nobles

s'enivraient encore follement, à l'ombre de cet arbre rongé par mille abus. Les gentilshommes de la cour plaisaient des cerveaux alarmés. Les oisifs reprochaient gaiement aux penseurs et aux écrivains de détourner le peuple de son travail et de ses devoirs.

Cependant tout déclinait. La beauté elle-même était vieillotte: du fard et de la poudre. L'état des mœurs rappelait la corruption des Romains sous les Empereurs. On s'amusait aux petits vers et aux petits soupers. La coquetterie remplaçait la pudeur, le libertinage tuait l'amour. Les abbés effeuillaient des roses aux divinités de l'Opéra: le bréviaire était devenu dans leurs mains l'almanach des Grâces. Voilà de quelle manière passait son temps cette société frivole, à la veille du jour où le chatiment allait éclater, où la Justice allait revendiquer ses droits.

Ce ne fut pourtant pas sur les plus coupables que tomba la foudre de l'irritation populaire. Cette parole de Moïse fut une fois de plus vérifiée: "Les pères seront punis dans leurs enfants." La noblesse transmettait à ses descendants la responsabilité de ses actes, et Louis XV fut guillotiné dans Louis XVI qui valait beaucoup mieux que l'amant de la Pompadour, le digne élève de l'infâme Dubois.

La foi n'existait plus que dans le clergé inférieur, et ça et là dans quelques campagnes. Sorti d'une étable, le christianisme était retourné aux toits recouverts de chaume. Dans les villes, l'esprit philosophique remettait en question tous les dogmes religieux. À côté des orgies d'une société mourante, une école de libres penseurs, avocats, écrivains, rhéteurs, médecins, tabellions, travaillaient dans le silence à reconstituer les titres perdus de l'humanité. La conscience troublée révélait ses inquiétudes par des tressaillements infinis. On sentait vaguement que quelque chose d'inconnu allait venir.

IV

La Révolution pouvait-elle être évitée?--Louis XVI et Marie-Antoinette.--Affaire du collier.--Personne ne voit de salut que dans la convocation des États généraux.

Il y en a qui se demandent encore si la Révolution de 89 pouvait être éludée par des réformes. Turgot et Malesherbes l'ont essayé; l'un et l'autre ont échoué devant les obstacles. Le bras d'un homme n'était pas assez fort pour s'opposer aux excès d'une caste puissante et nombreuse; il fallait le rempart vivant de toute une nation. Peut-être même était-il inévitable que cette réformation du vieux monde fut produite par des moyens extraordinaires et violents. Les crimes contre la société entraînent des châtiments exemplaires qui épouvantent la Justice elle-même. On ne déracine pas les chênes sans remuer le sol autour d'eux.

Au moment où s'ouvre l'histoire de la Révolution, les deux derniers règnes ont trompé la France royaliste. Les prisons d'État, les lettres de cachet, la censure, les impôts, livrés au caprice d'une courtisane ou d'un favori, ont créé dans les populations des villes l'esprit de résistance. Les iniquités des droits féodaux et des justices féodales, la corvée, les aides, la dime, la milice, avaient

souleve les classes agricoles. Sans doute les abus etaient grands; mais, il faut en convenir, la Revolution Francaise fut surtout provoquee par les nouveaux instincts du peuple.

La premiere moitie de la vie des nations appartient au pouvoir et la seconde moitie a la liberte. A cote du sommeil de la cour et de la molle ignorance des grands seigneurs, les sciences et les lettres, ces filles du peuple, avaient marche: la parole mise au bout des doigts du sourd-muet; la foudre derobee aux nuages; l'aerostat, ce vaisseau qui semble fait pour dompter un jour l'océan de l'air; tout cela avait donne aux hommes, jusque-la timides et soumis, une grande opinion de leurs forces. La nation etouffait de pensees; le moment de les ecrire etait venu, et quand les idees sont semees il faut qu'elles levent. Les philosophes sortaient en general de la classe inferieure ou moyenne. De toutes parts les larges tetes du peuple et de la bourgeoisie chassaient devant elles les fronts bas et renverses des petits-maitres de la cour.

On touchait a l'annee memorable qui devait decider la lutte. L'horizon politique devenait de plus en plus sombre. Louis XVI, depuis son avènement, avait essaye successivement a la France plusieurs ministeres que des obstacles nouveaux et imprevis venaient toujours renverser. Les circonstances etaient insurmontables; elles usaient les hommes. Calonne, bel-esprit, vain et prodigue, venait de disperser les restes du tresor public, dans lequel les maitresses de Louis XV avaient puise a pleines mains. [Note: La Dubarry recut, en quinze mois, du tresor public 2,400,000 fr.]

Comme l'or est, dans les Etats monarchiques, le soleil de la corruption et l'instrument du pouvoir sur les consciences, *_instrumentum regni_*, Calonne, en agitant les finances, avait reveille pour un instant autour du trone un eclat factice qui ne tarda pas a s'eteindre. On avait depense beaucoup trop d'argent; il crut que le remede etait d'en depenser davantage. Illusions!--Bientot le numeraire manqua dans les caisses. Le cardinal de Brienne, eleve au rang de premier ministre par la retraite de Calonne, n'avait rien pu contre les progres d'une banqueroute. Il venait de sortir des affaires, emportant le sentiment d'une calamite prochaine. Le mauvais etat des finances creusait de plus en plus, sous les marches du trone, un gouffre devorant, dans lequel devait s'engloutir l'ancien regime. Dans le mauvais etat ou etaient les affaires, un grand roi eut-il sauve la monarchie en se mettant a la tete des reformes? J'en doute. Les abus avaient depasse la mesure; la coupe debordait; la reaction contre l'ancien regime devait donc malheureusement etre entachee d'exces. En pareil cas, on n'arrive a la moderation qu'apres un temps de violence. Louis XVI, d'un autre cote, n'etait pas du tout l'homme qu'il fallait pour dominer les evenements. Il ne savait pas vouloir. Eleve dans les traditions de la cour, il ne comprenait absolument rien a l'etat des esprits ni aux tempetueuses exigences de l'opinion publique. Contracter une alliance serieuse avec le tiers-etat eut peut-etre ete le moyen de tout sauver; il n'y songea meme point. Engage comme roi par des liens seculaires envers la noblesse de France et le clerge, il s'obstinait a compter sur leur concours pour defendre la majeste du trone. Ne sachant trop de quel cote attaquer les abus, il se contenta d'abolir la torture et d'adoucir l'exercice du pouvoir arbitraire. Effraye du role que lui imposaient les evenements, il se refugia dans les devoirs de la vie privee qui sont apres tout les derniers devoirs d'un roi. On raconte que le Regent, homme d'esprit, liberal, mais sceptique, et avec lequel Louis XVI n'avait aucun autre trait de ressemblance, cherchait l'heure a une table chargee de montres, quand il eut du la demander au cadran de son

siecle. Au milieu du reveil des esprits, Louis XVI, lui, se livrait plus volontiers a des travaux manuels qu'a des plans de regeneration politique. Il forgeait volontiers des clefs, des serrures; il entreprit et executa plusieurs grands ouvrages de serrurerie, entre autres une grille pour le palais de Versailles. Quelle derision! Quelle amere critique des institutions monarchiques! Le culte du trone etait en France une veritable idolatrie. Le roi se montrait a distance comme une sorte d'etre surnaturel. Que dut penser la noblesse, le jour ou se tournant vers ce fetiche pour lui demander aide et protection, a la place d'un dieu elle ne trouva plus sur l'autel qu'un forgeron?

Cependant la nation, mal servie par ses ministres, mecontente du roi qui demeurait irresolu, entendait bien ne plus prendre conseil que d'elle-meme. Le voeu unanime reclamait la convocation des Etats generaux. Ces grandes assemblees etaient depuis longtemps suspendues: la derniere avait eu lieu en 1614. Formes a la vie politique par les ecrits de Montesquieu, de Diderot, de Jean-Jacques, de Voltaire, beaucoup d'orateurs et d'hommes d'Etat qui n'avaient point encore fait leurs preuves, brulaient du desir d'attaquer en face les privileges et les abus. N'etait-on pas a bout d'expedients? N'avait-on pas eu recours vainement a l'Assemblée des notables (1787)? Quel autre moyen que la convocation des Etats generaux pour remedier aux embarras dans lesquels les profusions des deux derniers regnes avaient jete les finances?

On avait reduit les Francais a l'etat de servitude et de silence en les isolant; il leur suffisait maintenant, pour redevenir libres, de se reunir. C'est un spectacle curieux sur lequel on ne saurait trop reflechir: le plus grand evenement que le monde ait encore vu, entrant sur la scene par la porte basse et etroite d'une question d'argent. Sans le deficit legue par Louis XIV a Louis XV et par Louis XV a son successeur, il ne se fut pas rencontre de motif assez imperieux aux yeux de la cour pour convoquer la nation et l'eriger en conseil. La Revolution, ne voyant pas alors d'ouverture favorable, aurait bien pu s'eloigner et attendre encore un demi-siecle. La royauté, en somme, n'y aurait pas beaucoup gagne; mais Louis XVI aurait conserve sa tete.

Tout le monde tournait les yeux vers l'assemblee future comme vers une arche de salut. Le peuple affame lui demandait du pain; la cour, embarrassee du poids des affaires, esperait y trouver des lumieres pour sortir d'une situation difficile; le tiers etat y voyait un moyen de ressaisir son existence politique.

A peine la declaration du roi relative a l'assemblee des Etats generaux (23 decembre 1788) fut-elle connue, qu'une joie universelle eclata. Cette declaration etait arrachee a Louis XVI par la necessite des circonstances. Il avait plusieurs fois ecarte le fantome d'une assemblee nationale comme une ombre importune qui en voulait a son autorite. Pour ce que le pauvre roi faisait de cette autorite, ce n'etait guere la peine de tant marchander, mais enfin il la tenait et il ne voulait pas s'en defaire. Le projet d'une convocation des Etats generaux, envisage d'abord avec effroi, quitte, puis repris, avait fini par s'imposer. La Revolution, en germe dans ce projet, devait courber bien d'autres obstacles que la resistance du faible monarque. Au fond, ses craintes personnelles n'etaient pas chimeriques. Du jour ou l'existence des Etats generaux fut decidee, le peuple francais comprit qu'il venait de se donner un souverain. Louis XVI n'avait jamais beaucoup compte; il ne comptait plus du tout. Ni aime ni hai, il passait cependant pour bonhomme. Le roi est excellent, disait la cour; le roi est bon, repetait la bourgeoisie; le roi est tres-bon, s'avisait

de demander un jour le peuple: _mais a quoi?_

Il y avait quelqu'un de plus étranger en France que le roi. Si Louis XVI n'était pas l'homme qui convenait à la gravité des circonstances, la reine Marie-Antoinette s'accordait encore moins avec les idées et les tendances nouvelles. Quoique jolie, elle manquait de charmes. Se montrait-elle en public, son air hautain soulevait dans la foule un sentiment qui ressemblait à de l'aversion. Une aventure acheva de la perdre: je parle de la vilaine affaire du collier. Coupable? Je n'assure pas qu'elle le fut; mais de tels scandales n'éclatent jamais autour des femmes sur le compte desquelles il n'y a rien à dire. Le cardinal de Rohan, esprit faible et ambitieux, grand dépensier, était tombé en disgrâce à la cour. La comtesse de La Motte lui persuada qu'elle avait le moyen de le remettre à flot. Elle alla jusqu'à lui promettre une entrevue de nuit avec Marie-Antoinette, dans le parc de Versailles. Le cardinal donna dans le piège. Une fille, dit-on, qui ressemblait beaucoup à la reine, couverte d'un mantelet blanc et la tête enveloppée d'une _therese_, joua le rôle que madame de La Motte lui avait appris, et de Rohan se crut au comble de la faveur.

L'intrigante insinua alors au cardinal que la reine avait grande envie d'un collier de diamants et qu'elle le chargeait de l'acheter en secret. De Rohan alla chez les joailliers de la couronne et en rapporta ce précieux talisman qui valait 1,600,000 livres. Le collier passa par les mains de la comtesse qui devait le remettre à la reine, mais qui se hâta de le vendre à son profit. De jour en jour les joailliers attendaient leur argent qui ne venait pas; c'est alors que se découvrit le pot aux roses. Le cardinal fut envoyé à la Bastille revêtu de ses habits pontificaux, et le parlement fut saisi de l'affaire. Cagliostro, impliqué dans cette intrigue et confronté avec madame de La Motte, nia intérieurement toute participation à ces coupables manœuvres. Ne pouvant ébranler la force des arguments qu'il fit valoir pour sa défense, cette femme irritée lui jeta un chandelier à la tête en présence des juges. Cagliostro fut acquitté comme innocent et le cardinal de Rohan comme dupe. La comtesse, condamnée au fouet, à la marque et à la réclusion perpétuelle, fut enfermée à l'hospice de Bicêtre, dans un quartier qui servait alors de prison d'État. Vers 1840, feuilletant dans cet hospice l'ancien registre des écrous, je tombai sur la note suivante: _21 juin 1786, Jeanne de Valois, de Saint-Remy de Luz, épouse de Marc-Antoine-Nicolas de La Motte, âgée de 29 ans, native de Fontette, en Champagne. Arrêt de la Cour: (à perpétuité), flétrie d'un_ V _sur les deux épaules._ Et plus bas, écrit par une autre main: _Évadée de la maison de force le 5 juin 1787._

Nous avons raconté cette scandaleuse histoire du collier, d'après les témoignages des écrivains les plus favorables à la reine; mais l'affaire ne reste-t-elle point chargée de ténèbres? Quoi! des lettres fausses dans lesquelles l'écriture de la reine était imitée à s'y méprendre, une entrevue derrière une charmille, dans laquelle une soubrette est prise pour la reine par un cardinal habitué du château, un grand seigneur ayant tous les moyens de vérifier s'il a été dupe et qui persiste dans son mutisme, une rose donnée et recue sans que le courtisan honore d'une telle faveur ait cherché à lever le masque qui couvrait toute l'intrigue, tout cela peut être utile pour bien mener l'action d'un roman ou d'une comédie; mais, quand il s'agit d'un épisode de la vie réelle, l'histoire exige plus de vraisemblance. Aussi l'opinion publique resta-t-elle partagée en deux camps. A tort ou à raison, Marie-Antoinette était déjà fort décriée; elle avait marché d'un pied léger sur toutes les règles de l'étiquette et se livrait à

mille caprices. Le Petit-Trianon était son séjour favori. "Une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille étaient la seule parure des princesses. Le plaisir de voir traire les vaches, de pêcher dans le lac enchantait la reine. On y jouait la comédie: _le Devin du village_ de Rousseau, _le Barbier de Seville_ de Beaumarchais y furent représentés. La reine remplissait le rôle de Rosine." [Note: _Mémoires de madame Campan._]

Tout cela était sans doute fort innocent; mais cette idylle convenait-elle bien à la tragique solennité des événements qui déjà obscurcissaient l'horizon politique? Les excentricités de la reine trouvaient du moins une excuse dans la froideur du roi à son égard. Ce gros homme était très-peu voluptueux: il fallut cinq ans de mariage, les murmures de la cour et une conversation secrète entre lui et le frère de Marie-Antoinette, avant qu'il sut donner un dauphin au royaume de France.

Dans la même année ou s'ébruita l'affaire du collier (1786), une autre aventure sentimentale se passait en haut lieu, qui ne fut point connue du public et du moins ne deshonorait personne.

La lecture de _la Nouvelle Héloïse_ avait grisé jusqu'aux princesses du sang; la tête disputait encore contre les idées philosophiques, mais le cœur était pris; quelques femmes de la cour furent, à leur insu, les anges précurseurs de la Révolution. Elles allumaient dans leur propre sein la flamme qui allait régénérer la France. Au moment où le peuple devait abattre l'édifice monstrueux de la noblesse, l'amour effaçait de son côté les inégalités sociales.

Louise de Bourbon, petite-fille du grand Condé, belle et pieuse, avait toujours mené une vie irréprochable. Elle avait été élevée au couvent (le couvent de Beaumont-lez-Tours) avec toutes les princesses de ce temps-là: mais, différente de beaucoup d'entre elles, madame Louise avait conservé une réputation sans tache et toute blanche comme sa robe de pensionnaire. Quelle surprise et quel scandale, si l'on était venu dire alors: Cette vertu, cette sainte, cette grande fille de trente-deux ans a une affection dans le cœur que vous ne connaissez pas; Son Altesse Sérénissime la princesse de Condé aime un homme que son rang et sa naissance lui défendent d'épouser.--Cet homme obscur était le marquis de La Gervaisais. Leur liaison donna lieu à un commerce de lettres très-tendres qui demeurèrent secrètes jusqu'après 1830. Le marquis, simple officier de carabiniers, était grand admirateur de _Werther_, de _la Nouvelle Héloïse_ et de _Clarisse Harlowe_. Impérieux, tracassier, original, grand discuteur, il s'éloignait presque en tout des routes battues. Madame Louise l'adora malgré ou peut-être pour ses singularités. Le cœur de cette princesse était excellent. "Comme il m'aime! s'écriait-elle dans ses lettres; vraiment, si quelque chose pouvait me rendre orgueilleuse, ce serait cela!" Fuir et s'unir à l'étranger par les liens du mariage, on y pensait quelquefois. Oh! combien dans ces moments-là une petite maison au bord d'une rivière, un bateau, une vigne et quelques pigeons flattaient leur imagination troublée! Vains songes! Il fallait qu'elle refoulât son cœur, emprisonnée dans la grandeur comme dans une cage d'or, inquiète et consolée, heureuse et malheureuse à la fois du seul sentiment naturel qui fut entre jusque-là dans son âme: elle n'avait pas connu sa mère. Des scrupules de conscience interrompirent après un an cette correspondance si douce et si contraire aux règles de l'étiquette. Je vis le marquis de La Gervaisais en 1836: c'était un grand vieillard, obsédé par une idée fixe. Dans son enthousiasme

nebuleux il parlait sans cesse d'_Elle_, de l'_Etre_, de l'_Ame_; on comprenait bientôt à qui s'appliquaient ces désignations mystiques.

Après la Restauration, la princesse se retira dans le couvent du Temple! Tout enfant, je fus conduit dans cette chapelle par ma grand-mère. Au moment de l'élevation, un grand rideau qui voilait tout le chœur s'ouvrait; on distinguait alors dans un clair-obscur des têtes de religieuses et de novices étagees dans des stalles de bois, puis tout au fond, à genoux sur un prie-dieu, une figure immobile et enveloppée: c'était madame Louise. Triste temps que celui où les princesses du sang royal n'avaient à choisir qu'entre une cour frivole ou le cloître!

[Illustration: Serment du Jeu de-Paume.]

Au début d'un événement qui finit par inscrire sur son drapeau la Terreur, je dois me demander une dernière fois s'il n'y avait pas un moyen de sauver la France sans traverser une mer de sang. J'ai beau chercher, je ne vois que le clergé dont la main aurait pu intervenir d'une manière efficace. Si, renonçant aux biens temporels, l'Église avait courageusement séparé sa cause de celle des privilèges et des riches; si, prévenant le tumulte des esprits, elle eut elle-même ramené dans l'État l'égalité qui est dans l'Évangile; si, abandonnant au siècle les parties usées de son vêtement, elle eut reconnu la nécessité de régénérer le christianisme, de renouveler l'idée de Dieu, j'estime que son action sur la société aurait encore pu être féconde. Au lieu de cela, les prêtres, s'embarrassant dans toutes sortes d'intrigues et de complots, resserrant le lien qui les rattachait au temple vermoulu des vieilles institutions, s'obstinèrent à mourir sous des débris. C'est pour avoir manqué à leur mission que la justice humaine les chatia si cruellement et que la main du peuple s'appesantit sur eux.

Ministres de la paix, ils laisserent s'engager la guerre: la guerre les tua. Et cependant ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux. Déjà plusieurs fois, du haut de la chaire chrétienne, des avertissements leur avaient été donnés. J'entends gronder les murmures du peuple derrière ces paroles du P. Bridaine: "C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis; c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté la mort, de l'autre mon grand Dieu qui vient vous juger." Si cette voix eut été alors celle de tout le clergé de France, l'édifice des privilèges et des abus qui s'écroula, quelques années plus tard, sous la main du peuple, serait tombé sans le secours de la hache. L'égoïsme du haut clergé s'opposait à cet heureux dénouement.

On se demande comment une Révolution née de la justice a pu, dans l'ivresse de la colère et du succès, reculer quelquefois jusqu'à l'injustice même. Autant demander pourquoi le reflux succède au flux. Les hommes de la Terreur avaient commencé par vouloir presque tous l'abolition de la peine de mort; les circonstances seules leur avaient mis le glaive dans la main. Leurs entrailles saignaient sans doute des blessures que la Révolution portait de temps en temps à l'humanité; mais comme ils croyaient sincèrement cette Révolution nécessaire au bonheur du monde entier et qu'ils s'y vouaient eux-mêmes corps et âme, ils se firent une volonté de fer.

La situation des affaires était d'ailleurs tellement extrême que, d'une

part comme d'une autre, on poussait également aux violences. Le langage des défenseurs de la cour ne différerait guère, en 1789, de celui de Marat. Que disaient-ils au roi? _Un peu de sang impur verse a propos fait souvent le salut d'un empire._ --Si le sang des revolutionnaires etait impur aux yeux des royalistes, celui des royalistes ne devait pas etre plus sacre pour les revolutionnaires. De tous les cotes, je vois les partis entraines a l'agression et les epees a demi tirees du fourreau. Il faut donc nous resoudre a un cataclysme. Les fleaux regenerateurs qui agitent, a un moment donne, la vie des nations, rentrent-ils dans les lois qui president aux destinees du genre humain?--Demandez aux crises geologiques qui ont prepare l'economie actuelle du globe! De pres, ce ne sont que convulsions et ravages; il semble que les elements saisis de terreur se precipitent vers une grande ruine, et que la creation touche a son dernier jour. Attendons. A peine la face agitee des choses s'est-elle re posee, que les agents de destruction se changent visiblement en des agents de formation et de progres. Le depouillement douloureux du vieux monde laisse entrevoir, apres les jours de dechirement et d'angoisses, la figure d'un monde nouveau qui lui succede. La mort, la feconde mort, n'a fait que renouveler encore une fois le spectacle de la vie; rien n'a fini que ce qui devait finir. Par malheur, ces salutaires changements ne sont pas tout de suite apprecies; longtemps une grande voix sort du sepulcre, et l'on entend retentir dans l'age suivant comme un bruit d'ossements qui s'agitent.

Que repondre aux elegies sentimentales des adversaires de la Revolution? Ils ressemblent a Laban qui poursuivait Jacob et lui reprochait de lui avoir vole ses dieux: _Cur furatus es deos meos?_ --He! bonnes ames, le grand mal, si ces dieux etaient des idoles! Depuis plus d'un siecle, le ver du doute commencait a ronger vos croyances monarchiques; vous aviez mis la Divinite dans des images de chair; la religion meme du Christ expirait sous les chaines d'or d'une politique athee. Le dix-huitieme siecle, sensuel et corrompu, avait amene le paganisme dans nos moeurs; l'esprit allait de nouveau chatier la chair. Des hommes parurent qui, traitant la matiere pour ce qu'elle est, exagererent envers les autres, comme envers eux-memes, le mepris du corps et de la vie. Entraines par la tourmente a immoler les ennemis de la Revolution et a s'immoler apres eux, ils se couvrirent stoiquement de l'immortalite de l'ame. Ecoutez Saint-Just: "Je meprise la poussiere qui me compose et qui vous parle; on pourra la persecuter et faire mourir cette poussiere, mais je defie qu'on m'arrache cette vie independante que je me suis donnee dans les siecles et dans les cieux!" Quel langage! Fort de ces convictions, il mourut sur l'e chafaud, bravant la calomnie et l'injure.

Parmi les adversaires systematiques de la Revolution Francaise, il en est sans doute de considerables par le talent; leur jugement ne saurait toutefois prevaloir contre le sentiment national. A l'avenement du christianisme, ceux qui ont voulu contrarier la marche de la nouvelle doctrine ont ete brises. Le plus grand de tous, Julien, qui etait pourtant un sage et un penseur, n'a reussi qu'a fletrir son nom d'une epithete odieuse. La posterite traitera de meme les hommes qui resistent aux principes de la Revolution; lutter contre elle, c'est lutter contre l'esprit moderne. Le jour viendra ou, blesses a leurs propres armes, ces ennemis de la lumiere jetteront eux-memes leur sang vers le ciel en s'ecriant: "Revolution, tu as vaincu!"

V

Le clerge, la noblesse et le tiers etat.--La mission de la France, et pourquoi elle devait tomber aux mains des Montagnards.

Un mot sur les trois ordres qui vont représenter la nation aux Etats généraux.

Au moyen age, le clerge, etant seul en possession des lumieres, jouissait d'une autorite incomparable. Il perdit cette autorite a mesure que l'education se repandit dans le royaume. "C'est la clergie qui a fait le clerge, ecrivait Camille Desmoulins. Aujourd'hui que nous savons tous lire, il ne peut plus y avoir que deux ordres, et chacun doit rentrer dans le sien. Nous sommes tous clerge." Le titre d'ecclesiastique avait disparu dans le sens de lettre; il ne subsistait plus que pour designer un ministre de la religion. Or, comme l'Eglise etait alors menacee, d'un cote par l'esprit sceptique du siecle, de l'autre par la corruption interieure des ordres religieux, il en resulta que la puissance du clerge n'avait plus de grandes racines dans le pays. Il en est de meme de toutes les institutions; elles se detruisent avec le temps et s'evanouissent en inoculant leur superiorite morale a la nation tout entiere.

On a beaucoup ecrit sur l'origine militaire de la feodalite. A vrai dire, ce n'est pas la noblesse qui est sortie du droit des armes, c'est la conquete; mais la conquete fut suivie du partage des terres entre les envahisseurs, et c'est sur la propriete fonciere que l'aristocratie feodale s'est etablie. Le cadre de notre travail nous interdit toute excursion sur le terrain des premiers siecles de la monarchie. Il suffira donc de savoir que l'importance de chaque seigneur etait alors determinee par le rang qu'occupaient ses ancetres dans la hierarchie sociale, et par l'etendue des domaines qu'ils lui avaient transmis. Se regardant comme d'une race superieure a celle des autres mortels, les nobles adopterent pour eux-memes le titre de gentilshommes, par opposition aux roturiers qui furent appeles vilains. La division des classes s'appuyait donc, a l'origine, sur des caracteres physiologiques. C'etait du moins quelque chose de trace dans la nature. Avec le temps, les races se croiserent, le sang des conquerants fut mele a celui de la population conquise. Les privileges de la noblesse n'eurent plus alors d'autres raisons d'etre que la force, l'usage et la tradition. Tout cet edifice s'appuyait sur l'ignorance et la dependance des vassaux comme sur une base inbranlable.

Ce qu'il nous importe surtout de connaitre est l'histoire du tiers etat.

Grace a une infatigable economie, la classe bourgeoise etait arrivee a sortir de la situation humiliante que l'aristocratie lui avait faite. Eclairée, avide, envahissante, elle se remuait pour saisir la part d'influence qui lui revenait, en toute justice, dans les affaires de l'Etat. Son seul tort fut de vouloir limiter les resultats de la Revolution; elle voulait bien ameliorer le sort du peuple, mais non l'admettre a la participation des droits qu'elle reclamait pour elle-meme. Cet egoisme de caste devait etre puni. La borne qu'elle avait marquee fut emportee par le courant. L'isolement et la resistance du tiers firent de plus avorter une partie des resultats moraux que la

Revolution Francaise devait produire.

Le peuple etait cette masse obscure, laborieuse, feconde, qui alimentait depuis des siecles l'agriculture, le commerce, l'industrie, l'armee. Son origine remontait a la vieille couche celtique. Recouverte par des invasions successives qui s'etaient superposees a la population des Gaules, cette race forte se remontrait toujours et donnait ses traits au caractere national. Incomparablement plus nombreux que les trois autres ordres, le peuple etait la nation meme. "C'est le peuple, ecrivait en 1760 Jean-Jacques Rousseau, qui compose le genre humain; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter." Ce _si peu de chose_ neanmoins etait tout dans l'Etat, tandis que le reste n'etait rien. Voila l'injustice que le mouvement de 89 allait sans doute reparer.

Le peuple servait d'assise a la Montagne; c'est par lui qu'elle domina toute la Revolution; qu'elle a fait la loi, soutenu la guerre, dompte les factions. La France etait a la veille de sa perte: les Montagnards la sauverent; les ennemis du dedans furent comprimés et les ennemis du dehors furent repoussés la baionnette dans les reins. Il y avait, comme toujours, un troupeau d'hommes qui rapportent tout a eux-memes et a des jouissances sensibles, indifferents pour la vertu et pour l'honneur national, laches, egoistes, avides; mais alors, du moins, ils se cachaient. Des legislators moins convaincus auraient pris le genre humain en pitie; ceux de la Montagne s'indignerent. Comme Moise, ils voulurent faire un peuple.

Des institutions monarchiques, fondees sur la corruption et la bassesse, aux institutions republicaines, assises sur le devoir et la dignite humaine, il y avait la distance d'un desert a traverser; aucun obstacle ne les arretera. Le sol de la Revolution etait brulant; il s'entr'ouvrait de lui-meme sous les pieds des mecontents et des trainards pour les engloutir. De regrettables exces ternirent cette grande epoque; mais au-dessus et par dela les mauvais jours, les chefs du mouvement revolutionnaire entrevoyaient la terre du repos. Ils marchaient a la fraternite a travers la discorde et le chatiment, mais ils y marchaient; la peine de mort elle-meme allait disparaitre, quand, arretés dans leur reve sublime par la trahison et l'intrigue, condamnés, non jugés, les Montagnards tomberent.

La Revolution Francaise ne ressemble a aucune des revolutions qui ont agite le monde: les autres etaient des déplacements de la force; celle-ci fut un avènement d'idees. Ce qu'il importe surtout de degager dans cette grande tentative de regeneration morale, c'est la purete des motifs. Que parle-t-on de represailles? Le sang de toute la noblesse de France n'aurait point suffi a laver les plaies que l'ancien regime avait faites au peuple et a la liberte. Non, l'ivresse de la colere ni de la vengeance n'a point dirige, quoi qu'on en dise, les mesures energiques (trop energiques souvent) dont la Revolution a frappe ses ennemis; la raison des coups terribles qu'elle leur porta est dans la resistance qu'ils opposaient a ses principes et a ses droits.

Est-il plus vrai que la Convention ait maitrise par le glaive la volonte du pays? Jamais gouvernement n'a demontre, au contraire, d'une facon plus eclatante, l'impuissance de la force materielle. Ou etait-elle en effet, cette force? Dans la Vendee, dans les departements revoltes, surtout dans la coalition etrangere. Sans doute l'Assemblée nationale a repondu au canon par le canon; a defaut d'armee dans l'interieur, l'echafaud consterna les rebelles: qu'est-ce que cela

aupres du système compliqué d'armes offensives et défensives dont les gouvernements dits réguliers se servent pour assurer leur existence? La puissance de la Convention, avant tout, appartenait à l'ordre moral; elle envoya des armées sur les frontières,--pauvres armées de volontaires, sans fusils et sans pain!--elle décréta la terreur dans le pays soulevé par d'odieuses manœuvres; mais ce fut bien plutôt l'artillerie des idées nouvelles qui foudroya au dehors l'étranger, et le poids de l'opinion qui accabla au dedans les conspirateurs et les traîtres.

Je repousse le système historique de la force et de la nécessité. La force ne donne pas le droit; la nécessité n'excuse que les consciences douteuses. Il faut s'élever vers un autre ordre d'idées. Le peuple français accomplit dans la Révolution Française une grande mission: désigné par son caractère au rôle d'initiateur du genre humain, il a conquis, pour lui et pour les autres nations, à force de sacrifices et de larmes, une vérité, une existence nouvelle. À sa tête se sont trouvés, quand les circonstances l'exigeaient, des hommes extraordinaires, des hommes prévus, qui, faisant taire dans leur cœur les sentiments de la nature, étouffant jusqu'à la pitié, ont mis les principes au-dessus de la vie. Ce sont ces principes, en effet, qui devaient régénérer les institutions. Il en est des peuples comme des hommes: les uns sont nés pour l'égoïsme, les autres pour le dévouement. La France est douée d'une force d'expansion merveilleuse; elle travaille, meurt et renaît sans cesse pour le salut du monde. Voilà sa destinée, son devoir. Si les hommes de 93 ont défendu la patrie avec un héroïsme qui tient du prodige, soit à la tribune, soit sur le champ de bataille, c'est que la France était à leurs yeux le sol d'une idée; otez cette idée, et le territoire, malgré les intérêts qui s'y attachent, malgré le sang martial de ses enfants, le territoire eût été envahi. Dira-t-on qu'ils combattaient *pro aris et focis*, ces conscrits sans veste et sans souliers, qui opposaient leur poitrine nue à la mitraille? Des autels? ils étaient renversés. Des foyers? ces hommes-là n'en avaient pas encore.--Pour qui donc combattaient-ils? Oh! nous le savons tous, ils combattaient pour la Révolution. C'est l'esprit de la liberté qui a gardé nos frontières.

La Montagne était le Sinai de la loi nouvelle; terrible et foudroyante, avec des éclairs aux flancs, un peuple prosterné à ses pieds et Dieu au sommet.

Au peuple français se rattachaient les destinées des autres peuples, à la Révolution, était lié le renouvellement de l'esprit humain. Qui pouvait résister à cela? Trop près des hommes et des choses pour voir la main qui poussait les événements, d'insensés agitateurs demandèrent au passé et aux ténèbres de les couvrir. Ils se plongèrent d'eux-mêmes dans la mort. Quant aux chefs de la Révolution, ils luttèrent jusqu'au bout l'épée haute. Depositaires de la puissance, ils voulurent hater le terme des douleurs, enfanter l'avenir. Ils périrent aussi dans l'action; mais leur œuvre ne périra pas. La Révolution désormais n'a plus de violences à exercer; elle forcera l'entrée des esprits par la lumière et ouvrira les cœurs par l'amour. Déjà ses ennemis se sentent fléchir. Le moment viendra, je l'espère, où nous nous reconcilierons tous au pied de l'arbre de la liberté dont elle a enfoncé les racines dans un sol nouveau et parmi des débris tachés de sang.

Mais n'anticipons point sur la marche des événements: nous n'en sommes encore qu'aux débuts de la Révolution Française. Louis XVI règne à

Versailles entourée du respect de son peuple; tout le monde le félicite d'avoir enfin convoqué les États généraux; Necker, son premier ministre, est l'idole de la classe moyenne. Le ciel, naguère chargé de nuages, s'est éclairci; tout le monde espère en l'avenir.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

I

Les élections.--Convocation des États généraux.--Serment du Jeu-de-Paume.

L'élection des députés aux États généraux fut la préface de la Révolution française; qui ne la trouve digne de l'œuvre? Le pays, las de l'arbitraire, réclamait, par la voie des cahiers, une manière fixe d'être gouverné, une constitution. Les communes entendaient qu'on les délivrât de ces formes surannées qui classaient la nation en deux espèces d'hommes: les oppresseurs et les opprimés. Dans ces cahiers, dits de condoléance, on se plaignait des abus du système féodal, de l'absence d'une juridiction fixe et uniforme, des privilèges qui pesaient sur l'industrie, de l'inégalité des impôts et contributions territoriales. Tout était incertain, abandonné au hasard, c'est-à-dire au caprice des puissants. Le moyen qu'on indiquait pour remédier à ce mal dans la société, c'était de substituer la loi à l'arbitraire et d'armer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute autre volonté. Déjà l'esprit de la Révolution était mur; sa marche était tracée. L'autorité se déplaçait naturellement et sans bruit. De toutes parts, on sentait le besoin de limiter les anciens pouvoirs et d'en créer de nouveaux dans la nation même. Jusqu'ici le roi avait dit: "Nous voulons"; maintenant le pays voulait. [Note: Voyez les Cahiers de la Révolution, par Chassin, et le Bonhomme Jadis, par l'auteur des Montagnards éditeur Dentu.]

Les obstacles à cette heureuse rénovation étaient grands, mais ils ne semblaient point insurmontables. Les intérêts privés, en contradiction ouverte avec l'intérêt général, étaient de plus divisés entre eux. La guerre éclatait au sein même des privilèges et des privilégiés. La noblesse comptait sur les États généraux pour lier les mains du roi et pour appauvrir le clergé, qui, de son côté, songeait à humilier l'aristocratie. Il y avait alors le haut et le bas clergé: quel contre-sens parmi les ministres de Celui qui n'admettait pas qu'on fit acception des personnes! Le haut clergé voulait conserver tous les abus; le clergé inférieur consentait à certaines réformes. Le tiers état seul s'entendait pour détruire les inégalités dans l'Église et dans l'aristocratie. Les cahiers du clergé et de la noblesse contiennent d'ailleurs quelques vœux significatifs; on se reconnaissait mutuellement des torts. La conversion de l'ancien régime devait commencer par un examen de conscience et par une confession publique.

Ces importantes elections se firent dans les circonstances les plus critiques. L'annee 1788 avait afflige la France d'une nouvelle disette. La terre se resserrait comme le coeur des riches dans cette societe egoiste. L'ete avait ete sec, l'hiver fut froid: ni pain, ni feu. L'inactivite des travaux entraînait la baisse des salaires, qui, combinee avec la cherte des subsistances, repandait la tristesse et la misere dans les familles. Il faut sans doute que toutes les grandes choses germent dans le besoin et la pauvrete: la Revolution eut pour langes le deficit et la disette.

Le peuple supportait heroiquement tous ces maux. En presence de la demoralisation effroyable de la noblesse et du clerge, il avait les vertus qu'engendre le travail. Quelques troubles insignifiants, presque tous suscites par l'aristocratie ou par la cour, traverserent, dans les provinces, les operations des electeurs. A Paris, Reveillon, ancien ouvrier, fabricant de papiers peints, avait tenu des propos atroces. Il se proposait de reduire la paie des ouvriers a quinze sous par jour, disant tout haut que le pain etait trop bon pour ces gens-la, qu'il fallait les nourrir de pommes de terre. Sa maison fut saccagee. Apres un simulacre de jugement, il fut pendu lui-meme en effigie sur la place de Greve. [Note: L'impartialite veut que je recueille tous les avis; voici celui de Barere: "Des intrigants exciterent et ameuterent les ouvriers pour avoir le pretexte de se plaindre officiellement des troubles de Paris et provoquer le deploiement violent de la force armee contre cette _emeute de fabrique_. On accusait alors un grand personnage d'avoir voulu effrayer les deputes, produire une commotion populaire pour amener des troubles et par suite l'impossibilite de convoquer les Etats generaux."]

Depuis quelques annees, en France, les esprits etaient malades, comme il arrive presque toujours a la veille des transformations sociales. L'annonce de la convocation des Etats generaux fut pour tous un grand soulagement, une detente. Le 4 mai eut lieu a Versailles la messe du Saint-Esprit. Les deputes du tiers etat, en modestes habits noirs, mais acclames par la faveur publique; la noblesse en grande pompe, avec ses chapeaux a plumes, ses dentelles et ses parements d'or, accueillie par un morne silence; le clerge divise en deux classes: les prelates en rochet et robe violette, puis les simples cures dans leur robe noire, defilerent devant une foule immense. Le roi fut applaudi; c'etait pour le remercier d'avoir convoque les Etats. Au passage de la reine s'eleverent quelques murmures; des femmes criaient: "Vive le duc d'Orleans!" Marie-Antoinette palit et chancela; la princesse de Lamballe fut obligee de la soutenir.

Ce jour-la, Versailles etait Paris, la nation semblait etonnee d'avoir recouvre la parole apres un silence force de soixante-quinze annees. L'enthousiasme ne peut se decrir. Les vieillards pleuraient de joie, les femmes agitaient leurs mouchoirs aux fenetres et jetaient des fleurs sur les deputes des communes. Tous les coeurs s'ouvraient a une vie nouvelle. Les Francais n'avaient ete jusqu'ici que des sujets, le moment etait venu pour eux de se montrer citoyens. L'evêque de Nancy, M. de La Fare, fit un sermon politique. Il parla contre le luxe et le despotisme des cours, sur les devoirs des souverains, sur les droits du peuple. Les idees de liberte, enveloppees dans les formes chretiennes, avaient je ne sais quoi d'attendrissant et de solennel qui penetrait toutes les ames. On appellerait volontiers ce 4 mai le jour de la naissance morale d'une grande nation.

[Illustration: Camille Desmoulins.]

Le 5, les douze cents députés se réunirent dans la salle des Menus, convertie en salle des séances.

Le clergé fut assis à la droite du trône, la noblesse à gauche et le tiers en face. Le roi ouvrait d'une tremblante main l'ancre des discussions politiques; il craignait d'en déchaîner les vents et les tempêtes. La frayeur perçait dans son langage embarrassé, diffus, ombrageux, et dans celui de son ministre, le garde des sceaux M. de Necker. On avait convoqué la nation, et on lui exprimait indirectement le vœu d'être délivré de son concours. La France prétendait haïr, par l'assemblée des États, les innovations nécessaires; la couronne comptait, au contraire, sur cette mesure pour les modérer. À des hommes rassemblés pour réformer et gouverner le pays, on ne parla que de finances, on ne demanda que des subsides. La cour ne voulant pas que la discussion s'élevât jusqu'aux idées, elle lui traçait d'avance un programme. Les représentants de la nation étaient encore attachés à la personne du roi, mais ils se retranchèrent derrière leur mandat pour lui résister. Louis XVI avait une belle occasion de retremper ses droits dans la souveraineté populaire: c'était d'abdiquer son pouvoir en entrant dans la salle des séances, pour le recevoir ensuite du libre consentement de l'Assemblée. Il n'en fit rien.

Une question préoccupait surtout les esprits: quelle serait enfin la situation du tiers relativement aux deux autres ordres? Le vœu des communes était formel: les Français devaient cesser d'appartenir à différentes classes; à l'avenir, l'ensemble des citoyens et du territoire constituerait l'État. Il ne doit y avoir qu'un peuple, qu'une Assemblée nationale. Les États se trouverent réduits, dès le début, à l'inaction. La noblesse et le clergé voulaient qu'on votât par ordres, et les communes par têtes. La noblesse montrait pour ses privilèges un attachement intraitable; le clergé ne voulait pas abandonner ses prétentions; la vieille France hésitait à se fondre dans la France nouvelle. Composée d'éléments hétérogènes, l'Assemblée ne pouvait vivre qu'en les ramenant à l'unité. Le tiers état se trouvait être le lien de cette unité nécessaire, le médiateur des pouvoirs particuliers qui allaient se réunir dans un grand pouvoir national.

Je passe sur bien des lenteurs et des retards; je ne puis pourtant omettre les résistances qui amenèrent la ruine de ce qu'on espérait sauver. Ces fluctuations (on perdit tout un grand mois à négocier pour la réunion des trois ordres) rejouissaient la cour. Les défiances du pouvoir souverain croissaient avec l'énergie des communes. En même temps, on serrait Paris de troupes. Le mauvais vouloir des conseillers du roi éclatait par des actes significatifs: le *Journal des États généraux*, dont Mirabeau avait publié la première feuille, venait d'être supprimé. Quel moment choisissait-on pour mettre le scelle sur les idées? Celui où la nation, impatiente, s'était réunie pour rompre le silence violent qu'on lui imposait depuis des siècles! La liberté de la presse, mère de toutes les autres libertés, venait d'être frappée: c'est toujours la première à laquelle s'attaquent les réactions.

La cour espérait rencontrer peu de résistance à l'exécution de ses projets. Quels étaient ces projets? Louis XVI avait-il l'intention de frapper un grand coup? Voulait-il attaquer ou se défendre? Mais se défendre contre qui? Le peuple et l'Assemblée tenaient encore pour le roi. Cette conduite louche et ténébreuse entretenait une inquiétude profonde. "Que la tyrannie se montre avec franchise, s'écriait Mirabeau, et nous verrons alors si nous devons nous roidir ou nous

envelopper la tete!" Mirabeau! qu'etait cet homme?--Un monstre d'eloquence.--Que venait-il faire?--Detruire. Il reprochait a la societe les meurtrissures qu'elle lui avait faites, et les vices dont il etait gangrene. Ses aventures scandaleuses avaient fait du bruit, mais, comme les rugissements du lion imposent silence, dans la foret, aux cris lugubres du chacal et aux hurlements de la hyene, cet homme allait ecraser la medisance sous la puissance de son organe.

Le jour ou il parut aux Etats generaux fut pour lui, de meme que pour le pays, un jour de renovation. Mirabeau avait eu a souffrir de la tyrannie de la famille et de celle du pouvoir; il allait envelopper son ressentiment dans la colere d'un grand peuple.

La situation devenait perilleuse. La cour, livree a une agitation extreme, n'osait ni frapper ni ceder. Dans des conjonctures si difficiles, l'Assemblée sentait le besoin de lier son sort a celui du peuple. "Que nos concitoyens nous entourent de toutes parts, s'ecriait Volney, que leur presence nous anime et nous inspire!" D'un autre cote, les royalistes repetaient a outrance que la societe allait perir sous le debordement de la democratie. Au milieu de tant d'ennemis, l'Assemblée ne disposait que d'une force morale; a la verite, cette force commençait a etre immense. La voix des deputes du tiers etait grossie par tous les echos de l'opinion publique. Les tetes bouillonnaient, et le volcan dont on entendait deja les grondements sourds et profonds ouvrait son cratere a quatre lieues de Versailles. La cour avait pour elle l'armee; l'Assemblée avait Paris. La, l'exasperation etait au comble: les aristocrates indignaient le peuple par le retard qu'ils apportaient a l'organisation de l'Assemblée. Au milieu du jardin du Palais-Royal s'elevait une sorte de tente en planches ou l'on discutait sur les affaires publiques. Chaque cafe etait un club; chaque club avait ses orateurs. Les plus hardis declaraient que si la cour persistait dans sa resistance, la noblesse dans son refus de se joindre aux deux autres ordres et l'Assemblée des Etats dans son immobilite, le peuple ferait bien d'agir par lui-meme. La disette contribuait a entretenir cette fermentation. Des nouvelles inquietantes circulaient de bouche en bouche. Les troupes se massaient entre Paris et Versailles. Pourquoi ce deploiement de forces? Pourquoi dans l'etat de detresse ou etaient les finances de la nation, faisait-on venir des frontieres, a grands frais, des trains formidables d'artillerie? Il fallait du pain, on apportait des boulets!

A Versailles, le sentiment national etait plus calme; mais il etait aussi ferme. On s'attendait a un acte d'autorite royale, a un coup d'Etat. La situation etait telle qu'elle ne pouvait se prolonger. L'entetement et la violence des conservateurs devait, d'un jour a l'autre, provoquer la lutte. Le bien allait-il sortir de l'exces du mal? Les Communes, entravees dans leur marche par la resistance passive des deux autres ordres, le haut clerge et la noblesse, enveloppees par les intrigues de la cour, a bout de patience, mettaient une lenteur desesperante dans la verification des pouvoirs.

Les deputes du tiers, comme etant les plus nombreux, avaient pris possession de la grande salle. C'est la qu'ils sommaient les deux autres ordres de se reunir a eux; mais toutes les tentatives de rapprochement avaient echoue. L'Assemblée existait depuis un mois, et elle n'avait pas encore de nom. On en proposa plusieurs qui furent ecartes. Enfin l'abbé Sieyes obtint qu'elle s'intitulat ASSEMBLEE NATIONALE. Pres de cinq cents voix consacrerent cet acte de hardiesse.--Qu'etait l'abbé Sieyes? Un esprit profond, marchant droit

a son but par des voies souterraines, l'homme de la revolution bourgeoise, un grand logicien qui avait pose le fameux axiome du tiers etat, entre _tout_ et _rien_. Contrarie par la volonte de ses parents, dans le choix d'une carriere, il se soumit a epouser tristement l'Eglise. Ce fut un mariage de raison. Comme chez lui la passion etait dans la tete, le jeune homme se livra tout entier aux charmes austeres de l'etude. Il contracta dans ce commerce une melancolie sauvage et une morne insensibilite. Au sortir du seminaire de Saint-Sulpice ou l'etude sterile de la theologie n'avait point absorbe toutes ses forces, il se livra a de profondes recherches sur la _marche egaree de l'esprit humain_. Ses meditations se tournerent vers la politique. Quand les vieilles institutions sociales furent attaquees, il se montra tout a coup sur la breche. Son caractere etait timide, effet inevitable de la solitude dans laquelle il avait vecu; mais il possedait la hardiesse de l'esprit. Taciturne, il gardait en lui-meme ses pensees, et quand le moment de les dire etait venu, il les acerait comme des fleches.

L'Assemblee, reduite au tiers etat par l'absence volontaire de la noblesse et du clerge, poursuivait ses travaux. Cette marche inquieta serieusement la cour, qui resolut de suspendre les seances. Une mesure aussi arbitraire etait bien faite pour jeter la consternation dans Versailles et la guerre civile dans Paris. On annonca une seance royale pour le 23 juin. Puis, sous pretexte de travaux a faire pour la decoration du trone, un detachement de soldats s'empare de la salle des Etats, et en defend l'entree: la nation est mise a la porte de chez elle.

Ou aller?

Les deputes ahuris ouvriront entre eux des avis differents. Deja plusieurs brochures avaient emis le voeu que l'Assemblee nationale eut son siege a Paris. S'y transporterait-on? Les sages reculerent devant cette resolution extreme. Les uns voulaient s'assembler sur la place d'Armes et deliberer a ciel ouvert; invoquant en faveur de leur opinion les souvenirs de notre histoire, ils proposaient de tenir un _champ de mai_. D'autres criaient: "A la terrasse de Marly!" On flottait entre ces avis contradictoires, quand on apprit que Bailly, d'apres le conseil du depute Guillotin, avait choisi pour lieu de la seance la salle du Jeu-de-Paume.--Bailly avait la figure longue, grave et froide, un peu le profil calviniste. Son opposition a l'ancien regime etait aussi calme qu'inflexible. Il avait obtenu tres-longtemps le _prix de sagesse_; on designait ainsi une pension accordee aux ecrivains serieux et tranquilles. Astronome, il avait etudie la marche de la Revolution tout en suivant le mouvement des corps celestes. De meme que les mondes observes dans l'espace, l'esprit humain est soumis a des lois: c'est un equivalent de ces lois que Bailly, homme d'ordre, aurait voulu introduire dans la societe de son temps. Revenons aux deputes errants dans les rues de Versailles par une journee pluvieuse et triste. Le peuple escorte avec respect et en silence ces representants de la nation blesses dans leurs droits et dans leur dignite. La salle du Jeu-de-Paume, triste et nue, convenait a la circonstance. Tous les membres influents des communes etaient reunis. On remarquait surtout parmi eux un ministre protestant, Rabaud Saint-Etienne; un chartreux, dom Gerle; un cure, l'abbe Gregoire [Note: Un jour le statuaire David accompagnait a Versailles l'abbe Gregoire. L'ancien membre de l'Assemblee nationale voulait revoir cette salle du Jeu-de-Paume, muet temoin d'un si grand acte de courage. Il la retrouve. Tel ses souvenirs l'oppressent, il garde un religieux silence que son compagnon a la delicatesse de respecter. Quand David leva les

yeux, il vit de grandes larmes rouler noblement sur les joues du vieillard. "Si jamais mon amour de la liberte pouvait s'affaiblir, s'ecria l'abbe Gregoire, pour le rallumer, je tournerais les regards vers cette salle!". Ce fut un modere, Mounier, de Grenoble, qui proposa le serment du Jeu-de-Paume: "Les membres de l'Assemblee nationale jurent de ne se separer jamais jusqu'a ce que la constitution du royaume et la regeneration de l'ordre public soient etablies et affermies sur des bases solides." Bailly, d'une voix distincte et haute, lit la formule du serment, et en sa qualite de president jure le premier. Alors tous les bras se levent. L'ivresse du patriotisme eclate de toutes parts; on s'embrasse; les mains cherchent les mains; tous les coeurs palpitent, l'enthousiasme deborde. Cependant le ciel fait fureur; de larges gouttes de pluie tombent sur le toit de l'edifice; a l'une des fenetres defoncees un rideau est tordu par l'orage; le jour est si sombre qu'on y voit a peine dans la salle. Un éclair déchire cette obscurite sinistre; le tonnerre gronde. Quel moment et quelle grandeur! Un orage au dehors, une revolution dans l'assemblee. A peine les deputes du tiers eurent-ils accompli cet acte de sagesse virile et d'autorite, qu'effrayes eux-memes de leur audace ils pousserent le cri de _Vive le roi!_ L'illusion de la monarchie constitutionnelle n'etait point alors evanouie. Quoi qu'il en soit, l'effet de cette seance fut électrique; les curieux firent entendre au dehors leurs applaudissements prolonges qui allerent se perdre dans les derniers eclats de la foudre. Les representants s'etaient montres dignes de la nation: tout etait sauve.

II

La seance royale--Paroles de Mirabeau--Necker--Troubles a Paris--Conduite des deputes--Pris de la Bastille.

Le lendemain (21 juin 1789) etait un dimanche; on respecta le jour du repos. Le lundi, l'Assemblee n'avait point encore trouve ou s'abriter; la salle du Jeu-de-Paume ne convenait nullement comme lieu de reunion: ni sieges, ni banquettes. Le comte d'Artois l'avait d'ailleurs fait retenir pour son agrement. Le tiers tint seance dans l'eglise Saint-Louis.

L'Assemblee des communes ne cessait de sommer le clerge, au nom du Dieu de paix, de se reunir a elle. La noblesse etait surtout attachee a ses titres, le clerge a ses interets; mais il y a tels moments ou la force des doctrines desarme l'amour-propre des plus obstines. L'abbe Gregoire, ce genereux transfuge, qui avait assiste la veille a la fameuse seance du Jeu-de-Paume, rejoignit son ordre dans l'intention de la ramener. Vers une heure, la majorite du clerge, l'archeveque de Bordeaux en tete, fut introduite dans le choeur. La joie et les applaudissements eclaterent; lorsque l'on prononca le nom de l'abbe Gregoire, l'air retentit d'acclamations universelles. L'Assemblee fit entendre, par la bouche de son president, des paroles d'union. Bailly exprima en ces termes le regret de ne pas voir la noblesse sieger avec les communes et avec le clerge: "Des freres d'un autre ordre manquent a cette auguste famille." Comment pouvait-on supposer des passions haineuses et subversives chez des hommes qui tenaient un langage si conforme a l'esprit evangelique? L'Assemblee augmentait ses forces par la lutte et les delais; la cour epuisait les siennes. C'est la seule

fois peut-être que l'inaction fut mise au service du progrès. Quelques semaines auparavant, le clergé avait voulu forcer cette inaction salutaire, en proposant à l'Assemblée de s'occuper de la misère publique et de la cherté des grains. Cette démarche n'était qu'un piège; l'Assemblée ne s'y trompa pas, et elle eut le courage d'y résister. Le clergé croyait le peuple dispose à vendre son droit d'hommes libres pour un morceau de pain; il se trompait. Les grandes conquêtes morales ne s'achètent que par le sacrifice; la France de la Révolution préférerait encore à la nourriture matérielle le pain de la parole qui fait les justes, et le pain de la liberté qui fait les forts.--Le 9, l'Assemblée avait d'ailleurs institué un Comité de subsistances.

La séance royale eut enfin lieu le 23 juin. On commença par humilier les communes. Quelle est cette procession d'hommes noirs qui attendent dehors, sous une pluie battante, l'ouverture de la salle?--Annoncez la nation!

Le despotisme, banni depuis quelques mois des affaires du pays, reparut tout à coup sous des formes si odieuses, que les plus modérés furent contraints d'ouvrir les yeux. Le roi tint un langage sévère, inconvenant: il menaça les députés, et leur fit entendre qu'il se passerait de leur concours, s'il rencontrait chez eux une résistance inébranlable. Il cassa les arrêtés de l'Assemblée, qu'il ne reconnut que comme l'ordre du tiers; les libertés que la représentation nationale s'était données depuis un mois se trouvaient violemment reprises, confisquées. "Le roi veut, était-il dit, que l'ancienne distinction des trois ordres de l'État soit conservée en entier, comme essentiellement liée à la constitution du royaume." Ces déclarations furent accueillies comme elles devaient l'être, par le silence. Dans les temps de révolution, l'ombre du passé marche à côté du présent; elle le dépasse même quelquefois, mais c'est pour s'évanouir. "Je vous ordonne, messieurs, avait dit le roi en finissant, de vous séparer tout de suite." Presque tous les évêques, quelques cures et une grande partie de la noblesse obéirent; les députés du peuple, mornes, déconcertés, frémissant d'indignation, restèrent à leur place. Ils se regardaient, cherchant, dans ce moment-là, non une résolution, mais une bouche pour la dire. Mirabeau se leva: "Messieurs, s'écrie-t-il, j'avoue que ce que vous venez d'entendre pourrait être le salut de la patrie, si les présents du despotisme n'étaient pas toujours dangereux. Quelle est cette insultante dictature? l'appareil des armes, la violation du temple national, pour vous commander d'être heureux! Qui vous fait ce commandement? votre mandataire! Qui vous donne des lois impérieuses? votre mandataire, qui doit les recevoir de nous, messieurs, qui sommes revêtus d'un caractère politique et inviolable; de nous, enfin, de qui vingt-cinq millions d'hommes attendent un bonheur certain, parce qu'il doit être consenti, donné et reçu par tous. Mais la liberté des voix délibératives est enchaînée: une force militaire environne les États! Ou sont les ennemis de la nation? Catilina est-il à nos portes? Je demande qu'en vous couvrant de votre dignité, de votre puissance législative, vous vous renfermiez dans la religion de votre serment: il ne nous permet de nous séparer qu'après avoir fait la constitution." Alors le grand-maître des cérémonies, petit manteau, frisure à l'oiseau royal, surmonté d'un chapeau absurde, s'avancant vers le bureau, prononce quelques mots d'une voix basse et mal assurée: "Plus haut!" lui crie-t-on. "Messieurs, dit alors M. de Breze, vous avez entendu les ordres du roi." Bailly allait discuter; mais Mirabeau: "Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force

des baionnettes!" Il accompagna ces paroles d'un geste de majeste terrible. Breze voulut repliquer; il balbutia, perdit contenance et sortit. "Vous etes aujourd'hui, ajouta Sieyes avec calme, ce que vous etiez hier; deliberons..." Mirabeau, pour couronner la seance, propose aux deputes de declarer infame et traître envers la nation quiconque preterait les mains a des attentats ordonnes contre eux. Par cet arrete, l'Assemblée elevait une barriere morale entre l'arbitraire des ministres et sa surete personnelle. L'inviolabilite, ce caractere essentiel du souverain, passait aux elus de la nation.

Necker n'assistait point a la seance royale. Cette absence le rendit populaire. La nouvelle d'une disgrace, encourue par ce ministre, augmenta le trouble des esprits. Il y eut emeute a Versailles. L'apparition de bandes armees jetait la terreur dans les provinces. Des hommes qui semblaient sortir de terre et y rentrer, tant leurs traces se perdaient dans les tenebres, saccageaient les bles verts. La cour se montrait toujours prete a agir; mais la difficulte de determiner le roi etait extreme. La noblesse, abandonnee du clerge, resistait seule et refusait encore de se reunir au tiers. Son attachement a ce qu'elle appelait ses droits etait fortifie chez elle par le sentiment de l'heredite qui n'existait pas dans l'Eglise. Le 25, une minorite de la noblesse vint prendre siege dans l'Assemblée. Le 27, le roi ecrit lui-meme aux Ordres, les invitant a ne point se separer du noyau qui s'etait forme dans la grande salle des seances. On assure que la veille Louis XVI avait fait appeler le duc de Luxembourg, president des deputes de la noblesse. Celui-ci deroula aux yeux du roi un plan de defense. Le roi, frappe de l'incertitude du succes, aurait repondu: "Non, je ne souffrirai pas qu'un seul homme perisse pour ma querelle." Ce mot, s'il est vrai, montre l'etat d'isolement ou la couronne s'etait placee. Les intrigues de la reine et de sa cour n'avaient reussi qu'a mettre le souverain a la tete d'un parti. La noblesse ne se soumit a l'invitation du roi qu'avec une repugnance extreme. Quelques gentilshommes affectaient de dire tout haut qu'il fallait preferer la monarchie au monarque. La reunion s'opera neanmoins; a chaque membre de l'aristocratie qui allait se confondre, sur les banquettes, avec le reste de l'Assemblée, l'ancien regime s'evanouissait comme un fantome.

Les craintes, les soupcons, les alarmes n'en continuaient pas moins d'augmenter a la vue des preparatifs de guerre civile qui frappaient les plus confiants dans la loyaute de Louis XVI. La royauté songeait-elle a se defendre? Tout l'indique et pourtant elle n'etait pas encore attaquée; ce fut la son erreur et l'une des causes de sa perte. L'Assemblée en masse etait alors royaliste. L'historien distingue bien ca et la, dans les profondeurs de la salle, des acteurs qui joueront tout a l'heure un autre role: pour les contemporains, cet avenir etait voile. La Montagne etait en formation dans l'Assemblée nationale, mais c'etait une formation latente. Que font la-bas ces trente voix muettes qui parleront si haut dans la suite? Leur heure n'est pas encore venue. Pour les partis comme pour les hommes prophetiques, il faut la preparation du silence. Alors les membres des communes se croyaient d'accord, parce qu'ils attaquaient ensemble les abus de l'ancienne societe. Les dissentiments devaient sortir de la victoire. En attendant, contentons-nous de resumer la situation presente. A peine les Etats generaux furent-ils constitues, qu'il se declara tout de suite trois pouvoirs en France: la cour, qui voulait empecher la Revolution de s'organiser;--l'Assemblée, qui marchait dans la voie des reformes avec cette lenteur prudente qu'exige la dignite representative;--l'opinion, qui, maitresse d'elle-meme, etait toujours contre la cour et en avant de l'Assemblée. Ces trois pouvoirs avaient

chacun leur siege: la cour tenait son quartier general au palais de Versailles; l'Assemblee rayonnait en dehors des murs du chateau; l'opinion tronait a Paris.

Necker, enivre des suites de cette seance royale, ou son absence avait obtenu tant de succes, faisait courir la nouvelle de sa retraite. La cour s'etait en effet tournee contre lui; chasse, puis rappele, il montrait une hesitation factice a reprendre les renes embarrassees du gouvernement.

--Nous vous aiderons, s'ecria Target se donnant le droit de parler au nom de tous, et pour cela meme il n'est point d'efforts, de sacrifices que nous ne soyons prêts a faire.

--Monsieur, lui dit Mirabeau avec le masque de la franchise, je ne vous aime point, mais je me prosterne devant la vertu.

--Restez, monsieur Necker, s'ecria la foule, restez, nous vous en conjurons.

--Parlez pour moi, monsieur Target, dit le ministre sensiblement emu, car je ne puis parler moi-meme.

--He bien, messieurs, je reste! s'ecria alors Target; c'est la reponse de M. Necker.

Il resta.

[Illustration: Camille Desmoulins au Palais-Royal.]

Le peuple de Versailles etait tres-loin d'aimer l'ancien regime monarchique, il l'avait vu de trop pres pour cela. Malgre quelques temoignages de reconnaissance donnes au roi, a la reine meme, pour le maintien du ministre, tout rentra dans une opposition taciturne. Chaque jour les frayeurs augmentaient avec l'arrivee continuelle des troupes. Une armee pesait sur l'Assemblee naissante. Celle-ci, de son cote, etait reduite a l'impuissance. Elle ne pouvait sortir de cet etat critique sans l'intervention de la force.--Paris se leva.

Les mouvements commencerent le 30. Le peuple est femme, _plebs_.--Accessible aux emotions, son premier acte est presque toujours dirige par le coeur. Cette revolution, qu'on accuse d'avoir peuple les cachots, commença par en ouvrir les portes. Onze soldats du regiment des gardes-françaises etaient detenus a la prison de l'Abbaye, comme faisant partie d'une societe secrete dont les membres avaient jure d'epargner le sang de leurs concitoyens. Ils devaient etre transfères, la nuit meme, a Bicetre, _ainsi que de vils scelerats_. On court a l'Abbaye, on les delivre. Quelques autres prisonniers militaires sont mis en liberte. On distinguait parmi eux un vieux soldat qui, depuis plusieurs annees, etait renferme a l'Abbaye. Ce malheureux avait les jambes extremement enflées et ne pouvait que se trainer. On le mit sur un brancard et des bourgeois le porterent. Accoutume depuis un grand nombre d'annees a n'eprouver que les rigueurs des hommes:--Ah! messieurs, s'ecria le vieillard, je mourrai de tant de bontes!

Il y eut, des ce moment, les _soldats de la patrie_ (les gardes-françaises) et les soldats du roi,--qui etaient pour la plupart etrangers.

Le lendemain, une deputation de jeunes gens se rendit a Versailles pour reclamer l'intercession de l'Assemblée nationale en faveur des braves qu'on venait de soustraire a la brutalite de leurs chefs. Cette demarche etait alors contraire a tous les usages de la monarchie. C'etait la premiere fois que des citoyens, depourvus de tout caractere public, prenaient sur eux-memes l'initiative et la responsabilite d'une pareille demarche. Il y eut des murmures. On promit neanmoins d'invoquer la clemence du roi. [Note: Les gardes-francaises obtinrent en effet leur grace du roi, apres s'etre reconstitues d'eux-meme prisonniers.] La situation de l'Assemblée etait difficile, placee qu'elle etait entre une cour factieuse et un peuple a la veille de se revolter.

La contagion des idees nouvelles avait gagne l'armee. La cour ne pouvait plus compter que sur les regiments suisses, allemands; triste et singulier spectacle que celui du Champ-de-Mars occupe par une milice etrangere! Paris etait remue d'un souffle inconnu. Les royalistes consternes, stupefaits, ne comprenant rien a ce soulèvement des grandes eaux populaires, se livraient a mille terreurs chimeriques; les uns accusaient le duc d'Orleans, les autres Mirabeau; leurs imaginations malades voyaient partout des complots ourdis contre leurs privileges. En fait de complots, il n'y en avait qu'un seul: la nation tout entiere conspirait au grand jour contre un regime decrepit et abhorre.

A Paris, la disette croissait toujours. La presence des troupes augmentait encore la rarete des subsistances. On s'arrachait avec une sorte de rage, a la porte des boulangers, un morceau de pain noir, amer, terreux. Des rixes frequentes eclataient entre les marchands et la population affamee. Les ateliers etaient deserts.

Le 6 juillet, l'assemblee des electeurs de Paris se reunit a l'Hotel de Ville. La situation devenait de plus en plus menacante. Trente-cinq mille hommes etaient echelonnees entre Paris et Versailles. On en attendait, disait-on, vingt autres mille. Des trains d'artillerie les suivaient. Le marechal de Broglie venait d'etre nomme commandant de l'armee reunie sous les murs de la ville. Les ordres secrets, des contre-ordres precipites, jetaient l'alarme dans tous les coeurs.

Il se preparait visiblement une attaque a main armee contre les citoyens. La sterilité avait deja desole la terre des campagnes; maintenant c'etait la guerre qui allait promener la faux sur nos villes. La main qui semait tous ces maux etait connue. "Je demande, disait l'abbé Gregoire, qu'on devoile, des que la prudence le permettra, les auteurs de ces detestables manoeuvres, qu'on les denonce a la nation comme coupables de lese-majeste nationale, afin que l'execration contemporaine devance l'execration de la posterite." On nommait ouvertement la reine, le comte d'Artois, le prince de Conde, le baron de Bezenval, le prince de Lambesc. A l'exemple de cet insense despote qui faisait fouetter la mer, la cour voulait chatier la Revolution.

Paris etait dans la plus grande fermentation; un ecrit avait paru qui cherchait a calmer les esprits et a les armer de patience. "Citoyens, s'ecriait l'auteur, les ministres, les aristocrates soufflent la sedition; vous deconcerterez leurs perfides manoeuvres. Soyez paisibles, tranquilles, soumis au bon ordre, et vous vous jouerez de leur horrible fureur. Si vous ne troublez pas cette precieuse harmonie qui regne a l'Assemblée nationale, la Revolution la plus salutare, la

plus importante se consomme irrevocablement, sans qu'il en coute ni sang a la nation, ni larmes a l'humanite." Cet ecrit, plein de moderation, sortait des mains d'un homme qui n'avait encore souleve de bruit que par ses livres de science, Marat.

La Revolution, faite sans une goutte de sang, etait le reve de toutes les ames genereuses; mais au point ou en etaient arrivees les animosites de la cour et celles de la ville, un conflit devenait inevitable. Du 11 au 12, le bruit court que les _brigands_ (lisez le peuple) viennent de mettre le feu aux barrieres de la Chaussee-d'Antin. Des ouvriers, que la cherte des vivres reduisait au desespoir, croyaient abolir ainsi les droits d'entree. Des gardes-francaises, envoyes pour repousser les assaillants, resterent tranquilles spectateurs du desordre. Le moyen de tirer sur des hommes qui, reduits a lutter depuis longtemps contre les horreurs de la faim, n'etaient plus que des cadavres vivants!

La cour n'abandonnait pas ses projets sinistres. Des regiments suisses et des detachements du Royal-Dragon campaient au Champ-de-Mars avec de l'artillerie! Provence et Vintimille occupaient Meudon; Royal-Cravate tenait Sevres. Ainsi serre, Paris ne bougerait pas. On esperait alors profiter de son inaction pour casser les Etats generaux. Les membres de l'Assemblée, enleves pendant la nuit, devaient etre disperses dans le royaume. Les plus mutins paieraient pour les autres. Une liste de proscription etait arretee dans le comite de la reine. Soixante-neuf deputes, a la tete desquels figuraient Mirabeau, Sieyes, Bailly, Camus, Barnave, Target et Chapellier, devaient etre renfermes dans la citadelle de Metz, puis executes comme coupables de rebellion. [Note: On trouva plus tard dans le cabinet du stathouder le texte d'une espece de jugement contre les deputes recalcitrants que la cour avait decide de _pendre_, de _rouer_ et _d'ecarter_; ce sont les termes memes de la sentence.]

Le signal convenu pour cette Saint-Barthelemy des representants de la nation etait le changement de ministere. Un evenement ne tarda point a justifier ces bruits et a prouver qu'ils n'etaient pas depourvus de fondement. Necker allait se mettre a table, quand il recut l'ordre de quitter le royaume; il lut la lettre du roi et dina comme a l'ordinaire; apres diner, sans meme avertir sa famille, il monta dans sa voiture et gagna la route de Flandre. L'Assemblée se trouvait tout a fait decouverte par la retraite du ministre constitutionnel. Assise au milieu d'un camp, elle deliberait sous les baionnettes. Un mouvement de plus, et la representation allait perir. La nouvelle du renvoi de Necker arriva le 12 a Paris.

Le Palais-Royal etait rempli d'une foule agitee. D'abord un triste et long murmure, bientot une rumeur plus redoutable s'y fit entendre.

--Qu'y a-t-il donc?

--Et que voulez-vous qu'il y ait de plus? M. Necker est exile.

Le peuple est comme les femmes, il faut toujours qu'il aime quelqu'un; Necker, le favori du moment, avait aux yeux de tous le merite tres-reel de sa disgrace. L'opinion depuis quelques jours grondait; la fatale nouvelle mit le feu au volcan.

En ce moment, il etait midi, le canon du palais vint a tonner. La foule etait tellement preparee aux evenements extraordinaires que ce bruit

penetra toutes les ames d'un sombre sentiment de terreur. Un jeune homme, Camille Desmoulins, monte sur une table. L'heroisme de la liberte est peint sur son visage. Les cheveux au vent, la tete a demi renversee, les yeux pleins d'une sainte indignation: "Citoyens, s'ecrie-t-il, nous allons tous etre egorges, si nous ne courons aux armes!" A ces mots, il agite une epee nue et montre un pistolet. "Aux armes!" repete avec transport toute cette multitude entraine. Il fallait un signe de ralliement. L'orateur attache une feuille verte a son chapeau. Tout le monde l'imita. En un moment, les marronniers du jardin sont depouilles. Voila le peuple debout!

On envoya des ordres pour fermer les spectacles, les salles de danse. En meme temps, un groupe de citoyens se rend chez Curtius qui tenait un cabinet de figures en cire. On enleva les bustes de Necker et du duc d'Orleans, qu'on disait egalement frappe d'un ordre d'exil. On les couvrit d'un crepe noir en signe d'affliction publique, et on les porta dans les rues au milieu d'un nombreux cortege d'hommes armes de batons, d'epees, de pistolets ou de haches. Cette sorte de procession tumultueuse traverse les rues Saint-Martin, Grenetat, Saint-Denis, la Ferronnerie, Saint-Honore, en desordre, mais avec une certaine solennite. On enjoignit a tous les citoyens qu'on rencontra de mettre chapeau bas. Cette marche, tout a la fois funebre, deguillonnee et menacante, etait precedee de tambours voiles en signe de deuil. On arriva sur la place Vendome. En ce moment, un detachement de dragons, qui stationnait devant les hotels des fermiers generaux, fondit sur cette foule. Le buste de Necker est brise. Tout le monde se disperse: un garde-francais sans armes demeure ferme et se fait tuer.

Une autre foule ayant ete chargee, au milieu du jardin des Tuileries, par le prince de Lambesc, alla porter l'effroi dans les rues et les faubourgs. La ville n'eut plus qu'un cri: "Aux armes!" Dans la soiree, les gardes-francaises se reunirent au peuple. Sous la blouse, sous l'uniforme, n'etait-ce pas le meme coeur? L'incendie des barrieres continua. Terrible spectacle que la capitale si violemment agitee, et entouree d'une ceinture de feu! Quelle vision! Le Palais-Royal, cet oeil vigilant des operations publiques, resta ouvert toute la nuit. On defonca quelques boutiques d'armuriers. Telle etait, du reste, la grandeur du sentiment national, que dans Paris, cette ville bloquee, sans tribunaux, sans police, a la merci de cent mille hommes errant au milieu de la nuit et la plupart manquant de pain, il ne se commit pas un seul vol, un seul degat. L'ordre venait de sortir du desordre; un pouvoir nouveau naissait de l'insurrection: quelques patrouilles bourgeoises se montraient dans les rues, et a six heures du soir les electeurs de Paris s'etaient rendus a l'Hotel de Ville, ou ils tinrent conseil. Un homme du peuple en chemise, sans bas, sans souliers, le fusil sur l'epaule, montait bravement la garde a la porte de la grande salle.

Le meme soir, six ou sept cents deputes se reunirent, a Versailles, dans la salle des seances. En l'absence du president, l'abbé Gregoire, l'un des secretaires, occupa le fauteuil. Les vastes galeries etaient remplies de spectateurs; la nouvelle des troubles qui agitaient Paris causait une inquietude indescriptible; la plupart des physionomies etaient sombres. Gregoire crut qu'il fallait rassurer tout ce monde par une sortie vigoureuse contre les ennemis de la paix. "Le ciel, s'ecria-t-il, marquera le terme de leurs sceleratesses; ils pourront eloigner la Revolution, mais, certainement, ils ne l'empecheront pas. Des obstacles nouveaux ne feront qu'irriter notre resistance; a leurs fureurs, nous opposerons la maturite des conseils et le courage le plus

intrepide. Apprenons a ce peuple qui nous entoure que la terreur n'est pas faite pour nous.... Oui, messieurs, nous sauverons la liberte naissante qu'on voudrait etouffer dans son berceau, fallut-il pour cela nous ensevelir sous les debris fumants de cette salle! _Impavidum ferient ruinae!_" Un applaudissement general couvrit ce discours. Il fut aussitot decide que la seance serait permanente: elle dura soixante-douze heures. Des vieillards passerent la nuit sur leurs sieges. A chaque instant, la salle pouvait etre militairement envahie; tous les membres de l'Assemblee etaient decides a mourir plutot que de quitter leur poste. Il est bon de se reporter a ces nuits d'alarmes: voila pourtant ce que l'enfantement de la liberte couta d'angoisses, de veilles et de devouement aux conscrits de 89!

La journee du 13, a son lever, eclaire une ville menacante. Le tocsin sonne, Paris demande toujours des armes; les serruriers forgent des piques; les plombiers coulent des balles: mais ou sont les fusils? On va en demander a l'Hotel de Ville, aux Chartreux: rien! on ne trouve rien. Quelques-uns courent au garde-meuble et enlevent les armes qu'on y conservait: ces armes etaient en general fort belles, mais en petit nombre. L'eppee de Turenne, l'arquebuse de Charles IX, les pistolets de Louis XIV, passent aux mains obscures du peuple. Les engins du despotisme se retournent contre les oppresseurs. [Note: Ces armes, ainsi que celles qui avaient ete prises dans la boutique des armuriers, furent fidelement remises apres le combat.] Les prisons de la Force sont ouvertes et les prisonniers delivres, excepte les criminels. Du fer et du pain, c'est tout le voeu de ces hommes qui courent les rues en chemise et la manche retrousee. Un amas de ble ayant ete trouve au couvent des Lazaristes, on le fait conduire a la halle dans des voitures.

L'evenement de la journee est l'organisation d'une garde bourgeoise pour retablir la surete dans la ville. "C'est le peuple, avait dit un depute, qui doit garder le peuple." Le cure de Saint-Etienne-du-Mont marche au milieu de ses paroissiens capables de porter les armes. "Mes enfants, leur dit-il, cela nous regarde tous; car nous sommes tous freres." Un bateau charge de poudre a canon ayant ete decouvert, un autre abbe se charge d'en faire la distribution au peuple. Les cloches memes des eglises servent a donner au mouvement un caractere solennel: ces grandes voix d'airain qui convoquaient les hommes a la priere les appellent maintenant a la conquete de leurs droits et de leurs libertes.

La nuit descend sur Paris inquiet, eveille. Des divisions de soldats du guet, des gardes-francaises, des patrouilles bourgeoises parcourent les rues; quelques bandes continuent a errer, demandant du pain et des armes. La sombre attitude de ces hommes dont les desseins sont inconnus, le bruit des crosses de fusil sur le pave, les feux allumes sur les places publiques, tout redouble l'effroi des vieux royalistes. Les mots d'ordre echanges ca et la entre les patrouilles donnent quelquefois lieu a des meprises et a des fausses alertes qui se transmettent d'un quartier de la capitale a l'autre. Tout s'emeut, puis tout rentre dans le silence. Ce calme n'est plus interrompu que par le sinistre hoquet du tocsin. Un rang de lampions poses sur les croisees du premier etage borde toutes les maisons de chaque rue et aide a surveiller les manoeuvres des traitres. De moment en moment, on entend retentir ce cri; "Soignez vos lampions; l'ennemi est dans les faubourgs." Des signaux convenus indiquent quand il faut les eteindre et quand il faut rallumer. Des hommes armes de leviers, de sabres, de batons, de fourches, montes jusque sur le toit des maisons, guettent

l'ombre meme d'un danger possible. Des femmes, des jeunes filles presque nues, un jupon serre autour de la taille, arrachent peniblement tous les pavés de leur cour et, pliant sous le fardeau, les transportent dans leur chambre. Gare aux soldats qui passeront sous leurs fenestres!

Que l'ennemi vienne maintenant, il trouvera une ville fermement résolue à se défendre!

L'Assemblée, depuis deux jours, accusait hautement la cour et l'invitait à éloigner cet appareil de guerre qui tenait la ville en agitation; mais elle n'en obtenait que des réponses vagues ou menaçantes.

"On nous fit attendre dans une salle, raconte Barère: le roi passa dans son cabinet, dont les rideaux cramoisis, mal joints ou mal fermes, nous laisserent voir le jeu des physionomies des ministres et les mouvements des princes, qui semblaient portés à des actes de sévérité. Tous les membres de la députation voyaient cette pantomime politique à travers les grands verres de Bohême qui sont à ces croisées." L'irrésolution du roi tenait à son caractère; l'obstination de la reine à un orgueil de femme: l'ignorance ou ils étaient tous les deux des forces réelles de l'opinion publique acheva de les perdre. Louis XVI ne comprenait rien à ce qui se passait, depuis deux mois, autour de lui: son insouciance ne fut pas un instant ébranlée. Il écrivait un journal dont voici quelques feuillets:

"Le 1er juillet 1789.--Mercredi. Rien. Députation des États.

"Jeudi 2.--Monte à cheval à la porte du Maine, pour la chasse du cerf à Port-Royal. Pris un!

"Vendredi 3.--Rien.

"Samedi 4.--Chasse du chevreuil au Butard. Pris un et tue vingt-neuf pièces.

"Dimanche 5.--Vêpres et salut.

"Lundi 6.--Rien.

"Mardi 7.--Chasse du cerf à Port-Royal. Pris deux.

"Mercredi 8.--Rien.

"Jeudi 9.--Rien. Députation des États.

"Vendredi 10.--Rien. Réponse à la députation des États.

"Samedi 11.--Rien. Départ de M. Necker.

"Dimanche 12.--Vêpres et salut. Départ de MM. de Montmorin, Saint-Priest et de la Luzerne.

"Lundi 13.--Rien." Il avait pris médecine.

Il est probable que le roi ne savait rien ou presque rien de ce qui se passait dans la capitale. Averti par les députés du tiers, il croyait que ces hommes avaient intérêt à le tromper, à grossir le caractère des

evenements. De perfides conseillers profitaient de cette faiblesse d'esprit pour obscurcir son jugement et lui deguiser la verite. Il se trouva meme un certain baron de Breteuil, qui, s'erigeant en messie royaliste, promit de raffermir, en trois jours, le temple de l'autorite ebranle par les factieux. Or, le troisieme jour, le peuple etait maitre de Paris et du roi.

Le 14 juillet 1789, la grande ville poussa deux cris; "Aux Invalides!--A la Bastille!" On alla d'abord a l'Hotel des Invalides ou l'on savait qu'il y avait des armes. Les volontaires du Palais-Royal, des Tuileries, de la Basoche, de l'Arquebuse, marchaient en rangs serres et le fusil sur l'epaule. La veille c'etait une cohue, aujourd'hui c'est une armee. Cette armee, assemblee a la hate, connaissait mal sans doute les regles de la discipline; mais la puissance invisible de l'esprit public la soulevait. Personne ne commandait; tout le monde sut obeir. Ce n'etait pas une expedition sans danger: on savait que trois regiments etaient camps au Champ-de-Mars; le gouverneur des Invalides avait des armes, des munitions, et un fort detachement du regiment d'artillerie de Toul avec ses pieces. Qui prit tout cela? L'opinion. Le soldat se sentait circonvenu, caresse, supplie par ces hommes du peuple qui etaient ses freres, par ces jeunes filles qui etaient ses soeurs. L'ennemi n'etait deja plus l'ennemi; il riait, il buvait, il etait charme; les deserteurs sont desormais ceux qui restent sous le drapeau de la cour au lieu de se rallier aux couleurs de la patrie. On enleva de l'Hotel 28 000 fusils et 20 pieces de canon: tout ce qui n'etait pas arme de guerre fut respecte. On distribua sur-le-champ des fusils et de la poudre: voila le peuple arme.

Vers onze heures, le ciel, jusque-la voile, se decouvrit. Un soleil revolutionnaire chauffait toutes les tetes. Alors sortit de la foule une grande voix qui disait: "A la Bastille! A la Bastille!"

Cette forteresse etait detestee. Le peuple se montra desinteresse dans la haine qu'il lui portait; car, apres tout, elle ne lui avait rien fait a lui. Cette sombre prison d'Etat n'avait point ete construite pour des manants. Il fallait etre a peu pres gentilhomme pour avoir l'honneur d'y etre renferme, ou comme Voltaire, Mirabeau et tant d'autres, avoir ecrit pour la cause du peuple et de la liberte. C'etait un des motifs de la haine du peuple. Cette forteresse inquietait d'ailleurs les Parisiens a d'autres titres. Du haut de ses huit grosses tours ne pouvait-elle ecraser la foule sous la mitraille de ses bouches a feu, foudroyer certains quartiers de la ville? Le faubourg Saint-Antoine avait cette citadelle-la sur le coeur. L'importance de la Bastille etait grande au point de vue strategique, mais bien plus grande encore etait la signification qui s'y rattachait. Elle representait la prerogative royale et l'ancien regime. C'etait la contre-revolution enorme, massive et scellee dans la pierre. La destruction de tout autre edifice public n'eut ete qu'un acte de vandalisme; la Bastille renversee, tout ce qui restait en France du pouvoir absolu s'ecroulait. Cette verite fut aussitot comprise de tous: le peuple a des eclairs de genie; il ne raisonne point, il devine.

Parmi les assaillants, quelques hommes determines avaient reussi a rompre les chaines du pont-levis qui gardait l'entree de la premiere avant-cour de la Bastille; c'est alors que le feu commença. Tout le monde se lanca dans un tourbillon de fumee. Devant ces remparts herisses de canons, les citoyens se confondirent dans un meme elan, dans la meme determination de vaincre ou de mourir. Des enfants (le

gamin de Paris existait déjà), même après les décharges du fort, couraient ça et là pour ramasser les balles ou la mitraille. Furtifs et pleins de joie, ils revenaient s'abriter et présenter ces munitions de guerre aux gardes-français qui les renvoyaient, par la bouche du canon, aux assiégés. Les femmes, de leur côté, secondaient les opérations avec une ardeur incroyable. On distinguait parmi elles, en agile amazone, robe de drap bleu, chapeau à la Henri IV sur l'oreille, large sabre au côté, deux pistolets à la ceinture, une jolie Liégeoise. La fumée de la poudre l'enivre; elle pousse, elle exalte les assaillants. Son histoire était celle de toutes les femmes galantes: aimée, puis trahie. Dans ses emportements et ses fureurs de chatte, elle jette mille imprécations contre la Bastille. On voit à côté d'elle, dans la foule, d'autres grandes pécheresses, qu'un sentiment nouveau, extraordinaire, immense, venait aussi de convertir. Aujourd'hui, elles n'ont plus qu'un amant: le peuple. Leur cœur est tout à la Révolution; et comme les anciennes Gauloises, elles inspirent les combattants. Parmi ces derniers, il y a des gens sans aveu et à figure livide: le feu purifie tout. La plupart se montrent héroïques. Frappés, ils tombent en criant: "Nos cadavres serviront du moins à combler les fosses!"

[Illustration: Robespierre.]

Au milieu de ce dévouement général et de cette ardeur, un trait particulier de courage sur mille mérite d'être signalé par l'histoire. Les assaillants avaient cessé le feu; à un signal donné, une planche est jetée sur l'un des fossés qui entouraient la Bastille: un citoyen s'élance et tombe; un autre, le fils d'un huissier, Maillard, s'avance sans broncher sur ce pont étroit et dangereux. Tout à coup un cri s'élève: "La Bastille se rend!" Elle, cette forteresse que Louis XI, Louis XIV et Turenne jugeaient imprenable,--oui, la Bastille demande à capituler.

Pendant ce temps-là, les électeurs délibéraient à l'Hotel de Ville; hommes de peu de foi, ils regardaient le siège de cette forteresse comme une entreprise téméraire. Soudain un autre grand cri s'élève dans les airs: "La Bastille est prise!"

Hommes, femmes et enfants se précipitent alors comme un torrent vers la place de Grève. Des citoyens bizarrement armés, noirs de poudre, portent en triomphe dans leurs bras un jeune officier des gardes-français, Elie, dont la conduite avait été magnanime. Les vainqueurs affectèrent de défiler devant le buste de Louis XIV qui était alors sur la place, en face de l'Hotel de Ville. Lui absent, la fête n'eut point été complète; il fallait à la monarchie, pour témoin de sa défaite, le plus absolu des rois.

Bientôt toute cette tempétueuse foule pénètre dans la salle où un comité d'électeurs appartenant à la classe moyenne s'étaient réunis: les murs tremblent, les boiseries craquent. Un homme porte les clefs et le drapeau de la Bastille; un autre, le règlement de la prison pendu à la baïonnette de son fusil. À la prière de l'intépide Hullin, d'Elie et des gardes-français, qui s'étaient signalés pendant le siège, on couvre les prisonniers d'un généreux pardon.

Quelques représailles avaient eu lieu dans l'intérieur de la forteresse: le misérable de Launay, gouverneur de la Bastille, qui avait fait tirer sur le peuple, fut mis à mort; un traître, Flesselle, prévôt de Paris, qui avait amusé depuis deux jours les Parisiens, pour

se donner le temps de les surprendre, fut abattu dans la foule par une main restée inconnue. L'horreur de ces exécutions disparut dans l'ivresse de la victoire.

Un architecte, le citoyen Palloy, qui était au siège de la terrible forteresse, fut chargé de détruire le repaire de la tyrannie. Cet homme, qui n'est guère connu, fit une grande chose dans sa vie, une seule: il démolit la Bastille.

La chute de cette célèbre prison d'Etat eut dans le monde un retentissement prodigieux. En France, on crut entendre tomber, d'une extrémité du territoire à l'autre, le pouvoir monstrueux de la force. Dès que la nouvelle s'en répandit à Versailles, [Note: Dans la nuit du 14 juillet, une députation s'était rendue chez le roi sans rien obtenir. Louis XVI fixa les yeux constamment sur M. de Mirabeau. Le roi du passé regardait tout étonné le roi de la Révolution.] la cour, qui tenait encore ferme dans ses projets d'attaque, fut anéantie. La terreur passa en un instant du peuple aux agresseurs. Les régiments, campés au Champ-de-Mars, déguerpirent pendant la nuit et prirent la fuite, comme si l'épée de la colère divine s'était étendue sur eux. On ramena, de ces lieux occupés naguère par une armée, plusieurs voitures chargées de tentes, de pistolets, de manteaux. Le succès au contraire fit de tous les citoyens un peuple de frères. On s'embrassait, on était heureux. Les religieux de divers couvents avaient pris la cocarde aux couleurs de la nation, blanc, bleu et rouge; ils formèrent des détachements; le temps de la Ligue et de la Fronde était revenu. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont avait marché tout le temps à la tête de ses paroissiens. Ces guerriers, en soutane, en froc et en capuchon, attestaient l'unanimité de sentiments qui faisait agir toute la ville. Il se trouvait là des nobles, des bourgeois, des abbés, des hommes du peuple: ils n'avaient tous qu'une volonté, qu'une âme. Comme on n'était pas encore rassuré sur les intentions de la cour, on dépava les rues, on éleva des barricades; précautions très-sages sans doute: mais que pouvait désormais la faction royaliste en face d'une Assemblée souveraine, d'un peuple en insurrection, d'une armée évanouie?

Pendant que l'on se battait encore à la Bastille, un nombreux détachement de dragons et de cavalerie allemande, reçu dans Paris aux acclamations de la multitude, venait de reconnaître le quartier Saint-Honoré et traversait le Pont-Neuf. Un chef d'escadron commanda alors à ses soldats de faire halte, pour haranguer les citoyens: il annonce comme une bonne nouvelle la prochaine arrivée du corps de dragons, de hussards, et de Royal-Allemand, toute cavalerie qui vient, dit-il, se réunir au peuple. Un applaudissement, mêlé de cris de joie, accueille son discours. Un seul assistant remue la lèvre en signe de doute. Il s'élance du trottoir, fend la foule jusqu'à la tête des chevaux, saisit par la bride celui de l'officier et somme celui-ci de mettre pied à terre. L'officier interdit descend de cheval. L'inconnu, quoique petit et grele, exige que le chef remette ses armes et celles de ses soldats dans les mains du peuple. L'officier garde un silence qui donne à penser. Ce refus tacite confirme dans ses soupçons le citoyen ombrageux, qui se met alors à semer l'alarme parmi les assistants. Ses gestes et ses paroles répandent la méfiance. La foule enjoint sur-le-champ aux cavaliers de faire volte-face, et les conduit à l'Hotel de Ville d'où le comte les renvoie tous à leur camp sous bonne garde.

Cet homme, dont le coup d'oeil vigilant avait peut-être éventé une ruse et déjoué une entreprise perfide des royalistes, était Jean-Paul Marat.

Le 14, Louis XVI avait écrit sur ses tablettes: "Rien."

La nouvelle de la prise de la Bastille jeta dans le camp de l'aristocratie un tel découragement que les choses à Versailles changèrent de face: le roi n'eut d'autre moyen de salut que de venir lui-même au milieu de l'Assemblée nationale. La Bastille prise, il se rendait: l'insurrection de Paris consacra définitivement la victoire des droits sur les privilèges; sans elle, tout ce qui avait été fait jusque-là manquait d'une sanction décisive. Le serment du Jeu-de-Paume, l'opposition à la fameuse séance royale étaient des actes courageux; mais ces germes auraient pu être stériles: il fallait le concours de Paris pour les féconder et pour leur donner les caractères d'une révolution. L'Assemblée avait mis dans sa résistance la force du raisonnement; le peuple y mit celle du sentiment et de l'action: alors tout fut dit. Les révolutions se font encore plutôt par le cœur que par la tête.

Le roi vint à Paris. Il traversa une foule immense: deux cent mille citoyens formaient sur son passage une haie hérissée de baïonnettes, de piques, de faux, de bâtons ferreux: gardes-français, milice bourgeoise, religieux, tous étaient confondus sous les armes, tous étaient amis. On se traitait de frères: les riches accueillaient les pauvres avec bonté; les rangs n'existaient plus, tous étaient égaux. Quel beau jour! les femmes du haut des balcons, des croisées, jetaient à pleines mains des cocardes patriotiques, des touffes de rubans. La fraternité respirait sur tous les visages. Le roi venait chercher la paix dans cette ville, où, quelques jours auparavant, il avait fait entrer la guerre. Le peuple avait le droit de se montrer sévère; il fut clément. On reçut d'abord Louis XVI dans un silence morne et solennel, les armes hautes; mais quand il eut pris des mains de Bailly la cocarde nationale, quand surtout il sortit de l'Hotel de Ville où il était entre sans gardes et avec confiance, la sérénité revint sur tous les visages, et les armes s'abaissèrent. Il fut reconduit avec tous les honneurs militaires par les vainqueurs de la Bastille. Les femmes de la halle crièrent le long du chemin: Vive le roi!

Cependant il devenait clair que cet homme indécis, épousant tour à tour la cause de la noblesse par inclination, celle du peuple par raison et par nécessité, était un grand obstacle à la marche des événements. Or les révolutions n'ont qu'une manière d'agir avec les obstacles; elles les suppriment.

Deux pouvoirs démocratiques étaient sortis de l'insurrection, la municipalité de Paris et la garde nationale; deux hommes avaient du leur élection aux circonstances, Bailly et La Fayette.

La vieille France, rajeunie par le sentiment du droit, aimait à tourner ses regards vers le Nouveau-Monde. Le marquis de La Fayette, qui avait concouru à l'affranchissement des États-Unis, fut le héros du jour. Triste rayon de popularité qui pâlit bientôt sur son front!

L'élan de Paris se communiqua comme l'étincelle électrique aux provinces; de toutes parts, les citoyens se réunirent et s'associèrent.--Je m'arrête: la France, depuis l'ouverture des États généraux, a fait une belle étape dans la voie qui conduit à la liberté. La Révolution est demeurée pure d'excès. Sa première victoire n'a point coûté une larme; en sera-t-il ainsi dans la suite?

Vain espoir! Ses ennemis ne negligent rien pour la provoquer et lui mettre le glaive a la main.

III

Etat des esprits.--Premiere emigration.--La disette.--Mort de Foulon et de Bertier.--Conduite du clerge francais dans les premiers temps de la Revolution.

Paris livre a lui-meme, Paris lache dans l'ivresse de sa victoire, inspirait de graves inquietudes a certains membres de l'Assemblée nationale. Le sentimental et larmoyant Lally fit une motion qui tendait a calmer l'effervescence des habitants de la grande ville. Reprimer trop tot l'esprit public, dans les temps de revolution, c'est quelquefois l'amollir. Robespierre se leva. On trouve, dans les premiers mots qu'il fit entendre, les principaux traits de son caractere politique: respect et amour de la nation, horreur de l'intrigue. Il la poursuit, cette intrigue, sous le masque du parti de la cour, comme il la poursuivra dans la suite sous le masque des Girondins. Cet homme arrivait a la Revolution, arme de toutes pieces par l'integrite de ses principes. Jusqu'ici du reste rien ne le designe a l'attention; il se confond, il s'efface dans la pale multitude des orateurs. Le denouement de la Revolution etait dans cet homme a part; mais il se montrait encore trop couvert d'ombre pour qu'on put distinguer toute sa valeur.

Un autre depute, alors inconnu, tour a tour ami et ennemi de Robespierre, siegeait sur les memes bancs; son nom etait Barere. Voici le portrait qu'en trace madame de Genlis: "Il etait jeune, jouissait d'une tres-bonne reputation, joignait a beaucoup d'esprit un caractere insinuant, un exterieur agreable, et des manieres a la fois nobles, douces et reservees. C'est le seul homme que j'aie vu arriver de sa province avec un ton et des manieres qui n'auraient jamais ete deplaces dans le grand monde et a la cour. Il avait tres-peu d'instruction, mais sa conversation etait toujours aimable et toujours attachante: il montrait une extreme sensibilite, un gout passionne pour les arts, les talents et la vie champetre. Ses inclinations douces et tendres, reunies a un genre d'esprit tres-piquant, donnaient a son caractere et a sa personne quelque chose d'interessant et de veritablement original." Enfant des Pyrenees, il aimait la _constitution de ces montagnes, decretee il y a des siecles par la nature_, ces vallees embellies par des moeurs candides et pastorales; il aimait jusqu'aux torrents et aux ours, car tout cela c'etait le pays. Son enfance avait ete reveuse; sa jeunesse fut melancolique. "On ne fait pas, ecrit-il lui-meme, assez attention aux preliminaires des grands accidents de la vie. Ce sont pourtant des avertissements que la Providence nous donne, mais dont nous profitons rarement, soit qu'ils passent inaperçus, soit qu'ils arrivent trop tard. Lors de mon mariage, en 1785, qui fut une grande fete de famille a Vic et a Tarbes, j'allais a l'autel avec ma jeune fiancee; c'etait au milieu de la nuit; l'eglise etait resplendissante de lumieres; une societe nombreuse de parents et d'amis nous entourait. Une profonde tristesse me serrait le coeur, et, lorsque je prononcai le _oui_ solennel, des larmes coulerent involontairement sur mes joues decolorées. Il n'y eut que ma mere qui s'en aperçut, et qui, apres la messe des epousailles, me prit la main et la serra contre

sa poitrine." Ce mariage fut malheureux: attachee a la cause de l'aristocratie par gout et par tradition de famille, la jeune femme ne pardonna pas a son mari d'avoir embrasse la cause de la nation. Barere exercait la profession d'avocat quand le mouvement de la France l'envoya aux Etats generaux. Il etait alors pour la monarchie temperee. Doue d'une imagination vive, mobile, chauffee au soleil du Midi, il avait essaye sa plume dans quelques ouvrages peu connus, couronnees par l'Academie de Toulouse. A Paris, il redigeait, depuis l'ouverture des Etats, une feuille intitulee _le Point du Jour_. Nature vive, semillante, la variete des impressions s'opposait chez lui a la duree. Barere avait dans l'esprit la grande qualite des femmes, la penetration. Le mouvement rapide de ses idees et de ses sentiments ne lui permit point de se fixer a un principe. Fin, ruse, grand comedien, voulant a tout prix sauver sa tete, cet homme d'Etat fut, selon le cours des evenements, le cameleon des diverses nuances revolutionnaires.

Dans son journal, _le Point du Jour_, il attaqua avec ardeur le parti de la cour, denonca a l'indignation publique les menees et les conduites occultes d'un parti qui preferait renoncer a la France que d'abandonner ses pretentions et ses privileges. Deja, en effet, le mouvement de l'emigration avait commence. Le frere de Louis XVI, le comte d'Artois, les Conde et les Conti, les Polignac, les Vaudreuil, les de Broglie, les Lambesc et d'autres etaient passes a l'etranger. Une lourde responsabilite pese sur la tete de ces hommes. Deserter son pays parce que la cause a laquelle on avait rattache ses interets est en peril, se faire etranger par le coeur, se fermer volontairement la France, quel triste exemple donnait alors la haute aristocratie! Ce _sauve qui peut_ avait d'ailleurs une autre signification: ces princes, ces nobles, passaient avec toute vraisemblance pour bien connaitre la pensee de Louis XVI.

Le roi trompait-il donc le peuple de Paris quand il lui disait: "Vous pouvez avoir confiance en moi?"

Revenons a Paris. La ville etait calme a la surface, mais, sous le repos meme, on distinguait les dernieres agitations de l'orage. Une circonstance souleva de nouveau toute cette masse d'hommes. Parmi les accapareurs de bles, qu'on accusait d'etre les auteurs de la misere et de la disette, la clameur publique denonca surtout un nomme Foulon. Abhorre des le dernier regne, il n'avait vecu jusqu'a soixante ans que pour entasser sur sa tete les accusations les plus graves. Ses monopoles odieux le couvraient de l'indignation publique: c'etait son vetement, sa chemise de soufre. Il fallait que cet homme se jugeat lui-meme bien coupable envers le peuple, puisqu'il avait fait repandre partout le bruit de sa mort et enterrer, a sa place, le cadavre d'un de ses domestiques. Bien vivant, il avait quitte Paris le 19 juillet et s'etait cache dans une terre de M. de Sartines, a Viry, petit village situe sur la route de Fontainebleau. C'est la qu'il fut apercu et saisi par des paysans qui lui attacherent sur le dos, par derision, une botte de foin avec un bouquet de chardons. C'etait une allusion a un propos atroce qu'avait tenu le miserable: "Ces gens-la, avait-il dit en parlant de ses vassaux, peuvent bien manger de l'herbe, puisque mes chevaux en mangent." Il avait ajoute "qu'il ferait faucher la France".

Conduit en cet etat a l'Hotel de Ville de Paris, il fut confronte, interroge. On trouva sur lui les morceaux d'une lettre qu'il avait dechiree avec ses dents. Pas une voix ne s'eleva pour le justifier, Bailly, La Fayette, les membres du Comite de l'Hotel de Ville, tout le monde le jugeait tres-coupable; et d'un autre cote ces honorables

citoyens voulaient éviter l'effusion du sang. Il avait été décidé qu'au tomber de la nuit il serait transféré secrètement dans les prisons de l'Abbaye-Saint-Germain.

--Foulon! nous voulons Foulon! N'a-t-il pas lui-même signé sa sentence en passant pour mort?

Voilà ce que la foule, accrue d'instant en instant, ne cessait de crier sur la Grève. Au milieu de cette multitude haïe, affamée, il y avait des hommes qui avaient vu mourir une sœur, un enfant, une femme, d'épuisement et de misère: la nature les rendait féroces. Le malheureux entendait gronder à ses oreilles ce mugissement terrible d'un peuple justement irrité.

Le Comité de l'Hotel de Ville insistait toujours, et avec raison, pour qu'il fut jugé. "Oui, oui, crie-t-on de toutes parts, juge sur-le-champ et pendu!" Un simulacre de tribunal s'improvisa; il était composé de sept membres; mais quelle impartialité devait-on attendre de juges délibérant sous la pression de telles circonstances? La Fayette intervint: il était encore dans tout l'éclat de sa popularité.

--Je ne puis blâmer, dit-il, votre indignation contre cet homme. Je ne l'ai jamais aimé. Je l'ai toujours regardé comme un grand scélérat, et il n'est aucun supplice trop rigoureux pour lui.... Mais il a des complices; il faut que nous les connaissions. Je vais le faire conduire à l'Abbaye. Là nous instruirons son procès et il sera condamné à la mort infame qu'il n'a que trop méritée.

Vains efforts! La foule grossissait toujours; l'impatience croissait; bientôt des murmures, ensuite les fureurs. C'est sans résultat que des citoyens, émus de pitié et voulant qu'on respectât les formes de la justice, traversent les groupes et représentent qu'il ne faut pas verser le sang.

--Le travail du peuple est du sang aussi, reprend cette multitude indignée, et le traître l'a bu; il s'est nourri, engraisse de la faim publique!

Des groupes nouveaux débordent du dehors; cette marée vivante pousse devant elle la foule qui emplissait la salle. Tous s'ébranlent, tous se portent avec l'impétuosité de l'océan vers le bureau et vers la chaise où Foulon était assis. La chaise est renversée.

--Qu'on le conduise en prison! commande La Fayette d'une voix qui cherchait encore à dominer la tempête.

Des mains implacables ont déjà saisi le malheureux qui demandait grâce; on lui fait traverser la place de l'Hotel de Ville. Arrivé sous le réverbère qui se trouvait en face de l'édifice, il est attaché à une corde. La corde casse: "Qu'on en cherche une autre!" On recommence jusqu'à trois fois pour le hisser à ce gibet improvisé. Une bande de furieux met à prolonger les horreurs du supplice cette sorte d'obstination et d'acharnement qu'on déploie contre un fléau public. Ce qu'ils s'imaginaient pendre dans cet homme, c'était la famine.

Le même jour, Bertier, gendre de Foulon, intendant de Paris, arrivait de Compiègne par la porte Saint-Martin. Le peuple avait divers motifs de haine contre lui. Bertier passait pour avoir donné à Louis XVI le conseil de faire avancer les troupes sur Paris. C'était en outre un

administrateur dur et hautain, un coeur de bronze. Il parut tout a coup entoure d'un rassemblement formidable, assis dans un cabriolet dont on avait brise la capote, afin qu'il demeurat expose a la vue de tous. Un electeur, Etienne de La Riviere, le protegeait au peril de sa vie contre l'indignation populaire. Des morceaux de pain noir tombaient dans la voiture.

--Tiens, criaient des voix etouffees par la colere, tiens, brigand! voila le pain que tu nous as fait manger!

Il fut conduit a l'Hotel de Ville, ou Bailly l'interrogea. Sur l'avis du bureau, le maire dit:

--A l'Abbaye!

Il etait plus facile de donner un pareil ordre que de le faire executer. Trainee sous la lanterne ou l'on avait pendu Foulon, Bertier resiste, saisit un fusil et tombe perce de cent coups de baionnette.

Quoiqu'un affreux souvenir s'attache a ces deux executions sommaires, il faut pourtant reconnaitre que les auteurs de ces actes a jamais regrettables se montrerent desinteresses. "Les meurtriers, dit Bailly, respecterent la propriete et les effets de ceux a qui ils s'etaient permis d'oter la vie. Tous ces effets, meme les plus precieux, et l'argent, ont ete rapportes." [Note: Ce qui etonne est la froideur des ecrivains du temps vis-a-vis de ces executions sommaires. Voici tout ce qu'elles inspirent a l'un d'entre eux: "En voyant ces restes degoutants, je me disais: Qui croirait que ces corps (ceux de Foulon et de Bertier), maintenant horribles, ont ete tant de fois baignes, etuves, embaumes, et que ce qui revolte la nature a si souvent prononce des actes d'autorite, tant humilie d'honnetes gens, et fait souffrir un si grand nombre de malheureux!"]

L'ancien regime n'a-t-il point d'ailleurs, dans ces massacres, sa part de responsabilite? N'est-ce point lui qui avait entretenu le peuple dans l'ignorance, mere de toutes les barbaries? La vue des supplices ordonnes par les juges du roi n'etait-elle point bien faite pour endurcir le coeur des masses? Se souvient-on de Ravillac et de tant d'autres, tenailles en place de Greve, aux mamelles et aux gras des jambes, la main droite brulee, les plaies injectees de plomb fondu, d'huile bouillante, de poix resine et de soufre, puis reconduits en prison, panses et medicamentes, jusqu'au jour ou leurs membres etant renouveles de maniere a endurer de nouvelles tortures, on les ramenait en Greve pour y etre roues vifs ou tires a quatre chevaux? Les douces moeurs que devaient inspirer au peuple de tels spectacles!

Detournons nos regards de ces scenes sanglantes et reportons-les sur la France.

Il est un fait qu'il importe de bien etablir, c'est que le bas clerge ne se montra point hostile a la Revolution naissante; des services furent celebres dans les eglises pour les citoyens morts au siege de la Bastille. L'abbe Fauchet leur prodigua les tresors de son eloquence. Il avait choisi pour texte de son sermon ces paroles de saint Paul: _Vocati estis ad libertatem, fratres_: "Freres, vous etes tous appeles a la liberte."

L'orateur faisant allusion a l'etat general des esprits s'ecriait du haut de la chaire: "C'est la philosophie qui a ressuscite la nation...."

L'humanité était morte par la servitude; elle s'est ranimée par la pensée; elle a cherché en elle-même et elle y a trouvé la liberté. Elle a jeté le cri de la vérité dans l'univers; les tyrans ont tremblé; ils ont voulu resserrer les fers des peuples.... Ils auraient égorgé la moitié du genre humain, pour continuer d'écraser l'autre.... Les faux interprètes des divins oracles ont voulu, au nom du Ciel, faire ramper les peuples sous les volontés arbitraires des chefs. Ils ont consacré le despotisme; ils ont rendu Dieu complice des tyrans! Ces faux docteurs triomphaient, parce qu'il est écrit: _Rendez à César ce qui appartient à César_. Mais ce qui n'appartient pas à César, faut-il aussi le lui rendre? Or la liberté n'est point à César, elle est à la nature humaine." Ce fier langage fut diversement apprécié; les princes des prêtres et les pharisiens modernes crièrent au scandale; mais un tel discours transporta d'enthousiasme tous ceux qui tenaient encore pour l'alliance du christianisme et de la Révolution. Une compagnie de garde nationale reconduisit l'abbé Fauchet jusqu'à sa sortie de l'église. On portait devant lui une couronne civique.

[Illustration: Prise de la Bastille.]

Prêtre janséniste et mystique, il avait embrassé de bonne foi et avec tout l'élan d'une imagination ardente le nouveau dogme de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Son tort, et il l'expiait cruellement, fut de croire qu'on put allier deux ordres d'idées inconciliables.

L'influence de cette erreur propagée par quelques autres ecclésiastiques, tels que le curé de Saint-Etienne-du-Mont, fit reculer l'esprit public jusqu'aux formes les plus superstitieuses et les plus naïves. On mit la Révolution naissante sous la protection de sainte Geneviève; on la voua au blanc. Chaque jour, c'étaient des processions solennelles: le bataillon du quartier, avec de la musique, les femmes du marché, les jeunes filles, allaient porter des actions de grâces et un bouquet à la patronne de Paris. Au retour, elles se rendaient chez le maire.

"Tous les jours, raconte Bailly, j'avais des compliments et des brioches; j'étais bien fêté et bien baisé par toutes ces demoiselles."

Les citoyens du district du faubourg Saint-Antoine se réunirent quand leur tour fut venu: à leur tête marchaient les jeunes vierges vêtues de blanc; tout le cortège allait faire bénir un modèle de la Bastille. Les vainqueurs entouraient fièrement ce simulacre d'une forteresse détruite par la main du peuple; quelques-uns portaient en trophée les drapeaux et les armes des vaincus. On ne doutait pas que ces dépouilles ne fussent agréables au dieu de la liberté.

Il est aujourd'hui permis de se demander si ces gages de sympathie donnés par le clergé de 89, au réveil d'un grand peuple, étaient bien sincères. Nous avons mille motifs pour en douter. Un contemporain, Rabaut-Saint-Etienne, ministre protestant, est d'ailleurs plus à même que tout autre de nous renseigner à cet égard. "Le clergé, dit-il, cherche encore, dans une religion de paix, des prétextes et des moyens de discorde et de guerre; il brouille les familles dans l'espoir de diviser l'Etat: tant il est difficile à ce genre d'hommes de savoir se passer de richesses et de pouvoir!"

Nous verrons d'ailleurs plus tard jusqu'où le bas clergé suivit la Révolution Française et à quelle borne il s'arrêta.

IV

Troubles et soulèvements dans les campagnes--Henri de Belzunce--Un épisode de la Révolution à Caen.

Une grande nouvelle se répandit, le 19 juillet, dans les rues de Paris: les campagnes s'agitent; des bandes armées viennent de se montrer jusque dans les districts ruraux qui avoisinent la capitale. "Les paysans sont ici! ils sont là!" On y courait; on battait les champs: que découvrait-on? Rien. Pas même la trace des pieds nus ou des sabots. C'était une armée invisible qui sortait de terre et qui rentrait sous terre.

Ces bruits étaient-ils appuyés sur des faits? Ces terreurs étaient-elles chimeriques? Ces fausses alertes faisaient-elles partie d'un plan qui consistait à tenir en haleine les forces de la répression dans toute l'étendue du royaume? Il est assez difficile de le dire. Constatons seulement que l'esprit public était malade, par suite du système d'accaparement et de monopole qui avait trop longtemps pesé sur les subsistances; chacun croyait découvrir partout une main qui brûlait et ravageait les moissons; un tourbillon de poussière devenait tout à coup, pour les imaginations hallucinées, une bande de malfaiteurs. À la moindre alarme, on sonne le tocsin dans les campagnes; les villes y répondent par le cri de guerre, une garde nationale s'élance tout organisée à la poursuite des brigands. En quelques jours, la France se montre, d'une extrémité à l'autre, sous les armes.

Le système féodal avait trop longtemps lassé la France pour que l'explosion révolutionnaire ne fut pas terrible envers quelques privilèges insolents. Comme un arbre courbé par la force qui, en se relevant, se jette d'une secousse vigoureuse dans la direction opposée, l'esprit public allait violemment du respect servile à une révolte impitoyable contre l'aristocratie. Dans quelques provinces, le peuple tout entier formait une ligue pour détruire les châteaux, briser les armoiries, et surtout pour s'emparer des chartiers, où les titres des propriétés féodales étaient en dépôt. Ici, c'est une princesse de Bauffremont qui a été obligée, par ses paysans, de déclarer qu'elle _renonçait aujourd'hui et pour toujours_ à tous ses droits seigneuriaux. Là, c'est un homme dur envers ses vassaux qui est poursuivi par eux à coups de fourches. "Il est difficile, s'écriait Loustalot dans ses *Revolutions de Paris*, de ne pas croire que les ravages dont plusieurs châteaux viennent d'être les théâtres ne soient pas les effets des vexations passées des seigneurs et de l'animosité de leurs tenanciers... Que l'on nous cite un seul seigneur humain, charitable, qui ait été exposé à ces excès!" Le peuple montra en effet un sens très-sur; il sut parfaitement distinguer entre les abus des vieilles institutions et le caractère des gentilshommes qui, dans les rangs de la noblesse, atténuaient, par leur manière de vivre et leur générosité, l'injustice de leurs privilèges.

Au plus fort de cette fièvre de destruction, quelques seigneurs recommandables, ayant visité leurs terres, furent accueillis par leurs paysans avec des marques de respect et d'estime personnelle. Les autres nobles, maltraités, pillés, injuriés, furent généralement ceux qui avaient témoigné du mépris pour la Révolution naissante. On cite le mot

d'une femme de qualite qui, se trouvant a Paris, pendant que le peuple faisait le siege de la Bastille, disait a ses domestiques:

--Conduisez-moi a mon donjon, que je voie s'egorger celle canaille.

La caste privilegiee regardait les gens de la classe inferieure comme appartenant a une autre espece humaine.

L'aristocratie, depuis des siecles, avait tenu les populations rurales dans l'ignorance et la misere; elle avait seme la haine dans leur coeur, elle recoltait la devastation, le meurtre. Ces hommes, endurcis aux travaux ingrats de la terre, ne connaissaient qu'une loi, la loi du talion; c'est celle de toutes les races barbares. Ils rendaient aux chateaux oeil pour oeil, dent pour dent. Les pierres etaient ici complices des abus qui s'y refugiaient. On se disait que, le nid detruit, le vautour ne reviendrait plus. Ce n'est pas que j'approuve ces ravages; la destruction est un supplice trop doux pour les monuments de la tyrannie; il faut les condamner a vivre.

Au milieu de ce soulèvement general contre un ordre de choses maudit, fixons nos yeux sur un point de la France qui servira plus tard de quartier general aux entreprises de la Gironde.

En ce temps-la, deux regiments stationnaient a Caen, dans la caserne dite de Vaucelles; c'etaient le regiment d'Artois et le regiment de Bourbon. L'un portait une medaille qu'il avait recue quelques jours auparavant comme signe de recompense pour son devouement a la cause commune: il tenait pour le peuple, dont il etait aime; l'autre, compose de jeunes officiers attaches au parti royaliste et de soldats gagnes, inspirait dans la ville une grande defiance. [Note: On assure que des soldats du regiment de Bourbon auraient arrache la medaille nationale a des soldats d'Artois qui etaient sans armes.] La haine et les soupcons des bourgeois portaient principalement sur Henri de Belzunce, major en second du regiment de Bourbon.

Les troubles qui avaient agite Paris, dans les journees du 13 et du 14 juillet, avaient produit dans toute la France un ebranlement general. La disette des bles tenait surtout la Normandie en rumeur. Le peuple de Caen, persuade que les accapareurs etaient cause de la famine, vint en armes et avec menaces demander qu'on les lui livrat. Les autorites de la ville lui permirent de bruler, s'il en trouvait, les magasins ou de riches proprietaires entassaient les grains. Une bande de turbulents se repandit alors dans tous les quartiers de la ville et incendia deux maisons. Cela fait, la colere du peuple se calma, et le conseil ayant pourvu a l'approvisionnement des marches, tout rentra dans l'ordre. Le comte Henri de Belzunce, avec la temerite d'un jeune homme de dix-huit ans, se montra, dans cette journee, pour les mesures violentes. La conduite sage des autorites lui fit pitie; il eut voulu que l'on comprimât du tels mouvements par la force des armes.

Une pyramide ayant ete elevee a Caen, devant l'eglise Saint-Pierre, en l'honneur du rappel de Necker, le ministre a la mode, toute la ville vint assister a l'inauguration. Ce jour-la, M. le comte de Belzunce passa a cheval sur la place, et regarda la statue avec un sourire insultant. Nargue dans ses affections, le peuple poursuivit le comte d'un long et sourd murmure; mais l'officier donna de l'eperon a son cheval, et tint ferme, ce jour-la, contre l'orage. Cette conduite ne manqua pas cependant d'attacher au major du regiment de Bourbon cette terrible note qui s'ecrivait des lors en lettres rouges: Aristocrate!

Quelques amis d'Henri de Belzunce engagerent le comte d'Harcourt a mettre cet imprudent aux arrêts dans le chateau. C'était un moyen de calmer le peuple. Le comte n'en fit rien. Il y a dans certains evenements une force qui entraine fatalement les hommes vers une catastrophe et que les plus sages conseils ne sauraient paralyser. Les rivalites entre le regiment de Bourbon et les bourgeois de la ville en etaient venues a un point extreme qui rendait le choc inevitable.

Voici maintenant de quelle maniere la lutte s'engagea: le 10 aout, a dix heures et demie du soir, un habitant de la ville, commandant le poste bourgeois, etait de faction au pont de Vaucelles; un officier du regiment de Bourbon se presente dans l'ombre. La sentinelle crie trois fois: "Qui vive!"

Nuit et silence!

L'officier avait dans ses mains un fusil de chasse; il veut tirer, mais le coup manque; il arme de nouveau. Avant qu'il ait eu le temps de faire feu, une balle de la sentinelle bourgeoise l'abat la face contre terre. A la vue de l'agresseur justement puni, le poste de la garde nationale pousse un cri d'alarme; on sonne le tocsin; le tambour bat dans toutes les directions; le canon tonne. Surprise au milieu de son sommeil, la paisible population de Caen est bientot sur pied. Les lumieres etoient a toutes les fenetres; une foule compacte encombre deja toutes les issues.

Le bruit court que la garnison va faire un mouvement sur la ville et qu'il faut la prevenir. Le cri: "Aux armes!" se fait entendre de toutes parts; on court au chateau dont les portes sont forcees, et tout ce qui s'y trouve, en poudre, fusils, sabres, pistolets, canons, passe dans les mains du peuple. Le regiment d'Artois se joint a la milice bourgeoise; des torches servent a eclairer la marche. Cette foule armee se dirige vers la caserne et arrive devant les grilles qu'elle trouve soigneusement fermees. Le regiment de Bourbon etait rassemble dans la cour et deja sous les armes.

--Vive la nation! crie le peuple.

--Vive Bourbon! repond le regiment.

Un silence de mort succeda a ces deux cris; qu'allait-il se passer? La caserne etait dominee sur ses derrieres par les hauteurs de la ville, sur lesquelles on avait deja traine des canons. Henri de Belzunce jugea d'un coup d'oeil que la resistance etait impossible; quelques-uns de ses militaires commencent a se detacher; le comte se rendit.

Deux bourgeois furent laisses en otage au regiment pour lui repondre de son chef.

Il etait une heure du matin. On conduit le comte a l'hotel de ville; un gros de garde bourgeoise le serrait etroitement: le peuple suivait.

Le comite voulant mettre la tete de Henri de Belzunce a l'abri des fureurs de la multitude, et jugeant l'hotel de ville trop peu fortifie, donna ordre de le conduire au chateau. Le chateau de Caen, bati par Guillaume le Conquerant dans la seconde moitie du XIe siecle, etait une citadelle entouree de gros murs, avec un pont-levis, un donjon et une eglise.

Les têtes s'échauffaient de moment en moment. On parlait de dénonciations venues de Paris. Quelques soldats avaient déposé contre leur chef; il s'en trouva même qui déclarèrent avoir reçu du comte l'ordre d'arracher la médaille aux militaires du régiment d'Artois qui en étaient décorés. Tous ces bruits étaient encore envenimés par des propos de femmes: une fille du quartier Saint-Sauveur déclara tenir de son amant, sergent au régiment de Bourbon, que l'intention de leur chef était depuis longtemps de faire un mouvement sur la ville. Les familiarités du comte avec ses soldats étaient l'objet d'accusations graves. Tous avouèrent qu'il couchait à côté d'eux, au corps de garde, sur des bottes de paille, qu'il buvait même quelquefois à leur santé, et qu'il leur tenait des discours contre la Révolution.

Pendant ce temps, la sentinelle du pont de Vaucelles, qui avait tiré sur l'officier, était portée en triomphe comme un sauveur.

Le peuple serrait de plus en plus les abords du château; les flots pressés et turbulents de cette marée humaine battaient à grand bruit les portes solidement fermées. Il commençait à faire jour. Deux soldats du régiment de Bourbon, qui avaient sans doute pris le parti de leur chef, furent amenés sur ces entrefaites, et par ordre du comte, dans la prison du château. Il fallut leur entr'ouvrir les portes. Le peuple, amassé à l'entrée, profita de cette occasion pour faire irruption dans la cour. Le cri: "À la prison! à la prison!" se détache alors de ce râle lugubre et confus qui est le bruit naturel de l'émeute. Toute cette foule se précipite dans le donjon du château.

Le comte Henri de Belzunce, pâle et défait par les horreurs d'une pareille nuit, reçoit au fond de son cachot le choc impétueux de ce courant qui a brisé ses écluses. Il demande d'une voix ferme à être conduit à l'hôtel de ville, devant le comte. Le cri: "À l'hôtel de ville!" ayant aussitôt gagné toute la multitude, on y conduisit le prisonnier. Arrive sur la place Saint-Pierre, devant l'hôtel de ville, le cortège s'arrêta à cause de la foule qui grossissait toujours et encombrait les voies. L'église, les maisons, la place étaient noires de têtes. L'hôtel de ville regardait avec ses fenêtres entr'ouvertes. Il était dix heures du matin. Alors un coup de feu partit, l'on ne sait d'où; le comte Henri de Belzunce tomba. Au même instant, on dépouilla le mort; on l'insulte, on lui crache à la face; sa tête est coupée et mise au bout d'une pique; ses membres, divisés et attachés à des bâtons, sont promenés par ces furieux dans toutes les rues de la ville. Une femme (c'était la haine d'un amour trahi) lui ouvre la poitrine avec des ciseaux, en tire le cœur entre ses mains ensanglantées et l'emporte.

Si j'ai décrit la mort d'Henri de Belzunce avec quelques détails, c'est que de Caen partira plus tard le bras qui doit enfoncer le poignard dans le sein d'un des chefs de la Montagne, et que de graves historiens du temps ont prétendu avoir été armés par le souvenir de cette sanglante tragédie, et par l'horreur des citoyens de cette ville pour les excès de la Révolution.

Passant, il y a quelques années, à Caen, j'avisai dans la cour de l'hôtel de ville une colossale statue de Judith.--Je songeai malgré moi, dans le moment, à une autre vengeance de femme.

V

Suite de l'emotion populaire.--La detente.--Nuit du 4 aout.--Quelle est sa portee.--Abolition des dimes.--Conduite du roi et de la cour.

L'ancien regime avait seme la servitude; il recoltait la revolte.

Seule l'Assemblee constituante etait a meme de ramener le calme et la paix: unique pouvoir dans lequel on eut confiance, elle surnageait au milieu du naufrage de toutes les vieilles institutions. Malheureusement, les membres de l'Assemblee n'etaient guere d'accord entre eux. Malgre l'apparente fusion des ordres, il restait toujours dans l'Assemblee le parti des interets et le parti des idees, l'aristocratie et la nation. De toutes parts, cependant, le regime feudal s'ecroulait. Les droits preleves par la noblesse et le clerge sur le travail de la classe agricole avaient ete denonces comme injustes, dans les cahiers de doléances, et les deputes du Tiers avaient recu le mandat imperatif d'en poursuivre l'abolition. L'esprit public avait, comme toujours, devance l'Assamblee: il finit par l'entraîner.

Nous sommes a la nuit du 4 aout. Quelques voix eloquentes et desinteressees sonnent le tocsin d'une Saint-Barthelemy des abus. Bientot l'enthousiasme et l'emulation du renoncement gagnent tous les coeurs. C'est a qui fera son offrande; celui-ci propose d'abolir les justices seigneuriales; celui-la, les corvees, les droits de chasse, de peche et de colombier, le droit de retrait feudal, les banalites, les cens, les lods, etc., etc. L'affranchissement des servitudes personnelles est decrete: qui croirait que le nombre des serfs montait encore a quinze cent mille? Un cure, Thibault, apporte a la patrie le denier de la veuve: il propose le sacrifice du casuel. On le refuse. Il ne s'agit encore que des privileges de la noblesse.

Les titres feudaux etant abolis, viennent les titres des provinces; plusieurs d'entre elles jouissaient de certaines immunités, de certains avantages dont l'origine se perdait dans la nuit des temps; nouvelle immolation. Elles declarent se resigner a rentrer dans le droit commun. Puis ce fut le tour des villes; par la voix de leurs deputes, elles vinrent, l'une apres l'autre, offrir le sacrifice de leurs antiques chartres. Ainsi l'arbre feudal tombait feuille par feuille, branche par branche; ainsi s'abaissaient les barrieres qui s'etaient opposees trop longtemps a l'unite nationale. Il n'y avait plus de classes ni de provinces; il y avait une seule famille, une seule et meme patrie.

La seance avait commence a huit heures du soir; elle se prolongea jusqu'a deux heures du matin, au milieu des transports d'enthousiasme; se demunir, se devouer, tel etait le veritable esprit de la Revolution Francaise, et cet esprit souffla, celle nuit-la, sur toutes les tetes de l'Assemblee. C'etait beau, c'etait grand. La conscience des nobles semblait soulagee d'un poids enorme: ne venait-elle point de rejeter le fardeau des anciennes iniquites sociales?

Tous les coeurs etaient attendris. L'archeveque de Paris demande qu'on chante, dans quelques jours, un Te Deum pour remercier Dieu d'avoir inspire aux elus du peuple un tel acte de desinteressement et de justice.

Au moment ou tombait pierre a pierre l'edifice de la feodalite, un vieillard murmurait tout bas dans un des coins de la salle: "Ils ne laisseront rien debout!" Ce vieillard se trompait: ils ont laisse apres eux la France une et regeneree.

Quand les debats de la seance du 4 aout furent connus, la France entiere tressaillit. "L'ivresse de la joie, raconte l'auteur des _Revolutions de Paris_, s'est aussitot repandue dans tous les coeurs; on se felicitaient reciproquement; on nommait avec enthousiasme nos deputes les _Peres de la Patrie_. Il semblait qu'un nouveau jour allait luire sur la France... Il s'est forme des groupes dans presque toutes les grandes rues. Pres de tous les ponts, on attendait les passants pour leur apprendre ce qu'ils auraient peut-etre ignore jusqu'au lendemain. On etait aise de partager sa joie, de la repandre. La fraternite, la douce fraternite regnait partout. C'etait surtout lorsqu'on rencontrait quelques gardes-francaises que les demonstrations de joie etaient plus vives. On en a vu embrasser des bourgeois qui les serraient dans leurs bras. Oui, il est des moments dans la vie des peuples, comme dans celle des hommes, qui font oublier des annees de douleur et de calamite." On voit a quel degre le sentiment national etait emu. La Revolution Francaise fut par-dessus tout un epanouissement du coeur.

La nuit du 4 aout n'avait qu'un tort: elle venait trop tard. Les seigneurs ont trop attendu. Que n'ont-ils abdique leurs privileges avant la revolte des paysans, avant le pillage des chateaux, avant les attaques a main armee contre les armoires de fer dans lesquelles ils conservaient leurs anciens titres! Fallait-il donc qu'eclatât l'incendie pour qu'ils se decidassent a faire la part du feu? Ne peut-on leur reprocher d'avoir lache une proie qui leur echappait?

D'un autre cote, tenons bien compte d'un fait important, c'est que le gouvernement du roi ne fut pour rien dans ce grand acte de reparation et d'humanite. Lors de l'ouverture des Etats generaux, Louis XVI, faisant allusion au cri general des communes et au voeu des cahiers, disait, le 23 juin 1789: "Toutes les proprietes sans exception seront constamment respectees, et, sous le nom de propriete, nous comprenons expressement les dimes, cens, rentes, droits et devoirs feodaux et seigneuriaux, et generalement tous les droits et prerogatives utiles ou honorifiques attaches aux terres ou aux fiefs, ou appartenant aux personnes."

Le roi, instruit par les evenements, avait-il depuis ce temps-la change d'avis?

[Illustration: Danton.]

Il est permis d'en douter. La nouvelle de la fameuse seance du 4 aout porta le deuil et la consternation a la cour de Versailles. Quelques nobles incorrigibles, qui poursuivaient la guerre des privileges contre le bien public, crurent tout perdu, et ils appelerent le monarque au secours des institutions de l'ancien regime.

"J'invite l'Assemblée nationale, declarait Louis XVI le 18 septembre 1789, a reflechir si l'extinction des cens et des droits de lods et ventes convient veritablement au bien de l'Etat."

Ces paroles, bien claires, furent interpretees comme un desaveu des resolutions prises par l'Assemblée nationale. Les intentions

personnelles du roi, ses sympathies secretees, se devoilent encore mieux dans une lettre ecrite a l'archeveque d'Arles:

"Je ne consentirai jamais, lui disait-il, a depouiller mon clerge, ma noblesse. Je ne donnerai point une sanction a des decrets qui les deposent."

Durant plus d'un mois, en effet, la cour usa de toute son influence pour jeter, comme on dit, des batons dans les roues. Elle voulait que l'Assemblee revint sur ses declarations du 4 aout, ou tout au moins qu'elle les modifiat. Parmi les representants de la noblesse, plusieurs avaient peut-etre ete dupes de leur generosite; on esperait les ramener au bon sens, a l'intelligence de leurs veritables interets. Les resolutions adoptees dans un elan d'enthousiasme devaient maintenant passer par la longue filiere des travaux legislatifs. Le systeme feodal etait bien mort; il restait toutefois a chercher les moyens de liquider sa succession. Un comite fut constitue: il se composait des juristes les plus verses dans le droit des fiefs. Apres bien des lenteurs sortit enfin de leurs debats cette conclusion:

"Le regime feodal est aboli en tant que constitutif des droits seigneuriaux; mais ses effets sont maintenus en tant qu'ils derivent du droit de propriete."

Un decret des 3 et 4 mai 1790 determinait en consequence le mode et le taux des rachats, pour certains droits qu'on devait croire abolis. C'etait une derision. Comment des paysans ecrases, ruines, sucés jusqu'a la moelle des os par l'ancien regime, auraient-ils jamais pu se racheter?

De tous les impots, le plus lourd et le plus impopulaire dans les campagnes etait la dime ecclesiastique. Ce fut pourtant celui que les membres du clerge defendirent a l'Assemblee constituante avec le plus d'opiniatrete. La discussion se rouvrit le 6 aout 1789. Sieyes parla contre l'abolition de la dime sans rachat. Un autre pretre, qu'on s'etonna de voir prendre en main les interets de l'Eglise, fut l'abbe Gregoire.

Cure d'Embermenil, petite commune rurale situee sur le ruisseau des Amis (Meurthe), il avait appris a aimer les humbles, les paysans, etant ne lui-meme de parents pauvres. Janseniste, il avait souvent pleure sur les ruines de Port-Royal. Ses principes etaient ceux de Pascal et de Fenelon. Il cherchait en quelque sorte des ennemis pour les envelopper dans le pardon et dans la tolerance. Tous les reprouves de l'Eglise etaient ses enfants de predilection. La solitude avait fortifie les meditations de cet esprit austere et droit. Il admirait, en desirant l'imiter, la bonte du Createur, qui etend sa prevoyance aux oiseaux du ciel et aux lis des champs. N'ayant d'autre richesse que celle de l'esprit, il cherchait a communiquer ses lumieres aux ignorants. Les jours de fete, sa simple et fraiche eloquence jetait plus de fleurs que les pruniers sauvages, dont les rameaux entraient par les vitres cassees jusque dans l'eglise. Il avait forme une bibliotheque pour ses paroissiens; aux enfants, il distribuait des ouvrages de morale; il leur expliquait surtout le grand livre de la nature. L'alliance du christianisme et de la democratie lui semblait si naturelle qu'il ne comprenait pas l'Evangile sans le renoncement aux privileges. Tout le travail de son esprit etait de mettre le sentiment religieux en harmonie avec les institutions republicaines. Aime, il l'etait de tous ses paroissiens, qu'il cherissait lui-meme comme des freres. Quand le

moment de nommer des representants aux Etats generaux fut venu, il partit charge de leurs recommandations et de leurs doleances. L'abbe Gregoire avait, dans sa demarche et dans toutes ses manieres, cette rare distinction qui vient de la noblesse de l'ame. Assis sur les bancs de l'Assemblée, il s'efforca d'ameliorer le sort des negres, des enfants trouves, des domestiques. Allant avec un zele heroique au-devant de tous les proscrits, il osa meme defendre la cause des Juifs: Jesus-Christ, par la bouche de son ministre, venait de pardonner une seconde fois a ses bourreaux.

Comment donc se fait-il que la dime n'inspirat point a cet honnete homme la meme horreur qu'aux autres citoyens? Gregoire etait pretre; il avait epouse l'Eglise; le moyen d'echapper aux noeuds des serpents qui etoufferent Laocoon!

Malgre la resistance du clerge, apres trois jours d'aigres discussions, la dime fut abolie sans rachat, pour l'avenir.

L'acte qui consacrait l'abolition des droits feodaux et des dimes fut porte au roi par l'Assemblée tout entiere. Louis XVI l'accepta et invita les deutes a venir avec lui _rendre graces a Dieu, dans son temple, des sentiments genereux qui regnaient dans l'Assemblée_.

Etait-il de bonne foi en parlant ainsi? peu nous importe. Les privileges etaient abolis; la justice, exilee depuis des siecles, venait de redescendre sur la terre.

VI

Adoucissement des moeurs.--Le journalisme.--Marat et Camille Desmoulins.--Declaration des droits de l'homme et du citoyen.--La prerogative royale et le veto.--Systeme des deux Chambres.--Obstacles que rencontrait le travail de la Constitution.--Brissot et Danton.

O Revolution! comment ont-ils pu te couvrir du masque de la haine, toi dont le premier battement de coeur fut pour l'humanite tout entiere? Non, tes ennemis ont beau dire, tu n'as point la premiere tire le glaive du fourreau. Tu as commence par eclaire le monde, par lui donner le baiser de paix; mais le monde ne t'a point connue. Les maitres du passe se sont caches dans leur ombre, pour ne point voir la lumiere de tes bienfaits; ils ont voulu te mettre a mort, parce que ta clarte importune revelait leurs actions mauvaises. Qu'ils soient eclaires a leur tour, et toi, Revolution, sois saluee par la reconnaissance de toutes les nations de la terre.

La Revolution avait en quelques mois renouvele le caractere francais, adouci les moeurs. Un criminel devait etre execute a Versailles: deja la roue etait disposee; pale, conterne, defait, le miserable etait deja etendu sur l'echafaud, lorsque des cris de: _Grace! Grace!_ s'elevent de toutes parts: voila l'homme sauve. On chercherait a tort une contradiction entre cette demence du peuple et les actes de cruaute qui venaient de repandre l'effroi dans Paris. On appelait alors de telles voies de fait des exemples, des justices armees qui passent, comme la foudre, sans meme laisser apres elles la trace du sang.

De l'agitation prodigieuse des esprits, tournes vers les affaires publiques, un nouveau pouvoir venait de sortir, le journalisme. Deux hommes s'y faisaient surtout remarquer, l'un par l'excentricite de son talent, l'autre de son caractere, c'etaient Camille Desmoulins et Marat.

Camille, nature flottante, mais qui s'appartient dans sa mobilite meme, un peu femme, mais surtout homme du peuple. Ecrivain, il manie comme admirablement l'arme a deux tranchants du sarcasme! Je vois errer sur ses levres ondoyantes le rire d'une nation qui a souffert; son arbre nerveux frissonne a tous les vents, vibre a toutes les emotions. Trop d'esprit, pas assez de tete.

"Mon cher Camille, lui ecrivait l'Ami du peuple, vous etes encore bien neuf en politique. Peut-etre cette aimable gaiete, qui fait le fond de votre caractere, et qui perce sous votre plume dans les sujets les plus graves, s'oppose-t-elle au serieux de la reflexion. Je le dis a regret, combien vous serviriez mieux la patrie si votre marche etait ferme et soutenue; mais vous vacillez dans vos jugements; vous blamez aujourd'hui ce que vous approuverez demain; vous paraissez n'avoir ni plan ni but."

Cette legerete faisait a la fois le charme et le principal defaut de Camille, l'enfant gate de la Revolution:--elle le perdit.

Ne de parents obscurs, Marat avait apporte en venant au monde, dans ses membres faibles et maladifs, des souffrances inveterees. Voyageur, il n'avait rencontre, le long de son chemin, qu'esclaves fouettes de verges, que pauvres servant a essuyer les pieds des riches, que nations pressurees selon le bon plaisir d'un seul, comme la grappe sous la vis du pressoir. Plonge au fond de l'Ocean amer, sa nature molle et absorbante s'emplit des miseres du peuple comme l'eponge de la bourbe de l'eau. Son premier discours aux hommes fut un cri de douleur. Plus tard, il secoua de ses mains crispées et rebelles les haillons de l'indigent, pour en chasser la poussiere sur le front des privileges; medecin, il revetit la chemise mouillee de sueur froide et tachee de sang. Le journal et l'homme ne faisaient qu'un: dans l'_Ami du peuple_, l'exageration du sentiment de la justice va quelquefois jusqu'a la fureur. Un homme se portait-il a des violences contre son semblable plus faible que lui, Marat eut tout donne pour punir de mort ce lache agresseur. Bonne ou mauvaise, sa feuille etait necessaire: sans elle, quelque chose aurait manque a la Revolution, et si le redacteur de l'_Ami du peuple_ n'avait pas existe, il aurait fallu l'inventer. Il fallait a la crise sociale ce phenomene nerveux. Inegal, emporte, lui seul avait la conscience de sa logique. [Note: On retrouva, en fouillant dans les papiers du comte d'Artois, une lettre ecrite en 1763, et adressee a un Anglais: "Si la nation francaise, y dirait-on, est avilie, c'est par le defunt d'autrui; souvenez-vous, mylord, qu'elle ne sera pas vile dans vingt ans."--Qui avait ecrit cette lettre? Jean-Jacques Rousseau.]

"La chaleur de son coeur, ecrivait-il en parlant de lui-meme, lui donne l'air de l'emportement; l'impossibilite ou il est presque toujours de developper ses idees et les motifs de sa demarche l'a fait passer, aupres des hommes qui ne raisonnent pas, pour une tete ardente; il le sait: mais les lecteurs judicieux et penetrants qui le suivent dans ses bonds savent bien qu'il a une tete tres-froide. La crainte extreme qu'il a de laisser echapper un seul piege tendu contre la liberte le reduit toujours a la necessite d'embrasser une multitude d'objets, et a

les indiquer plutôt que de les faire voir."

Après la prise de la Bastille, après la nuit du 4 août, d'où pouvaient donc venir les alarmes des écrivains populaires? Le voici: le 14 juillet avait été le triomphe de la classe moyenne; la Constituante était son assemblée, la garde nationale sa force armée, la mairie son pouvoir actif; il y avait en un mot une infusion de sang nouveau dans les veines du gouvernement du pays; mais il n'y avait pas de peuple souverain. Les ombrageux voyaient dans les institutions naissantes le germe d'une aristocratie qui voulait se substituer à l'ancienne noblesse. Qu'avait gagné le peuple à la Révolution du 14 juillet? Le travail, déjà languissant, venait de tomber tout à coup; les principaux consommateurs étant passés à l'étranger, le commerce se trouvait frappé de stupeur. On lit continuellement, dans les feuilles du temps, ces paroles navrantes: "Il a été aujourd'hui très-difficile de se procurer du pain." Au milieu de cette crise universelle, quelques corps d'état s'agitèrent; la garde nationale, d'accord avec la municipalité, dissipa leurs mouvements par la force. Des patrouilles bourgeoises, enflées par un premier succès, voulurent mettre la police dans le jardin du Palais-Royal. Ces mesures d'ordre rencontrèrent des résistances, soulevèrent des murmures. Les feuilles démocratiques rendirent Lafayette et Bailly responsables des voies de fait qui avaient été commises envers les citoyens. On crut voir dans les attaques de la classe moyenne l'exercice d'un nouveau pouvoir qui s'essayait à la domination. Le froid et doux Bailly n'avait à coup sûr rien d'un tyran; la pauvre tête de Lafayette fléchissait déjà sous son laurier; mais leur autorité n'en éveilla pas moins des défiances parmi les sentinelles avancées de l'opinion publique.

L'Assemblée nationale discutait, pendant ce temps, la Déclaration des droits. C'était le fondement de toute la Constitution. L'abbé Grégoire voulait qu'on placât en tête le nom de la Divinité. "L'homme, disait-il, n'a pas été jeté au hasard sur le coin de terre qu'il occupe, et s'il a des droits, il faut parler de celui dont il les tient." Il demandait aussi une déclaration des devoirs: "On vous propose de mettre en tête de votre Constitution une déclaration des droits de l'homme: un pareil ouvrage est digne de vous; mais il serait imparfait si cette déclaration des droits n'était pas aussi celle des devoirs. Il faut montrer à l'homme le cercle qu'il peut parcourir et les barrières qui doivent l'arrêter."

En parlant ainsi, le curé d'Embermenil était sans doute d'accord avec son caractère et avec ses convictions; mais ne poursuivait-il point une chimère? Nous avons déjà dit ce qui manquait à l'esprit religieux pour réveiller chez l'homme le sentiment de l'indépendance.

"Le plaisir d'être libre, déclare Bossuet, quand il s'attache à nous-mêmes, étant un fruit de notre amour-propre, le chrétien doit craindre de s'abandonner à cette douceur trop sensible."

La théologie avait fait de l'homme un être dépendant; masquant partout les droits, elle ne lui parlait que de ses devoirs. Il fallait donc reprendre les choses par un autre côté. La philosophie, s'appuyant sur la nature, déclarait, au contraire, l'homme un être doué de forces imprescriptibles: être, c'est pouvoir. De la notion des forces sortit celle des droits. La Révolution Française consacra tout le travail de l'esprit humain au XVIII^e siècle; elle fut le triomphe de la philosophie sur le mysticisme, des idées sur les croyances, de l'avenir sur le passé. [Note: Le vœu de l'abbé Grégoire fut néanmoins réalisé

en partie. "L'Assemblée nationale, dit le préambule de la Déclaration, reconnaît et déclare, en présence de l'Être Suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen."]

Une autre question divisait l'Assemblée: il s'agissait de limiter les pouvoirs, jusque-là mal définis, de la représentation nationale et ceux de la couronne. Le parti monarchique voulait que le roi put opposer son veto aux décrets de l'Assemblée qui n'auraient point son assentiment: c'était simplement le droit de suspendre l'exercice de la puissance législative. Les deux souverains se trouvaient en présence, je veux dire le roi et la nation. Entre les deux, l'opinion publique n'hésitait pas: elle se disait que la volonté d'un seul ne peut pas balancer celle de vingt-quatre millions d'hommes. C'était la doctrine du Contrat social qui s'élevait fière, menaçante, contre les envahissements du trône constitutionnel: Jean-Jacques, du fond de sa tombe, présidait aux débats.

Le veto était évidemment l'arme du despotisme. Aussi une lutte violente éclata dans l'Assemblée. D'un côté étaient ceux qui espéraient regagner par le roi ce qu'ils avaient perdu par la victoire du peuple. De l'autre se rangeaient les ennemis déclarés de l'arbitraire. La Constituante se déchira en deux camps, et cette scission passa dans tout le royaume.

Une autre question divisait les esprits: l'Assemblée nationale resterait-elle une et indivisible, ou aurait-on deux Chambres? Le haut clergé et une partie de la noblesse tenaient pour ce dernier système. Les uns réclamaient un Sénat à vie, les autres un Sénat à temps, tire de la Constituante elle-même. Enfin l'Assemblée décréta, à la majorité de neuf cents voix contre quatre vingt-dix-neuf, qu'il n'y aurait qu'une seule Chambre. Elle statua, en outre, que le Corps législatif se renouvellerait tous les deux ans par de nouvelles élections.

De pareilles discussions n'étaient point de nature à calmer l'opinion publique. L'inquiétude et la défiance persistaient malgré les assurances pacifiques du roi. À Paris, la fermentation augmentait chaque jour en raison même des moyens employés pour rétablir l'ordre. La garde nationale montrait trop de zèle. Ce déploiement de forces irritait les citoyens désarmés; ces patrouilles de nuit, ces mesures inutiles prises contre l'émeute absente, blessaient les susceptibilités des esprits ombrageux. "Quand je rentre à onze heures du soir, écrivait Camille Desmoulins, on me crie: Qui vive? --Monsieur, dis-je à la sentinelle, laissez passer un patriote picard. Mais il me demande si je suis Français, en appuyant la pointe de sa baïonnette. Malheur aux muets! Prenez le pavé à gauche! me crie une sentinelle; plus loin, une autre crie: Prenez le pavé à droite! Et, dans la rue Sainte-Marguerite, deux sentinelles crient: Le pavé à droite! le pavé à gauche! J'ai été obligé, de par le district, de prendre le ruisseau." Les noms de Lafayette et de Bailly se trouvaient mêlés aux soupçons du mécontentement public. Les écrivains du parti démocratique demandaient à la nation si elle avait détruit les privilèges de la noblesse pour leur substituer les privilèges de la bourgeoisie. "Le droit d'avoir un fusil et une baïonnette, ajoutait le semillant Camille, appartient à tout le monde."

D'un autre côté, la famine se faisait toujours: la porte des boulangers était assiégée du matin au soir. Dans plusieurs quartiers de Paris, on faisait des distributions de riz pour suppléer au pain qui manquait. L'Assemblée nationale, sur laquelle la multitude s'était reposée,

n'avait point amélioré l'état des subsistances. "Le Corps législatif, écrivait Marat dans sa feuille, ne s'est occupé qu'à _détruire_, sans réfléchir combien il était indispensable de _construire_ le nouvel édifice avant de démolir l'ancien. Abolir était chose aisée: mais aujourd'hui que le peuple ne veut payer aucun impôt qu'il ne connaisse son sort, comment les remplacer? Et comment, dans ces jours d'anarchie, pourvoir aux besoins pressants des vrais ministres de la religion? Comment soutenir le poids des charges publiques? Comment faire face aux dépenses de l'Etat? Un autre inconvénient est d'avoir négligé le soin des choses les plus urgentes: le manque de pain, l'indiscipline et la désertion des troupes, désordres portés à un tel degré que, sous peu, nous n'aurons plus d'armée, et que le peuple est à la veille de mourir de faim." Ces réflexions très-sages étaient semées par toute la France. L'Assemblée nationale, au milieu de ses embarras, montrait aux citoyens la mauvaise humeur de l'impuissance irritée. La grande voix de Mirabeau s'était-elle donc endormie? Le bruit courait déjà que cet homme débauché était à la veille de vendre l'orateur. Des citoyens disaient tout haut dans les groupes: "Il faut un second accès de révolution." Le corps politique était malade de la division des volontés; il ne pouvait sortir de là que par une crise.

Quelques accapareurs de l'ancien régime, furieux de voir la France leur échapper, ne cessaient de faire sur la misère publique des spéculations honteuses: ils espéraient prendre la Révolution par la famine. Les accaparements, les manœuvres de l'industrie usuraire, désolaient la population aux abois. "Quoi! s'écriait Desmoulins, en vain le ciel aura versé ses bénédictions sur nos fertiles contrées! Quoi! lorsqu'une seule récolte suffit à nourrir la France pendant trois ans, en vain l'abondance de six moissons consécutives aura écarté la faim de la chaumière du pauvre; il y aura des hommes qui se feront un trafic d'imiter la colère céleste! Nous retrouverons au milieu de nous, et dans un de nos semblables, une famine, un fléau vivant."

À côté du mal était le bien. La détresse générale ouvrait les cœurs à des actes continuels de désintéressement. Les citoyens venaient en aide à l'Etat, cet être de raison auquel la Révolution de 89 avait véritablement donné naissance. Les dons patriotiques pleuvaient de tous les coins de la France sur le bureau du président de l'Assemblée nationale. Les femmes détachaient leurs colliers pour en orner le sein de la patrie nue.--La noblesse avait abdiqué; maintenant, c'était le tour de la coquetterie. Parmi ces présents, il y avait quelquefois le denier de la veuve, plus souvent encore les parures de la courtisane. L'une d'elles envoya ses bijoux avec cette lettre:

"Messeigneurs, j'ai un cœur pour aimer; j'ai amassé quelque chose en aimant: j'en fais, entre vos mains, l'hommage à la patrie. Puisse mon exemple être imité par mes compagnes de tous les rangs."

L'esprit de la Révolution avait touché ces nouvelles Madeleines: émues, elles venaient répandre à l'envi les parfums de la charité sur la tête du peuple.

Deux des principaux acteurs de la Révolution, quoique dans des rôles bien différents, commençaient dès lors à se dégager de l'obscurité de la foule: l'un était Brissot, l'autre Danton.

Dans les temps de révolution, toute déclaration imprudente s'attache, si l'on ose ainsi dire, à la chair et aux os de l'homme d'Etat. C'est pour lui la robe de Nessus. Brissot, rédacteur du Patriote français,

venait de communiquer aux commissaires de l'Hotel de Ville un plan de municipalite, avec un preambule dans lequel on remarquait le passage suivant:

"Les principes sur lesquels doivent etre appuyees ces administrations municipales et provinciales, ainsi que leurs reglements, doivent etre entierement conformes aux principes de la constitution nationale. Cette conformite est le lien _federal_ qui unit toutes les parties d'un vaste empire."

Pourquoi l'autour a-t-il souligne lui-meme le mot _federal_?--Nous nous souviendrons de ce fait, quand Brissot sera devenu le chef du parti de la Gironde.

Danton, lui, naquit a Arcis-sur-Aube le 26 octobre 1759. Son pere etait procureur au bailliage de la ville. La plupart des revolutionnaires sortaient des mains du clerge: le futur Conventionnel fit ses etudes chez les Oratoriens. On ne sait presque rien de son enfance, tres-peu de sa jeunesse, sinon qu'il exercait la profession d'avocat. En 1787, il se maria et, avec la dot de sa femme, acheta une charge aux conseils du roi.

[Illustration: Barere.]

"Avocat sans cause," dit madame Roland. Pourquoi pas? Son genre d'eloquence n'etait guere fait pour plaider en faveur du mur mitoyen. A ce fougueux orateur, il fallait la tribune ou la place publique. Lors des elections aux Etats generaux de 89, il avait ete choisi comme president par l'un des soixante districts de Paris. Ce district etait celui des Cordeliers qui faisait trembler les moderes. Danton etait deja, dans son quartier, l'ame des hommes d'action. Tout en lui respirait la force et l'audace: une criniere de lion, une large face ravagee par la petite verole, des epaules d'Atlas;--il est vrai qu'il portait un monde!

VII

Orgie des gardes-du-corps.--La contre-revolution secondee par les deesses de la cour.--Le peuple meurt de faim.--Il va chercher le roi a Versailles.--Les femmes de Paris.--Le sang coule.--Le roi et la reine au balcon.--Lafayette.--Reconciliation.--Retour a Paris.

L'esprit public etait arrive a ce degre d'effervescence ou il suffit de la moindre etincelle pour allumer l'incendie. La provocation ne se fit pas attendre. La cour meditait une seconde tentative de contre-revolution et l'appuyait encore sur l'armee. Depuis quelques jours se montraient, au Palais-Royal, des cocardes noires, des uniformes inconnus. L'aristocratie, invisible apres le 14 juillet, relevait insolemment la tete. Que se passait-il a Versailles? Le regiment de Flandre, recu avec inquietude par les habitants, est fete au chateau, caresse. On admet les soldats au jeu de la reine. Le 1er octobre, un grand repas se prepare dans la magnifique salle de l'Opera, qui ne s'etait point ouverte depuis la visite de l'empereur Joseph II. Au nom des gardes-du-corps, on invite les officiers du regiment de Flandre, ceux des dragons de Montmorency, des gardes-Suisses, des

cent-Suisses, de la Prevote, de la Marechaussee, l'etat-major et quelques officiers de la garde nationale de Versailles. Dans cette belle salle tout etincelante de lumieres, d'uniformes, de joie militaire, les visages s'animent, les vins petillent, la musique joue des airs entrainants. Le moment vient ou les pensees qui dormaient au fond des coeurs doivent s'eveiller sous la clarte d'une pareille fete.

Des le second service, on porte avec enthousiasme les santes de toute la famille royale. Et la sante de la nation? omise, rejetee. Des grenadiers de Flandre, des gardes-Suisses, des dragons entrent successivement dans la salle: ils sont eblouis, charmes. Une familiarite insidieuse regne entre les chefs et leurs subalternes. Tout a coup les portes s'ouvrent: le roi, la reine! Il se fait un silence de quelques instants.

Louis XVI entre avec ses habits de chasse; Marie-Antoinette, vetue d'une robe bleu et or. Elle s'etait ennuyee, tout le jour, au chateau: on voit encore errer dans ses yeux un leger nuage de melancolie attendrissante. Le moyen de ne pas s'interessier a cette femme: reine, elle retient sa couronne qui tombe; mere, elle porte son enfant dans ses bras! A cette vue, les convives perdent la tete. Une fureur d'acclamations, de trepignements, a demi contenue par la presence de la famille royale, ebranle toute la salle. L'epee nue d'une main, le verre de l'autre, les officiers boivent a la sante du roi, de la reine. Au milieu de tous ces transports, Marie-Antoinette sourit en faisant le tour des tables. Au moment ou la famille royale se retire, la musique execute l'air: O Richard, o mon roi, l'univers t'abandonne...

Cet appel a la vieille fidelite des soldats francais ne retentit pas en vain: on y repond par des cris insenses. Les vins coulent; l'ivresse du fanatisme eclate en des actes ridicules, coupables. Les uns prennent la cocarde blanche, d'autres la cocarde noire, par amour de la reine. Les voila donc passes a l'Autriche.

La cocarde tricolore, c'est-a-dire le serment, la nation, est foulee aux pieds.

Au meme instant, l'orchestre se met a jouer la marche des Uhlands. Nouveaux transports. On sonne la charge: ici les convives ne se connaissent plus. Ils s'elancent tout chancelants, escaladent les loges. Ces hommes, dans les fumees du vin, revent qu'ils font le siege de quelque chose, de Paris, sans doute, et de la Revolution. Bientot l'orgie ne peut se contenir dans la salle, elle deborde, elle se repand au grand air, dans la cour de Marbre. Tout le chateau s'agite.

Les jours suivants, des dames de la cour, des jeunes filles, coupent les rubans qui ornent leurs robes, leurs chevelures, et les distribuent aux soldats: "Prenez celle cocarde, disent-elles, c'est la bonne." Elles exigent de ces nouveaux chevaliers le serment de fidelite: a ce titre, ceux-ci obtiennent la faveur de leur baiser la main. Ces jolies tetes encadrees dans des fleurs et des edifices de plumes troublent tous les sentiments autour d'elles: on boit a longs traits, dans leurs yeux, le poison de la guerre civile. Comme ces nymphes du parc de Versailles qui passent gracieusement la main sur le dos des monstres de bronze, elles flattent et caressent les passions les plus meurtrieres, les plus dangereuses, dans l'etat actuel des esprits. Innocemment terribles, elles sement par leurs charmes le germe de la discorde et du carnage. On tremble a les voir si belles, si douces, a cote de la reine: n'est-ce pas la cette etrangere, dont la bouche a des sourires

de miel et des paroles seduisantes, mais dont les pieds, dit la Bible, conduisent aux souterrains de la mort?

La nouvelle de l'orgie des gardes-du-corps fit palir les citoyens. Il y avait donc reellement un complot ourdi contre la nation. Marat vole a Versailles, revient comme l'eclair, fait a lui seul autant de bruit que les quatre trompettes du jugement dernier, et crie: "O morts, levez-vous!" Danton, de son cote, sonne le tocsin aux Cordeliers; Camille agite la crecelle. La fermentation s'accroit d'heure en heure. Le bateau qui apportait les farines du moulin de Corbeil arrivait matin et soir, dans le commencement de la Revolution; il n'arriva dans la suite qu'une fois par jour, puis il n'arrive plus que toutes les trente-six heures. Ces retards presagent le moment ou il ne viendra plus du tout. Ne serait-il pas temps de prevenir les projets sinistres de l'ennemi, et de commencer l'attaque? Dans ces conjonctures difficiles, les femmes, c'est-a-dire l'initiative, se chargerent du salut de la patrie.

L'Assemblee discutait pesamment a Versailles sur le consentement incertain, ambigu, que le roi venait de donner a la declaration des droits de l'homme. De moment en moment une inquietude sourde se repandait dans la salle. L'air etait charge de pressentiments et de terreurs confuses. Le sol tremblait sous la tribune. Plusieurs deputes sentaient distinctement le souffle de quelqu'un qui allait venir. Les pas assourdis d'une armee invisible agitaient devant elle le silence meme.

--Paris marche, disait Mirabeau a l'oreille de Mounier.

Tout a coup les portes s'ouvrent; une bande de femmes se repand dans l'Assemblee comme une nuee de sauterelles.

--Femmes, que venez-vous demander?

--Du pain et voir le roi.

Voici ce qui etait arrive:

Une jeune fille entre, le 5 au matin, dans un corps de garde, s'empare d'un tambour, et parcourt les rues en battant la generale. Quelques femmes des halles s'assemblent. Apres de courtes explications, le cortege se dirige vers l'Hotel de Ville, et grossit en marchant. On ramasse dans les rues toutes les femmes qu'on rencontre, on penetre meme dans les maisons.

"Accourez avec nous: les hommes ne vont pas assez vite; il faut que nous nous en melions."

Il n'etait encore que sept heures du matin: la Greve presente un spectacle extraordinaire. Des marchandes, des filles de boutique, des ouvrieres, des actrices, couvrent le pave. Quatre a cinq cents femmes chargent la garde a cheval qui etait aux barrieres de l'Hotel de Ville, la poussent jusqu'a la rue du Mouton et reviennent attaquer les portes. Elles entrent. Les plus furieuses allaient commettre quelques degats, bruler les papiers, quand un homme saisit le bras d'une d'entre elles et renverse la torche. On veut le mettre a mort.

--Qui es-tu?

--Je suis Stanislas Maillard, un des vainqueurs de la Bastille.

--Il suffit!

Cependant les femmes ont enfoncé le magasin d'armes: elles sont maîtresses de deux pièces de canon et de sept à huit cents fusils.

--Maintenant, s'écrient-elles, marchons à Versailles! Allons demander du pain au roi! Mais qui nous conduira?

--Moi, dit Maillard.

On l'accepte pour guide.

Jamais on n'avait vu une pareille affluence; sept à huit mille femmes sont réunies sur la place. Ces farouches amazones attachent des cordes aux pièces d'artillerie: mais ce sont des pièces de marine, et elles roulent difficilement. Les voyez-vous arrêtant des charrettes, et y chargeant leurs canons qu'elles assujettissent avec des câbles? Elles portent de la poudre et des boulets, en tout peu de munitions. Les unes conduisent les chevaux, les autres, assises sur les affûts, tiennent à la main une meche allumée. Au milieu de toute cette foule que personne ne dirige, mais qui paraît obéir au même mobile, on distingue çà et là de poétiques figures. Voici la jolie bouquetière, Louison Chabry, toute pimpante, toute fraîche de ses dix-sept ans. Là, c'est la fougueuse Rose Lacombe; actrice, elle a quitté le théâtre pour la Révolution, le drame des treteaux et des papiers peints pour le grand drame de l'humanité. Mais où donc est Théroigne?--Son panache rouge au vent, le sein gonfle, la narine ouverte, elle prophétise sur un canon.

"Le peuple a le bras levé, s'écrie-t-elle; malheur à ceux sur qui tombera sa colère, malheur!"

À ces mots, nouvelle Velleda, elle agite dans ses mains des faisceaux d'armes qu'elle distribue à ses compagnes.

La colonne s'ébranle, précédée de huit à dix tambours, et suivie d'une compagnie de volontaires de la Bastille, qui forme l'arrière-garde. Cependant le tocsin sonne de toutes parts; les districts s'assemblent pour délibérer; les grenadiers et un grand nombre de compagnies de la garde solde se rendent à la place de l'Hotel de Ville. On les applaudit.

"Ce ne sont pas, crient-ils aux bourgeois, des claquements de mains que nous demandons: la nation est insultée; prenez les armes et venez avec nous recevoir les ordres des chefs."

Au Palais-Royal, des hommes armés de piques formaient des groupes et tenaient conseil: tels les anciens Gaulois délibéraient à ciel ouvert, et les armes à la main, sur les affaires communes. En remuant la population de Paris, la Révolution avait fait remonter à la surface la vieille race celtique avec ses mœurs, et sa physionomie inaltérable.

Il était sept heures du soir lorsque Lafayette, entraîné par l'impulsion générale, se laissa conduire, lui en tête, à Versailles. Les murmures avaient fini par vaincre sa résistance. Au moment où il s'avance, monte sur son cheval blanc, des cris de: Bravo! Vive Lafayette! se firent entendre. Le bon général sourit à ces cris de satisfaction; il semblait dire:

"Ce n'est pas moi qui vais; c'est vous qui le voulez absolument, j'obeis."

La joie nationale se soutint tant que l'on entendit battre les tambours et que l'on vit flotter les étendards; mais quand cette expédition se fut éloignée, l'inquiétude et le silence tombèrent lourdement sur la ville de Paris.

Les femmes qui étaient parties le matin pour Versailles avaient traversé sans obstacle le pont de Sevres. Maillard était toujours à leur tête; il avait su préserver Chaillot du pillage et des désordres qu'entraîne d'ordinaire une marche précipitée. Au Cours, le cortège rencontre un homme en habits noirs qui se rendait à Versailles; les esprits étaient ouverts à tous les soupçons: on le prend pour un espion du faubourg Saint-Germain qui allait rendre compte de ce qui se passait à Paris. Tumulte: on veut le retenir, le faire descendre de voiture. L'inconnu protestait, se défendait.

--Mais enfin, qu'allez-vous faire à Versailles dans un pareil moment?

--Je suis député de Bretagne.

--Député! ah! c'est différent.

--Oui, je suis Chapelier.

--Oh! attendez.

Un orateur harangue les femmes:

--Ce voyageur est le digne M. Chapelier, qui présidait l'Assemblée nationale pendant la nuit du 4 août.

Alors toutes:

--Vive Chapelier!

Plusieurs hommes armés montent devant et derrière sa voiture pour l'escorter.

Versailles! voici Versailles!--Maillard arrête ses femmes, les dispose sur trois rangs.

--Vous allez, leur dit-il, entrer dans une ville où l'on n'est prévenu ni de votre arrivée ni de vos intentions: de la gaieté, du calme, du sang-froid. Toutes ces femmes lui obéissent. Les canons sont relégués à l'arrière-garde. Les Parisiennes continuent leur marche pacifique, entonnant l'air *"Vive Henri IV"*, et entremêlant leurs chants des cris de *"Vive le roi!"* Grand spectacle pour les habitants de Versailles, que cette armée de femmes et cet appareil extraordinaire! Ils accourent au-devant d'elles en criant: *"Vivent les Parisiennes!"*

Elles se présentent sans armes, sans bâtons, à la porte de l'Assemblée nationale; toutes veulent s'introduire: Maillard n'en laisse entrer qu'un certain nombre. Ici s'engage un grand dialogue entre cet intrepide huissier et l'Assemblée. Respectueux, calme, sévère, il somme les députés de pourvoir aux besoins urgents de la ville de Paris. Dans la salle, une seule voix appuya brièvement celle de Maillard, la voix

de Robespierre. Ces deux hommes se touchent, se repondent: l'un est le representant du peuple; l'autre, c'est le peuple lui-meme.

L'Assemblee decide qu'une deputation sera envoyee au roi pour lui mettre sous les yeux la position malheureuse de la ville de Paris.

Mais ou est le roi?

Ah! qui le sait? A la chasse, sans doute.

Cependant les deputes, Mounier en tete, sortent de la salle des seances.

"Aussitot, raconte-t-il lui-meme, les femmes m'entourent en me declarant qu'elles veulent m'accompagner chez le roi. J'ai beaucoup de peine a obtenir, a force d'instances, qu'elles n'entrent chez le roi qu'au nombre de six, ce qui n'empecha point un grand nombre d'entre elles de former notre cortege.

"Nous etions a pied dans la boue, avec une forte pluie. Une foule considerable d'habitants de Versailles bordait de chaque cote l'avenue qui conduit au chateau. Les femmes de Paris formaient divers attroupements entremeles d'un certain nombre d'hommes, couverts de haillons pour la plupart, le regard feroce, le geste menacant, poussant des cris sinistres; ils etaient armes de quelques fusils, de vieilles piques, de haches, de batons ferres, ou de grandes gaules ayant a leur extremite des lames d'epees ou de couteaux.

"De petits detachements des gardes-du-corps faisaient des patrouilles, et passaient au grand galop, a travers les cris et les huees. Une partie des hommes armes de piques, de haches et de batons, s'approchent de nous pour escorter la deputation. L'etrange et nombreux cortege dont les deputes etaient assaillis est pris pour un attroupement. Des gardes-du-corps courent au travers: nous nous dispersons dans la boue; et l'on sent bien quel exces de rage durent eprouver nos compagnons, qui pensaient qu'avec nous ils avaient plus de droit de se presenter. Nous nous rallions et nous avancons ainsi vers le chateau. Nous trouvons, ranges sur la place, les gardes-du-corps, le detachement de dragons, le regiment de Flandre, les gardes-Suisses, les invalides et la milice bourgeoise de Versailles. Nous sommes reconnus, recus avec honneur; nous traversons les lignes, et l'on a beaucoup de peine a empecher la foule qui nous suivait de s'introduire avec nous. Au lieu de six femmes auxquelles j'avais promis l'entree du chateau, il fallut en introduire douze."

Une narration royaliste appelle ces femmes des creatures sans nom; elles en avaient un: la Faim.

Quelques aristocrates, meles au tumulte, profitent de la circonstance pour tenter le peuple.

--Si le roi, lui dit-on, recouvrait toute son autorite, la France ne manquerait jamais de pain.

Les femmes repondent a ces insinuations perfides par des injures.

--Nous voulons du pain, ajoutent-elles, mais non pas au prix de la liberte.

Dégageons, à ce propos, un fait général: ce n'est pas le besoin qui a été le nerf le plus énergique des actes révolutionnaires; c'est le devoir. La disette ne figure qu'en seconde ligne dans les causes qui déterminèrent l'expédition du 5 octobre. Sans doute le pain manquait; parmi les femmes qui étaient là, un grand nombre n'avaient pas mangé depuis trente heures: mais si l'instinct seul de la conservation avait parlé, se seraient-elles exposées, sur la place d'Armes, à être étouffées entre les chevaux? Dans cette cohue, sous la pluie, il y en avait qui étaient grosses ou incommodes, elles n'en suivaient pas moins le courant; d'autres étaient jeunes, jolies, et ne souffraient pas beaucoup de la disette; des musiciennes avec des tambours de basque, des chanteuses, des artistes, des modèles, quelques-unes un peu follement vêtues, allaient et venaient dans les groupes. C'étaient les plus animées contre la cour et les gardes-du-corps. Qui les lançait ainsi sur le pavé de Versailles, entre les sabres et les mousquetons? L'instinct du bien public, le dévouement à un ordre d'idées qu'elles ne comprenaient pas très-nettement, mais qu'elles devinaient par le cœur.

Au peuple de Paris, il fallait du pain sans doute; mais il lui fallait aussi la Constitution, la parole vivante.

Cependant Louis XVI est de retour au château. Suivons les femmes chez le roi: elles entrent. Louison Chabry, piquant orateur en bonnet fin et en fichu de soie, est chargée de présenter au roi les doléances des Parisiens. Pour tout exorde, la voilà qui s'évanouit. Louis XVI se montre fort touché. Il fait secourir la pauvre enfant, promet de veiller à l'état des subsistances. En se retirant, Louison veut baiser la main du roi; mais celui-ci avec bonté:

--Venez, mon enfant, vous êtes assez jolie pour qu'on vous embrasse.

Les femmes ont la tête perdue; elles sortent en criant: Vive le roi et sa maison! La foule qui attend sur la place, et qui n'a pas vu le roi, se montre très-éloignée de partager leur enthousiasme. On les accuse de s'être laissées gagner pour de l'argent. Quelques-unes passent déjà leur jarretière au cou de Louison pour l'étrangler. Babet Lairot, une autre jeune fille, ainsi que deux gardes-du-corps, interviennent et la délivrent.

La garnison de Versailles était toujours sous les armes. Les soldats du régiment de Flandre et les dragons inspiraient des inquiétudes. Les femmes se jettent sans frayeur parmi eux, les enlacent.

--Ton nom?

--Citoyenne.

--Le tien?

--Français.

On s'entend. Les jolies mains des Parisiennes jouent avec les armes, caressent les chevaux des cavaliers. Le soldat est pris; il s'excuse d'avoir assisté au fameux banquet.

--Nous avons bu, dit-il, le vin des gardes-du-corps; mais cela ne nous engage en rien; nous sommes à la nation pour la vie; nous avons crié Vive le roi! comme vous le criez vous-mêmes tous les jours: rien de plus.

Les femmes approuvent:

--Mais enfin, tirerez-vous sur le peuple, sur vos freres?

Pour toute reponse, les soldats lancent leurs baguettes dans les fusils, et les font sonner, montrant ainsi que leurs armes ne sont point chargees. Quelques-uns offrent meme de leurs cartouches aux plus jolies.

La soiree etait noire et pluvieuse. Lafayette arrive avec la milice bourgeoise; d'Estaing, commandant de la place, donne l'ordre aux troupes de se retirer. Les gardes-du-corps executent leur retraite; mais les tenebres, la foule compacte, et une vieille rancune aussi les poussant, ils tirent ca et la quelques coups de feu. Sans cette malheureuse provocation, le sang n'eut pas coule dans Versailles. Les gardes devaient preter, le lendemain, serment a la nation et prendre la cocarde tricolore. Leur horrible imprudence perdit tout. L'irritation gagna aussitot de proche en proche; la nuit etait chargee de tenebres et de mauvais conseils. Au chateau, la reine voulait entrainer le roi dans une fuite qu'elle lui montrait comme le chemin du triomphe. Dans la ville, la multitude fatiguee, mouillee, campee au hasard, revait a l'attaque nocturne des gardes-du-corps. Ce demi-sommeil couvrait des coleres.

C'est cette nuit-la qu'au dire des royalistes Lafayette dort contre son roi.--Le fait est qu'il dort.

Les idees se materialisent dans les institutions, les institutions dans les edifices. Le palais de Versailles, c'etait l'image grandiose d'une monarchie absolue; c'etait Louis XIV n'ayant plus d'ennemis a craindre; mais ce chateau ouvert de tous cotes ne pouvait pas tenir devant la Revolution.

[Illustration: Un homme fut tue par les gardes-du-corps.]

Des la pointe du jour, le peuple se repand dans les rues. Il apercoit un garde-du-corps a une des fenestres de l'aile droite du chateau; huees, provocations, defis; un coup de fusil part; un jeune volontaire tombe dans la cour.

Qui a tire? c'est le garde-du-corps. Le peuple, bouillant de colere, se precipite: la grille est escaladee, le chateau envahi. On cherche partout le coupable. Des forcenes--d'autres disent des voleurs--profitent de la circonstance pour s'introduire plus avant dans les riches appartements. La reine avertie fuit toute tremblante et a demi vetue chez le roi. Les gardes-francaises arrivent, et poussent devant leurs baionnettes toute cette foule, qui se retire en tumulte: le chateau est evacue; deux gardes-du-corps ont ete massacres pendant l'attaque. Tout a coup le cri de _Grace! Grace!_ succede a cet acces de fureur. Silence! voici le roi au balcon.

A cette vue, un cri immense, un seul, s'eleve, comme par inspiration, de toute cette masse d'hommes: _Le roi a Paris! Le roi a Paris!_ Louis XVI hesite; une oppression violente arrete sa voix. "Mes enfants, dit-il enfin, vous me demandez a Paris; j'irai, mais a condition que ce sera avec ma femme et mes enfants." On applaudit: le cri de _Vive le roi_ frappe mille fois les airs. La reine parait, a son tour, au balcon: Lafayette la conduit et lui baise respectueusement la main.

Alors le peuple, pour la première fois: *«Vive la reine!»* La paix était faite; non pas encore: Lafayette paraît une seconde fois avec un garde-du-corps, au chapeau duquel il attache sa cocarde. Le peuple s'écrie: *«Vivent les gardes-de-corps!»* [Note: Au même moment, le peuple embrasse les gardes-du-corps qu'il tient prisonniers dans la cour de Marbre. "En les arrêtant, raconte Loustalot, plusieurs gardes nationaux avaient reçu leurs épées, et leur avaient par égard présentée la leur. Les gardes-du-corps, rassemblés sur la place d'Armes, prêtent le serment national; alors on veut leur rendre leurs épées dont la poignée est d'un plus grand prix que celle de la garde nationale; plusieurs de ces messieurs la refusent et demandent comme une grâce de marcher indistinctement dans les rangs, tandis que le roi se rendrait à Paris."] Tout est pardonné.

On a voulu rattacher aux événements des 5 et 6 octobre certaines manœuvres odieuses: quelques historiens attribuent les violences commises dans le château à la faction du duc d'Orléans, cet ambitieux vulgaire qui n'osa jamais ni le crime ni la vertu. Il est possible qu'une autre main travaillât dans l'ombre. Quoi qu'il en soit, cette manifestation populaire fut féconde en résultats. Les deux journées détruisirent les anciens usages, autour desquels se ralliaient les intrigues de l'aristocratie. Malgré la Révolution, l'étiquette du règne de Louis XIV s'était toujours maintenue à Versailles. Les journées des 5 et 6 octobre dispersèrent la cour; le 10 août détronera la royauté.

La famille royale partit pour Paris, escortée de toute cette cohue naguère menaçante, à présent joyeuse. Les femmes criaient en chemin: "Nous amenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron." Dans leur naïveté, elles croyaient que tenir le roi, c'était avoir trouvé les moyens de se procurer du pain. La marche fut lente. Louis XVI alla coucher le soir même au château des Tuileries. En le plaçant au milieu de son peuple, on s'imaginait avoir soustrait le roi aux intrigues et aux mauvaises influences de son entourage.

Les 5 et 6 octobre furent les journées des femmes de Paris. Le sentiment venait en aide à la raison. Ce qui rendit la Révolution irrésistible, c'est que, dans les plis de son drapeau, elle enveloppait toutes les souffrances, toutes les faiblesses, toutes les misères, allégées par l'espoir d'un avenir meilleur.

VIII

L'Assemblée nationale à Paris.--Ses travaux.--Régénération des mœurs.--Un assassinat.--Le marc d'argent.--Le docteur Guillotin.--Opinion de Marat sur la peine de mort.--Robespierre grandit.

Les événements qui venaient de s'accomplir à Versailles, cette émeute de femmes, la majesté royale forcée dans ses derniers retranchements, le roi gardé à vue, tout cela jeta la stupeur dans les rangs de l'aristocratie. Les courtisans prirent aussitôt le parti des lâches, la fuite. Les demandes de passeports affluaient. La portion de l'Assemblée nationale qui se rattachait aux intrigues du château partagea les mêmes alarmes. Lally-Tollendal et Mounier s'exilèrent; la ville était, au contraire, livrée à la joie: l'abondance parut renaître; la cour avait

laisse tomber son faste; la curiosité des habitants se portait en masse au jardin des Tuileries, devant ce beau palais si longtemps inhabité, ou maintenant errait l'ombre d'une monarchie expirante. Louis XVI et Marie-Antoinette témoignaient une extrême répugnance à fixer leur séjour dans la capitale. Il fallut pourtant s'y résoudre. L'Assemblée suivit aussitôt le roi à Paris. Les députés se réunirent les premiers jours dans la chapelle de l'archevêché.

"On les eut pris, raconte Barère, pour un concile ou un synode plutôt que pour une assemblée politique, en jetant les yeux sur les banquettes et les ornements de la salle des séances."

C'était, en effet, le concile de la raison humaine au XVIII^e siècle.

L'Assemblée siégea ensuite dans la salle de l'ancien manège des Tuileries. Cette nouvelle résidence favorisait les communications avec le château; l'Assemblée et le roi formaient alors, dans les idées constitutionnelles, les deux moitiés du souverain.

La classe moyenne avait intérêt à croire la Révolution terminée: elle venait de prendre dans l'État toute la place que la défaite de l'aristocratie avait laissée vide. Ici se dressa, entre le vainqueur et le vaincu, un nouveau réclamant qu'on n'attendait pas, le peuple.

La bourgeoisie avait bien voulu du peuple pour prendre la Bastille et pour porter un coup mortel à la domination de la cour; mais, à présent que le succès était obtenu, elle refusait de partager les fruits de la victoire. On se sert, en pareil cas, d'un mot qui couvre tous les envahissements: l'ordre. La bourgeoisie voulait modérer la Révolution pour l'organiser à son profit. L'Assemblée nationale, ou le Tiers était en majorité, commença par diviser la nation en deux classes de citoyens, les uns actifs, les autres qui ne l'étaient point. Les citoyens actifs faisaient partie de la garde nationale, étaient pourvus de droits et de fonctions politiques; les autres non. Le pays actif -- nous dirions maintenant le pays légal -- ne songea plus des lors qu'à se constituer. La réaction bourgeoise s'annonça en outre par une loi contre les rassemblements, connue sous le nom de loi martiale. Comme toujours, on se servit d'un prétexte pour justifier les mesures contre-révolutionnaires.

Le boulanger François venait d'être injustement massacré par des furieux; [Note: Ici des détails d'une férocité révoltante. On force un autre boulanger qui passait dans la rue à donner son bonnet; on en couvre la tête coupée du malheureux François, qui est ensuite portée de boutique en boutique, pesée dans des balances. Sa jeune femme, enceinte de trois mois, accourt: des monstres lui présentent cette tête à baiser, la malheureuse tombe évanouie, le visage baigné de sang. Son enfant meurt dans son sein.--François avait sa boulangerie près de l'Archevêché où l'Assemblée nationale tenait encore ses séances. Un assez grand nombre de pains saisis chez lui firent croire à un système d'accaparement.] une vengeance particulière, plus encore que la faim, l'impitoyable faim, nous semble avoir déterminé les circonstances atroces d'un tel meurtre.

La vérité est qu'une bande très-peu nombreuse de malfaiteurs trempa les mains dans ce sang. La presse démocratique n'eut qu'une voix pour flétrir un si lâche assassinat.

"Des Français! des Français!... s'écriait Loustalot; non, non, du tels

monstres n'appartiennent a aucun pays; le crime est leur element, le gibet leur patrie."

On ne saurait evidemment rattacher un acte semblable ni au peuple, ni a aucun des partis qui agitaient alors la Revolution: c'est le fait d'une poignee de miserables.

Est-il vrai, d'ailleurs, que, depuis la chute du regime absolu, Paris fut livre au brigandage et a l'assassinat?

Au contraire; les proprietes se defendaient elles-memes par la saintete du droit. Il existait une veritable conspiration generale contre les vices, les principes de la Revolution avaient moralise toutes les classes de la societe. Quoiqu'il y eut tres-peu de police, les desordres avaient diminue. Ecoutons le plus lu des journaux de cette epoque:

"Les cabriolets, dit-il, n'ecrasent plus personne; messieurs les aristocrates ne rossent plus leurs creanciers; on entend tres-peu parler de vols, et les inspecteurs des filles publiques n'enlevent plus des filles de treize ans des bras de leurs meres pour les conduire dans le lit d'un lieutenant de police."

Cette reforme morale contrastait singulierement avec les iniquites de l'ancien regime que la presse revelait de jour en jour. Au moment ou le soleil de la monarchie vint a decliner, les abus des hautes fonctions qui l'entouraient projeterent une ombre plus grande, *_altis de montibus umbrae_*. Le *_Livre rouge_* devoila le scandale des pensions.

"L'incomparable Pierre Lenoir, raconte Camille Desmoulins, s'etait cree des pensions sur les huiles et sur les suifs, sur les boues et sur les latrines: toutes les compagnies d'escrocs, tous les vices et toutes les ordures etaient tributaires de notre lieutenant de police, qui, par sa place, aurait du etre *_magister morum_*, le gardien des moeurs; enfin il avait su mettre la lune a contribution et assigner a une de ses femmes une pension connue sous le nom de *_pension de la lune_*. Je sais un ministre qui a signe a sa maitresse une pension de 12 000 livres, dont elle jouit encore, sur l'entreprise du pain des galeriens."

A ces enormites, la democratie naissante opposait la regeneration des moeurs, la diminution des delits. En verite, le moment etait mal choisi pour jeter le blame et l'injure a la face d'une population si raisonnable.

Robespierre s'eleva energiquement contre le projet de loi qui separait la nation en deux groupes; l'un exerçant tous ses droits politiques, l'autre exclu de toute participation aux affaires de l'Etat. Il parla aussi contre la loi martiale.

"Les deputes de la Commune, dit-il, vous demandent du pain et des soldats, pourquoi? pour repousser le peuple, dans ce moment ou les passions, les menees de tout genre cherchent a faire avorter la Revolution actuelle."

Cet homme avait la sagesse de ramener toujours la discussion aux principes. Il echoua, quoique la raison et la justice fussent de son cote. La these qu'il soutenait plut peut-etre a Caton, mais elle deplut aux dieux de l'Assemblée nationale. La promulgation de la loi martiale se fit avec un grand appareil et au son des trompettes. Cette ceremonie

avait quelque chose d'imposant, mais aussi de triste et de lugubre: elle dura depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Des hommes revêtus d'un costume antique et étrange, en manteau, à cheval, suivis et précédés de soldats, de tambours, s'arrêtèrent sur toutes les places, et firent la lecture du décret, à haute voix. Loin de calmer les habitants, une telle lecture, ce cortège théâtral, laissèrent dans les quartiers de la ville un profond sentiment de colère et d'impatience. Quant à la force armée, sans discipline, il est vrai, mais toujours victorieuse, qu'on avait lancée deux fois, depuis l'ouverture des États généraux, sur la prérogative royale, il n'était plus question maintenant que de l'anéantir. On venait, solennellement et brusquement, de licencier le peuple. L'irritation de la masse des citoyens fit craindre un mouvement insurrectionnel. La cour et la municipalité s'approprièrent à se servir de la loi martiale avant que les vingt-quatre heures fussent écoulées. Il suffisait de trois sommations, après lesquelles le canon d'alarme devait être tiré, le drapeau rouge arboré sur l'Hotel de Ville. Le maire marchait alors en tête de la force armée, et adressait aux groupes d'une voix haute et solennelle cet avertissement:

--_On va faire feu! que les bons citoyens se retirent!_

Le parti démocratique voyait avec horreur cette violation de la souveraineté du peuple. À ses yeux, il ne pouvait y avoir deux classes de citoyens. La nation étant indivisible, elle devait être admise tout entière à l'exercice de ses droits politiques.

La garde nationale était composée de citoyens appartenant à la classe moyenne. Aussi commençait-elle à devenir suspecte.

"Voici, s'écrie l'un des journaux du temps, tout le système qui convient à la France: la nation ne peut être assurée de sa liberté civile et politique qu'autant que les forces militaires, entre les mains des citoyens, formeront la balance des forces de l'armée... On voit à quoi tient l'existence de cette garde nationale, si brillante dès son aurore, et à laquelle je ne connais qu'un défaut, c'est qu'elle ne comprend pas la totalité des habitants qui sont en état de porter les armes."

La distinction de citoyens actifs et de citoyens passifs revoltait les sincères partisans de la doctrine du Contrat social; être, c'est agir; voilà donc plusieurs millions d'hommes rejetés, de par la loi, dans le néant. Toute restriction imposée à la volonté générale des citoyens limitait l'esprit même des institutions nouvelles. Quelques districts de Paris réclamèrent, au nom de ces principes, contre la loi martiale: Danton plaida aux Cordeliers la cause de ces gens de rien, que la Révolution avait promis de rendre à l'existence civile. La doctrine de la souveraineté nationale, à laquelle se ralliaient les démocrates sincères, n'était autre chose que le sens commun, ou, en d'autres termes, le consentement universel appliqué à la politique.

L'Assemblée nationale continuait à discuter, et le compte rendu de ses séances retentissait d'un bout à l'autre du pays. Après de longs débats, elle fixa les conditions d'éligibilité. La capacité politique fut évaluée à un marc d'argent, c'est-à-dire à huit écus de six livres trois dixièmes. Prieur de la Marne proposa un amendement:

"Substituez, dit-il, la confiance au marc d'argent."

Mirabeau appuya.

"Je demande la priorite pour l'amendement de M. Prieur, parce que, selon moi, il est le seul conforme au principe."

Rejete.

Robespierre fit entendre quelques verites incontestables.

"Rien n'est plus contraire, dit-il, a votre declaration des droits, devant laquelle tout privilege, toute distinction, toute exception doivent disparaitre. La Constitution etablit que la souverainete reside dans le peuple, dans tous les individus du peuple. Chaque individu a donc droit de concourir a la loi par laquelle il est oblige, et a l'administration de la chose publique qui est la sienne. Sinon il n'est pas vrai que tous les hommes soient egaux en droits, que tout homme soit citoyen."

L'orage du sentiment public eclata surtout dans les journaux.

"Il n'y a qu'une voix dans la capitale, s'ecriait l'incendiaire Camille Desmoulins, il n'y en aura qu'une dans les provinces contre le decret du marc d'argent: il vient de constituer en France un gouvernement aristocratique, et c'est la plus grande victoire que les mauvais citoyens aient remportee a l'Assemblee nationale. Pour faire sentir toute l'absurdite de ce decret, il suffit de dire que J.-J. Rousseau, Corneille, Mably, n'auraient pas ete eligibles... Pour vous, o pretres meprisables, o bonzes fourbes et stupides, ne voyez-vous pas que votre Dieu n'aurait pas ete eligible? Jesus-Christ, dont vous faites un Dieu dans les chaires, dans la tribune, vous venez de le releguer parmi la canaille! et vous voulez que je vous respecte, vous, pretres d'un Dieu proletaire et qui n'etait pas meme un citoyen _actif_! Respectez donc la pauvrete qu'il a ennoblie. Mais que voulez-vous dire avec ce mot de _citoyen actif_ tant repete? Les citoyens actifs, ce sont ceux qui ont pris la Bastille; ce sont ceux qui defrichent les champs, tandis que les faineants du clerge et de la cour, malgre l'immensite de leurs domaines, ne sont que des plantes vegetatives, pareils a cet arbre de votre Evangile qui ne porte point de fruits et qu'il faut jeter au feu."

Marat, Condorcet, Loustalot, attaquaient le marc d'argent avec moins de verve que Camille, mais avec la meme aprete de raisonnements; ils y voyaient tous le germe d'une feodalite nouvelle, un corps electoral privilegie.

Au milieu de l'agitation de la presse, l'Assemblee nationale poursuivait ses travaux.

Le docteur Guillotin vint lire a l'une des seances un long discours sur la reforme du Code penal. Cette question preoccupait deja les esprits; car l'echafaudage de la vieille Themis venait de s'ecrouler.

L'orateur proposa d'etablir un seul genre de supplice pour tous les crimes qui entrainent la peine de mort, et de substituer au bras du bourreau l'action d'une machine. Il vantait fort les avantages de ce nouveau systeme d'execution.

"Avec ma machine, dit gravement M. Guillotin, je vous fais sauter la tete en un clin d'oeil et vous ne souffrez point."

L'Assemblée se mit à rire.--Combien parmi ceux qui avaient ri devaient plus tard faire l'épreuve du fatal couperet!

La philanthropie du docteur Guillotin obtint du succès dans le monde: une machine qui vous tue sans vous faire souffrir, sans même vous laisser le temps de dire merci, quel progrès! Mais les hommes destinés à former un jour le parti de la Montagne étaient d'un autre avis; il ne s'agissait pas tant, d'après eux, de perfectionner l'instrument du supplice que d'abolir la peine de mort. Marat, dans son Plan de législation, avait déjà fait entendre sur ce sujet le langage de la raison et de l'humanité.

"C'est une erreur de croire, disait-il, qu'on arrête toujours le méchant par la rigueur des supplices: leur image est sitôt effacée!... L'exemple des peines modérées n'est pas moins reprimant que celui des peines outrées, lorsqu'on n'en connaît pas de plus grandes. En rendant les crimes capitaux, on a prétendu augmenter la crainte du châtiment, et on l'a réellement diminuée. Punir de mort, c'est donner un exemple passager, et il en faudrait de permanents. On a aussi manqué le but d'une autre manière: l'admiration qu'inspire le mépris de la mort que montre un héros expirant, un malfaiteur souffrant avec courage, inspire ce même mépris aux scélérats déterminés... Pourquoi donc continuer, contre les cris de la raison et les leçons de l'expérience, à verser sans besoin le sang d'une foule de criminels. Ce n'est pas assez de satisfaire à la justice, il faut encore corriger les coupables. S'ils sont incorrigibles, il faut tourner leur châtiment au profit de la société. Qu'on les emploie donc aux travaux publics, aux travaux dégoûtants, malsains, dangereux."

Robespierre et les plus inflexibles parmi les hommes de 93 avaient commencé par réclamer l'abolition de la peine de mort et des peines infamantes. Comment donc se fait-il, dira-t-on, qu'ils aient demandé plus tard la tête des grands coupables envers la nation? C'est qu'à tort ou à raison ils regardaient les crimes politiques comme indignes de toute pitié, et que la Révolution étant pour la France une question de vie ou de mort, ils crurent pouvoir s'affranchir des règles du droit commun. "Le salut du peuple, a dit un ancien, est la loi suprême." Nous apprécierons cette doctrine dans le cours de l'ouvrage.

La motion du docteur Guillotin eut, en définitive, un grand résultat: elle introduisit dans la loi l'égalité du supplice quels que fussent le rang et l'état du coupable. "Le criminel, ajoutait l'article 2, sera décapité; il le sera par l'effet d'un simple mécanisme." C'est ainsi qu'on désignait alors la guillotine.

Cette invention témoignait du moins d'un certain adoucissement dans les mœurs: la société n'osait plus tuer l'homme officiellement par le ministère de son semblable; elle employait pour cette horrible tâche quelque chose de sans cœur et sans entrailles, une machine insensible, aveugle, brutale comme la destinée. Désormais le bras qui frappe se cache pour donner la mort; le couteau est censé avoir tout fait. Grâce à cet appareil fatal, le bourreau n'est plus une conscience, c'est la force. La Révolution avait réellement remué la nature humaine dans ses profondeurs. La compassion envers le malheur s'était accrue. Les anciens supplices, si cruels, si prolongés, semblaient presque aussi coupables que les crimes mêmes; ils les faisaient naître quelquefois en mettant sous les yeux de la multitude des tableaux hideux et des exemples de férocité légale. "C'est, disait Lousstalot, parce que M. le

president, M. le prevot et M. le lieutenant-criminel assassinent dans les formes une douzaine de personnes tous les ans, que le peuple a assassiné Foulon et Bertier." Les bons citoyens reconnaissent l'importance d'humaniser le peuple par un Code penal moins severe. La Vieille Themis etait jugee a son tour; et si l'echafaud lui-meme ne s'ecroula pas sous la malediction publique, ce fut plutot alors la faute des royalistes que celle des revolutionnaires. La reforme politique sonna le reveil de la conscience humaine: les sensibles, les doux, les misericordieux s'elevaient, au nom de la justice, contre un regime de sang qui avait dure des siecles.

La reaction bourgeoise encourageait, sans le vouloir, les manoeuvres de l'aristocratie. Il paraissait chaque jour des brochures sans nom d'auteur, ou l'on ne revenait pas de l'audace du parti philosophique, qui avait ose mettre l'Assemblée nationale entre le roi et le pays. Ces ecrivains anonymes menacaient la France d'un retour aux anciennes institutions. "Tu nous cites toujours _la nation, la nation!_ Ignorez-tu que notre gouvernement est monarchique, que le roi a le droit de dissoudre les Etats, et que c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux?" L'opinion publique, de son cote, ne laissait echapper aucune circonstance pour fletrir les intrigues de la cour et des courtisans. Je ne parlerais pas du _Charles IX_ de M.-J. Chenier, si cette piece n'avait ete un veritable evenement politique lors de son apparition sur le theatre. Elle avait rencontre mille obstacles pour arriver a la scene: le succes fut orageux. C'etait tout un passe de notre histoire que le public, ce soir-la, ecrasait, aneantissait, en quelque sorte, sous les trepignements de l'enthousiasme. "Des allusions

frequentes et faciles a saisir, dit un critique du temps, toutes les grandes maximes dont notre esprit se nourrit depuis six mois mises en vers, voila le secret du succes de cette piece. Elle fait execrer le despotisme ministeriel, les intrigues feminines des cours; elle prouve la necessite de mettre un frein aux volontes d'un roi, parce qu'il peut etre ou faible ou cruel; elle apprend que le clerge et l'Etat ne sont pas la meme chose: elle est utile, tres utile dans le moment." La Revolution venait de trouver son poete. M.-J. Chenier melait a la passion du beau l'amour de la patrie regenee.

[Illustration: Le club des Cordeliers.]

L'Assemblée nationale semblait sommeiller: cette imposante reunion de talents, telle que le monde n'en a jamais vu, se troublait dans la confusion meme de ses lumieres.

Une chose manquait a ces hommes, la foi: ils marchaient au milieu de l'orage sur une mer soulevee par la tempete et de temps en temps ils se sentaient faiblir; le decouragement s'emparait de leur ame.

Un seul etait fort comme le peuple: il croyait a la justice de la cause dont il avait embrasse la defense. Cet homme etait Robespierre. Ne dans la ville d'Arras, le 6 mai 1758 [Note: Il paraît que la maison ou il naquit est encore debout. On lit dans l'excellente _Histoire de Robespierre_ par Ernest Hamel: "A quelques pas de la place de la Comedie, a Arras, dans la rue des Rapporteurs, qui debouche presque en face du theatre, on voit encore, gardant fidelement son ancienne empreinte, une maison bourgeoise de severe et coquette apparence. Elevee d'un etage carre et d'un second etage en forme de mansarde, elle prend jour par six fenetres sur la rue, sombre et etroite comme presque toutes les rues des vieilles villes du moyen age..."] il perdit sa mere

lorsqu'il n'avait encore que sept ans. Quelque temps apres, son pere, avocat au conseil d'Artois, mourut de chagrin. A neuf ans, Maximilien etait orphelin avec deux freres et une soeur; sa famille l'envoya suivre les cours du college d'Arras. Doue d'une memoire heureuse et d'un gout tres prononce pour l'etude, il se trouva bientot a la tete de sa classe. Ses maitres le regardaient comme un bon eleve, seulement un peu concentre en lui-meme. Apres tout, les succes d'ecole ne prouvent rien, et les parents sont trop souvent decus par ces fleurs precoces de l'intelligence. Maximilien eut bientot appris tout ce qu'on enseignait au college d'Arras; pour aller plus loin, il lui fallait changer de milieu, entrer dans l'Universite de Paris; mais ou trouver de l'argent pour payer sa pension? Il existait alors dans la capitale de l'Artois une abbaye celebre, l'abbaye de Saint-Waast, qui disposait de quatre bourses au college Louis-le-Grand. A la sollicitation des parents et des amis du jeune Robespierre, l'evêque du diocese, M. de Conzie, obtint l'une de ces bourses pour son protege. En 1769, Maximilien vint donc a Paris.

L'instruction du college Louis-le-Grand devait beaucoup elargir la sphere de ses idees. Les souvenirs de l'antiquite grecque et romaine exercaient alors une grande influence sur l'esprit de la jeunesse. Robespierre redoubla d'ardeur au travail. Deux de ses camarades etaient Camille Desmoulins et Freron, l'Orateur du peuple.

Les etudes classiques etant terminees, Robespierre se livra tout entier a l'etude du droit; son pere lui avait trace le chemin du barreau; a vingt-quatre ans, il fut recu avocat.

De tous les grands ecrivains et philosophes du XVIIIe siecle, celui que Maximilien admirait le plus etait J.-J. Rousseau. Il professait pour l'auteur du Contrat social et de l'Emile une sorte de culte. Un beau jour il se rendit a Ermenonville et frappa, le coeur serre d'emotion, a la porte de l'ermitage. Que se passa-t-il dans cette entrevue? [Note: "Nul ne le sait," repond M. Ernest Hamel auquel nous devons le recit de cette anecdote.] Rousseau etait alors vieux, casse, melancolique, ne sachant guere a qui il parlait ni ce que deviendrait plus tard ce jeune homme; il etait a coup sur tres loin de se douter qu'il avait devant les yeux le plus fervent et le plus redoutable de ses disciples, celui qui, arme du glaive de la terreur, devait appliquer un jour ses doctrines et mourir sur l'echafaud.

Robespierre revint dans sa ville natale ou il s'etablit comme avocat. [Note: "Ce jeune homme, avait ecrit Ferriere a l'un de ses amis, n'est pas ce que vous pensez. Ses succes de college vous ont trompe. Il ne fera jamais plus que ce qu'il a fait; il ne saura jamais plus que ce qu'il sait. Sa tete n'est point bonne; il a peu de sens, nul jugement. Il est depourvu de toute disposition non-seulement pour le barreau, mais encore pour tout exercice d'esprit. Ne le laissez point a Paris." Evidemment Ferriere l'avait mal juge.] Une occasion lui permit de sortir de l'obscurite. Franklin avait mis a la mode les paratonnerres; mais cette merveilleuse invention rencontrait plus d'un obstacle dans les prejuges des devotes et les tenebres de l'ignorance. Un riche habitant de Saint-Omer avait fait elever sur sa maison une de ces pointes de fer. Une dame voulut le contraindre a renverser "la machine", sous pretexte qu'un tel appareil mettait en danger les maisons du voisinage. De la, proces. L'affaire fit beaucoup de bruit. Une emeute eclata presque dans la ville. Tout l'Artois prit parti dans la querelle, les uns pour, les autres contre le paratonnerre. Robespierre plaida en faveur de celui qui avait inaugure a Saint-Omer

la decouverte de Franklin, defendit fermement la cause de la science et les vrais interets de la securite publique. Il gagna son proces. Cet esprit intrepide avait bien quelque chose a demeler avec la foudre.

Robespierre etait avocat; mais il etait aussi homme de lettres et membre de l'Academie d'Arras. Son Eloge de Gresset (1788) montre qu'il aimait alors la poesie legere. La Revolution l'entraina bientot vers des sujets plus graves. A la veille des elections, il ecrivait une Adresse aux Artesiens sur la necessite de reformer les Etats d'Artois. Envoye par le Tiers a l'Assemblee nationale, il monta plusieurs fois a la tribune, parla en faveur de la liberte individuelle et de la liberte de la presse, demanda qu'a la nation seule appartint le droit d'etablir l'impot, combattit la loi martiale, s'eleva contre le marc d'argent et reclama l'application du suffrage universel; son langage etait clair et correct; ses raisons etaient peremptoires; mais a ses discours fort travailles manquait ce rayon qui illumine la parole des grands orateurs.

Jusqu'ici Robespierre s'etait fait surtout connaitre de la nation par une persistance inflexible dans sa ligne de conduite, une conviction austere qui resistait a toutes les epreuves, a tous les froissements de l'amour-propre blesse. Seul il plaide la cause de tous, la souverainete de la raison publique, l'unite de la famille humaine. Inaccessible aux passions de son auditoire, insensible aux murmures de toute une salle, il n'ecoute jamais que son idee. Sa parole, son geste se degagent peniblement; on sent en lui l'effort de l'intelligence qui souleve le couvercle d'une compression enorme. Rien n'echappe a sa penetration obstinee. Merlin de Thionville racontait que, pendant les seances, Robespierre faisait usage de deux paires de lunettes; les verres de l'une lui servaient a distinguer les objets eloignes, les autres etaient pour les objets rapproches. C'est aussi a l'aide d'un double point de vue que son esprit fut a meme de suivre les faits qui se passaient a courte distance, tout en appreciant, dans le lointain, les causes et les consequences probables des evenements.

Mirabeau disait de lui: "Cet homme ira loin, car il croit tout ce qu'il dit."

Laissons-le donc grandir dans la lutte et dans la tempete.

IX

Apparition des clubs.--Les Jacobins.--Les Cordeliers.--Poursuites exercees contre les journaux democratiques.--Marat raconte par lui-meme.--Favras.--Les biens de l'Eglise.--Projets des emigres.--L'Ami du peuple.--Abolition des titres de noblesse.--Opinion de Marat a cet egard.--Division de la France en 83 departements.--Les juifs, les protestants et les comedians.

Quelques deputes bretons avaient forme un club a Versailles, apres la seance royale du 23 juin: on y admit Sieyes, les Lameth, le duc d'Aiguillon, Duport et quelques autres deputes. Quand la representation nationale se fut transportee a Paris, le club Breton choisit, pour tenir ses seances, le couvent des Jacobins, dans la rue Saint-Honore. On y preparait la discussion des matieres qui devaient etre soumises,

le lendemain, a la deliberation de l'Assemblee. "La liste des membres de ce club, dit l'abbe Gregoire qui en faisait partie, etait ornee de noms recommandables, et ses seances etaient un cours de saine politique."

En avant de la nation et de la plupart des deutes, il eclairait la marche des idees revolutionnaires. Quand une proposition etait de nature a effaroucher l'Assemblee, on commencait par lui ouvrir l'entree du club des Jacobins, ou elle faisait, pour ainsi dire, antichambre, en attendant que l'heure fut venue de se presenter au congres de la nation. Ce club n'avait, comme on voit, en 1790, ni l'influence orageuse ni le caractere exclusif qu'il acquit dans la suite.

Une reunion bien autrement bruyante, originale et curieuse etait celle qui siegeait au district des Cordeliers. De meme que le club des Jacobins, celui des Cordeliers devait son nom a un ancien couvent de moines, dans lequel les reunions populaires avaient succede aux exercices religieux. Si les murs, comme on dit, ont des oreilles, ils devaient bien s'etonner a chaque fois que les mots de liberte, progres, souverainete nationale, Revolution, retentissaient dans la salle.

Nul autre qu'un temoin oculaire et un grand artiste ne pouvait dessiner la physionomie de ce club qui joua un si grand role dans l'histoire de la Revolution Francaise.

"La sonnette du district des Cordeliers, dit Camille Desmoulins, cet enfant perdu de la basoche, est, comme tout le monde sait, aussi fatiguee que celle de l'Assemblee nationale. Il y a quelquefois des seances que prolongent bien avant dans la nuit l'interet des matieres et l'eloquence des orateurs. Ce district a, comme le congres, ses Mirabeau, ses Barnave, ses Petion, ses Robespierre; _solemque suum sua sidera norunt_. Il ne lui manque que ses Malouet et J.-F. Maury. Depuis que j'etais venu habiter dans cette terre de liberte, il me tardait de prendre possession de mon titre honorable de membre de l'illustre district. J'allai donc, ces jours derniers, faire mon serment civique, et saluer les peres de la patrie, mes voisins. Avec quel plaisir j'ecrivis mon nom, non pas sur ces vieux registres de bapteme, qui ne pouvaient nous defendre ni du despotisme prevotal ni du despotisme feodal, et d'ou les ministres et Pierre Lenoir, les robins et les catins, vous effaiaient si aisement et sans laisser trace de votre existence, mais sur les tablettes de ma tribu, sur le registre de Pierre Duplain, sur ce veritable livre de vie, fidele et incorruptible depositaire de tous ces noms, et qui en rendrait compte au vigilant district. Je ne pus me defendre d'un sentiment religieux; je croyais renaître une seconde fois; comme chez les Romains mon nom etait inscrit sur le tableau des vivants dans le temple de la terre. Il me semblait voir le vieux Saturne dans Pierre Duplain, qui, en me couchant sur son registre, me debitait, avec la gravite d'un oracle, ces vers de Cyrano de Bergerac:

"Ces noms pour le tyran sont ecrits sur le cuivre;
Il ne dechire point les pages de mon livre."

"J'allais me retirer, continue l'amusant Camille, en remerciant Dieu, sinon comme Panglosse d'etre dans le meilleur des mondes, au moins d'etre dans le meilleur des districts possibles, quand la sentinelle appelle l'huissier de service, et l'huissier de service annonce au president qu'une jeune dame veut absolument entrer au senat.

"On croit que c'est une suppliante; et on pense bien que, chez des Français et des Cordeliers, personne ne propose la question préalable; mais c'était une opinante. C'était la jeune, la jolie, la célèbre Liegeoise, Theroigne de Mericourt. Tout en elle respire l'énergie, la grâce et la sensibilité. Elle s'avance avec un éclair dans les yeux; comme les pythonisses de l'antiquité qui avaient besoin, pour rendre leurs oracles, d'avoir les pieds sur un sol chargé d'influences volcaniques, elle s'inspire, montée sur une Révolution. A sa vue, l'enthousiasme saisit un membre du district; il s'écrie: "C'est la reine de Saba qui vient voir le Salomon des districts!"

"--Oui, reprend Theroigne, avec un petit accent liegeois qui donnait encore plus de charme et d'originalité à son discours, c'est la renommée de votre sagesse qui m'amène au milieu de vous. Prouvez que vous êtes Salomon; que c'est à vous qu'il était réservé de bâtir le temple, et hâtez-vous d'en construire un à l'Assemblée nationale: c'est l'objet de ma motion. Les bons patriotes peuvent-ils souffrir plus longtemps de voir le pouvoir exécutif logé dans le plus beau palais de l'univers, tandis que le pouvoir législatif habite sous des tentes, et tantôt aux Menus-Plaisirs, tantôt dans un Jeu-de-Paume, tantôt au Manege, comme la colombe de Noé qui n'a point où reposer le pied. La dernière pierre des derniers cachots de la Bastille a été apportée au pied du sénat, et M. Camus la contemple tous les jours avec ravissement, déposée dans ses archives. Le terrain de la Bastille est vacant; cent mille ouvriers manquent d'occupation: que tardons-nous? Hâtez-vous d'ouvrir une souscription pour élever le palais de l'Assemblée nationale sur l'emplacement de la Bastille. La France entière s'empressera de vous seconder; elle n'attend que le signal, donnez-le-lui; invitez tous les meilleurs ouvriers, tous les plus célèbres artistes; ouvrez un concours pour les architectes; coupez les cèdres du Liban, les sapins du mont Ida. Ah! si jamais les pierres ont dû se mouvoir d'elles-mêmes, ce n'est pas pour bâtir les murs de Thèbes, mais pour construire le temple de la Liberté. C'est pour enrichir, pour embellir cet édifice qu'il faut nous défaire de notre or, de nos pierreries: j'en donnerai l'exemple la première. On vous l'a dit, le vulgaire se prend par les sens; il lui faut des signes extérieurs auxquels s'attache son culte. Détournez ses regards du pavillon de Flore, des colonnades du Louvre, pour les porter sur une basilique plus belle que Saint-Pierre de Rome et que Saint-Paul de Londres. Le véritable temple de l'Éternel, le seul digne de lui, c'est le temple où a été prononcée la Déclaration des droits de l'homme. Les Français, dans l'Assemblée nationale, revendiquant les droits de l'homme et du citoyen, voilà sans doute le spectacle sur lequel l'Être Suprême abaisse ses regards avec complaisance."

Camille était ébloui.

"On conçoit, ajoute-t-il, l'effet que dut faire un discours si animé, et ce mélange d'images empruntées du récit de Pindare et de ceux de l'Esprit saint. Quand la fureur des applaudissements fut un peu calmée, plusieurs honorables membres discutèrent la motion, l'examinèrent sous toutes ses faces, et conclurent comme la préopinante, après lui avoir donné de justes éloges, qu'on nommât des commissaires pour rédiger l'arrêté et une adresse aux 59 districts et aux 83 départements. Sur la demande de mademoiselle Theroigne d'être admise au district avec voix consultative, l'Assemblée a suivi les conclusions du président, qu'il serait voté des remerciements à cette excellente citoyenne pour sa motion; qu'un canon du concile de Maçon ayant formellement reconnu que les femmes ont une âme et la raison comme les hommes, on ne pouvait

leur interdire d'en faire un si bon usage que la preopinante; qu'il sera toujours libre a mademoiselle Theroigne, et a toutes celles de son sexe, de proposer ce qu'elles croiraient avantageux a la patrie; mais que sur la question d'Etat, si mademoiselle Theroigne sera admise au district avec voix consultative seulement, l'Assemblée est incompetente pour prendre un parti, et qu'il n'y a pas lieu a deliberer."

Le district des Cordeliers avait pour president Danton, qui fut renomme quatre fois, malgre les efforts des royalistes. Cette presidence continuee donna l'eveil a la calomnie: le bruit se repandit qu'une telle election etait entachee de brigue. La susceptibilite des electeurs s'emut des accusations qu'on faisait courir. L'Assemblée tout entiere repondit par une deliberation qui fut communiquee aux 59 autres districts. On y declare "que la continuite et l'unanimité des suffrages ne sont que le juste prix du courage, des talents et du civisme dont M. d'Anton (je conserve l'orthographe du registre des Cordeliers) a donne les preuves les plus fortes et les plus eclatantes, comme militaire et comme citoyen. La reconnaissance des membres de l'Assemblée pour ce cheri president (textuel), la haute estime qu'ils ont pour ses rares qualites, l'effusion de coeur qui accompagne le concert honorable des suffrages a chaque reelection, rejettent bien loin toute idee de seduction et de brigue. L'Assemblée se felicite de posseder dans son sein un aussi ferme defenseur de la liberte, et s'estime heureuse de pouvoir souvent lui renouveler sa confiance."

Il y a des natures qui attirent et d'autres qui se laissent entrainer: Danton, lui, possedait une force d'attraction considerable. Le magnetisme de son regard, l'entrainement de sa parole et de son geste, etait irresistible. Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, l'aimaient comme un dieu, comme une maitresse. Un temperament sanguin et bouillant, une voix tonnante, une ame accessible a toutes les passions fortes, une energie quelquefois brutale, voila l'homme. Des scrupules, aucun: il allait droit devant lui comme le taureau furieux, abattant tout sous ses pieds. Sa large figure remontait aux races primitives. Dans cette grande campagne de l'esprit humain qu'on nomme la Revolution Francaise, il representait l'animation robuste du peuple, Hercule avec son eloquence pour massue. La Regence avait mis la corruption dans la noblesse, qui la transmit un instant aux classes inferieures et moyennes: les vices de Danton avaient le caractere des circonstances troublees au milieu desquelles il vecut; fougueux, emporte par ses instincts artistes, il aimait la vie gaie et facile. Il fut non-seulement un grand homme: il fut son epoque.

Le parti des moderes ne tarda point a s'engager dans une voie de poursuites contre les journaux: le district des Cordeliers devint alors la terre d'asile des ecrivains, le rempart de la liberte de la presse. Marat avait lance de terribles attaques contre le Chatelet,--un tribunal de sang qui ecrasait le moucheron et menageait l'elephant.--Le Chatelet venait, en consequence, de decerner un mandat d'amener contre l'Ami du peuple.

Laissons-le raconter lui-meme ses tribulations: "Un bon citoyen vint m'avertir qu'on allait m'enlever. Je passai chez un voisin, et, vingt minutes apres, je vis d'une croisee toute l'expedition.--A onze heures et demie s'avancerent au petit pas dans la rue de l'Ancienne-Comedie, par celle Saint-Andre, plusieurs detachements de huit hommes tres-peu eloignes les uns des autres. Apres le mot d'ordre donne a l'officier qui commandait le corps de garde qui est a ma porte, ses detachements s'y rassemblerent, et, lorsque le dernier fut arrive, ils en sortirent,

se firent ouvrir la porte cochere, se repandirent dans la cour, silencieusement et sur la pointe du pied, et se presenterent a la porte de mon appartement qu'ils trouverent fermee, puis ils descendirent a mon imprimerie, demanderent a mes ouvriers ou j'etais, prirent des renseignements sur ma personne, sur les endroits ou je pouvais me trouver, et enleverent plusieurs exemplaires de mon journal et d'une _Denonciation en regle contre le ministere des finances_, prete a paraitre. Ils avaient certainement a leur tete quelque espion bien au fait des personnes qui sont a mon service et des chambres qu'elles habitent. En montant l'escalier jusqu'au grenier, ils arriverent a la porte de ma retraite, et je les apercus par le trou de la serrure. Ensuite ils entrerent dans plusieurs pieces, firent d'exactes, mais d'inutiles recherches, et redescendirent dans la cour. Une demoiselle qui se trouvait chez le portier leur dit que j'etais sans doute dans mon ancien appartement, rue du Vieux-Colombier. Ils s'y rendirent tous a la fois, sans laisser un seul homme en arriere. Des qu'ils furent eloignes, je descendis dans la cour et j'appris qu'ils avaient presente au corps de garde un decret du Chatelet, portant ordre de m'enlever partout ou je serais. Cet ordre etait ecrit sur un chiffon de papier non timbre. Je quittai la maison et j'allai chercher un asile chez un ami de coeur. Le lendemain matin, plusieurs temoins dignes de foi vinrent m'avertir de ce qui s'etait passe rue du Vieux-Colombier. Ils avaient force la portiere de leur ouvrir mon appartement. Faches de ne rien trouver, on les a entendus dire: "_Ce b....., nous l'aurons mort ou vif._"

Marat aurait sans doute succombe dans sa lutte avec le Chatelet, si le district des Cordeliers ne fut venu a son secours et n'eut fait suspendre les poursuites en interposant un arrete ainsi concu: "Considerant que dans ces temps d'orage, que produisent necessairement les efforts du patriotisme luttant contre les ennemis de la Constitution naissante, il est du devoir des bons citoyens, et, par consequent, de tous les districts de Paris, qui se sont deja signales si glorieusement dans la Revolution, de veiller a ce qu'aucun individu de la capitale ne soit prive de sa liberte sans que le decret ou l'ordre en vertu duquel on voudrait se saisir de sa personne n'ait acquis un caractere de verite capable d'ecarter tout soupcon de vexation ou d'autorite arbitraire."

L'affaire alla au Chatelet, du Chatelet a la Commune, de la Commune a l'Assemblée generale des representants. La resistance du district fut jugee illegale, le pouvoir qu'il s'arrogeait exorbitant. Les Cordeliers tinrent ferme, et, dans la prevision d'une nouvelle tentative contre la surete d'un citoyen, ils poserent deux sentinelles a la porte de Marat. Cependant une petite armee, infanterie et hommes a cheval, precedee d'un huissier, s'avance sur le terrain du district des Cordeliers. Tout le quartier s'agite. L'huissier somme le comite civil du district de remettre entre ses mains le citoyen decrete de prise de corps; refus. Le comite declare haut et ferme qu'il prend M. Marat sous sa protection, et depute quatre de ses membres a l'Assemblée nationale. L'Assemblée impute la conduite du district, declare ses pretentions temeraires. Pendant ce temps, la cavalerie, divisee en plusieurs corps, se range sur la place du Theatre-Francais (aujourd'hui le cafe Procope) et dans les rues adjacentes; l'infanterie occupe le carrefour de Bucy et toute la rue des Fosses-Saint-Germain-des-Pres; une reserve de cavalerie stationne sur le quai de la Monnaie. Voila bien du monde sur pied pour enlever un citoyen; de nombreux rassemblements se forment pour le defendre. Le district refuse de se rendre a l'arrete de l'Assemblée nationale et envoie une deputation a Lafayette. Les tetes

s'échauffent; des figures menaçantes s'amassent autour de la force armée, immobile dans les rues. Les habitants du quartier, les femmes surtout, élevent fortement la voix. "Si mon mari, qui est grenadier, dit l'une d'elles, était assez lâche pour vouloir arrêter l'Ami du peuple, je lui brûlerais la cervelle moi-même." Le bataillon du district était tout entier sous les armes, prêt à repousser les attaques des troupes nationales. Le sang allait couler. Alors les huissiers, écoutant les conseils de la prudence, se retirèrent. Le lendemain, nouvelles poursuites; cette fois, le district laissa faire: Marat s'était échappé.

[Illustration: Marat.]

Le journal *l'Ami du peuple* fut interrompu durant quatre mois. Profitons de cette lacune et de ce silence pour étudier le caractère d'un des hommes les plus étranges, les plus calomniés, les plus influents de la Révolution. La conscience de Marat! qui osera regarder dans cet abîme? Rassurons-nous et voyons froidement.--Je le laisse raconter lui-même son enfance: "Ne avec une âme sensible, j'ai encore reçu de ma mère une éducation parfaite; cette femme, tant aimée et tant regrettée, m'inspira, quand j'étais encore enfant, l'amour de la justice et des hommes. C'est par mes mains qu'elle faisait passer des secours aux malheureux. Elle me forma elle-même aux bonnes mœurs, et écarta de moi toutes les habitudes vicieuses. J'étais vierge à vingt ans. La seule passion qui devorait alors mon âme était celle de la gloire. À cinq ans, j'aurais voulu être maître d'école, à quinze ans professeur, auteur à dix-huit ans, génie créateur avant ma vingtième année. Pendant ma première enfance, mon organisation était très-débilé; aussi n'ai-je connu ni la pétulance, ni l'étourderie, ni l'amour du jeu. Mes maîtres obtenaient tout de moi par la douceur; je me revoltais au contraire devant un chatiment injuste. Je ne fus puni qu'une fois, et le ressentiment que j'en conçus fut ineffaçable. Vous allez juger de la fermeté de mon caractère: j'avais alors onze ans; on voulut me faire rentrer à l'école, je résistai. On essaya de me dompter par la faim; je jeunai deux jours entiers sans me rendre à la volonté de mes parents. Ceux-ci, n'ayant pu me faire fléchir par la faim, essayèrent de la prison; ils m'enfermèrent dans une chambre où il y avait une fenêtre. Je ne pus alors résister à l'indignation qui me suffoquait, j'ouvris la croisée et me précipitai dans la rue, où je tombai le front sur un caillou. J'en porte encore la cicatrice. J'ai pris, tout jeune, le goût de l'étude; à part le petit nombre d'années que j'ai consacrées à l'exercice de la médecine, j'ai passé ma vie dans la retraite, à m'écouter en silence, à chercher les destinées de l'homme au delà du tombeau, et à porter une inquiète curiosité sur l'histoire de la nature."

Ainsi c'est lui qui nous le dit: sa grande passion était l'amour de la gloire. Cette gloire, il ne pouvait l'attendre de ses premiers ouvrages. Son livre sur l'homme est écrit dans un style décoloré, fade, déclamatoire, qui se rechauffe de temps en temps au soleil de J.-J. Rousseau. Son esprit mobile s'essayait à tout. Marat se livra peule-mele à divers travaux de physique, notamment sur le feu et sur la lumière; ses ambitieuses expériences n'allaient à rien de moins qu'à détrôner les idées de Newton. Les Académies dédaignèrent ses travaux: il se recria; un des savants de cette époque, M. Charles, le traita avec une ironie méprisante; un duel s'ensuivit que Marat soutint vaillamment. Engagé dans une fausse voie, il y marcha droit et ferme. Si l'angle de son esprit n'était pas assez ouvert pour embrasser tous les éléments de la question, du moins les connaissances ne lui manquaient pas. Sa vie

n'était pas celle d'un aventurier ni d'un charlatan, mais d'un inventeur malheureux. Le démon des découvertes le tourmentait. Ses mœurs étaient réglées; il vivait de peu: la nourriture des bonzes, du riz et quelques tasses de café à l'eau lui suffisaient. Sa manière de vivre était bizarre, son tempérament volcanique. Il écrivait continuellement, et gardait durant son travail une serviette mouillée sur le front. Il y a un dernier livre de science que je signale à cause de la concordance du titre avec le caractère de l'homme: *Recherches sur l'électricité médicale*.--Marat fut dans la suite l'étincelle électrique de la Révolution.

Avant l'ouverture des États généraux, Marat n'était point demeuré étranger à la politique. Né en Suisse, il se vit entraîné tout jeune, par les circonstances et par l'agitation de son esprit, dans le mouvement qui se préparait. Il avait plusieurs fois voyagé; l'étude qu'il fit de diverses constitutions, et qui ne lui montra que des peuples courbés sous le poids de la misère et soumis à des lois iniques, fortifia son horreur innée du despotisme. Il s'intéressa dès lors à l'affranchissement de toutes les nations du globe.

En 1774, il avait couru en Angleterre. "J'avais été, dit-il, pour influencer, au moyen d'un écrit, les élections du Parlement; j'y travaillai pendant trois mois, vingt-une heures par jour; à peine si j'en prenais deux de sommeil; et, pour me tenir éveillé, je fis un usage si excessif de café à l'eau, que je faillis y laisser ma vie. Je tombai dans une sorte d'anéantissement; toutes les facultés de mon âme étaient étonnées; je restai treize jours en ce triste état dont je ne sortis que par le secours de la musique." Cet ouvrage était intitulé *les Chaines de l'esclavage*; mal écrit et d'une érudition commune, il était cependant plein d'aperçus.

Le champ de la discussion sur les réformes sociales était ouvert: en 1778, Marat, toujours remuant, adressait à une société helvétique le plan d'une législation criminelle. "À mesure, écrivait-il, que les lumières se répandent, elles font changer l'opinion publique; peu à peu les hommes viennent à connaître leurs droits; enfin ils veulent en jouir; alors, alors seulement ils cherchent à devenir libres." Marat se montre surtout frappé, dans cet ouvrage, de l'inconvénient des inégalités sociales qui s'opposent à l'exercice de la loi. La justice humaine est comme la toile d'araignée: elle retient le moucheron et laisse passer le chameau; c'est-à-dire que les délits du pauvre sont punis outre mesure, tandis que les crimes des riches échappent à la répression. Cet écrit est d'ailleurs un modèle de raison et d'humanité; s'agit-il de rendre le supplice exemplaire, l'auteur entend la voix de la nature gémissante, son cœur se serre, la plume lui tombe des mains. Marat était donc préparé à une rénovation politique et sociale: il l'attendait depuis des années.

"J'arrivai, dit-il, à la Révolution avec des connaissances très-variées et un ardent amour des hommes. De tout temps, je n'ai pu soutenir le spectacle d'une injustice sans me révolter; la vue des mauvais traitements exercés par les nobles, dans les nombreux pays que j'ai parcourus, avait fait bondir mon cœur comme le sentiment d'un outrage personnel. À Genève, où je suis né; à Londres, où j'ai demeuré longtemps; à Bordeaux, où j'ai vécu dix années; à Dublin, à Edimbourg, à La Haye, à Utrecht, à Amsterdam, où j'ai voyagé; à Paris, où je mourrai sans doute, j'ai toujours appelé de mes vœux une révolution qui remettrait le peuple en puissance de ses droits." Elle vint, cette Révolution tant désirée.

"Le jour de l'ouverture des Etats generaux, s'ecrie-t-il, fut pour moi un jour de delivrance; j'entrevis que les hommes allaient redevenir freres et mon coeur s'ouvrit a toutes les joies de l'esperance. J'ecrivis alors que la Revolution pouvait se faire sans verser une goutte de sang." L'organisation physique de Marat l'appelait bien plutot a la douceur et a la compassion qu'a la cruaute bestiale. Il avait la fibre delicate, les joues tendues, les levres epaisses et molles, les narines enflees, quelque chose d'un peu egare dans les yeux, mais sans colere.

"Marat, dit Fabre d'Eglantine qui l'a connu, etait fortement sensible, et Marat etait tres-faible."

Comme toutes les natures chetives, il avait un caractere credule, inquiet et soupconneux; dispose a l'amour du genre humain, il gemissait sur les noirs coeurs, les bassesses et les trahisons dont les hommes se rendent coupables. Il serait sans doute plus court de declarer ici, avec la plupart des ecrivains, que Marat etait un _tigre altere de sang_; mais il faut que l'histoire se montre sans passion comme sans faiblesse: elle est le tribunal de la conscience humaine.

Dans les premiers temps de la Revolution, Marat avait fonde une tribune pour y defendre les droits du peuple et la cause des citoyens opprimes. Il plaida d'abord cette cause avec une energie moderee par l'esperance du succes: mais bientot il crut voir le mouvement devier; des obstacles, qu'il n'avait point prevus, surgirent l'un apres l'autre; les nobles deposeses chercherent a entraver la marche de la Revolution naissante: a cette vue, Marat, impatient et deconcerte, fremit. Il fit alors des motions violentes, incendiaires. La sensibilite convulsive de cet etre frele donnait, par instants, aux articles de _'Ami du peuple_' la couleur d'une feuille imprimee avec du sang. On voudrait detruire ces pages que regrettait peut-etre, le lendemain, l'auteur revenu au calme et a la conscience de ses devoirs.

Aucun sacrifice ne lui couta pour assurer l'existence de son journal: on en jugera. "Vous accusez le destin, ecrivait-il au ministre Necker, de la singularite des evenements de votre vie. Que serait-ce si, comme l'Ami du peuple, vous etiez le jouet des hommes et la victime de votre patriotisme! Si, en proie a une maladie mortelle, vous aviez, comme lui, renonce a la conservation de vos jours pour eclaire le peuple sur ses droits et sur les moyens de les recouvrer! Si, des l'instant de votre guerison, vous lui aviez consacre votre repos, vos veilles, votre liberte! Si vous vous etiez reduit au pain et a l'eau pour consacrer a la chose publique tout ce que vous possediez! Si, pour defendre le peuple, vous aviez fait la guerre a tous ses ennemis! Si, pour sauver la classe des infortunes, vous etiez brouille avec tout l'univers sans meme vous menager un seul asile sous le soleil! Si, accuse tour a tour d'etre vendu aux ministres que vous demasquiez, au despote que vous combattiez, aux grands que vous accabliez, aux sangsues de l'Etat auxquelles vous vouliez faire rendre gorge; si, decrete tour a tour par les jageurs iniques dont vous auriez denonce les prevarications, par le

legislateur dont vous demasqueriez les erreurs, les iniquites, les desseins desastreux, les complots, la trahison; si, poursuivi par une foule d'assassins armes contre vos jours, si, courant d'asile en asile, vous vous etiez determine a vivre dans un souterrain pour sauver un peuple insensible, aveugle, ingrat! Sans cesse menace d'etre tot ou tard la victime des hommes puissants auxquels j'ai fait la guerre, des

ambitieux que j'ai traversés, des fripons que j'ai démasqués; ignorant le sort qui m'attend, et destiné peut-être à périr de misère dans un hôpital, m'est-il arrivé comme à vous de me plaindre? Il faudrait être bien peu philosophe, monsieur, pour ne pas sentir que c'est le cours ordinaire des choses de la vie; il faudrait avoir bien peu d'élevation dans l'âme, pour ne pas se consoler par l'espoir d'arracher, à ce prix, vingt-cinq millions d'hommes à la tyrannie, à l'oppression, aux vexations, à la misère, et de les faire enfin arriver au moment d'être heureux."

Cette feuille était nécessaire pour surveiller et démasquer les principaux acteurs de la contre-révolution. Sans cesse sur la brèche, Marat empêchait de relever les pierres de l'ancien régime; ombrageux, il se piquait de connaître les hommes; _d'un coup d'oeil, il lisait au fond des cœurs_. La vérité est qu'il ne se méprit guère sur les intentions douteuses de Mirabeau, ni sur les traités secrets de ce tribun avec le château. Marat, c'était l'âme de la défiance populaire.

À côté du fanatisme révolutionnaire, le fanatisme royaliste: trois mois plus tard, le Châtelet avait à juger le marquis de Favras, qui avait formé le projet d'enlever le roi et la famille royale, pour les conduire à Peronne. Voici le plan du complot: rassembler les mécontents des différentes provinces, donner entrée dans le royaume à des troupes étrangères, et se mettre ainsi à la tête d'une contre-révolution. [Note: Monsieur, depuis Louis XVIII, s'était mêlé sourdement et timidement à cette conspiration contre l'État. Favras fit preuve de courage et de fidélité en ne dénonçant pas son _auguste_ complice. Les papiers relatifs à cette affaire furent remis plus tard à Louis XVIII par madame du Cayla, et brûlés dans le tête-à-tête.]

Favras avait vécu en aventurier, il mourut en héros. Lorsqu'il sortit du Châtelet, après s'être confessé, la foule qui encombra les rues battit des mains. Arrivé à la principale porte de Notre-Dame, il prit avec beaucoup de sang-froid la torche ardente d'une main et de l'autre son arrêt de mort qu'il lut lui-même d'un ton de voix assuré, nu-pieds, nu-tête, en chemise et ayant la corde au cou. La joie du peuple accouru sur son passage ne parut ni l'irriter ni l'affliger. En revenant de Notre-Dame, le condamné avait pâli, mais sa contenance était toujours ferme. De la Grève, Favras monta à l'Hotel de Ville: il écrivit cinq à six lettres et dicta lui-même son testament avec la tranquillité d'un homme qui ne toucherait pas à ses derniers moments. La nuit était survenue. Cependant la foule qui occupait les dehors de l'Hotel de Ville ne cessait de crier: _Favras! Favras!_ On distribua des lampions sur la place; on en mit jusque sur la potence. Enfin le condamné descendit de l'Hotel de Ville, marchant d'un pas assuré. Au pied du gibet, il éleva la voix, en disant: _Citoyens, je meurs innocent, priez Dieu pour moi._ Arrivé à la moitié de l'échelle, il dit d'un ton aussi élevé:

Citoyens, je vous demande le secours de vos prières, je meurs innocent. Au dernier échelon, Favras répéta une troisième fois: _Citoyens, je suis innocent, priez Dieu pour moi_; alors, se tournant vers le bourreau: _Et toi, fais ton devoir_.

Une question commençait à jeter le trouble dans le sein de l'Assemblée nationale, c'était celle des biens ecclésiastiques. Déjà plusieurs membres avaient demandé qu'une partie des richesses du clergé fut employée à l'amélioration des finances de l'État: rien de plus conforme que ce projet à l'esprit de désintéressement et de sacrifice qui est

l'esprit meme de l'Evangile. Tous les pretres de bonne foi le reconnurent. "L'Eglise, ecrivait l'un d'eux, nous est representee comme arrachant son sein pour ses enfants; c'est la notre modele. Allons faire notre priere et disons: Grand Dieu, vous aviez donne beaucoup de biens a nos freres, mais nous n'en sommes qu'usufruitiers; en bons citoyens, nous les remettons a la nation de qui nous les tenons." La masse des ecclesiastiques se montrait fort eloignee de partager ces genereux sentiments; la resistance venait surtout de la part des eveques, entre les mains desquels etaient les richesses de l'Eglise de France. Jusque-la le clerge n'avait point trop ouvertement oppose son influence aux decisions de la majorite du pays: la concordance des principes chretiens et des idees revolutionnaires etait assez manifeste pour qu'on n'osât pas se couvrir de Dieu contre les nouveaux progres de l'esprit humain. Mais quand la Revolution eut tenu aux ministres du culte le langage que Jesus lui-meme tenait a un riche; quand elle leur eut dit: "Laissez a l'Etat ce que vous possédez, puis venez et suivez-moi," oh! alors les visages se rembrunirent, et le haut clerge s'en alla triste, courrouce.

La discussion sur les biens ecclesiastiques s'ouvrit le 31 octobre 1789.

Il y avait alors dans l'Eglise une noblesse, une classe moyenne, un peuple; des riches, des aises et des pauvres; tout cela contraire a l'esprit de l'institution. Comment des prelates entoures d'un faste insultant, des abbes coureurs de boudoirs, des moines oisifs et endormis dans la mollesse, se seraient-ils soumis de bon coeur a un nouvel ordre de choses qui leur retranchait de vastes domaines, de riches abbayes, la possession de terres leguees par les ages d'ignorance et de superstition? L'ambition des depositaires infideles de l'Evangile ne savait pas meme se renfermer dans le cadre des dignites ecclesiastiques: ils avaient brigue partout les premieres places. "La religion veut, au contraire, declarait Camille Desmoulins, qu'ils aient le dernier rang. Le cahier de la ville d'Etain, apres avoir cite une foule de textes: _Que leur regne n'est pas de ce monde; que s'ils veulent etre les premiers dans l'autre, il faut qu'ils soient les derniers dans celui-ci, etc._, leur fait ce dilemme admirable: Si vous croyez a votre Evangile, mettez-vous a la derniere place qu'il vous assigne; soyez du moins nos egaux; ou, si vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites, vous etes donc des hypocrites et des fripons, et nous vous donnons, tres-reverendissime pere en Dieu, monseigneur l'archeveque de Paris, six cent mille livres de rentes pour vous moquer de nous: _Quidquid dixeris argumentabor_."

Le haut clerge aima mieux se retirer de la Revolution que de rompre ces fatales attaches aux biens temporels, qui avaient amene dans l'Eglise le declin des croyances et la corruption des moeurs.

Des hommes de loi, profondement verses dans la science des decretales et des conciles; des abbes jansenistes, des ecclesiastiques connus par la rectitude de leur jugement, demontrèrent que le clerge n'etait pas proprietaire, mais simple administrateur de ses biens, qui avaient ete donnes au culte et non aux pretres; l'Etat pouvait donc en exiger la restitution: mais quand meme l'Eglise eut ete reellement depouillee, ne devait-elle pas se tenir pour heureuse d'etre allegee du fardeau de ces richesses qui lui alienaient le coeur des populations? Ne devait-elle pas tout au moins se soumettre? N'est-il pas ecrit dans l'Evangile: "Si l'on veut enlever votre tunique, donnez aussi votre manteau?"

Le haut clerge ne voulait rien ceder: il reclama, protesta; au langage irrite des eveques, on eut dit que rendre les biens, pour eux, c'etait rendre l'ame. Jesus se relevait a demi du tombeau tout charge de liens, et criait a ces indignes ministres: "Vous me deshonnez! Je vous ai dit que mon royaume n'etait pas de ce monde, et vous avez etabli un Etat dans l'Etat. Je vous ai dit: N'amassez point de tresors, _nolite thesaurisare_, et vous avez mis tellement votre coeur dans les biens de ce monde, que vous refusez de rendre aux hommes ce qu'ils vous ont confie. Je vous renie devant mon pere comme vous m'avez renie devant la nation."

Ce langage, quelques bons pretres le firent entendre a la tribune: "Qui oserait me dire, s'ecriait le cure de Cuiseaux, que le tiers des biens de l'Eglise a ete donne aux pauvres; que l'autre tiers a ete consacre a l'entretien des eglises; que les pretres du second ordre ont ete equitablement salaries? Ainsi, depuis plus de cent trente ans, le clerge a joui de soixante-dix millions de biens dont il n'etait pas proprietaire."

L'abbe Gouttes s'ecriait au milieu des murmures: "Vous n'y gagnerez rien; je dirai la verite. Je dirai qu'on aurait moins calomnie le clerge et qu'on aurait beni la religion, si les ecclesiastiques se fussent respectes davantage. Je dirai avec Fleury que, pendant les persecutions, les pretres, n'ayant pas l'administration de leur eglise, etaient vraiment vertueux; mais les persecutions cesserent. Alors ils devinrent des pasteurs mercenaires, s'engraissent de la substance de leur troupeau, et l'abandonnerent aux loups... Quand les legislateurs reprimeront les abus, quand ils supprimeront les benefices simples, quand ils reduiront les ecclesiastiques a un traitement particulier... les legislateurs ne feront rien de mauvais; ils agiront, non comme des hommes, mais comme des anges envoyes sur la terre pour retablir dans l'Eglise les vertus que la mauvaise distribution des biens en avait exillees."

La droite de l'Assemblée interrompait, trepignait, murmurait... "O hommes de peu de foi! s'ecria-t-il on se tournant de ce cote de l'Assemblée, prenez-vous donc Jesus-Christ pour un avare ou pour un voleur, que vous lieez si fort sa cause a celle des interets materiels? Je vous dis, moi, que votre cupidite le degoute; vous faites rougir Dieu!"

Les membres du haut clerge s'indignaient qu'on comparat leur richesse a l'indigence des apotres: les temps, selon eux, etaient changes; autres moeurs; il fallait suivre le courant des societes humaines.--Et pourquoi donc alors nous opposez-vous toujours l'immuablete des institutions de l'Eglise, quand on vous presse de marcher avec le siecle?

A bout de raisons, le haut clerge insinuaient qu'on en voulait a la racine meme du christianisme. Ici Charles Lameth rapproche tres-heureusement la Revolution et l'Evangile: il montre que l'une et l'autre se rencontrent sur certains points: "Lorsque l'Assemblée s'occupe d'assurer le culte public, est-ce le moment de presenter une motion (la motion de dom Gerle) [Note: Dom Gerle, chartreux, membre du club des Jacobins, bon coeur, mais tete faible, avait demande que, pour fermer la bouche a ceux qui calomniaient les sentiments religieux de l'Assemblée, on declarat la religion catholique, apostolique et romaine, religion de la nation.] qui peut faire douter de ses

sentiments religieux? Ne les a-t-elle pas manifestes, quand elle a pris pour base de ses decrets la morale et la religion? Qu'a fait l'Assemblée nationale? Elle a fonde la constitution sur la fraternite et sur l'amour des hommes; elle a, pour me servir des termes de l'Ecriture, "humilie les superbes"; elle a mis sous sa protection les faibles et le peuple, dont les droits etaient meconnus, elle a enfin realise, pour le bonheur des hommes, ces paroles de Jesus-Christ lui-meme, quand il a dit: "Les premiers deviendront les derniers, les derniers deviendront les premiers." Elle les a realisees; car, certainement, les personnes qui occupaient le premier rang dans la societe, qui possedaient les premiers emplois, ne les possederont plus."

L'abolition des ordres monastiques, la vente des biens de l'Eglise et la suppression des voeux furent decretes; la nation se chargea des frais de l'autel et de l'entretien des ministres. Il restait encore un pas a faire; il fallait reconstituer l'Eglise sur ses antiques bases. Une refonte generale de la discipline ecclesiastique etait devenue necessaire. Les idees avaient pris, depuis deux siecles, une direction nouvelle; les peuples avaient besoin d'une notion plus democratique de la Divinite; la formidable hierarchie du clerge catholique avait fini par masquer le ciel comme l'echelle de Jacob. Quel beau moment pour l'Eglise, si, au lieu d'associer la foi a ses ambitions, a ses interets, et de meler Dieu dans sa querelle, elle eut renouvele de fond en comble l'edifice religieux! Se renouveler par les institutions, c'est vivre.

Une singuliere recrue vint au secours de la philosophie et du bon sens. Je parle de Suzette Labrousse, une pauvre fille du Perigord; elle ne venait pas, comme Jeanne d'Arc, sauver la France, mais l'Eglise. Visionnaire, un peu folle, elle avait passe son enfance dans la retraite et dans l'exaltation des pratiques religieuses: son coeur se fondait au son des cloches, a un chant d'eglise ou a la vue d'un crucifix. Elle entendait des voix qui l'avertissaient de sa mission. La voila qui abandonne tout, famille, pays; elle renonce a l'amour; elle foule aux pieds les coquetteries et les delicatesses de son sexe: plus de moelleuses etoffes, de la bure; plus de parures, de la cendre. Elle eteint sa beaute, sa fraicheur, pour ne pas tenter les regards profanes qui s'arreteraient sur une enveloppe trop seduisante.

[Illustration: Les Cordeliers avaient pose deux sentinelles a la porte de Marat.]

Cependant, que lui disait l'esprit? "L'Eglise doit rentrer dans sa verite primitive: toutes les cours romaines et episcopales, ouvrages de la cupidite des hommes, vont s'ecrouler au premier jour. Dieu ne veut plus tolerer ce colosse qui a effraye les nations." Les grands evenements qui commençaient a etonner l'Europe remuaient depuis longtemps son cerveau hallucine. Elle arrive un jour a Paris, pieds nus: "Le temps, dit-elle, ou il faut que toute justice se fasse est arrive. Il ne resultera d'autre destruction que celle des prejuges et de la cause des maux qui inondent toute la terre... Si on met du retard a seconder mes vues, une saignee cruelle s'ensuivra."

Le prodige fit du bruit: les eveques de l'Assemblée nationale, et plusieurs membres du clerge de France, consulterent Suzette Labrousse. "Pour savoir la marche a tenir, leur disait-elle, il ne faut point etre savant: il ne faut qu'etre bon. Le moment est venu de renoncer aux benefices, aux dimes, aux richesses, qui sont a l'Eglise ce que

l'ivraie est au bon grain. Rechauffons tous nos coeurs sans delai pour reedifier a l'Etre Supreme un nouveau corps resplendissant de lumiere." La foi naive de cette paysanne confondit l'orgueil et la sagesse des docteurs.

Il s'agit bien de mysticisme! Pour juger sainement les faits, il faut nous placer a un tout autre point de vue. La vente des proprietes ecclesiastiques fut une question de droit. Les biens dont l'Eglise n'etait que depositaire devaient retourner a la nation qui avait fait le depot. De quel droit l'Etat s'emparait-il de ces biens? Les juristes repondaient: Du droit de desherence. Le clerge cessant d'etre une corporation avait perdu la qualite de proprietaire; l'Etat lui succedait. Le gouvernement fut donc autorise, par un decret de la Constituante, a vendre les domaines de l'Eglise jusqu'a concurrence de quatre cents millions. L'Etat s'engageait, de son cote, a pourvoir aux besoins des ministres du culte et au soulagement des pauvres.

La France courait-elle a l'abime? La Revolution etait entouree d'ennemis: les membres de l'aristocratie, detruite et dispersee, cherchaient a se reformer au dela du Rhin en un corps d'armee. Trop faibles pour agir seuls, les emigres pretendaient soulever en leur faveur les puissances voisines et rentrer avec elles, en France, les armes a la main. Leur plan etait de delivrer Louis XVI, qu'ils affectaient de croire prisonnier de la Revolution: le pays insurge devait alors etre severement puni et le gouvernement rendu a sa forme primitive. Les mauvaises dispositions des princes et des souverains etrangers envers les revolutionnaires favorisaient beaucoup les entreprises de la noblesse francaise. L'horizon diplomatique etait charge de nuages. Un cordon sanitaire se formait de tous cotes, sur les frontieres, pour empecher le developpement du mal francais; on appelait ainsi cet enthousiasme de la liberte qui, pour des spectateurs froids, avait les caracteres d'une veritable fièvre. La France cependant ne pouvait reculer. Un homme peut bien, quand la paix generale du monde l'exige, retenir la verite en lui-meme; un peuple, non. L'existence de la Revolution importait a l'univers; il fallait que la France se sacrifiât, au besoin, pour propager ses idees. Les peuples, en l'attaquant, s'attaqueraient eux-memes: mais il etait a craindre qu'une longue pratique de la servitude n'etouffat dans leur coeur la voix des interets les plus sacres.

Ces reflexions roulaient dans la tete des revolutionnaires, quand l'Assemblée nationale ouvrit sa discussion sur le droit de declarer la paix ou la guerre. A qui ce droit doit-il appartenir? Les courtisans repondaient: Au roi; les democratres disaient: A l'Assemblée legislative.

A la tete de ceux qui professaient cette derniere opinion etait Robespierre.

"Pouvez-vous ne pas croire, s'ecria-t-il, que la guerre est un moyen de defendre le pouvoir arbitraire contre les nations? Il peut se presenter differents partis a prendre. Je suppose qu'au lieu de vous engager dans une guerre dont vous ne connaissez pas les motifs, vous vouliez maintenir la paix; qu'au lieu d'accorder des subsides, d'autoriser des armements, vous croyiez devoir faire une grande demarche et montrer une grande loyauté. Par exemple, si vous manifestiez aux nations que, suivant les principes bien differents de ceux qui ont fait le malheur des peuples, la nation francaise, contente d'etre libre, ne veut s'engager dans aucune guerre et veut vivre, avec toutes les nations,

dans cette fraternité qu'avait commandée la nature. Il est de l'intérêt des nations de protéger la nation française, parce que c'est de la France que doivent partir la liberté et le bonheur du monde."

Paix avec tous les peuples de la terre, tant que la France ne serait point attaquée, tel était, comme on le verra plus tard, l'idée fixe de toute sa vie. La guerre offensive était contraire à tous les principes de la démocratie. La France d'alors n'avait nulle intention d'étendre son territoire, nulle ambition de race; elle voulait se donner pour forteresses la paix et la fraternité.

La Révolution naissante voulait étendre les principes de la justice aux relations internationales. Les peuples doivent se traiter en frères; l'un d'eux ne doit pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit.

Dans cette discussion solennelle, certains hommes mirent au jour leurs pensées secrètes, et la discussion du droit de paix et de guerre eut pour résultat de démasquer Mirabeau. Ce grand homme indigné de ce nom passa timidement à la cour et à la contre-révolution. Les feuilles publiques le dénoncèrent; tout Paris fermenta. Camille Desmoulins, qui l'avait le plus aimé, se déchaîna contre lui: "Tu as beau me dire que tu n'as pas été corrompu, que tu n'as pas reçu d'or, j'ai entendu la motion. Si tu en as reçu, je le méprise; si tu n'en as pas reçu, c'est bien pis, je l'ai en horreur." Pendant ce temps-là, Mirabeau louait un hôtel, achetait de l'argenterie et tenait table ouverte.

L'Assemblée nationale avait eu la délicatesse d'inviter Louis XVI à fixer lui-même sa liste civile: il lui demanda 25 millions; _le pauvre homme!_ Quatre députés seulement osèrent, dans le vote par assis et levé, refuser une somme si exorbitante; l'un de ces quatre était l'abbé Grégoire.

La nuit du 4 août avait mis la cognée à l'arbre du régime féodal; mais la noblesse se soutenait encore par le prestige de ses titres nobiliaires, _stat magni nominis umbra_. Cette ombre même devait disparaître devant la Constitution. L'aristocratie de l'ancien régime légua, cette fois, un grand exemple à toutes les aristocraties futures: elle s'exécuta elle-même simplement, gravement, et avec ce je ne sais quoi d'exquis dans les formes que donne la pratique du monde. On vit un de Noailles, un Montmorency, combattre les pâles arguments d'un petit abbé Maury, avec toute la supériorité que donne la dignité du sacrifice et du désintéressement.

"Anéantissons, s'écriait M. de Noailles, ces vains titres, enfants de l'orgueil et de la vanité. Ne reconnaissons de distinction que celle des vertus. Dit-on le marquis de Franklin, le comte Washington, le baron Fox? On dit Benjamin Franklin, Fox, Washington. Ces noms n'ont pas besoin de qualification pour qu'on les retienne; on ne les prononce jamais sans admiration. J'appuie donc de toutes mes forces les diverses propositions qui ont été faites. Je demande en outre que désormais l'encens soit réservé à la Divinité. [Note: L'usage d'encenser le seigneur du lieu était établi dans les paroisses.] Je supplierai aussi l'Assemblée d'arrêter ses regards sur une classe de citoyens jusqu'à présent avilie, et je demanderai qu'à l'avenir on ne porte plus de livrée."

Parmi les plus ardents révolutionnaires, il y en avait d'engagés personnellement au maintien de ces titres. Ils ne daignèrent pas même

parler contre ces distinctions antisociales, qui étaient mortes depuis longtemps dans leur cœur; ils laisserent faire. Le décret passa au milieu des applaudissements. Il me semble entendre, parmi ces claquements de mains, une voix qui retentit du bout du monde à l'autre. "Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone des nations, cette féodalité qui buvait le vin et le sang du peuple, ce colosse aux pieds d'argile, qui s'affaisse lui-même sous le poids de son injustice!"

Un homme blâma pourtant la décision de l'Assemblée, relative aux titres nobiliaires, et, qui le croirait? cet homme était Marat.

Voici ses raisons: "C'était bien fait, sans doute, écrivait-il dans l'Ami du peuple, d'aneantir les ordres privilégiés; rien de mieux que de les avoir dépouillés de leurs prérogatives oppressives; mais il fallait leur laisser leurs hochets, leurs titres, et les charger seulement de fortes redevances. Qui doute que leur abolition n'ait été décrétée pour entretenir dans l'État un foyer de discordes? C'est à la prochaine législature de l'éteindre en rétablissant ces hochets. La plupart des noms que portent aujourd'hui les jadis nobles sont des noms de terres titrées: ces noms sont à leurs yeux la plus chère portion de l'héritage de leurs pères; ils font leur gloire et leur consolation dans l'adversité; plutôt que de se soumettre à les quitter, ils braveront mille morts. Ce que je dis de leur nom, je le dis de leurs décorations et de leurs titres. Quelle démence de vouloir les contraindre à les abandonner! Quoi! l'Assemblée nationale, avant que les lumières de la philosophie aient pénétré tous les esprits de la vraie grandeur de l'homme, s'aperçoit barbaquement un édifice pompeux qu'a élevé la gloire et qu'a respecté le temps! Elle veut que, sans fremir de honte et de fureur, un Montmorency reprenne le nom de B....., et cesse de se qualifier du titre de premier baron chrétien; elle veut que, sans mourir de douleur, les descendants de ce Villars, qui sauva la France du joug autrichien, se contentent d'un nom tout net, qui les confond avec le vendeur de chandelles ou le crocheteur du coin! Non, non! quoi qu'ils aient pu faire, ils ne détruiront jamais ni les rapports de la nature ni les rapports de la société. Un duc sera toujours un duc pour ses valets. Sans doute la doctrine de l'égalité parfaite devait être reçue avec enthousiasme de l'aveugle multitude, toujours menée par des mots; qu'on juge de l'ivresse d'un porteur d'eau, qui se croit l'égal d'un duc ou d'un maréchal de France... Mais ce que je ne puis concevoir, c'est qu'il ne se soit trouvé personne dans le sénat de la nation, qui ait senti les inconvénients de cette doctrine, et qui en ait prévu les funestes effets sur la sûreté et la tranquillité publiques. Qu'y a-t-il gagné, d'ailleurs, le pauvre peuple? Il n'a cessé de ramper devant l'héritier d'un grand nom que pour ramper devant un nouveau parvenu cent fois plus indigne... Ah! puisqu'il est né pour l'humiliation, mieux valait l'abaisser devant un maréchal de France qui avait reçu de l'éducation que devant un grippe-sous père de son écharpe tricolore. Tout ce que la Constitution fait avec tyrannie, elle pouvait le faire avec douceur et prudence. Au lieu d'aneantir les ordres du roi et la noblesse, elle pouvait les laisser s'éteindre... Voici ma profession de foi: La Révolution a rendu ennemis du peuple tous les ordres privilégiés... Je dis qu'il faut les ramener par la justice, qu'il faut empêcher les jadis nobles de se regarder comme des étrangers dans l'État, en cessant de les dépouiller de leurs titres. Je sais qu'en proposant ce conseil je m'expose à la défaveur du peuple; mais je serais indigne du glorieux titre de son défenseur, si un lâche retour sur moi-même me fermait la bouche en présence de la justice et de la vérité." Ce langage extraordinaire fit alors accuser Marat de

royalisme ; ses ennemis repandirent meme le bruit qu'il s'etait vendu a la cour. La verite est que l'Ami du peuple, comme tous les ecrivains democrates, voyait avec peine se former, sur les ruines du regime feodal, une aristocratie d'argent. Il reclamait une fusion reelle de tous les citoyens en un corps de nation, non un simple deplacement des anciens privileges.

L'Assemblee nationale, nous devons le reconnaitre, ne perdait point son temps en discussions frivoles: quelques mois lui avaient suffi pour reorganiser la France; elle l'avait divisee (15 janvier 1789) en 83 departements, qui tiraient leurs noms de la configuration meme du sol, des montagnes et des rivieres; elle avait couvert le pays de municipalites et d'assemblees electorales, ou devaient etre admis tous ceux qui payaient, en contribution, la valeur de trois journees de travail, cree un papier-monnaie pour faciliter la vente des biens ecclesiastiques, detruit les parlements, delegue le pouvoir judiciaire a des juges salaries par la nation. Au milieu de ces travaux, elle fut plus d'une fois interrompue par les troubles des provinces; l'esprit royaliste agitait le Midi; la lutte des croyances religieuses commencait a remuer l'Ouest; de tous ces cotes, l'ancienne constitution des provinces, encore mal effacee, servait de ferment aux germes d'une guerre civile. "A Montauban, dit Loustalot, l'aristocratie militaire, ecclesiastique et judiciaire a fait perir, dans un quart d'heure, plus de citoyens que vingt-trois millions d'hommes n'en ont immole dans une grande revolution ou ils avaient a se venger de quatre siecles de malheurs et d'outrages." Incroyable aveuglement des prejuges: la France se soulevait contre son propre bonheur.

Malgre les maux inseparables de tout enfantement politique, la situation du plus grand nombre des citoyens s'etait amelioree: dans l'ordre civil, le paysan n'etait plus un etre taillable et corveable a merci; dans l'Eglise, si les beneficiers et les prelats avaient ete obliges de retrancher leur luxe, les cures de campagne jouissaient au moins du necessaire: c'est la Revolution qui a donne du pain au clerge inferieur. De toutes parts, les inegalites sociales, causes de la misere et de l'ignorance, disparaissaient. La France courait a une nouvelle distribution du territoire et de la fortune publique. Les bornes des Etats ne limitaient meme plus cette secousse vers l'unite. Franklin mourut: l'Assemblee nationale porta le deuil pendant trois jours. En s'associant a la douleur de l'Amerique, les revolutionnaires francais montrerent qu'ils etaient citoyens du monde entier: un grand homme n'appartient pas seulement a son pays mais au genre humain qu'il eclaire de ses lumieres.

Comment s'expliquer qu'au milieu de cette diffusion de lumieres on continuat de faire la guerre aux ecrivains? Freron etait emprisonne, Marat traque, Loustalot inquiete; une amende de dix mille livres, nouvelle epee de Damocles, etait suspendue sur la tete de Camille. Ne pouvant les vaincre, on essaya de les seduire. Les ouvriers de corruption en furent pour leur peine; Camille, cette tete si facile a griser, resista aux narcotiques et aux promesses; ivresse pour ivresse, il prefera celle de la Revolution. Jamais Desmoulins n'avait montre tant de verve, d'originalite, d'assurance, qu'en face de cette conspiration contre la presse. "Je vois bien, dit-il, que pour faire un journal libre, et ne point craindre les assignations ni les juges corrompus, il faut renoncer a etre citoyen actif, suivre le precepte de l'Evangile, _donner ce qu'on a, ne tenir a rien_, et se retirer dans un grenier ou dans un tonneau insaisissable, et je suis bien determine a prendre ce parti, plutot que de trahir la verite et ma conscience.

--Oui, je viens de prendre ce parti; je me suis débarrassé du peu que j'avais acquis par mes veilles, et d'un pecule que je puis bien appeler quasi castrense. A présent, viennent les huissiers! Quand ils viendront, j'échapperai à l'inquisition, comme le moucheron à la toile d'araignée, en passant au travers. Je bénis la tempête qui m'a fait jeter dans la mer les instruments de ma servitude; maintenant je me sens libre comme Bias. Je révélerai toute la corruption de l'Assemblée nationale. Je déclare, je jure qu'ils m'ont offert une place dans la municipalité, qu'ils m'ont dit avoir la parole de Bailly et de Lafayette. J'ai compris par leurs menaces qu'ils disposaient de Talon et de son Châtelet, et, par leurs promesses, qu'ils disposaient des places de la municipalité et des grâces de la cour. Oui, citoyens, je vous dénonce que déjà vous êtes à l'encan; on marchandait le silence ou l'appui de vos défenseurs. À la suite d'un repas où l'on avait affaibli ma raison, en prodiguant les vins, et amoéli mon courage, en m'offrant une image du bonheur qui n'est point sur la terre et dont ils ne voient pas que le dédommagement ne peut être que dans la probité, le témoignage de la conscience et l'estime de soi-même; après m'avoir ainsi préparé à recevoir les impressions qu'on voulait me faire prendre, n'osant pas me proposer de professer d'autres principes, on m'a proposé une place de mille écus, de deux mille écus... Pardon, chers concitoyens, si je ne me suis point levé avec horreur, et si je n'ai point dénoncé ces offres. J'aurais trahi l'hospitalité, la sainteté de la table... Que le peuple soit averti qu'on marchandait les journalistes, qu'on dispose à l'avance des places de la municipalité, qu'on engage la parole de Bailly et de Lafayette." Loustalot fit aussi son manifeste. "Voyons qui de nous, s'écriait-il, sera le meilleur citoyen?" Camille releva le gant: "Je veux lutter avec vous de civisme. Il ne reste plus de sacrifices à faire après ceux que j'ai faits; mais je sacrifierais, s'il le faut, au bien public jusqu'à ma réputation. Qu'on m'assigne, qu'on me décrète, qu'on m'outrage, qu'on me calomnie indignement, j'immolerai jusqu'à l'estime des hommes, je ne craindrai ni les coups d'autorité ni le coup des lois; je serai au-dessus des honneurs et de la misère; je ne cesserai d'abreuver l'esprit public de la vérité et des bons principes; la lâche désertion de quelques journalistes, la pusillanimité du plus grand nombre, ne m'ébranlera pas, et je vous suivrai jusqu'à la ciguë." Tel était alors le dévouement de quelques journalistes.

La Révolution avait promis de relever tous les abaissements. Ne devait-elle point alors tendre la main aux juifs, aux protestants? ne devait-elle pas écarter de la tête des comédiens un préjugé funeste? Talma ayant rencontré, à propos de son mariage, de la part de l'Église, une résistance que n'avait pu vaincre le progrès des idées, saisit l'Assemblée nationale de sa plainte. "J'implore, lui écrivait-il dans une lettre, le secours de la loi constitutionnelle et je réclame les droits de citoyen qu'elle ne m'a point ravés, puisqu'elle ne prononce aucun titre d'exclusion contre ceux qui embrassent la carrière du théâtre. J'ai fait choix d'une compagne à laquelle je veux m'unir par les liens du mariage; mon père m'a donné son consentement; je me suis présenté devant le curé de Saint-Sulpice pour la publication de mes bans. Après un premier refus, je lui ai fait faire une sommation par acte extra-judiciaire. Il a répondu à l'huissier qu'il avait cru de sa prudence d'en référer à ses supérieurs, qui lui ont rappelé les règles canoniques auxquelles il doit obéir, et qui défendent de donner à un comédien le sacrement de mariage, avant d'avoir obtenu de sa part une renonciation à son état... Je me prosterne devant Dieu; je professe la religion catholique, apostolique et romaine... Comment cette religion peut-elle autoriser le dérèglement des mœurs?... J'aurais pu, sans

doute, faire une renonciation et reprendre le lendemain mon état; mais je ne veux point me montrer indigne de la religion qu'on invoque contre moi, indigne du bienfait de la Constitution, en accusant vos décrets d'erreur et vos lois d'impuissance." Robespierre dans un excellent discours défendit la cause des comédiens contre l'intolérance religieuse. "Il était bon, dit-il, qu'un membre de cette Assemblée vint réclamer en faveur d'une classe trop longtemps opprimée. Les comédiens mériteront davantage l'estime publique, quand un absurde préjugé ne s'opposera plus à ce qu'ils l'obtiennent; alors les vertus des individus contribueront à épurer les spectacles, et les théâtres deviendront des écoles publiques de principes, de bonnes mœurs et de patriotisme." Ce langage était celui de la raison et contribua sans doute à adoucir les préjugés qui régnaient autrefois contre les acteurs. Molière, du fond de sa tombe, dut remercier l'orateur et cette grande Révolution qui venait rappeler tous les Français, tous les habitants de la terre à la dignité d'hommes et de citoyens.

Une question encore plus grave que la vente des biens ecclésiastiques était la constitution civile du clergé.

X

Constitution civile du clergé.--Fête de la Fédération.

Une assemblée laïque avait-elle le droit de modifier les institutions religieuses, et de les mettre en harmonie avec les nouvelles institutions du pays? Les uns disaient oui; les autres, non. Les partisans de cette réforme s'appuyaient sur un argument très-fort: l'État pouvait-il tolérer, à côté de lui, une puissance rivale qui échappait à son contrôle? On crut tourner la difficulté en décidant que la constitution civile du clergé serait l'œuvre du clergé lui-même. Le comité chargé de rédiger le projet de loi se composait presque tout entier d'ecclésiastiques, dont quelques-uns étaient jansénistes. Ce comité, je dirais presque ce concile de la foi nouvelle, délibérait presque tous les jours. Les vivants et les morts illustres, Fénelon, Pascal, Mably, assistaient en quelque sorte aux débats. De ce travail préparatoire sortit un plan de constitution ecclésiastique, calqué sur la constitution politique du pays. Enfin la discussion s'ouvrit au mois de juin 1790. Plusieurs membres du haut clergé cherchèrent à déplacer la question, en défendant des dogmes qui n'étaient point attaqués. Ces casuistes s'envelopperent dans une discussion obscure: les fantômes ne soulevèrent que des ténèbres. Robespierre alors se leva: cet orateur avait autant de rectitude dans l'esprit que de droiture dans le cœur. Lui qu'on a souvent accusé d'avoir conservé un faible pour le clergé se montra, dans cette circonstance, un véritable homme d'État, parfaitement libre et dégagé de tout esprit de secte. "Les prêtres, dit-il, sont, dans l'ordre social, de véritables magistrats destinés au maintien et au service du culte. De ces notions simples dérivent tous les principes; j'en présenterai trois qui se rapportent aux trois chapitres du plan du comité. Premier principe: toutes les fonctions publiques sont d'institution sociale; elles ont pour but l'ordre et le bonheur de la société; il s'ensuit qu'il ne peut exister, dans la société, aucune fonction qui ne soit utile. Devant cette maxime disparaissent les bénéfices et les établissements sans objet. On ne doit conserver en France que des évêques et des cures. Second principe:

les officiers ecclesiastiques etant institues pour le bonheur des hommes et pour le bien du peuple, il s'ensuit que le peuple doit les nommer. Troisieme principe; les officiers ecclesiastiques etant etablis pour le bien de la societe, il s'ensuit que la mesure de leur traitement doit etre subordonnee a l'interet et a l'utilite generale, et non au desir de gratifier et d'enrichir ceux qui doivent exercer ces fonctions. Ces trois principes renferment la justification complete du projet du comite. J'ajouterai une observation d'une grande importance, et que j'aurais peut-etre du presenter d'abord: quand il s'agit de fixer la constitution ecclesiastique, c'est-a-dire les rapports des ministres de cette public avec la societe, il faut donner a ces magistrats, a ces officiers publics, des motifs qui unissent plus particulierement leur interet a l'interet public. Il est donc necessaire d'attacher les pretres a la societe par tous les liens, en...

[Illustration: Fete de la Federation au Champ-de-Mars.]

Ici l'orateur est interrompu par un melange de murmures et d'applaudissements; il allait parler du mariage des pretres.

Robespierre prit part deux autres fois a la discussion des matieres ecclesiastiques: "Ni les assemblees administratives ni le clerge ne peuvent concourir a l'election des eveques: la seule election constitutionnelle, c'est celle qui vous a ete proposee par le comite. Quand on dit que cet article contrevient a l'esprit de piete, qu'il est contraire aux principes du bon sens, que le peuple est trop corrompu pour faire de bonnes elections, ne s'aperçoit-on pas que cet inconvenient est relatif a toutes les elections possibles, que le clerge n'est pas plus pur que le peuple lui-meme? Je vote pour le peuple."

Il faudrait citer tout au long ces deux discours, pour donner une juste idee de la maniere dont le disciple de J.-J. Rousseau envisageait cette delicate question. Contentons-nous cependant de quelques extraits.

"L'auteur pauvre et bienfaisant de la religion, dit-il, a recommande au riche de partager ses richesses avec les indigents; il a voulu que ses ministres fussent pauvres; il savait qu'ils seraient corrompus par les richesses; il savait que les plus riches ne sont pas les plus genereux, que ceux qui sont separes des miseres de l'humanite ne compatissent guere a ces miseres, et que par leur luxe et par les besoins attaches a leur richesse ils sont souvent pauvres au sein meme de l'abondance."

Robespierre, a la fin, fut simple et touchant; il s'agissait d'une question d'humanite. "J'invoque, s'ecria-t-il, la justice de l'Assemblée en faveur des ecclesiastiques qui ont vieilli dans le ministere et qui, a la suite d'une longue carriere, n'ont recueilli de leurs travaux que des infirmités. Ils ont aussi pour eux le titre d'ecclesiastiques et quelque chose de plus, l'indigence. Je demande que l'Assemblée declare qu'elle pourvoira a la subsistance des ecclesiastiques de soixante-dix-ans, qui n'ont ni pensions ni benefices." La Revolution etait tenue d'etablir la justice et la misericorde dans l'Eglise, comme dans la societe.

La discussion fut orageuse: les eveques n'attendaient que ce moment pour eclater. Ils crierent a l'heresie, au scandale; mais l'abbe Gouttes, au nom des membres du comite ecclesiastique: "Je fais profession d'aimer, d'honorer la religion, et de verser, s'il le faut,

tout mon sang pour elle." Les cures de l'Assemblée font la même déclaration de foi. Au même instant, l'évêque de Clermont, furieux, sort de la salle à la tête des autres évêques et de tous les membres dissidents. "Je vote, dit alors l'abbé Grégoire, sous l'oeil de Dieu." Le décret passa. "Nulle considération, s'écrie aussitôt ce prêtre vertueux, ne peut suspendre l'émission de notre serment. Nous formons des vœux sincères pour que, dans toute l'étendue de l'empire, nos confrères, calmant leurs inquiétudes, s'empressent de remplir un devoir de patriotisme, si propre à porter la paix dans le royaume, et à cimenter l'union entre les pasteurs et les ouailles!" Reste à la tribune, il y prononce alors le premier, aux applaudissements de l'Assemblée, le fameux serment constitutionnel: "Je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi."

L'Assemblée nationale venait de rappeler l'Église à la simplicité des premiers temps, à l'élection des évêques et des cures par les fidèles. Elle n'avait touché ni aux dogmes ni aux croyances, et pourtant une grande agitation clericale se répandit dans toute la France. Les ministres d'une religion de paix ainsi, qu'ils s'intitulent eux-mêmes, fomentèrent dans l'Église un schisme qui devait déchirer l'unité de l'État. Un abîme de dissentiments séparait les prêtres assermentés des prêtres inassermentés. Les évêques sonnèrent l'alarme dans leurs diocèses. Un assez grand nombre de prélats émigrèrent à l'étranger. Des cures abandonnèrent leurs fonctions, aimant mieux vivre d'aumônes que de recevoir la rétribution accordée par le gouvernement constitutionnel. La pitié des femmes les accompagna dans leur retraite; elles suivaient avec attendrissement ces vieillards réduits à dire la messe dans le creux des rochers, dans les maisons particulières, au coin des bois. On en est même à se demander si la constitution civile du clergé ne fut pas une des fautes de la Révolution Française. Sans doute l'État avait le droit de courber sous sa main toutes les résistances; mais il s'attaquait, cette fois, à des hommes qui regardaient leurs croyances comme antérieures et supérieures à tous les droits politiques. Réconcilier le clergé avec les principes de 89 était un rêve; intervenir dans ses affaires était un danger. Y avait-il une autre solution? personne alors ne la proposa.

Au moment où cette querelle du clergé semait la discorde dans les villes et dans les campagnes, tous les esprits vraiment philosophiques tendaient, au contraire, vers l'unité. Une scène étrange et curieuse se passa au sein même de l'Assemblée constituante. Au moment où l'on s'y attendait le moins, les portes de la salle s'ouvrent: c'est une députation d'Anglais, de Prussiens, de Siciliens, de Hollandais, de Russes, de Polonais, d'Allemands, de Suédois, d'Italiens, d'Espagnols, de Brabançons, de Liegeois, d'Avignonnais, de Suisses, de Genevois, d'Indiens, d'Arabes, qui tous viennent, conduits par l'étoile de la liberté, adorer la Révolution au berceau.--Ces étrangers, à la tête desquels marche l'orateur Clotz, demandent la faveur d'être admis à la fête qui se prépare dans le Champ-de-Mars, pour l'anniversaire du 11 juillet; "La trompette, dit Clotz, qui sonne la résurrection d'un grand peuple, a retenti aux quatre coins du monde, et les chants de vingt millions d'hommes libres ont réveillé les peuples ensevelis dans un long esclavage." Ainsi s'accomplissait le mot de Volney, dans la discussion du droit de paix et de guerre: "Jusqu'à ce moment vous avez délibéré dans la France et pour la France: aujourd'hui vous allez délibérer pour l'univers et dans l'univers."

Ce cosmopolitisme n'était peut-être pas de très-bon aloi. Avant de constituer l'unité du genre humain, ne fallait-il point fonder l'unité

national? Aussi la deputation fut-elle accueillie froidement.

Quel etait pourtant le caractere de la grande solennite qui se preparait au Champ-de-Mars?

Depuis quelque temps, on avait concu l'idee d'une confederation generale, qui devait reunir les drapeaux de toutes les gardes nationales du royaume.

Ce mouvement etait parti des provinces: l'egoisme de localite cedait dans toute la France a l'entrainement de l'esprit public: les citoyens regenes avaient besoin de se voir, de se connaitre; ils se cherchaient; plus de divisions; une grande famille liee par les memes sentiments. On avait choisi le Champ-de-Mars pour le theatre de la fete; mais ce theatre etait lui-meme a construire. Quinze mille ouvriers travaillaient depuis quelques jours a relever les terres, de chaque cote du Champ, en vastes talus qui devaient supporter la masse des spectateurs. Cependant le bruit circule que l'ouvrage n'avance pas; l'inquietude se repand dans tous les quartiers de la ville. On se transporte aussitot sur les lieux. Il n'y a qu'un cri: "Mettons-nous-y tous."

A l'instant meme, une armee de cent cinquante mille travailleurs accourt; le Champ est transforme en un immense atelier national. Les bataillons de la garde nationale, les citoyens de tout rang, de tout age, arrivent armes de pelles et de pioches. Les invalides, auxquels il reste un bras, une jambe, remuent vaillamment la terre; ceux d'entre eux qui sont aveugles aident a tirer les tombereaux. Les femmes, que l'oisivete du dimanche avait amenees sur le theatre de ces joyeux travaux, oublient tout a coup leur sexe, leurs atours; elles disputent aux hommes les instruments penibles; de blanches et fines mains enfoncent la beche, poussent la brouette. La nuit separe cette laborieuse famille, mais l'aurore qui suit la trouve deja rassemblee. Les femmes reviennent; deja leur teint est legerement bruni au service de la patrie; elles mettent de la grace dans leur ardeur a l'ouvrage; leur simple vue repose des fatigues, leur exemple encourage. Des pretres, des moines se melent dans les bandes: les chartreux transportent la terre en silence et avec un pieux recueillement; les enfants font, a travers tout cela, l'ecole buissonniere; leurs bras tremblants ou debiles aident a charger les fardeaux; leur gaiete trompe la longueur des heures de travail.

Le nombre de travailleurs augmente d'heure en heure: les outils manquent; tout a coup les chapeaux, les tabliers suppleent aux brouettes; l'emulation du devouement invente des instruments nouveaux. Au milieu de cette population ouvriere, on distingue les bras rompus depuis longtemps a la fatigue, les mains de fer creees par l'industrie.

Les imprimeurs avaient inscrit sur leur drapeau: _Imprimerie, premier flambeau de la liberte!_ Ceux de Prudhomme s'etaient fait, pour se reconnaitre, des bonnets de papier avec les couvertures des _Revolutions de Paris_; ils sont accueillis a leur arrivee par des applaudissements. Les riches apportent le sacrifice de leur mollesse et de leur oisivete, les femmes de leur beaute craintive et douillette: le pauvre, chose plus grave, chose sainte! apporte son temps.

"Je n'oublierai pas les colporteurs, dit Camille Desmoulins. Voulant surpasser les autres corps, et voues plus particulierement a la chose publique, ils avaient arrete de consacrer toute une journee a

l'amélioration des travaux. Paris s'étonna de ne point entendre, dès le matin, les cris familiers de ces douze cents réveille-matin, et ce silence avertit la ville et les faubourgs que ces patriotes piochaient dans la plaine de Grenelle."

Un ordre admirable, suprême, règne dans toute cette foule: trois cent mille bras, une seule âme! Les outils remuent, bouleversent le Champ-de-Mars; le gazon du milieu est soulevé, les tertres latéraux se dessinent en amphithéâtre. Nulle police; à quoi bon? Un jeune homme arrive, ôte son habit, jette dessus ses deux montres, prend une pioche et va travailler au loin.--Mais vos deux montres?--Oh! l'on ne se défie pas de ses frères!--Et ce dépôt, laissé au sable et aux cailloux, est gardé par la moralité publique. Les jeux se mêlent de temps en temps au travail: le tombereau qui part plein de terre revient orné de branchages, et chargé de groupes de jeunes gens et de jolies femmes qui auparavant aidaient à le trainer. Il pleut: l'eau du ciel, toute abondante qu'elle soit, ne refroidit pas l'enthousiasme. Le soir, on se rassemble avant de se retirer; une branche d'arbre sert d'étendard, un tambour, un fifre ouvre la marche. Les fêtes de Saturne et de Rhea étaient revenues: à la veille de jurer le pacte fédéral, les citoyens français contractent une alliance utile et sacrée, l'alliance avec la terre.

La presse, toujours ouverte aux alarmes, ne partageait qu'à demi la joie et la confiance des travailleurs. "Surtout, leur disait-elle, n'adorez pas!" Cette recommandation s'adressait au caractère idolâtre des Français, qui, soit par enthousiasme, soit par facile entraînement du cœur, se montrent trop souvent enclins à se prosterner devant quelqu'un ou quelque chose. L'idole, ici, c'était la cour, le roi, la reine. Il était à craindre que ces fédérés, venus du fond de leur province, ne se laissassent tout à coup séduire.

La reine était belle; elle avait des yeux et des sourires de sirène. Un mot, et l'épée de la France, l'épée de la Révolution allait peut-être tomber entre les mains de cette Autrichienne. La vérité est que déjà les têtes s'enflammaient pour elle; la garder dans son château, l'escorter à la promenade, veiller la nuit près de son sommeil, il y avait là plus qu'il n'en faut pour mettre aux champs des imaginations neuves et romanesques. D'un autre côté, des rancunes farouches paraissaient survivre, chez quelques citoyens, à l'abolition de la noblesse: ces sentiments, la presse démocratique eut la générosité de les calmer. "Une chose, s'écriait Loustalot en rendant compte des travaux du Champ-du-Mars, une seule chose pourrait affliger un observateur patriote dans ces beaux jours. Les pelles de beaucoup de citoyens étaient ornées de devises menaçantes contre les aristocrates. Frères et amis, le caractère d'un peuple libre est de dompter les superbes et de pardonner aux vaincus!_ Les aristocrates ne sont pas dignes de votre courroux. Que ce beau jour ne soit trouble par aucune haine, par aucun excès, par aucune vengeance publique ni privée: vous goûterez le bonheur et vos ennemis seront assez punis."

Enfin parut l'aube du 14 juillet. Le ciel ne répondait pas à la sérénité du sentiment public: c'était une matinée sombre et chargée de nuages. Dès le point du jour, tous les fédérés répandus dans la ville se réunirent; ils avaient reçu la plus cordiale hospitalité dans les couvents, les casernes, les maisons bourgeoises: depuis quelques jours, les citoyens n'avaient plus qu'un toit et qu'une table. Le monde n'avait jamais rien vu de semblable. À dix heures, une salve d'artillerie annonça l'arrivée du cortège, qui traversait la Seine sur

un pont de bateaux. Et quel cortège! La France entière, la France avec ses anciennes provinces qui, tout à coup, immolant leurs droits, leurs privilèges, leur amour-propre local, venaient se rallier au même symbole.

La foule était imposante: quatre cent mille spectateurs, hommes et femmes, tous décorés de rubans aux couleurs de la nation, s'étagaient sur des gradins qui, partant d'un triple arc de triomphe, décrivaient un cintre incliné dont le haut se mariait avec les branches des allées d'arbres, et dont les pieds s'appuyaient sur une immense plate-forme au milieu de laquelle s'élevait un autel à la manière antique. Quatre cents prélats revêtus d'aubes flottantes, avec des ceintures tricolores, couvraient les marches de _l'autel de la patrie_, et attendaient la fin du cortège, la face tournée vers la rivière.

De temps en temps, la pluie tombait par rafales. Une immense galerie couverte, ornée de draperies bleu et or, occupait le côté du Champ-de-Mars où se trouve l'École militaire; au milieu de la galerie s'élevait le pavillon du roi. Les vainqueurs de la Bastille étaient à la fête: il y était, ce brave et généreux Hulin, qui, par esprit de renoncement à toutes les distinctions honorifiques, avait détaché de sa boutonnière le ruban et la médaille accordée par la Commune. [Note: Je rencontrai Hulin en 1811, ce même 14 juillet; il se promenait au Champ-de-Mars par un beau soleil; mais ce soleil qui _brûle les bastilles_, Hulin ne le voyait plus; il était aveugle.]

À trois heures et demie, le cortège acheva d'entrer dans le Champ-de-Mars; une seconde salve d'artillerie se fit entendre... on commença la messe. L'évêque d'Autun, Talleyrand, monta sur l'autel en habits pontificaux, au milieu de son clergé: la messe se célébra au bruit des instruments militaires; l'officiant bénit ensuite les bannières des quatre-vingt-trois départements. Le roi assistait à cette cérémonie sans sceptre, sans couronne, sans manteau; en homme qui se respecte, non en comédien.

Le moment solennel était venu: M. de Lafayette, nommé ce jour-là commandant général de toutes les gardes nationales du royaume, traverse les rangs au milieu des acclamations, appuie son épée nue sur l'autel, et dit d'une voix élevée, en son nom, au nom des troupes et des fédérés: "Nous jurons d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi; de maintenir de tout notre pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi, et de demeurer unis à tous les Français par les liens de la fraternité." Au même instant, les trompettes sonnent, les tambours battent, l'obus éclate; le ciel, jusque-là voilé, se découvre; et le soleil, ce Verbe de la nature, paraît pour recevoir le serment de quatre cent mille hommes.

L'Assemblée, le roi, le peuple, s'unissent dans le même élan national. Quel moment! Au bruit de la bombe et du tambour, les habitants restés dans Paris, hommes, femmes, enfants, lèvent la main du côté du Champ-de-Mars, et s'écrient aussi: "Oui, je le jure!" La France répète ce serment avec transport. Qui dira la joie et les embrassements de tout un peuple venant de naître à la liberté? Ah! ce fut un grand spectacle! Comment décrire l'effet produit par ces drapeaux qui flottent dans les airs, comme pour se confondre désormais en un seul, le drapeau de la France, les armes qui brillent comme une moisson de fer dans cette plaine nue, les cris qui courent avec des frissons d'enthousiasme sur toutes les têtes, la terre qui s'ébranle, le ciel qui semble lui répondre par une clarté subite, les formidables accents

d'une joie orageuse, la voix tonnante du peuple, et le genie de la Liberte qui plane dans les airs?

"O siecle! o memoire! s'ecriait alors Carra, nous avons entendu ce serment, qui sera bientot, nous l'esperons, le serment de tous les peuples de la terre; vingt-cinq millions d'elus l'ont repete a la meme heure dans toutes les parties de cet empire; les echos des Alpes, des Pyrenees, des vastes cavernes du Rhin et de la Meuse en ont retenti au loin; ils le transmettent sans doute aux bornes les plus reculees de l'Europe et de l'Asie. Divine Providence! je me prosterne devant toi, en regardant avec dedain tous les rois qui se croient des dieux et demandent l'amour des mortels; je leur dis: Qu'etes-vous? Qu'avez-vous fait pour le bonheur des hommes? C'est aux nations assemblees a faire leurs propres lois et leur propre bonheur. Peuples de l'Europe, en ecoutant ce recit, tombez a genoux devant la divine Providence, et puis, vous relevant avec la fierte de l'homme et l'enthousiasme du republicain, renversez le trone de vos tyrans; soyez libres et heureux comme nous."

Pour se faire une idee des sentiments qui dictaient a la nation entiere de telles paroles, il faut se reporter en esprit a ces jours de foi et d'esperance, ou tous les hommes n'eurent qu'un nom, celui de freres. La liberte etait une mer dont on ne connaissait pas encore les orages. Avec quelle joie on voyait le vaisseau de la France manoeuvrer sur cet ocean tranquille! Pendant une semaine, ce ne furent que chants et illuminations jusque sur les ruines de la Bastille; a la porte, on avait mis cette inscription heureuse par les contrastes qu'elle faisait naitre: Ici l'on danse. Tout en transformant ce lieu d'horreur en une salle de plaisirs, on avait pris le soin de ne point enlever le caractere de la primitive forteresse. Dans les anciens fosses, ou la danse etait fort animee, des restes de cachots, eclaires d'une sombre lumiere, projetaient sur la fete des souvenirs bien faits pour entretenir le peuple dans l'horreur du despotisme dont cette forteresse avait ete le rempart.

Les craintes qu'avaient concues les ecrivains democrates furent en partie confirmees: l'enthousiasme des federes les emporta bien au dela des bornes de la reserve et de la convenance. Malgre ses querelles avec le roi et avec le clerge, la France etait encore royaliste et catholique, Lafayette avait ete enleve dans les bras, etouffe; on avait baise ses mains, ses bottes, son cheval blanc. Pendant huit jours, le peuple ne se livra plus qu'aux danses et aux divertissements; il s'abandonna, avec une facilite imprudente, a l'ivresse d'une joie sans mesure; la tribune etait oubliee; il fallait que l'idolatrie populaire fut bien prononcee pour que Mirabeau lui-meme s'en indignat. "Que voulez-vous faire, dit-il, d'une nation qui ne sait que crier: Vive le roi?" Dans une revue des gardes nationales, la reine avait donne sa main a baiser aux federes, sa belle main. Il parait, au reste, que nos provinciaux laisserent dechirer leur civisme et leur morale a des fleches moins delicates: on les vit rechercher publiquement les attraits des heroines du Palais-Royal.

Le puritanisme democratique ne cessait de gemir sur ces desordres, sur les prodigalites scandaleuses de la fete, et sur cette fureur de spectacles et de nouveautes, si contraire a la dignite d'un peuple libre. Les ecrivains se plaignaient surtout des offenses faites a l'egalite: le peuple figurait bien au Champ-de-Mars, mais comme spectateur; les citoyens actifs avaient seuls l'uniforme, portaient les armes; on aurait desire voir les formidables piques des faubourgs

melees aux baionnettes. Cette fete n'en laissa pas moins, dans la memoire nationale, une trace que le temps n'a point effacee. Le vieux sang de nos peres se rechauffe quand on leur parle, a cette heure, de la Federation et du 14 juillet.

Si incomplete que parut alors aux revolutionnaires cette fete philosophique, elle n'en fut pas moins le signe de la reconstitution de l'unite nationale. La poesie est presque toujours impuissante a traduire ces grandes emotions. M.-J. Chenier et Fontanes essayerent pourtant: Chenier seul trouva quelques accents heureux:

Dieu du peuple et des rois, des cites, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfants d'Israel,
Dieu que le Guebre honore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel;

Ici sont rassembles sous ton regard immense,
De l'empire francais les fils et les soutiens.
Celebrant devant toi leur bonheur qui commence,
Egaux a leurs yeux comme aux tiens!

Ces deux strophes obtinrent un succes inoui, d'abord parce qu'elles sont reellement belles, ensuite parce qu'elles sont l'expression de la philosophie de la Revolution.

Les fetes et les rejouissances se prolongerent durant quelques jours; les theatres furent frequentes par les cent mille federes venus de leurs provinces. Le Theatre-Francais donna une piece en deux actes de Collot-d'Herbois, la Famille patriote ou la Federation. Cette comedie de circonstance n'eut qu'un succes d'allusion et de patriotisme. La Revolution avait commence par la litterature; Voltaire, Diderot, Beaumarchais etaient reconnus au theatre pour les precurseurs de la regeneration morale et politique, mais au moment ou la secousse se declara les grands ecrivains avaient disparu. Au milieu de cette disette de beaux-esprits, la Revolution regarda en arriere: elle retrouva toute une chaine de grands hommes qui l'avaient annoncee et preparee. Il y en a surtout un parmi eux qu'elle reconnut pour sien. Moliere n'etait guere connu jusqu'alors que de l'aristocratie et des hommes lettres; 89 le revela au peuple.

Lisez les journaux du temps: l'acteur que Louis XIV avait fait enterrer la nuit dans un coin de cimetiere se trouve, sur-le-champ, porte aux nues. La vengeance que l'auteur a voulu exercer devient palpable pour tout le monde; ses pieces sont des satires qui attaquent tous les ridicules des grands seigneurs dechus. Le peuple, a la fin du XVIIIe siecle, aime a mesurer la distance qui le separe de Sganarelle, fin, intelligent, plein de mepris envers la noblesse, mais gage, pusillanime, cauteleux, servile, n'osant pas regarder son maitre en face, ni lui dire tout haut ce qu'il pense tout bas. La catastrophe du cinquieme acte de Don Juan est comprise de tous, et appliquee aux evenements. Cette statue du commandeur qui, a la fin du souper, saisit avec une majeste sombre et terrible le bras du seigneur libertin qu'elle entraine, figure bien la Revolution apres la Regence. Entendez-vous retentir les pas lourds de ce fantome de marbre? C'est le peuple qui s'avance!

[Illustration: Fabre d'Eglantine]

La nouvelle division de la France en departements n'avait point ete

etrangere a la fete de la Federation. Les anciennes provinces s'etaient effacees et avec elles avaient disparu les privileges du clerge et de la noblesse, abolis de droit, mais non de fait, dans la nuit du 4 aout.

On s'arreterait volontiers a ce beau jour d'enthousiasme, de confiance et d'elan patriotique; beau jour sans lendemain! Mais la marche des evenements nous entraine. Qu'il vive cependant a jamais dans l'histoire, le souvenir de ce moment trop court ou le coeur de tout un peuple battit d'amour pour la Justice et pour la Liberte!

XI

Le parti des indifferents.--Marat eclate.--Camille Desmoulins denonce par Malouet.--Apparition de Saint-Just.--Desorganisation de l'armee.--Mort de Loustalot.--Une seance du club de Jacobins.--Mariage de Camille Desmoulins.--Mort de Mirabeau.

Sous tous les gouvernements et a toutes les epoques, quelle que soit la gravite des circonstances, quels que soient les troubles qui agitent le pays, il se rencontre des hommes qui se font une regle de conduite de demeurer etrangers aux evenements, de rester insensibles aux plus nobles enthousiasmes; ils ne s'arretent jamais a une determination qu'apres avoir pris conseil de leur amour-propre ou de leurs interets personnels: a qui les comparerons-nous, sinon a ces anges neutres, dont parle Dante, "qui n'ont voulu prendre parti ni pour Dieu ni pour Satan, etres sans infamie comme sans gloire, mais dont la vie est si basse, que la justice et la misericorde les dedaignent egalement"? Ces hommes-la se nommerent alors, eux-memes, les impartiaux. Toute leur impartialite n'etait qu'un masque, sous lequel se couvrit le royalisme. Nuls principes! ces hommes ramenaient tous les devoirs a l'egoisme; c'est assez dire qu'ils n'en reconnaissaient aucun. "L'egoiste vertueux, lit-on dans une de leurs brochures, n'est d'aucun parti, d'aucune faction, d'aucun complot. Ses superieurs le considerent, ses egaux l'aiment, ses inferieurs le respectent: il est heureux."

Toute cette morale epicurienne contraste singulierement avec l'esprit et le langage des revolutionnaires. Je lis, dans un discours prononce a l'assemblee federative de Valence, les paroles suivantes:

"Quelque assuree que paraisse la conquete de notre liberte, gardons-nous de penser qu'il ne nous reste que des jouissances a satisfaire; c'est, au contraire, par des privations qu'il nous faudra la consolider."

Qu'on compare ces deux manieres de voir, et qu'on juge!

Toute passion, si noble qu'elle soit, a pourtant ses exces: l'amour de la liberte se montre jaloux, ombrageux, alarme comme tous les autres amours. Marat etait ainsi fait, que le moindre bruit d'infidelite a la patrie le jetait dans des fureurs. Toujours traque, il avait pris le parti de s'evanouir comme l'air. Il faut lire le journal de Camille Desmoulins, pour se faire une idee de l'existence fabuleuse de cet etre bizarre, qui semblait avoir derobe l'anneau de Gyges. Pour se soustraire a la nuit des cachots, il s'etait reduit a vivre au fond d'une cave; la du moins il pouvait ecrire, continuer la redaction de

l'_Ami du peuple_. Ce qui l'effrayait le plus etait l'idee du repos.

Marat luttait contre le Chatelet, contre la Municipalite, contre l'Assemblee nationale. Aux poursuites, il repondait par des defis. Tout dernièrement, nouvel esclandre; grande perquisition chez l'invisible Marat; a defaut du coupable, on saisit ses papiers, les numeros de son journal, et une pauvre vieille femme qui pliait les feuilles. A minuit, on emmene le tout chez Bailly. Qu'y a-t-il donc? Marat avait, dit-on, lance un nouveau pamphlet anonyme: _C'en est fait de nous_. Rien de plus irrite que l'auteur de cet ecrit; il depasse toutes les bornes; mais, il faut bien le dire, les journaux etaient presque tous montes, depuis quelque temps, au diapason de la violence la plus extraordinaire. Marat, dont on a voulu faire la personnification de la demence, se montrait souvent plus modere que Freron et autres. Peut-etre cette exageration etait-elle necessaire pour reveiller l'esprit public; on ne sonne pas le tocsin d'alarme avec un grelot. Or nous verrons plus loin que la Revolution courait alors des dangers reels. Il est toujours mal, sans doute, de provoquer au desordre; la vie de l'homme est inviolable et sacree dans tous temps: mais l'Ami du peuple voulait-il reellement qu'on prit ses provocations a la lettre? On peut en douter. Dans son adresse aux citoyens, je decouvre moins de conseils reflechis que de vehementes hyperboles.

"Citoyens de tout age et de tout rang, s'ecrie-t-il, les mesures prises par l'Assemblee nationale ne sauraient vous empecher de perir; c'en est fait de vous pour toujours, si vous ne courez aux armes, si vous ne retrouvez cette valeur heroique, qui, le 14 juillet et le 5 octobre, sauverent deux fois la France. Volez a Saint-Cloud [Note: Il parait que Louis XVI habitait alors, pour quelques jours, le chateau de Saint-Cloud.], s'il en est encore temps; ramenez le roi et le dauphin dans vos murs; tenez-les sous bonne garde, et qu'ils vous repondent des evenements; renfermez l'Autrichienne et son beau-frere: qu'ils ne puissent plus conspirer; saisissez-vous de tous les ministres et de leurs commis; mettez-les aux fers; assurez-vous du chef de la municipalite et des lieutenants de mairie; gardez a vue le general; arretez l'etat-major; enlevez le parc d'artillerie de la rue Verte; emparez-vous de tous les magasins et moulins a poudre; que les canons soient repartis entre tous les districts, que tous les districts se retablissent et restent a jamais permanents; qu'ils fassent revoquer les funestes decrets. Courez, courez, s'il en est encore temps, ou bientot de nombreuses legions ennemies fondront sur vous: bientot vous verrez les ordres privileges se relever, le despotisme, l'affreux despotisme, reparaitra plus formidable que jamais. Cinq a six cents tetes abattues vous auraient assure repos, liberte et bonheur; une fausse humanite a retenu vos bras et suspendu vos coups: elle va couler la vie a des millions de vos freres; que vos ennemis triomphent un instant, et le sang coulera a grands flots; ils vous egorgeront sans pitie, ils eventreront vos femmes; et, pour eteindre a jamais parmi vous l'amour de la liberte, leurs mains sanguinaires chercheront le coeur dans les entrailles de vos enfants." Ce style est atroce; ces soupcons et ces conseils font horreur, a nous surtout qui lisons de pareilles lignes avec sang-froid et a distance des evenements. Mais alors les esprits etaient enflames par la lutte; le langage se chargeait de teintes sinistres; la defiance colorait tout en noir; et l'esprit public etait assiege de fantomes. Marat etait le type de l'hypocondrie sociale. Son esprit se nourrissait d'alarmes, son imagination effaree donnait aux evenements la figure glaciale de la trahison et de la perfidie; il representait reellement l'inquietude de tous les nouveaux affranchis, qui croient partout revoir le bout de la

chaîne. La lecture du C'en est fait de nous souleva l'Assemblée nationale. Dénoncé par Malouet, Marat rendit guerre pour guerre. Voici le curieux manifeste qu'il lança au plus fort de l'orage:

"J'ai un si souverain mépris pour ceux qui ont rendu le décret qui me déclare criminel de lèse-nation, et plus encore pour ceux qui ont été chargés de l'exécuter, j'ai tant de confiance dans le bon sens du peuple, qu'on s'est efforcé d'égarer, et tant de certitude de l'attachement qu'il a pour son ami, dont il connaît le zèle, que je suis sans la plus légère inquiétude sur les suites de ce décret honteux, et que je ne balancerais pas à aller me remettre entre les mains des juges du Châtelet, si je pouvais le reconnaître pour tribunal d'État, si j'avais l'assurance de ne pas être emprisonné, et d'être interrogé à la face des cieux, certain qu'ils seraient plus embarrassés que moi. S'ils n'étaient pas mis en pièces, avant que l'Ami du Peuple eût achevé de plaider sa cause, ils apprendraient de lui ce que c'est que d'avoir affaire à un homme de tête, qui ne s'en laisse point imposer, qui ne prête point le flanc à la marche de la chicane, qui sait relever des juges prévaricateurs, les ramener au fond de l'affaire, et les montrer dans toute leur turpitude; ce que c'est que d'avoir affaire à un homme de cœur, fier de sa vertu, brûlant de patriotisme, [Note: Une circonstance risible vint croiser cette boutade: "Le président, raconte Camille Desmoulins, annonça que Marat, le criminel de lèse-nation, faisait hommage à l'Assemblée de son plan de législation criminelle. On crut d'abord que c'était un tour de Marat, qui envoyait ses élucubrations patriotiques, enrichies de son portrait, pour persiffler les noirs (les membres du côté droit) et le Châtelet, qui ne pouvaient pas mettre la main sur l'original. Mais il faut entendre l'Ami du Peuple dans son numéro suivant se défendre de cet envoi. "Il y a dix ou douze jours, dit-il, que ce plan fut remis à une dame pour te faire passer au président de l'Assemblée. Je regrette beaucoup qu'il ait été présenté dans une conjoncture pareille. Je ne sais point faire de platitudes; loin de rendre dorénavant à l'Assemblée aucun hommage, je n'aurai pour elle que justice sévère; je ne lui donnerai aucun éloge." Marat concluait en déclarant, à son tour, l'Assemblée criminelle de haute trahison, le tout au grand amusement de Camille, qui s'égayait de son ami Marat comme d'un phénomène politique.] exalte par le sentiment de la grandeur des intérêts qu'il défend, connaissant les grands mouvements des passions et l'art d'amener les scènes tragiques."

L'un des moindres défauts de Marat était de faire, sans cesse, l'éloge de lui-même.

Camille Desmoulins avait, lui aussi, été dénoncé par Malouet, comme le digne émule de Marat. Il réclama par voie de pétition. "S'il y a quelque reproche à me faire, disait Camille, ce serait plutôt d'être idolâtre de la nation et non d'être criminel envers elle." Alors Malouet: "Camille Desmoulins est-il innocent? il se justifiera. Est-il coupable? je serai son accusateur et celui de tous ceux qui prendront sa défense. Qu'il se justifie, s'il l'ose." À ces mots, une voix s'éleva des tribunes: "Oui, je l'ose." Tumulte: une partie de l'Assemblée surprise se leva. Le président donna l'ordre d'arrêter l'interrupteur, qui n'était autre que Camille. Robespierre prit une grave initiative: "Je crois que l'ordre provisoire donné par M. le président était indispensable: mais devez-vous confondre l'imprudence et l'inconsidération avec le crime? Il s'est entendu accuser d'un crime de lèse-nation; il est alors difficile à un homme sensible de se taire. On ne peut supposer qu'il ait eu l'intention de manquer de respect au

corps legislatif. L'humanite, d'accord avec la justice, reclame en sa faveur. Je demande son elargissement et qu'on passe a l'ordre du jour." Pendant ce temps, Camille avait file d'une tribune a l'autre, et les inspecteurs de la salle annoncent qu'il s'est echappe.

On oublie l'incident pour continuer la deliberation sur l'adresse. Robespierre revient plusieurs fois a la charge. Petion presente fort adroitement un projet de decret qui annule celui de la veille: Camille est excepte de la denonciation qui se trouve maintenue seulement contre Marat. Il faut entendre Camille raconter lui-meme, dans son style charivarique, l'issue de cette affaire: "Victor Malouet avait assez bien arrange son plan de procedure, mais il n'a pas joui longtemps de sa victoire. Il avait saisi habilement l'avantage

"D'une nuit qui laissait peu de place au courage."

M. Dubois de Crance a rallie les patriotes, et j'ai eu la gloire immortelle de voir Petion, Lameth, Barnave, Cottin, Lucas, Decroix, Biauzat, etc., confondre les perils d'un journaliste famelique avec la liberte, et livrer pendant quatre heures un combat des plus opiniatres, pour m'arracher aux noirs qui m'emmenaient captif; maints beaux faits surtout ont signale mon cher _Robespierre_. Cependant la victoire restait indecise, lorsque _Camus_, qu'on etait alle chercher au poste des archives, accourant sans perruque et le poil herisse, se fit jour au travers de la melee, et parvint enfin a me degager des aristocrates, qui, malgre l'inegalite des forces et les embuscades inattendues de _Dubois_ et de _Biauzat_, se battaient en desesperes. Il etait onze heures et demie; _Mirabeau-Tonneau_ etait tourmente du besoin d'aller rafraichir son gosier desseche, et je fus redevable du silence qu'obtint _Camus_, moins a la sonnette du president, qui appelait a l'ordre, qu'a la sonnette de l'office, qui appelait les ci-devant et les ministeriels a souper, et qui, depuis plus d'une heure, sonnait la retraite. Ils abandonnerent enfin le champ de bataille, je fus ramene en triomphe; et a peine ai-je goute quelque repos, que deja un chorus de colporteurs patriotes vient m'eveiller du bruit de mon nom, et crie sous mes fenetres: _Grande confusion de Malouet; grande victoire de Camille Desmoulins_; comme si c'etait la victoire de celui qui, les mains chargees de chaines, ne pouvait combattre, et non pas la victoire de cette cohorte sacree des amis de la Constitution, de cette foule de preux Jacobins, qui ont culbute _les Malouet, les Desmeuniers, les Murinais, les Foucault_, et cette multitude de noirs et de gris, d'aristocrates veterans et de transfuges du parti populaire."

Camille, tire d'un mauvais pas, n'en devint guere plus sage: cet ecolier de genie ecoutait plutot son immense memoire, son amour de la plaisanterie et du trait que sa surete personnelle, et meme que la dignite de la Revolution.

Un nouveau caractere allait entrer sur la scene, et prendre une part active aux evenements.

Le 19 aout 1790, Robespierre recut de Blerancourt, pres de Noyon, une lettre; l'ecriture en etait nette et hardie, il lut:

"Vous qui soutenez la patrie chancelante contre le torrent du despotisme et de l'intrigue, vous que je ne connais que comme Dieu, par des merveilles, je m'adresse a vous, monsieur, pour vous prier de vous reunir a moi pour sauver mon triste pays. La ville de Couci s'est fait transferer (ce bruit court ici) les marches francs du bourg de

Blerancourt. Pourquoi les villes engloutiraient-elles les privileges des campagnes? Il ne restera donc plus a ces dernieres que la taille et les impots! Appuyez, s'il vous plait, de tout votre talent, une adresse que je fais par le meme courrier, dans laquelle je demande la reunion de mon heritage aux domaines nationaux du canton, pour que l'on conserve a mon pays un privilege sans lequel il faut qu'il meure de faim. Je ne vous connais pas, mais vous etes un grand homme. Vous n'etes pas seulement le depute d'une province, vous etes celui de l'humanite et de la republique. Faites que ma demande ne soit pas meprisee.

"_Signe_: SAINT-JUST,

"Electeur au departement de l'Aisne."

Robespierre demeura longtemps absorbe; l'emotion s'empara de tout son etre, il lui sembla que son ame se separait de la matiere et se trouvait en contact avec une ame soeur: ces deux hommes s'etaient compris a distance.

Au moment ou venait de se former, entre Robespierre et ce jeune inconnu, un lien que le fer seul de leurs ennemis devait trancher plus tard, Marat rompait avec un des hommes qui devaient l'entraîner dans une lutte a mort. "Monsieur Brissot, ecrivait-il, m'avait toujours paru vrai ami de la liberte: l'air infect de l'Hotel de Ville, et plus encore le souffle impur du general (Lafayette), influencerent bientot sur ses principes; son plan d'aristocratie municipale, qui a servi de canevas a celui de Desmeuniers, ne me laissa plus voir en lui qu'un petit ambitieux, un souple _intrigant_, et la voix du patriotisme etouffa dans mon coeur la voix de l'amitie." Intrigue et intrigants, c'est le fer rouge dont la Montagne marquera, plus tard, tout le parti de la Gironde.

Il existait dans l'armee un principe de dissolution: Mirabeau proposa de la licencier pour la reorganiser sur de nouvelles bases. On n'osa prendre cette mesure. Dans l'ancien systeme, l'armee etait une simple machine de guerre; elle n'agissait pas, elle fonctionnait. Composee, comme le clerge, d'une noblesse et d'un peuple, elle consacrait, sous l'uniforme, la plus entiere separation des castes: d'un cote, les officiers; de l'autre, les sous-officiers et les soldats. Quand les bases de l'ancienne societe s'ebanlerent, toutes les institutions avaient ete obligees de s'ouvrir a l'element democratique: il n'en fut pas de meme de l'armee. Abattue partout ailleurs, l'aristocratie levait encore la tete sous les drapeaux. Appuyee sur l'obeissance passive qu'imposent les lois militaires, elle bravait, en quelque sorte, le torrent des idees nouvelles. Les opinions etaient determinees par la place que chacun occupait dans cette formidable hierarchie: les officiers, tous d'origine noble, se montraient generalement opposes a la Revolution; les sous-officiers et les soldats se declaraient, au contraire, tres-favorables au mouvement: de la deux partis dans l'armee comme dans la nation. Les soldats, quoique gardes a vue par leurs chefs, lisaient et commentaient entre eux les ecrits publics; l'esprit de liberte penetrait a travers l'uniforme.

Telle etait la situation, lorsqu'une etincelle mit le feu aux poudres. A Nancy eclata un soulèvement general qui faillit degenerer en une guerre civile. Trois regiments s'insurgerent; Bouille marcha sur eux, a la tete de la garnison et des gardes nationales de Metz; il les soumit.

Le sang avait coulé: cette victoire fit horreur à ceux mêmes que la loi de la subordination mettait dans la nécessité de vaincre. Quand cette nouvelle arriva sur Paris, elle causa une exaspération terrible. Quarante mille hommes entourèrent la salle du Manège, et poussèrent des cris d'imprecations contre Bouille, jusque dans les Tuileries; ils veulent arrêter le ministre de la guerre. L'Assemblée nationale n'en décerne pas moins des remerciements à M. de Bouille et à l'armée victorieuse, et des honneurs funèbres aux citoyens morts pour le maintien de la discipline.

Un conseil de guerre, composé d'officiers appartenant aux divisions de Vigier et de Castella, avait condamné vingt-trois soldats de Château-Vieux à la peine de mort, quarante et un aux galères; soixante et onze furent renvoyés à la justice de leur régiment. Robespierre fit un appel à la clémence de l'Assemblée. Remontant des effets aux causes, il accusa les mauvais traitements dont l'armée était victime de la part de ses chefs. "Il ne faut pas seulement, ajouta-t-il, fixer votre attention sur la garnison de Nancy; il faut, d'un seul coup d'oeil, envisager la totalité de l'armée. On ne saurait se le dissimuler, les ennemis de l'État ont voulu la dissoudre: c'est leur but. On a cherché à dégoûter les bons; on a distribué des cartouches jaunes; [Note: C'était une punition et une marque d'infamie.] on a voulu aigrir les troupes pour les forcer à l'insurrection, faire rendre un décret, et en abuser en leur persuadant qu'il est l'ouvrage de leurs ennemis. Il n'est pas nécessaire de plus longs développements pour vous prouver que les ministres et les chefs de l'armée ne méritent pas votre confiance."

Signalons un trait de dévouement et d'humanité: la femme Humberg, concierge de la porte de Stanislas, à Nancy, voulant éteindre le feu de la guerre civile, prit un seau d'eau et le renversa sur la lumière d'un canon, malgré l'opposition des canonniers.

La nouvelle des massacres de Metz et de Nancy eut un retentissement sinistre dans les feuilles publiques. Marat ne se connaît plus; il s'emporte, il délire.

"Juste ciel! s'écrie-t-il. Tous mes sens se revoltent, et l'indignation serre mon cœur. Lâches citoyens! verrez-vous donc, en silence, accabler vos frères? Resterez-vous donc immobiles, quand des légions d'assassins vont les égorger? Oui, les soldats de la garnison de Nancy sont innocents; ils sont opprimés, ils résistent à la tyrannie; ils en ont le droit, leurs chefs sont seuls coupables, c'est sur eux que doivent tomber vos coups: l'Assemblée nationale elle-même, par le vice de sa composition, par la dépravation de la plus grande partie de ses membres, par les décrets injustes, vexatoires et tyranniques qu'on lui arrache journellement, ne mérite plus votre confiance."

Ces accès de colère qui faisaient affluer tout son sang vers le cœur, à la vue de l'injustice, avaient, plus d'une fois, valu à Marat une réputation de folie; il ne s'en laissa pas ébranler. Toute la vengeance qu'il exerça fut de renvoyer la même accusation à ses ennemis.

"Rien n'égale, poursuit-il, l'horreur que j'ai pour les noirs projets des ennemis de la Révolution, si ce n'est le mépris que m'inspire leur démence! Qu'un prince ou des ministres accablés de regrets d'avoir, par leurs concussions et leur tyrannie, amené les choses au point où elles en sont, et furieux de ne pouvoir les rétablir, perdent la tête, et se conduisent en insensés, il n'y a rien de si étrange. Mais qu'un sénat

nombreux imite leurs folies, c'est ce qu'on refuserait de croire, si l'on ignorait que ses membres sont presque tous agités des mêmes passions. Comment, toutefois, ne s'est-il pas trouvé, parmi eux, un seul homme qui les ait rappelés à la raison, à la prudence? Quel aveuglement impardonnable de vouloir suivre aujourd'hui, avec les troupes réglées, les maximes de l'ancien régime! Sont-ce des hommes, dont les écrits patriotiques ont ouvert les yeux, dont le sentiment de la liberté a élevé l'âme, et qui craignent moins la mort que le deshonneur, que l'on peut encore traiter en serfs? Est-ce en cherchant à couvrir les anciennes vexations par de nouvelles, en employant la violence à l'appui de l'injustice, en ajoutant outrage à outrage, que l'on peut espérer de les rendre dociles à la voix de leurs oppresseurs? Est-ce par des traitements iniques et honteux qu'on peut se flatter de les plier au devoir? Non, jamais!"

Quelques jours après, le journalisme fit une perte cruelle. Loustalot, le rédacteur des *Revolutions de Paris*, venait de mourir à l'âge de vingt-huit ans. C'était un grand cœur et un écrivain de talent, dévoré par le feu sacré du patriotisme. Sa feuille se tirait à un nombre considérable d'exemplaires, et, toute palpitante de l'émotion de la semaine, elle exerçait une énorme influence dans les faubourgs. Il tomba au champ d'honneur, ferme, vaillant, la plume à la main: certes, cette plume valait bien une épée. Il se rencontre des hommes chez lesquels se résume l'instinct et le bon sens des masses; Loustalot était de ceux-là. Au moment où le journalisme, ce nouveau pouvoir, succédait à la royauté, l'auteur des *Revolutions de Paris* fit mieux encore que de gouverner le peuple: il l'éclaira. La presse devint, alors, un véritable sacerdoce.

[Illustration: Une séance du club des Jacobins.]

Le 4 septembre 1790, Necker se retira du ministère. Sa retraite eut tous les caractères d'une fuite; la popularité l'avait séduit; elle le trompa. On lisait sur la porte de son hôtel: *Au ministre adore*; l'inscription est enlevée; une défaveur générale succède à l'ancienne idolâtrie. Ces retours de l'opinion ne doivent pas nous étonner; dans les temps de révolution, les idées sont tout, les hommes rien.

Necker n'avait jamais été que le masque de la volonté nationale, à un moment donné; il s'évanouit avec la circonstance. Seuls les Montagnards se fortifiaient et grandissaient à chaque pas; c'est qu'ils avaient derrière eux le peuple.

La lutte des croyances continuait, quoique la Révolution ne cessât d'appeler à elle les membres désintéressés du clergé.--La résistance des ecclésiastiques était en raison inverse du rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie; les évêques se montrèrent plus opposés à la réforme que les cures, les cures que les simples vicaires. Il y eut ça et là, dans le bas clergé, des exemples remarquables d'adhésion au nouvel ordre de choses; un prêtre de Saint-Sulpice, M. Jacques Roux, fit entendre du haut de la chaire les paroles suivantes: "Interdit des fonctions sacrées du ministère, par les vicaires généraux de Saintes, pour m'être déclaré l'apôtre de la Révolution; force de quitter mon diocèse et mes foyers, pour échapper à la fureur des méchants qui avaient mis ma tête à prix, la joie que je ressens de prêter le serment décrété le 27 novembre dernier, par la loi sur la constitution civile du clergé, cette consolation inappréciable me fait oublier que, depuis seize ans, je n'ai vécu que de mes infortunes et de mes larmes. Je jure donc, messieurs, en présence du ciel et de la terre, que je serai

fidele _a la nation, a la loi et au roi_, qui sont indivisibles.
J'ajouterai meme que je suis pret a verser jusqu'a la derniere goutte de mon sang, pour le soutien d'une revolution qui a change deja, sur la face du globe, le sort de l'espece humaine, en rendant les hommes egaux entre eux, comme ils le sont de toute eternite devant Dieu."

Pour la plebe du clerge, le serment exige par la loi etait un rempart contre la tyrannie des grands-vicaires et des eveques, ils pleuraient d'attendrissement et de joie en le prononcant en face de l'autel. Les citoyens les entouraient de leur affection. Cependant, en beaucoup d'endroits, les eglises etaient desertees par les ministres du culte: a Paris, des cures, pour interesser le peuple a leur cause, avaient fait vendre leurs meubles a la porte de l'eglise; d'autres s'etaient coalises pour faire manquer les offices. A la paroisse de Saint-Jean-en-Greve, il ne s'etait pas trouve un seul pretre pour commencer les vePRES. On fait venir un religieux, et les gardes nationaux, de service a la maison commune, accourent en grand nombre pour chanter les vePRES. Les paroissiens affluent: depuis longtemps on n'avait prie d'aussi bon coeur.

On n'a point assez appuye sur un fait singulier: c'est que la Revolution naissante, bien loin d'eteindre le sentiment religieux chez les laiques, l'avait au contraire ravive.

Le meme jour, a Saint-Gervais, a Saint-Roch, a Saint-Sulpice, des citoyens sans armes entouraient le lutrin, et chantaient a voix deployee les louanges du Createur.

D'un autre cote se developpait un mouvement en dehors des anciens cultes. A la tete d'une des loges maconniques de Paris figuraient quelques philosophes; la loge se changea en club, sous le nom de _Cercle social_. Les membres de cette association se distinguaient par des sentiments de bienveillance reciproque et par la pratique de la charite universelle.

Les hommes freres, les hommes rattaches a toutes les creatures, qui forment elles-memes le lien de la vie, les hommes unis d'esprit et de sentiment au souverain ordonnateur des etres, a l'Architecte de l'Univers, tel etait leur ideal, leur reve philosophique. La consequence de cette doctrine, qui avait le tort de flotter un peu dans les nuages, etait le changement de toutes les existences, de toutes les relations sociales. Le devoir de l'homme, comme celui du citoyen, etait, d'apres eux, de joindre sa volonte a celle de l'Etre Supreme, pour creer, de concert avec lui, un monde nouveau, un monde conforme au dessein primitif, un monde ou regneraient la justice et la verite.

Toute grande reforme politique ou sociale traine a sa suite une nuee de metaphysiciens, de reveurs, de mystiques. Le peuple, en 90, eut le bon esprit de ne pas les suivre, de s'attacher fermement, comme a un roc, aux faits positifs, a la loi, aux principes. Il avait un amour passionne pour la discussion; mais il la voulait nette, precise. Ses heros etaient les hommes pratiques, ceux qui cherchaient a incarner le vrai et l'utile, dans les institutions nouvelles. Ce n'est pas lui qui aurait lache la proie pour l'ombre.

De jour en jour, les opinions se degagent: les clubs se multiplient; celui des Jacobins s'etait demembre. Sieyes, Lafayette, Bailly, Chapelier, Laroche-foucauld, en se retirant, avaient fonde a l'extremite du Palais-Royal, pres le passage Radziwil, une societe

connue sous le nom de _Club de 89_. Les deputes s'y reunissaient pour lire les journaux et pour faire d'excellents diners, au sortir des seances de l'Assemblee. Dans la soiree, on preparait, par une discussion reguliere et paisible, les travaux legislatifs. L'ancien club des Jacobins avait gagne, a la retraite des moderes, de s'accroitre en force et en influence; il devint plus nombreux et plus tumultueux; les Lameth et Barnave le dirigeaient, mais leur autorite tendait a decroitre. Mirabeau, quoique hai, etait egalement recherche des deux clubs, ou sa parole remuait des passions bien differentes.

Derriere ces notabilites commencait a poindre l'opiniatre genie de Robespierre. Appuye au dehors sur la presse, il n'attendait qu'une occasion pour s'imposer lui-meme a la faveur populaire. Cette occasion se presenta: l'Assemblee nationale venait de rendre un decret, portant que les citoyens actifs seraient seuls inscrits sur le role des gardes nationales. L'indignation ouvrit la veine oratoire de Robespierre; il fit, au club, un discours trouve admirable par Camille. Les applaudissements eclaterent. Mirabeau, president des Jacobins, rappela l'orateur a l'ordre. Cette interruption excita un soulèvement orageux. Vainement l'athlete aux poumons d'airain usait les forces de sa voix contre le tumulte; le bruit meme de la sonnette etait etouffe.

"Mirabeau, raconte Desmoulins, voyant qu'il ne pouvait parler aux oreilles, et pour les frapper par un mouvement nouveau, au lieu de mettre son chapeau, comme le president de l'Assemblee nationale, monta sur son fauteuil. "Que tous mes confreres m'entourent!" s'ecria-t-il, comme s'il eut ete question de proteger le decret en personne. Aussitot une trentaine des honorables membres s'avancent et entourent Mirabeau. Mais, de son cote, Robespierre, toujours si pur, si incorruptible, et a cette seance si eloquent, avait autour de lui tous les vrais Jacobins, toutes les ames republicaines, toute l'elite du patriotisme. Le silence que n'avait pu obtenir la sonnette et le geste theatral de Mirabeau, le bras en echarpe de Charles Lameth [Note: Lameth s'etait battu en duel avec un membre du cote droit, M. de Castries. Barnave s'etait auparavant rencontre avec Cazeles. Le peuple, irrite des provocations qu'on adressait depuis quelque temps a ses deputes, s'etait mis en mouvement pour exercer une vengeance. Ayant couru en force a l'hotel de Castries, il brisa les meubles, mit le linge en pieces et jeta tout par les fenetres. Ces luttes personnelles alarmerent la conscience des revolutionnaires; ils engagerent fortement les bons citoyens a reserver toutes leurs forces pour la grande lutte nationale. Camille Desmoulins donna lui-meme l'exemple en refusant un duel; les ecrivains de son parti le feliciterent d'avoir le coeur de paraitre lache. Ainsi le sentiment puritain de la democratie condamnait ce prejuge barbare de l'assassinat par les armes et devant temoins.] parvint a le ramener. Il monte a la tribune ou, tout en louant Robespierre de son amour pour le peuple, et en l'appelant son ami tres cher, il le colaphisa un peu rudement et pretendit, comme M. le president, qu'on n'avait pas le droit de faire le proces a un decret, sanctionne ou non. Mais M. de Noailles concilia les deux partis, en soutenant que le decret ne comportait point le sens qu'on lui pretait, qu'il s'etait trouve au Comite de constitution lorsqu'on avait discute cet article, et qu'il pouvait attester que ni lui ni le comite ne l'avaient entendu dans le sens de M. Charles Lameth et de Mirabeau. La difficulte etant levee, la parole fut rendue a Robespierre, qui acheva son discours au milieu des applaudissements, comme il l'avait commence.

Ainsi croissait, au milieu des interruptions et des murmures, cette puissance formidable que Robespierre devait bientot exercer aux

Jacobins.

La regeneration politique entraîna la regeneration des mœurs. Avant la Revolution, la femme etait avilie, le lien conjugal fort relache. La reforme des idees fit de l'amour un sentiment qui s'epure en se reglant, et rendit au mariage la dignite qui lui est propre.

Le mercredi 29 decembre 1790, une ceremonie touchante etait celebree dans l'eglise Saint-Sulpice: Camille Desmoulins s'unissait a Lucile Duplessis. Il faut reprendre les choses de plus haut. Un etudiant en droit, maitre es arts, rencontre un soir, dans le jardin du Luxembourg, deux femmes, dont l'une, la mere, avait les traits nobles et empreints d'une majeste tragique; l'autre etait une jeune fille de douze ans, fort gracieuse et fort bien elevee. Ce jeune homme etait tres modestement vetu, point beau; la parole hesitait sur ses levres comme embarrassee d'un leger begaiement, ses politesses semblaient un peu gauches: tel qu'il etait, il plut d'abord a la mere, puis a la jeune fille. Camille se trouvait redevable de son education au chapitre de Laon; sa famille etait sans fortune, et les chanoines l'avaient fait entrer, comme boursier, au college Louis-le-Grand, ou il avait acheve ses etudes pour entrer a l'Ecole de droit.

Tous les soirs, Camille allait courtoiser ses chers feuillages; ce coin de nature, encadre dans le faubourg Saint-Germain, etait le pays de son coeur; les deux femmes y revinrent aussi... par hasard. La conversation etant tombee sur quelques idees qui commençaient des lors a fermenter, Camille begaya des paroles eloquentes; on lui trouva l'esprit orne; l'acces de la maison lui fut donne. Le coeur a ses troubles comme la vue: Camille avait d'abord cru aimer la mere; mais, de jour en jour, ses sentiments se detournaient d'elle pour se porter sur la fille, sur la petite Lucile, dont les perfections croissantes jetaient deja, parmi ses jeux, un parfum de tendresse et de sensibilite delicate. C'etait une ame charmante; toute troublee, elle ignorait la cause et l'objet de ces soupirs seditieux, qui soulevaient, par instants, sa poitrine emue. Elle accusait alors la chaleur du ciel des subites rougeurs qui lui montaient au visage. Le secret de Lucile ne fut pas trop bien garde; rien de bavard comme des yeux de seize ans; sa mere lut dans ces yeux-la. Il y avait des obstacles de fortune. Le jeune bachelier en droit avait ete recu avocat au parlement de Paris, mais, jusqu'ici, quel espoir fonder sur son avenir? D'un autre cote, Lucile avait quelque fortune. Cependant la Revolution avait fait son chemin dans le monde, et Camille s'etait pousse avec elle; il etait alors une des voix les plus ecoutees du pays. Aime de la France, pour le tour incisif de son esprit original et petulant, les qualites de son esprit et de son coeur en firent l'idole de la femme qu'il recherchait.

"Aujourd'hui decembre, ecrivait-il a son pere, je me vois enfin au comble de mes voeux. Le bonheur, pour moi, s'est fait longtemps attendre; mais enfin il est arrive, et je suis heureux autant qu'on peut l'etre sur la terre. Cette charmante Lucile, dont je vous ai tant parle, et que j'aime depuis huit ans, enfin ses parents me la donnent, et elle ne me refuse pas. Tout a l'heure, sa mere vient de m'annoncer cette nouvelle en pleurant de joie... Quant a Lucile, vous allez la connaitre par ce seul trait. Quand sa mere me l'a donnee, il n'y a qu'un moment, elle m'a conduit dans sa chambre; je me jette aux genoux de Lucile; surpris de l'entendre rire, je leve les yeux; les siens n'etaient pas en meilleur etat que les miens; elle etait tout en larmes, elle pleurait meme abondamment, et cependant elle riait encore. Jamais je n'ai vu de spectacle aussi ravissant, et je n'aurais pas

imagine que la nature et la sensibilité pussent réunir à ce point ces deux contrastes!" O pressentiment! rire à travers les larmes, n'est-ce pas toute la vie?--Ce fut celle de Lucile.

Rien ne manquait à leur bonheur que la cérémonie du mariage. L'abbé Denis Berardier, grand-maître du collège de Louis-le-Grand, fit la célébration à Saint-Sulpice. Les témoins furent Petion, Robespierre, Sillery, Brissot et Mercier. Berardier, qui était membre de l'Assemblée constituante, prononça un discours dans lequel il recommandait à Camille de respecter la religion dans ses écrits. "Si l'on peut, lui dit-il, être assez presomptueux pour se flatter de pouvoir se passer d'elle, dans toutes les infortunes inséparables de cette vie, ce serait un meurtre que d'enlever ce secours à tant de malheureux, qui n'ont d'autre ressource, dans leurs peines, que la consolation qu'elle leur procure, et d'autre espoir que les récompenses qu'elle promet. Si ce n'est pas pour vous, ce sera au moins pour les autres que vous respecterez la religion dans vos écrits; j'en serais volontiers le garant; j'en contracte même ici, pour vous, l'engagement au pied des autels, et devant Dieu qui y réside. Monsieur, vous ne me rendrez pas parjure... Votre patriotisme n'en sera pas moins actif; il n'en sera que plus épure, plus ferme, plus vrai; car si la loi peut forcer à paraître citoyen, la religion oblige à l'être."

La voix du bon abbé s'était attendrie, en s'adressant à son ancien élève; les larmes coulerent. Lucile, cependant, attirait tous les regards; il n'y avait qu'une voix dans l'église: "Qu'elle est belle!"--"Je vous assure, écrivait Camille quelques jours plus tard, que cette beauté est son moindre mérite. Il y a peu de femmes qui, après avoir été idolâtres, soutiennent l'épreuve du mariage; mais plus je connais Lucile, et plus il faut me prosterner devant elle." Le charme et la mollesse enfantine des sentiments n'excluaient pas chez elle l'énergie. Lucile appartenait bien à la race des femmes de la Révolution, douce et terrible, la grâce du cygne avec des reveils de lionne.

Souleverons-nous ici les voiles du sanctuaire domestique? Oh! le charmant nid risque au milieu de l'orage! On jouait avec la politique, comme les enfants des pêcheurs d'Étretat avec la mer. Camille avait d'ailleurs abrité sa vie des tempêtes du forum. Lucile, quand son mari avait terminé son numéro de journal, voulait qu'on le lui lut; aux endroits plaisants, c'étaient des éclats de rire et des folies qui animaient encore la verve satirique de Camille. Quelquefois elle le mettait en colère: les femmes n'aiment point sans cela. Au beau milieu du travail, qui prenait à Camille les plus longues heures du jour, Lucile, ennuyée du silence, lui jouait quelquefois un charivari, en faisant aller sur le piano les pattes de sa chatte, laquelle finissait, tout en jurant, par l'égratigner en _ut, re, mi, fa_.

Comme ces gracieux enfantillages se détachent en lumière, sur le fond sérieux d'une Révolution! Quelle douce et charmante insouciance! Hélas! la fureur des événements allait emporter bien loin ces jours de bonheur. Quand il raconte de tels enfantillages, Camille ressemble à un poète qui, menacé lui-même par les dangers de l'éruption, s'amuserait à jeter des fleurs dans la bouche du Vésuve.

Il avait de la poésie dans l'âme, mais il avait surtout la verve de la critique, l'esprit satirique de Voltaire. Il ne tarda point à plaisanter sur le serment qu'avait exigé de lui l'abbé Berardier, de _ne point toucher au spirituel_. "C'était, dit-il, gêner un peu la

liberte des opinions religieuses, et porter atteinte a la declaration des droits; mais qu'y faire? Je n'etais point venu la pour dire non. C'est ainsi que je me trouvai pris et oblige, par serment, a ne me meler, dans mes numeros, que de la partie politique et democratique, et a en retrancher l'article theologie. Sans avoir approfondi la question, je me doute bien que ce serment, accessoire au principal, n'est pas d'obligation etroite comme l'autre." Voila l'homme; chez lui, le premier mouvement venait du coeur et le second de l'esprit.

Ce tour d'esprit railleur l'a fait accuser de scepticisme; il est vrai que Camille lanca plus d'une fois ses fleches contre les ordonnances de l'Eglise, et contre les abus du clerge: mais les vrais sceptiques sont ceux qui acceptent tout sans s'attacher a rien, couvrant ainsi du manteau des formes, et du respect exterieur, le neant de leurs convictions.

"Mirabeau est mort!" Telle fut la grande nouvelle qui, le 2 avril 1791, courut d'un bout a l'autre de Paris. Ses relations avec la cour, ses intrigues, ses manoeuvres honteuses, ne sont plus, aujourd'hui, un secret pour personne. L'armoire de fer a parle; des confidences, des ecrits authentiques, ont trahi le mystere de sa conduite, dans les derniers temps de sa vie. Il avait propose a la cour un plan de conspiration d'ou devait sortir la guerre civile, et a l'aide de la guerre civile il esperait que le roi recouvrerait son autorite. Les contemporains n'avaient guere sur son compte que des soupcons. Marat l'avait bien denonce comme traître; mais qui Marat n'avait-il point accuse? On oublia, un instant, ses faiblesses, ses vices, pour ne se souvenir que du grand orateur. Quel malheur que son caractere ne fut point a la hauteur de son genie!

La mort refit Mirabeau. Le linceul couvrit les taches trop reelles de son existence depravee. Le directoire du departement proposa de lui donner pour tombe la nouvelle eglise de Sainte-Genevieve; l'Assemblée nationale delibera sur-le-champ; Robespierre alors, qui avait plusieurs fois essaye les dementis et les coleres oratoires de Mirabeau, Robespierre se leva: "Ce n'est pas, dit-il, au moment ou l'on entend, de toutes parts, les regrets qu'excite la perte de cet homme illustre qui, dans les epoques les plus critiques, a deploye tant de courage contre le despotisme, que l'on pourrait s'opposer a ce qu'il lui fut decerne des marques d'honneur. J'appuie cette proposition de tout mon pouvoir ou plutot de toute ma sensibilite." De ces deux hommes, Mirabeau et Robespierre, l'un etait le premier, l'autre le dernier mot de la Revolution.

L'edifice de Sainte-Genevieve, transforme en Pantheon, devait reunir les depouilles de tous les grands hommes. Pensee sublime, qui fut repudiee plus tard comme tant d'autres, quand la France s'affaissa sur elle-meme:--"Convoquer les ombres, faire un concile de morts, leur demander, en mettant sous leurs yeux la Constitution de 89; Etes-vous contents de notre oeuvre?"--Place a Voltaire, a J.-J. Rousseau, aux grands hommes du XVIIIe siecle, dans ce temple eleve a la philosophie, mere de la Revolution! Mirabeau ouvrit la marche et leur montra le chemin.

Le peuple, qui aime les grands hommes malgre leurs faiblesses, suivit les funerailles de l'orateur en pleurant. On se figure difficilement que ces hommes-la doivent perir; tant l'idee de l'ame et du genie s'allie intimement a celle de l'immortalite!

La rumeur publique fit circuler mille contes invraisemblables. On parla vaguement de poison; il n'y en avait d'autre que celui de la débauche à laquelle se livrait cette orageuse nature. Le travail et la tribune firent le reste. Mirabeau commençait à avoir peur de la Révolution; sa tonnante voix criait aux flots de reculer; les flots se brisent, mais ne reculent pas. Emporté dans cette lutte avec un élément sourd et inexorable, il se raidit contre les débris du drame; il se fit de la royauté une ancre à laquelle, d'une main désespérée, il cherchait à rattacher sa fortune et celle de la France. Vains efforts!

Comme ses besoins étaient énormes et que la cour était riche, il vendit sa parole.--L'éloquence de Mirabeau? Une grande prostituée!--Longtemps son audace le couvrit; sa défection, entourée d'abord des obscurités de l'incertitude, ne se dévoila que quand il n'était plus là pour se défendre. Le voici donc couché dans les ténèbres du sépulchre, cet homme, digne des gémonies par sa conduite, digne du Panthéon par ses vastes talents! La poésie, qui s'amuse aux contrastes, a voulu rehausser chez lui l'éclat des lumières par l'opposition des ombres: pas de ces jeux-là, s'il vous plaît! ayons le courage de dire que la probité est le seul piédestal du vrai génie.

Le jour de sa mort, tous les spectacles furent fermés. L'accablement, la consternation, la stupeur étaient sur presque tous les visages. La voix des journaux exprima des sentiments divers, mais, en général, les regrets et l'admiration pour les talents de l'orateur firent oublier l'immoralité de l'homme. Marat seul tint ferme dans ses diatribes: "Peuple, s'écriait-il, rends grâces au ciel! ton plus redoutable ennemi, Riquetti, n'est plus."

La nouvelle destination donnée à l'église Sainte-Geneviève fut encore, pour Marat, l'objet de vives critiques; il ne vit dans cet édifice, consacré à honorer les lumières sans les vertus, qu'un monument de pure ostentation nationale. Ce qu'il y a de plus remarquable, et j'oserais dire de prophétique, c'est la déclaration suivante: "Si jamais la liberté s'établissait en France, et si jamais quelque législature, se souvenant de ce que j'ai fait pour la patrie, était tentée de me décerner une place dans Sainte-Geneviève, je proteste ici hautement contre ce sanglant affront." (Marat entendait dire par là qu'il y serait en trop mauvaise compagnie.) "Oui, j'aimerais mieux cent fois ne jamais mourir que d'avoir à redouter un si cruel outrage." Ce dernier trait est assez beau: "J'aimerais mieux cent fois ne jamais mourir!"--Marat, quoi qu'il en ait dit, alla plus tard au Panthéon; il est vrai que ce fut pour en chasser Mirabeau.

Les plus acharnés contre Mirabeau étaient alors les royalistes, soit qu'ils ignorassent ses engagements avec la cour, soit qu'ils ne voulussent point lui pardonner d'avoir, dès le principe, mis son éloquence au service de la tempête révolutionnaire. Au milieu du deuil général, quand sa cendre était encore tiède, ils l'attaquèrent avec fureur dans leurs journaux. Après l'avoir traité d'_escroc_, de _coureur de filles_, de _gredin_, l'un de ces pamphletaires mêla à ses injures des anecdotes assez piquantes:

"Logé en chambre garnie, rue et hôtel Coq-Héron, en proie à la plus affreuse misère, Mirabeau est réduit à la triste ressource de voler son garçon perruquier; pendant que celui-ci lui arrangeait son toupet, il prend sa montre et la lui emprunte sous le prétexte d'en acheter une pareille le même jour; et, quand le coiffeur a voulu la réclamer, Riquetti nie l'avoir vue, s'emporte, et roue de coups le pauvre garçon.

Voici comment il se defaisait de ses domestiques, apres qu'il leur avait mange le fruit de leurs epargnes et de vingt annees de servitude. La veille de son depart pour Bruxelles, il affecte une transe cruelle sur un oubli de papiers qu'il a laisses a Bignon. Il caresse son domestique, a qui il devait deja quatorze cents livres, le conjure, le presse tendrement de vouloir bien monter sur un cheval qu'il fait louer par lui-meme, et, des que le domestique est parti, Riquetti devalise la malle de ce credule serviteur, et derampe.--Une autre fois, il s'approprija une bague de cent louis, de la meme facon qu'il avait escamote la montre...--Sa valeur est parfaitement connue dans le regiment de Royal-Comtois, et c'est cette valeur qui lui inspira le dessein de deguerpir, tandis que l'armee etait aux prises avec les Corses."

[Illustration: Brissot]

Ce manifeste de la haine se termine par un curieux mouvement oratoire:

"Ombres immortelles des Ravailac, des Cartouche, des Mandrin, des Desrues; reprenez vos depouilles humaines, et accourez sieger aux Etats-generaux; accourez, vous tous dont le front est couvert d'un triple airain, vous que souillerent tous les forfaits, venez vous asseoir au milieu de cette assemblee d'elite ou doit presider le comte de Mirabeau. Ah! sans doute, vous avez tous autant de droits que lui; vous n'avez pas plus demerite que lui d'etre a votre poste de citoyens; vous ne futes que des scelerats, Riquetti fut quelque chose de pis."

Vendez-vous donc au parti des _honnetes gens_, pour en etre traite de la sorte apres votre mort!

On assure que Mirabeau aurait dit: "J'emporte avec moi la monarchie." Notre ferme conviction est que, vivant, il ne l'eut point sauvee. Il ne faut ni amoindrir ni exagerer la part d'influence de certains hommes, dans le grand drame de la Revolution Francaise. Ceux qui parlent de mener les evenements s'abusent ou veulent en imposer; les evenements ont leurs phases, leur epoque de maturite. Ils sont regles d'avance par la logique et par la force des choses. Toutes les resistances sont impuissantes contre les lois de la nature, la marche des idees, et les impulsions de la volonte nationale.

XII

Les federations.--La bulle du pape.--Le clerge refractaire.--Marat et Robespierre royalistes.--Doctrines sociales de la Revolution.--Les chevaliers du poignard.--Ce qui se passait au chateau des Tuileries.--Theroigne de Mericourt.

Au moment ou Mirabeau disparut de la scene, tout etait a reorganiser, le clerge, la magistrature, l'armee. Pour entreprendre cette oeuvre gigantesque, il fallait des forces immenses; ces forces, on les trouvera dans le patriotisme de l'Assemblée nationale et dans l'union de tous les citoyens francais.

En quelques mois, la France tout entiere se couvrit d'un reseau de fraternite. Les villes se reliaient aux villes pour assurer la

circulation des grains, defendre leurs droits, reprimer les exces. Ce fut la ligue du bien public. L'union fait la force: desormais, cette nation trop longtemps morcelee, divisee, n'avait plus qu'une ame et qu'un coeur.

Le grand ecueil auquel venait sans cesse se heurter la Revolution etait le clerge. Les historiens qui ont neglige ce point de vue ont trop souvent cherche les obstacles la ou ces obstacles n'etaient point.

Les 10 mars et 13 avril 1791, le pape Pie VI lanca une bulle, dans laquelle il declarait nulles et illicites les nouvelles elections de cures et d'evêques faites par des laïques. Ces luttes de croyances reporterent l'esprit francais aux farces du moyen age et aux moeurs de la Reforme. Luther, condamne par Rome, avait brule la bulle du pape sur un bucher. La Revolution accueillit le bref de Sa Saintete avec le meme sans-facon; elle y mit seulement moins de colere et plus d'ironie. En 89, les roles etaient changes; le pape n'etait plus qu'un faible vieillard, tandis qu'une jeunesse vaillante penetrait a la fois dans l'Eglise et dans la societe. On fit un mannequin qui representait Pie VI, et qui fut transporte au Palais-Royal; la un membre de quelque societe patriotique lit, a haute voix, un requisitoire dans lequel, apres avoir notifie les intentions criminelles de Joseph-Ange Braschi, Pie VI, il conclut a ce que son effigie soit brulee, apres qu'on lui aura arrache la croix et l'anneau, et a ce que ses cendres soient jetees au vent. A peine dit, l'effigie du pape, son bref dans une main, un poignard dans l'autre, un ecriteau sur la poitrine avec ce mot: Fanatisme, est livree aux flammes.--Cette scene burlesque se passait au milieu des acclamations de nombreux spectateurs.

La bulle du pape donna encore lieu a une caricature qui obtint du succes; le saint-pere, en grand costume, etait represente assis sur sa chaire pontificale, a l'un des balcons de son palais. Devant lui s'elevait un large benitier rempli d'eau de savon que l'abbé Royou, un des chefs de la resistance ecclesiastique, faisait mousser avec un goupillon. Le pape, un chalumeau a la bouche, soufflait vers la France des bulles auxquelles il donnait sa benediction. Pres de la etaient Mesdames, tantes du roi [Note: Les tantes du roi s'etaient enfuies a Rome, malgre les justes plaintes du peuple de Paris qui avait cherche a les retenir.], et plusieurs cardinaux. Ceux-ci, avec leurs chapeaux rouges, et Mesdames, avec leur éventail, agitaient l'air et dirigeaient les saintes bulles. Dans le lointain se montrait la France, assise sur un nuage, entouree de son nouveau clerge. Appuyee sur le livre de sa Constitution, elle recevait les bulles, et d'une chiquenaude elle les faisait disparaitre.

Ne devait-on point s'attendre a cette resistance de la cour de Rome? La constitution civile du clerge rompait les vieux liens de l'unite hierarchique, decretait l'indépendance du clerge vis-a-vis du saint-siege, sinon en matiere de dogme, du moins, en matiere de discipline, creait, en un mot, une veritable Eglise gallicane dont le chef ne serait plus le roi, mais qui fonctionnerait sous la main du peuple.

Ce n'est point ici le lieu ni le moment pour ecrire une histoire de la papauté; il est neanmoins permis de se demander si elle n'a point contribue, elle-meme, au declin des croyances. En protegeant le mouvement de la Renaissance, Leon X favorisa, sans le savoir, l'avenement de l'esprit nouveau. L'antiquite reparut et devant son soleil se disperserent les nuages du mysticisme. La recherche du beau

etait un premier pas vers la recherche du vrai. Dans la marche du genre humain, les progres s'enchainent avec une logique admirable. Aussi la renaissance des lettres et des arts ne fut-elle etrangere ni a la philosophie ni a la Revolution Francaise.

Quoi qu'il ca soit, le bref du pape ne fit qu'envenimer les divisions entre le clerge refractaire et le clerge assermente. Les laiques prirent naturellement parti pour l'un ou pour l'autre. Des courtisans athees, de grandes dames sans moeurs, d'anciens esprits forts qui se vantaient naguere d'avoir, dans un coin de leur bibliotheque, _la Pucelle_ et l'_Encyclopedie_, tinrent a honneur de frequenter immoderement les eglises clandestines, entrainant apres eux de bonnes femmes et des hommes simples fermement attaches a la tradition. Les interets de l'aristocratie, les passions les plus etrangeres au sentiment religieux, se couvrirent du masque de l'orthodoxie.

D'un autre cote, a Paris, dans les grandes villes et meme dans quelques campagnes, la majorite des habitants se declara en faveur des pretres qui avaient prete serment a la nation; les insermentes, autour desquels se rangeaient, par esprit d'opposition et de contraste, les ennemis de la chose publique, furent, au contraire, l'objet de sarcasmes, d'insultes, et bientot de voies de fait. Le peuple voyait avec tristesse la solitude des eglises reputees schismatiques, tandis que la foule doree s'empressait autour des autels que la loi ne reconnaissait plus comme legitimes. A Paris, il y eut des desordres regrettables: on forca l'entree de cloitres et de communautes religieuses; la virginite de quelques saintes filles fut livree aux verges, et a d'autres outrages plus abominables encore. Tres peu de personnes prirent part a ces exces, qui d'ailleurs ont deshonne, dans tous les temps, les guerres de religion.

Il importe de bien etabliir que Marat et les autres revolutionnaires extremes, qui servaient alors presque tous dans la presse militante, demeurerent etrangers a toute provocation d'actes semblables. Le sage Robespierre alla plus loin: a propos de troubles tres-graves qui venaient d'eclater a Douai, et dans lesquels des pretres insermentes avaient, disait-on, joue un role, il fit entendre ces dignes paroles: "Il est houteux de vouloir porter contre les ecclesiastiques une loi qu'on n'a pas encore ose porter contre tous les citoyens; des considerations particulieres ne doivent jamais prevaloir sur les principes de la justice et de la liberte. Un ecclesiastique est un citoyen, et aucun citoyen ne peut etre soumis a des peines pour ses discours; il est absurde de faire une loi uniquement dirigee contre les discours des ministres de l'Eglise... J'entends des murmures, et je ne fais qu'exposer l'opinion des membres qui sont les plus zeles partisans de la liberte; ils appuieraient eux-memes mes observations, s'il n'etait pas question des affaires religieuses." Ces sentiments, je n'hesite pas a le dire, etaient ceux de la majorite des vrais revolutionnaires: s'il leur arriva jamais de frapper sur la religion, c'est que derriere cette figure auguste se cachaient alors l'hypocrisie et l'atheisme aristocratique.

Une autre consideration qu'il ne faut point perdre de vue, sous peine de ne rien comprendre a la suite des evenements, c'est qu'a cette epoque (avril et mai 1791) la plupart des democratres etaient encore royalistes. Marat, malgre ses boutades contre Louis XVI, engageait fort a le conserver sur le trone. "J'ignore, disait-il, si les contre-revolutionnaires nous forceront a changer la forme du gouvernement; mais je sais bien que la monarchie tres limitee est celle

qui nous convient le mieux aujourd'hui, vu la depravation et la bassesse des suppôts de l'ancien régime, tous si portés à abuser des pouvoirs qui leur sont confiés. Avec de tels hommes, une république fédérée dégènerait bientôt en oligarchie. On m'a souvent représenté comme un mortel ennemi de la royauté, et je prétends que le roi n'a pas de meilleur ami que moi. Ses mortels ennemis sont ses parents, ses ministres, les prêtres factieux et autres suppôts du despotisme; car ils l'exposent continuellement à perdre la confiance du peuple, et ils le poussent par leurs conseils à jouer la couronne, que j'affermis sur sa tête en dévoilant leurs complots, et en le pressant de les livrer au glaive des lois. Quant à la personne de Louis XVI, je crois bien qu'il n'a que les défauts de son éducation, et que la nature en a fait une excellente pâte d'homme, qu'on aurait citée comme un digne citoyen, s'il n'avait pas eu le malheur de naître sur le trône. Tel qu'il est, c'est, à tout prendre, le roi qu'il nous faut. Nous devons bénir le ciel de nous l'avoir donné; nous devons le prier de nous le conserver: avec quelle sollicitude ne devons-nous pas le retenir parmi nous! Je vais lui donner une marque d'intérêt, qui vaudra mieux que le serment de fidélité prescrit par l'Assemblée traîtresse, et dont on ne suspectera pas la sincérité, car je ne suis pas flagorneur. On sait que les courtisans contre-révolutionnaires maudissent tout haut la bonhomie de Louis XVI, qu'ils regardent comme un obstacle à la réussite de leurs projets désastreux: eh bien! cette bonhomie, devenue la qualité la plus précieuse du monarque, est à mes yeux d'un si grand prix, qu'une fois que la justice aura son cours, je ferai des vœux pour que Louis XVI soit immortel."

Le 23 avril, à propos d'une lettre écrite par le ministre des affaires étrangères à toutes les cours de l'Europe, et dans laquelle il déclarait que Sa Majesté avait librement accepté la nouvelle forme du gouvernement français, des cris de *«Vive le roi»* retentirent dans la salle des séances de l'Assemblée.

Alexandre Lameth proposa l'envoi d'une députation chargée d'offrir des remerciements à Louis XVI. Biauzaat voulait que l'Assemblée se rendit, en corps, auprès du souverain. Robespierre crut bon de rappeler les représentants de la nation au sentiment des convenances; mais il n'en affirma pas moins, dans ce discours, son respect pour la royauté constitutionnelle. "Il faut, dit-il, rendre au roi un hommage noble et digne de la circonstance. Il reconnaît la souveraineté de la nation et la dignité de ses représentants, et sans doute il verrait avec peine que l'Assemblée nationale, oubliant cette dignité, se déplacât tout entière. Je ne m'éloigne pas de la proposition de M. Lameth, je me borne à une légère modification. Il vous a proposé de remercier le roi; mais ce n'est pas de ce moment que l'Assemblée doit croire à son patriotisme, elle doit penser que depuis le commencement de la Révolution il y est resté constamment attaché. Il ne faut donc pas le remercier, mais le féliciter du parfait accord de ses sentiments avec les nôtres."

Il était même arrivé à quelques écrivains du parti démocratique d'en appeler à Louis XVI contre l'Assemblée nationale. Loustalot engageait le roi à faire usage du *«veto»* suspensif que lui accordait la Constitution, pour paralyser l'effet des lois dictées par l'aristocratie bourgeoise: c'aurait été le moyen de rendre quelque popularité à un pouvoir affaibli. La vérité est que ces écrivains attachaient alors peu d'importance à la forme du gouvernement. Le roi était en outre, à leurs yeux, l'otage de la Révolution. De là les efforts du peuple pour le retenir à Paris; et quand Louis XVI voulut,

par des motifs qu'il est difficile d'eclaircir, se rendre a Saint-Cloud, un commencement d'emeute lui fit comprendre qu'il devait renoncer a tout projet de depart.--Ainsi les revolutionnaires tenaient a garder le roi.

Et c'etait le moment ou, d'accord avec Marie-Antoinette, Louis XVI (nous le savons aujourd'hui) recherchait l'alliance de tous les rois de l'Europe, pour attirer en France les armees etrangeres.

Un mot sur les doctrines economiques de la Revolution. Il y avait deux ecoles: la premiere resumait ainsi ses tendances: "Honorables indigents! malgre les injustices et les dedains de la classe opulente, contentez-vous de lui avoir inspire un moment la terreur. Perseverez dans vos travaux; ne vous laissez point de porter le poids de la Revolution; elle est votre ouvrage; son succes depend de vous; votre rehabilitation depend d'elle. N'en doutez pas, vous rentrerez un jour, et peut-etre bientot, dans le domaine de la nature, dont vous etes les enfants bien-aimés. Vous y avez tous votre part. Oui, vous devez tous devenir proprietaires, un jour, mais pour l'etre il vous faut acquerir des lumieres que vous n'avez pas. C'est au flambeau de l'instruction a vous guider dans ce droit sentier, qui tient le juste milieu entre vos droits et vos devoirs." Honorables indigents! qui ne reconnaitrait a ce langage une magnifique reparation des inegalites sociales? Messieurs les pauvres! cette ecole voulait l'augmentation du bien-etre individuel par le travail, par des lois justes, par la transformation reguliere du travailleur economie en proprietaire eclaire.

L'autre ecole, a la tete de laquelle se placa l'ancienne loge maconique des Amis de la Verite, contenait en germe la doctrine du communisme socialiste, moins les mots, qui n'etaient pas encore trouves: elle reclamait, comme une consequence de la Revolution, la proprieté pour tous. Cette proposition, quoique confuse, deplut aux Jacobins, qui accuserent les Amis de la Verite de vouloir la loi agraire: on n'avait pas alors d'autre terme pour designer une repartition egale de la richesse publique. Le sort de la classe ouvriere etait, aux deux points de vue, l'objet d'une active sollicitude. Dans la presse, un homme s'occupait ardemment du rapport des questions politiques a la question du travail et des salaires; c'etait Marat. L'Ami du Peuple devait sans doute a ces articles, ou il osait se parer fierement des guenilles de la misere, une influence que d'autres feuilles beaucoup mieux redigees n'acqueraient pas alors. Il revetait le sac et le cilice de la classe desheritee pour laquelle il reclamait des droits, des soulagements et une justice. Le dedain avec lequel les ecrivains royalistes parlaient de la classe inferieure l'entraînait quelquefois a se faire leur avocat officieux. Voici l'un de ces plaidoyers:

"Toute la canaille anti-revolutionnaire s'est accordee a traiter de brigands les citoyens de la capitale armes de piques, de lances, de haches, de batons; c'est une infamie: ils faisaient partie de l'armee parisienne. Aux yeux des hommes libres, ils n'etaient pas moins soldats de la patrie que les citoyens en uniforme; et, aux yeux du philosophe, ils etaient la fleur de l'armee. Je le repete, la classe des infortunes, que la richesse insolente defigure sous le nom de canaille, est la partie la plus saine de la societe; la seule qui, dans ce siecle de boue, aime encore la verite, la justice, la liberte; la seule qui, consultant toujours le simple bon sens, et s'abandonnant aux elans du coeur, ne se laisse ni aveugler par les sophismes, ni seduire par les cajoleries, ni corrompre par la vanite; la seule qui

soit inviolablement attachée à la patrie, et dont maître Motier (Lafayette) n'eut jamais fait des cohortes prétoriennes. Lecteurs irreflexifs, qui voudriez savoir pourquoi la classe des infortunés serait la moins corrompue de la société, apprenez que, forcée de travailler continuellement pour vivre, et n'ayant ni les moyens ni le temps de se dépraver, elle est restée plus près que vous de la nature."

C'était, dira-t-on, provoquer à la guerre des pauvres contre les riches. Je n'en disconviens pas; mais dans les écrits de Marat lui-même on ne découvre rien qui ressemble à la théorie du communisme.

Mirabeau mort, plusieurs membres de l'Assemblée nationale se disputèrent son influence. Robespierre, qu'on avait surnommé la chandelle d'Arras, par allusion au flambeau qui venait de s'éteindre, n'avait, dans son éloquence, ni l'éclat ni la chaleur de Mirabeau; mais la conscience de l'homme d'État concourt souvent plus que le génie au salut des nations. Cette parole qu'on affectait de rabaisser était d'ailleurs forte, solide, carrément taillée dans le marbre. À propos du droit de pétition, l'orateur s'éleva à la véritable éloquence. "Plus un homme est faible et malheureux, s'écria-t-il, plus il a besoin du droit de pétition; et c'est parce qu'il est faible et malheureux que vous le lui oteriez! Dieu accueille les demandes, non seulement des plus malheureux des hommes, mais des plus coupables." Robespierre fut soutenu par l'abbé Grégoire: "Le mot pétition signifie demande. Or, dans un État populaire, que peut demander un citoyen quelconque qui rende le droit de pétition dangereux? Ne serait-il pas étrange qu'on défendit à un citoyen non actif de provoquer des lois utiles, qu'on voulut se priver de ses lumières? Qu'on ne dise pas qu'il n'y a de citoyens non actifs que les vagabonds. Je connais, à Paris, des citoyens qui ne sont pas actifs, qui logent à un sixième, et qui sont cependant en état de donner des lumières, des avis utiles."

L'Assemblée murmure; les tribunes applaudissent. Le parti des courtisans voulait refuser au malheureux la faculté de faire entendre ses plaintes, il niait à la brebis qu'on égorge le droit de géindre sous le couteau. Robespierre reparut trois fois à la tribune, au milieu de la rage des modérés: "Je demande, s'écria-t-il, je demande à monsieur le président que l'on ne m'insulte pas continuellement autour de moi, lorsque je défends les droits les plus sacrés des citoyens." La sonnette était impuissante à rétablir l'ordre. Au milieu de ces violences, qui partaient du milieu de la salle, Robespierre était appuyé par les tribunes: sa parole allait plus loin que l'enceinte législative; ce qui faisait surtout la force de ce député, c'est qu'il s'adressait toujours à la nation. Il n'y avait plus guère de discussion à laquelle Maximilien ne mêlât sa parole obstinée. Il s'était formé, à Paris, une société d'Amis des noirs, qui travaillait à l'abolition de l'esclavage et de la traite des noirs. Quand la question des colonies s'agita devant l'Assemblée nationale, Grégoire, qui était membre de cette société philanthropique, éleva la voix en faveur des hommes de couleur. Malouet déclara que si l'Assemblée persistait à vouloir élever un trophée à la philosophie, elle devait s'attendre à le composer des débris de vaisseaux, et du pain d'un million d'ouvriers.

Le tour de Robespierre était venu; jamais il ne se montra ni plus libre de préjugés, ni mieux inspiré par un sentiment de justice. "S'il fallait, s'écria-t-il, s'il fallait sacrifier l'intérêt ou la justice, il vaudrait mieux sacrifier les colonies qu'un principe... Des le moment où, dans un de vos décrets, vous aurez prononcé le mot esclave, vous aurez prononcé votre deshonneur. (Nombreux murmures;

l'orateur continue impassible.) L'interet supreme de la nation et des colonies est que vous ne renversiez pas, de vos propres mains, les bases de la liberte! Perissent les colonies (nouvel orage dans la salle), s'il doit vous en couter votre bonheur, votre gloire, votre independance! Je le repete, perissent les colonies, si les colonies veulent, par des menaces, nous forcer a decreter ce qui convient le plus a leurs interets! Je declare que nous ne leur sacrifierons ni la nation ni l'humanite entiere."

Ces mots: "Perissent les colonies plutot qu'un principe," ont ete souvent reproches a Robespierre. Il faut pourtant se dire que nul ne prevoyait alors les massacres de Saint-Domingue. Les horreurs de l'esclavage n'ont-elles point, d'ailleurs, amene ces epouvantables represailles? Il existe deux sortes d'hommes d'Etat: ceux qui s'accommodent aux circonstances, et ceux qui poursuivent un systeme. Maximilien etait de ces derniers. Les ruines d'un monde peuvent frapper le citoyen arme d'une conviction; elles ne l'ebanlent point.

La nation, malgre la vente des biens du clerge, qui ne pouvait se faire que successivement, se trouvait alors sans argent et sans armee! Les caisses vides, les frontieres ouvertes, ou allions-nous? Cet etat de choses desastreux se trouvait etroitement lie au travail de destruction et de recomposition qui s'operait alors dans la societe. La discipline militaire etait a reconstruire sur de nouvelles bases. Les partisans de l'immobilite voulaient, au contraire, qu'on conservat les abus de l'ancien systeme. Ce fut encore Robespierre qui domina toute la discussion: "Legislateurs, dit-il, gardez-vous de vouloir avec obstination des choses contradictoires, de vouloir etablir l'ordre sans justice. Ne vous croyez pas plus sages que la raison, ni plus puissants que la nature." On avait parle de lier les soldats a l'ancien regime militaire par un serment sur l'honneur. "Quel est, s'ecria-t-il, cet honneur au-dessus de la vertu et de l'amour de son pays? Je me fais gloire de ne pas connaitre un pareil honneur." L'orateur proposait le licenciement de l'armee. Un membre du cote droit, Cazales, lui succede a la tribune et injurie brutalement le discours de Robespierre, qu'il traite de diatribe calomnieuse. Ici des cris _a l'ordre! a l'Abbaye_ un vacarme horrible du cote gauche.--Le souffle des hommes forts se reconnait a cela, qu'il souleve des orages.

[Illustration: Collot-d'Herbois.]

Cependant la contre-revolution faisait chaque jour des progres, a la cour et dans certaines classes de la societe. Le ciel se montrait charge de nuages. A l'interieur du pays, le clerge refractaire, ce ver rongeur de la Constitution, annoncait avec triomphe le retour de l'ancien regime; les emigres adressaient, de l'etranger, des sommations menacantes. La reine cherchait un appui dans l'intervention de l'Autriche. L'epidemie de la liberte commencait a gagner les nations voisines; les monarques le savaient et, autour de la France, se nouait, a petit bruit, le _cordon sanitaire_ qui devait l'etrangler.

Dans le chateau meme des Tuileries, la garde nationale s'etait trouvee, plusieurs fois, aux prises avec une garde secrete, dont les membres furent plus tard surnommes les _Chevaliers du Poignard_. Ces don Quichotte de la monarchie guettaient l'heure et l'occasion de faire quelque coup de tete. Une circonstance se presenta qui favorisait leurs desseins. Le 28 fevrier, le faubourg Saint-Antoine se porte au chateau de Vincennes et veut detruire le donjon de ce frere de la Bastille. Lafayette accourt, dissipe le rassemblement et fait une soixantaine de

prisonniers qu'il ramene a l'Hotel de Ville.

Au retour de son expedition, le general apprend que les appartements du roi sont remplis de gens armes de cannes a epee, de pistolets et de poignards. C'etaient des hobereaux et des chatelains qu'on avait appeles de la Bretagne et des provinces meridionales, au secours de la monarchie. Deja M. de Gouvion, major de la garde nationale, avait prevenu le roi. Louis XVI ayant demande pourquoi plus de quatre cents personnes se trouvaient ainsi rassemblees dans son chateau, avec des armes secretes, on lui repondit que la noblesse, effrayee de l'evenement de Vincennes, s'etait ralliee autour de Sa Majeste pour la defendre. Il desapprouva, mais faiblement, _le zele indiscret de ces messieurs_. La garde les fouillait, les desarmait, les huait, les chassait, quand Lafayette arrive, qui termine cette comedie de devouement provincial par une complete deroute. Le general lanca fort rudement les ducs de Villequier et de Duras, que le lendemain, dans un ordre du jour, il qualifia de "chefs de la domesticite du chateau."

Que signifiait pourtant la conduite ambigue de Louis XVI? Ou voulait-on en venir? Quel tenebreux dessein, quelle intrigue se cachait sous le manteau des conspirateurs royalistes? Le temps va devoiler ce secret.

Les mains pleines de verites, la France les avait courageusement ouvertes; elle inondait le monde de ses lumieres. A la diffusion des principes de 89, elle avait meme sacrifie, pour un temps, cette ardeur belliqueuse qui etait un des apanages de notre vieille race celtique. "La nation francaise, disait la Constitution, renonce a entreprendre aucune guerre, dans la vue de faire des conquetes, et n'emploiera jamais ses forces contre la liberte d'aucun peuple." D'ou vient donc que, non contentes de se tenir sur leurs gardes, les monarchies etrangeres avaient forme entre elles une ligue offensive et defensive? Pourquoi appuyaient-elles ouvertement les desseins et les manoeuvres des emigres?--Elles craignaient encore plus les idees de la Revolution que ses armees.

Deja plusieurs etrangers, nous l'avons vu, etaient accourus en France et se ralliaient, de toute leur ame, a un mouvement qui, tot ou tard, devait affranchir leur patrie. Parmi ces etrangers se distinguait au premier rang une jeune fille, une Liegeoise.

Theroigne de Mericourt voyait, avec fremissement, le pays ou elle etait nee, sa bonne ville de Liege, sous le joug des prejuges et de l'arbitraire; elle resolut, un peu follement, de courir les chances d'une lutte en faveur des principes revolutionnaires. Ce role lui souriait; hirondelle du printemps de la liberte, elle irait annoncer, aux peuples du Nord, que le moment de soulever les glaces du despotisme etait venu. Peut-etre s'exagerait-elle (Theroigne etait toujours femme) ses moyens d'influence; elle comptait secretement sur ses yeux noirs, sur sa taille de fee, sur sa main petite et d'une perfection incroyable, pour gagner le coeur du peuple. Elle avait une eloquence naturelle et toute debordante; son babil amusait, charmait, tournait les tetes; c'est ainsi qu'elle avait desarme le regiment de Flandre. Theroigne etait partie avec Bonne-Carrere, secretaire au club des Jacobins; ils arriverent a Bruxelles et dans le pays de Liege. Jusqu'ici tout allait bien: mais nos zeles emissaires etaient suivis a la piste par deux Francais, dont les projets masques eventerent le complot. Carrere fut assez heureux pour s'evader; Theroigne tomba au pouvoir de l'Autriche et fut conduite a Vienne, dans la forteresse de Kulstein, sous la double accusation de propagande et de regicide; on

entendait ainsi fletrir la conduite qu'avait tenue Theroigne a Versailles, dans les journees des 5 et 6 octobre.

Cette heroine des faubourgs, si horriblement decreee pour ses moeurs, s'etait renouvelee dans l'amour de la Revolution. Avant son depart de Paris, elle n'avait plus que de chastes rapports avec les principaux meneurs; Theroigne faisait sa societe intime du rigide abbe Sieyes et du republicain Gilbert Romme, une espece de quaker affectant la plus austere modestie, la malproprete meme, et d'une figure a faire peur. Ce Romme etait un metaphysicien obscur, un alchimiste politique, dont les dissertations bizarres s'echappaient comme les fumees d'un cerveau en ebullition. Rien n'etait plus amusant que de voir la petite Theroigne l'ecouter d'un air grave, et rencherir encore sur la mysticite de son maitre, dans son aimable jargon moitie flamand moitie francais: ils travaillaient ainsi, l'un et l'autre, a la decouverte de la nouvelle pierre philosophale. L'amour de la Revolution lui refit une virginite: elle vendit ses parures, ses meubles et ses bijoux, et jeta tout dans le tronc de la patrie. A Kulstein, au milieu du silence et de l'obscurite, les idees, les destins, les mouvements de la France, pesaient sur son ame opprimee. Elle subit plusieurs mois d'une captivite tres-dure.

Cependant Louis XVI ne pouvait se consoler des pertes que faisait, chaque jour, son autorite souveraine. La reine lui soufflait secretement la haine et le mepris de la Constitution; elle ne cessait de mettre sous ses yeux l'inutilite des sacrifices consentis depuis le 14 juillet, les exigences toujours plus imperieuses de l'opinion dominante, les conseils qu'avait donnees Mirabeau lui-meme, epouvante des dangers que courait la monarchie, et paye d'ailleurs pour lui preter son appui. Mere, elle parlait surtout de l'amour qu'elle portait a son fils, de ses perpetuelles alarmes. Toutes ces raisons etaient de nature a faire impression sur l'esprit du roi. Louis XVI n'avait cesse d'entretenir, depuis quelques mois, une correspondance secrete avec les cours etrangeres. Il intriguait, intriguait, intriguait. Depuis longtemps, il cherchait un endroit du royaume d'ou lui et sa famille pussent communiquer en surete avec les puissances du Nord et dicter des lois a l'Assemblee nationale. Il lui fallait un homme devoue, qui entrait dans le complot, et une armee qui servit de point d'appui pour reagir sur la Revolution. Cet homme etait trouve: M. de Bouille, l'impitoyable heros de Nancy, avait ete charge de reunir des troupes, sous son commandement, autour de la forteresse de Montmedy. C'est la que, toutes reflexions faites, le roi et la famille royale avaient decide de se rendre. On touchait, par ce point, aux mouvements militaires de l'Autriche. De cette maniere, tout etait sauve: la cour n'etait plus eloignee de l'accomplissement de son reve que par la distance qui separe Paris de la frontiere. Des preparatifs de depart furent concertes dans le plus grand mystere; ce n'etait pas une legere entreprise que d'enlever, sans bruit, le trousseau de la reine, ses parures, ses bijoux favoris et tout ce monde de coquetterie feminine, *_mundus muliebris_*, dont le poids et le volume compliquaient la difficulte de l'evasion. Il y eut bien du temps consume dans ces apprets de fuite; la famille royale crut enfin n'avoir rien oublie, rien neglige pour s'ouvrir clandestinement le chemin de l'exil ou du triomphe. Vaine esperance! Elle n'avait pas tenu compte de l'imprevu, qui dejoue les calculs de la prudence humaine, au moment meme ou les projets les mieux concus touchent a leur execution, et ou paraissent s'abaisser tous les obstacles.

XIII

Alarmes et soupçons.--Marat prophete.--Fuite du roi.--Lafayette risque d'etre massacre sur la place de Greve.--Les armes et les insignes de la royaute sont arrachees et detruites.--Le peuple entre au chateau des Tuileries.--Robespierre aux Jacobins.

Quelques jours avant le 21 juin 1791, des bruits etranges circulaient dans Paris. Des mouvements inusites, dans le chateau des Tuileries, avaient fait soupconner des projets d'evasion.

Lafayette et Bailly furent prevenus par lettres, et invites a redoubler de surveillance; mais la parole de Louis XVI, dans laquelle on avait encore foi, leur fit ecarter tous les soupçons.

Un homme qui s'etait donne le role de la prophetesse Cassandra, Marat seul, veillait dans l'ombre. "C'est un fait constant, ecrivait-il, que, le 17 de ce mois, une personne anciennement attachee au service du roi l'a surpris fondant en larmes, dans son cabinet, et s'efforcant de cacher ses pleurs a tous les regards. D'ou venait cette affliction? De ce que, la veille, on avait tente de le faire fuir; car on veut, a toute force, l'entraîner dans les Pays-Bas, sous pretexte que sa cause est celle de tous les rois de l'Europe, et dans l'espoir qu'une contre-revolution soudaine sera aussi facile, en France, que dans les provinces Belges. Avant quinze jours, dit hier Bergasse, l'Assemblée nationale sera dissoute. Ce qui afflige Louis XVI, ce sont les assauts multiplies que lui livre sa famille, et surtout l'Autrichienne, pour le determiner a une demarche dont il prevoit les suites funestes. Obsede sans relache, il ne peut se resoudre a etouffer la voix du sang et de la nature; il fremit a l'aspect de tous les malheurs prêts a fondre sur sa maison, s'il etait assez faible pour se deshonorer par une fuite criminelle, au mepris de tant de serments. Il s'efforce de resister aux instances d'une femme perfide, qui sera, toute sa vie, l'ennemie mortelle des Francais. Pour triompher de sa resistance, on change l'attaque; on s'efforce de l'intimider par l'idee de la perte de sa couronne et de sa vie! On affecte de lui rappeler les derniers moments de Charles 1er. Que doit-il resulter de cette penible lutte entre le monarque et d'infames courtisans? La guerre civile; et un instant suffit pour la decider! vous etes assez imbeciles pour ne pas prevenir la fuite de la famille royale. Je suis las de vous le repeter, insenses Parisiens; ramenez le roi et le dauphin dans vos murs; gardez-les avec soin; renfermez l'Autrichienne, son beau-frere et le reste de sa famille. La perte d'un seul jour peut etre fatale a la nation, et creuser le tombeau a trois millions de Francais."

De son cote, M. de Bouille echelonnait des detachements sur la route qui conduit de Montmedy a la frontiere. Comme il fallait un motif a ces dispositions, il pretexta la necessite de proteger la caisse contenant l'argent destine au paiement de ses troupes.

--Nous attendons un tresor, repondaient les cavaliers aux bourgeois que la presence des uniformes intriguait.

Ce tresor, comme on le devine bien, c'etait le roi et la famille royale.

Louis XVI ne negligea aucun subterfuge pour dissimuler ses desseins: il avait promis d'assister, le jeudi suivant, avec la reine et une deputation de l'Assemblée nationale, a la procession de la Fete-Dieu; presse de donner aux puissances etrangeres une declaration de ses sentiments sur la Revolution, il chargea Montmorin, comme on l'a vu, de leur ecrire que le roi des Francais etait heureux et libre; a Lafayette, il reitera des assurances positives, solennelles, qu'il ne partirait pas.

Dans la nuit du 20 au 21 juin, Paris dormait tranquille; la confiance de Bailly et du general charge de veiller sur les Tuileries etait parfaite. La cour aurait-elle renonce a ses tenebreux projets? Le remords, la honte, la crainte, auraient-ils arrete ce roi fugitif sur le bord de l'abime?

Le 21, un bruit courut avec le jour de quartier en quartier:

--Il est parti!

Consternation et stupeur. La royauté, qui inspirait si peu de crainte sur le trone, se montra redoutable par son absence. Le mystere, l'inconnu qui avait preside a ce depart, redoublaient les alarmes. On assurait que les portes avaient ete fidelement gardees toute la nuit: le roi etait pourtant de grosseur a ne point passer invisible. Tout etait obscur dans cette fuite, les intentions, les moyens. Qu'y avait-il a craindre? Ou etait le danger? Existait-il une mine sous ce depart inquietant? et par quel cote eclaterait-elle? Cependant les citoyens s'abordent, se rassemblent:

"Eh bien! vous savez la nouvelle?--Voila donc comme il nous trompait! --L'honnete homme!--C'est infame!--Mais ses serments?--Trahison et mensonge!--Fiez-vous donc aux rois!--C'est ainsi qu'ils sont tous.--Il a sans doute, en partant, organise la guerre civile?--Je le crains."

D'autres visages plus sombres se montraient avec l'apparence du calme et du sang-froid:

--Qu'avez-vous donc a vous troubler ainsi? Un roi de moins, peu de chose! Cela ne vaut pas la peine de faire tant de bruit. Des rois, nous le sommes tous. Depuis notre Revolution, la monarchie n'etait plus qu'un fantome; le fantome s'est evanoui. Ce n'est pas le moment d'avoir peur; signifions, au contraire, nos volontes par la force des piques.

Tous les partis se disputaient la situation; mais les moderes tenaient un tout autre langage.

--Qu'allons-nous devenir? Pourquoi, au lieu de faire le bonheur de la France par des reformes sages et graduelles, s'est-on jete aussi inconsiderement dans tous ces systemes nouveaux, qui ont mis la division entre la nation et le roi, entre tous les ordres de la societe?--Tant mieux! nous aurons la republique, repondaient ca et la quelques sombres figures.

Au milieu de ces conversations agitees, la ville conservait un calme imposant et fier. Tout le monde s'accordait a regarder la fuite du roi comme une abdication furtive et honteuse. "Le roi parti, disaient les groupes, c'est le peuple qui succede. Vive le roi! Montrons de la dignite, de la grandeur: ecrasons nos ennemis sous la sagesse de notre conduite."

Toutefois les soupçons erraient vaguement sur les nobles de cour, sur les prêtres, sur les ministres, sur Lafayette et sur Bailly.

--Cette fuite n'est pas naturelle, disait-on; il faut que le général ait mis les mains dans le complot.

--Imprudent ou traître, cet homme est coupable.

--_Je réponds sur ma tête de la personne du roi!_ disait, à qui voulait l'entendre, M. de Lafayette, le jour du départ pour Saint-Cloud.

--Général, vous avez prononcé votre arrêt.

Tous les citoyens ne s'arrêtaient point à délibérer sur les places, devant les portes des maisons, au coin des rues; les gardes nationaux s'arment et courent au lieu de rassemblement de leur bataillon; les autres gagnent leurs clubs ou leurs districts; la masse des habitants se porte devant la maison commune et devant les Tuileries. Ici une idée subite calme toutes les inquiétudes: cette foule tourmentée tourne d'un seul mouvement ses yeux vers la salle de l'Assemblée nationale.

--Le souverain est là-dedans, se dit-elle; Louis XVI peut aller ou il voudra.

À dix heures, la nouvelle de l'événement du jour fut confirmée par trois coups du canon: ces trois coups retentirent dans les cœurs, comme l'annonce de la déchéance de la royauté. On aurait cru que la monarchie devait avoir jeté de profondes racines dans la nation: il n'en était rien. La foule se montra curieuse de visiter les appartements évacués; on y trouve des sentinelles; on les questionne: "Mais par où et comment a-t-il pu fuir? comment ce gros individu royal, qui se plaint de la mesquinerie de son logement, est-il venu à bout de se rendre invisible aux factionnaires, lui dont la corpulence devait obstruer tous les passages?"

--Nous ne savons que répondre, disent les soldats de garde.

Les visiteurs insistent.

--Vos chefs étaient du complot... Et tandis que vous étiez à vos postes, Louis XVI quittait le sien à votre insu et tout près de vous.

--Nous ne savons.

Au même instant, Lafayette s'avancait, à cheval, sans escorte, au milieu d'une foule prodigieuse, vers l'Hotel de Ville. La tranquillité semblait peinte sur son visage. À la place de Grève, l'accueil fut terrible: Lafayette palit. Une seule chose le sauva dans ces conjonctures difficiles: il était honnête. Complice, non; dupe, oui. On n'a qu'à regarder sur ses bustes le front bas et couronné de ce _héros des deux mondes_ pour se convaincre (phrénologie à part) de la faiblesse de ses moyens de défense morale. Un tel homme était incapable de réagir contre les complots de la cour: chevaleresque, il n'en appelait qu'à ses serments et à son épée. Entouré de tout ce monde, il débuta par une plaisanterie.

--Chaque citoyen, dit-il, gagne vingt sous de rente par la suppression de la liste civile.

Les fronts charges de soupçons et de colères ne se deridaient point. Des hommes, des femmes se lamentaient sur le malheur qui venait d'arriver et tenaient des propos menaçants contre le général.

--Si vous appelez cela un malheur, reprit Lafayette, je voudrais bien savoir quel nom vous donneriez à une contre-révolution qui vous priverait de votre liberté.

Son sang-froid et sa présence d'esprit le mirent hors de danger; la famille royale, en prenant la fuite, avait prévu, dit-on, que M. de Lafayette serait massacré par le peuple.

Grâce à la sagesse des citoyens, cette supposition charitable ne se trouva pas confirmée.

Retournons aux Tuileries: la foule s'était emparée du château; tout ce luxe royal, toute cette pompe, qui avaient si longtemps soumis les respects, ne faisaient plus qu'irriter les dédains.

"Le peuple, dit Prudhomme, se montrait soulevé du trône..." Le portrait du roi fut décroché de la place d'honneur et suspendu à la porte; une fruitière prit possession du lit d'Antoinette, pour y vendre des cerises, en disant:

--C'est aujourd'hui le tour de la nation de se mettre à son aise.

Une jeune fille ne voulut jamais souffrir qu'on la coiffât d'un bonnet de la reine; elle le foula aux pieds avec indignation et mépris. On respecta davantage le cabinet d'études du dauphin... Le peuple aime les enfants, lui qui a leur candeur, avec la force de plus.

La ville offrait un autre spectacle. La force nationale armée se déployait en tout lieu d'une manière imposante, comme au 14 juillet. Le peuple, masqué depuis quelque temps par les uniformes, trouva partout la résistance bourgeoise; les bonnets de laine, origine du bonnet rouge, reparurent, éclipsèrent les bonnets d'ours. Un brasseur, le gros Santerre, enrolait, pour sa part, deux mille piques de son faubourg. Les femmes disputaient aux hommes la garde des portes de la ville, en leur disant:

--C'est nous qui avons amené le roi à Paris; c'est vous qui l'avez laissé évader.

--Mesdames, ne vous vantez pas tant, vous ne nous aviez pas fait la un grand cadeau.

Ainsi l'ironie populaire ne cessait de ronger les bases du trône vacant.

La vieille royauté montrait encore par toute la ville son effigie et ses armes; on les effaça. À la Grève, on fit tomber en morceaux le buste de Louis XIV, qu'éclairait la célèbre lanterne à laquelle on avait pendu les ennemis de la Révolution.

"Quand donc, s'écrie Prudhomme, quand donc le peuple fera-t-il justice de tous ces rois de bronze, monuments de notre idolâtrie?"

Rue Saint-Honoré, on exécuta, dans la boutique d'un marchand, une tête

de platre a la ressemblance de Louis XVI; dans un autre magasin, on se contenta de lui poser sur les yeux un bandeau de papier, signe d'aveuglement.

Les mots de _roi, reine, royale, Bourbon, Louis, cour, Monsieur, frere du roi_ furent arraches partout, sur les boutiques et les enseignes. Le Palais-Royal devint le palais d'Orleans. Les couronnes peintes furent proscrites.

La gaiete francaise jetait a pleines mains son gros sel: comme on effacait partout ces emblemes, le peuple remarqua rue de la Harpe une enseigne au _Boeuf couronne_; l'allusion fut tout de suite saisie; on detruisit l'image. Les promeneurs lisaient, dans les Tuileries, cette affiche triviale! "On previent les citoyens qu'un gros cochon s'est enfui des Tuileries, on prie ceux qui le rencontreront de le ramener a son gite; ils auront une recompense modique." La motion suivante fut faite en plein vent au Palais-Royal:

"Messieurs, il serait tres-malheureux, dans l'etat actuel des choses, que cet homme perfide nous fut ramene: qu'en ferions-nous? Il viendrait, comme Thersite, nous verser ces larmes grasses dont parle Homere. Si on le ramene, je fais la motion qu'on l'expose pendant trois jours a la risee publique, le mouchoir rouge sur la tete; qu'on le conduise ensuite, par etapes, jusqu'aux frontieres, et qu'arrive la on lui donne du pied au cul."

Qui n'entend eclater ici le rire de Camille Desmoulins, cet ancien rire gaulois? La royaute, par sa mauvaise foi, s'etait tellement deconsideree et etait descendue si bas, que le peuple marchait sur elle avec des huees. Un piquet de cinquante lances fit des patrouilles jusque dans les Tuileries, portant, pour banniere, un ecriveau sur lequel on lisait: _Vivre libre ou mourir. Louis XVI s'expatriant n'existe plus pour nous._

[Illustration: Santerre]

Mais qu'etait devenu le roi? Apercevez-vous, roulant dans la direction de la Champagne, un tourbillon de poussiere? Le nuage s'entr'ouvre par instants; il en sort une grosse berline et un cabriolet de suite. Cela s'avance assez vite, quoique pesamment; les chevaux soufflent et suent; la route est belle et, jusqu'ici, deserte. Des courriers, en livree chamois, filent devant et derriere la voiture. Qui voyage, dans des circonstances si critiques, avec ce train inusite? De par le roi, laissez passer madame la baronne de Korf, qui se rend a Francfort avec ses deux enfants, une femme et un valet de chambre, et trois domestiques.--Un gros homme, en habit gris de fer, coiffe d'un chapeau rond qui lui cache presque tout le visage, emplit un des coins de la voiture, et etouffe. La chaleur est extreme. La baronne de Korf, quoique, selon toute probabilite, femme d'un riche banquier de Francfort, ne donne aux relais que des _pourboires_ ordinaires. Nul du reste, ne prete trop d'attention a cette epaisse machine roulante qui rappelle un peu, par la forme, l'idee de l'arche de Noe: seulement l'arche devait, dit-on, sauver une famille choisie, tandis que ce grand coche entraine toute une dynastie royale au fond de l'abime.

Des l'instant ou le depart du roi fut connu, l'Assemblee nationale sentit que le poids de la couronne retombait tout entier sur elle, et elle se montra digne de la porter, dans ces circonstances difficiles. Louis XVI avait fui, dans la Revolution, une ennemie et une rivale. De

par le droit de la nation, cette Assemblée lui succédait et prenait naturellement sa place. Il ne tenait qu'à elle de se déclarer souveraine et de décréter la déchéance de la monarchie. Les députés, néanmoins, s'arrêtèrent à un parti tout contraire, et imaginèrent une fiction pour couvrir l'inviolabilité du chef de l'État. Le roi, dirent-ils, a été enlevé. C'était peut-être conserver le monarque, mais c'était en faire un mannequin, derrière lequel s'exercerait, à l'avenir, la puissance réelle du pays.

Après avoir pris toutes les dispositions pour faire face aux circonstances inattendues où elle se trouvait engagée, avoir donné ses instructions aux hommes dont elle avait besoin pour agir, avoir refusé, par délicatesse, d'ouvrir une lettre adressée à la reine et trouvée dans ses appartements, l'Assemblée passa majestueusement à l'ordre du jour. L'effet de cet ordre du jour fut prodigieux: la royauté venait de tomber silencieusement dans l'oubli. Au moment où la cour s'était éloignée du château, elle avait cru laisser derrière elle la guerre civile; il lui semblait qu'un trône ne pouvait pas s'ébranler sans produire un bouleversement général. L'orage aurait été du moins une consolation pour les fugitifs: la reine surtout espérait courroucer son peuple; elle n'eut pas même ce plaisir. On passa.

Lecture fut donnée du manifeste que Louis XVI--comme le Parthe qui lance sa flèche en fuyant--decochait, par-dessus l'épaule, contre la nation. Un passage de cette curieuse diatribe souleva surtout les murmures et les ruses. "Le roi, disait-il, cedant au vœu manifeste par l'armée des Parisiens, vint s'établir, avec sa famille, au château des Tuileries. Rien n'était prêt pour le recevoir; et le roi, bien loin de trouver les commodités auxquelles il était accoutumé dans ses autres demeures, n'y a pas même rencontré les agréments que se procurent les personnes aisées." Cet égoïsme royal, qui consultait si fort ses aises, parut revoltant, dans un moment surtout où la nation s'imposait tous les genres de sacrifices. L'Assemblée nationale se déclara en permanence, pour se donner la force d'une volonté et d'une action continues.

Les clubs s'agitaient: celui des Cordeliers réclamait hautement la République. Marat vomissait des flammes. "Citoyens, s'écriait-il, amis de la patrie, vous touchez au moment de votre ruine! Un seul moyen vous reste pour vous retirer du précipice où vos dignes chefs vous ont entraînés, c'est de nommer, à l'instant, un chef militaire, un dictateur suprême, pour faire main basse sur les principaux traîtres connus. Vous êtes perdus sans ressource, si vous prêtez l'oreille à vos chefs actuels, qui ne cesseront de vous cajoler et de vous endormir, jusqu'à l'arrivée des ennemis devant vos murs. Que, dans la journée, le tribun soit nommé; faites tomber votre choix sur le citoyen qui vous a montré jusqu'à ce jour le plus de lumière, de zèle et de fidélité."

Les autres Cordeliers, Desmoulins, Danton, Fabre d'Églantine, Fréron, parlaient du ci-devant roi comme d'un transfuge qui avait signé, lui-même, son ostracisme: "Je voulais, disait Camille, écrire le nom de l'huître royale sur sa coquille: mais elle m'a devancé en prenant la fuite."

En était-il de même aux Jacobins? Non: ces derniers avaient pris le nom d'Amis de la Constitution; on comptait parmi eux des membres voués au maintien de la monarchie. Ce fut pourtant vers ce club que se dirigea l'attention. Au tomber de la nuit, Robespierre occupait la tribune. La salle était mélancoliquement éclairée, les visages étaient sombres; il

regnait un silence imposant. L'orateur enveloppa sa pensée de certains nuages; si la République était alors dans son cœur, elle y était à l'état latent. Il tint néanmoins à décliner toute responsabilité dans les malheurs qui allaient fondre sur le pays. Il fut vague, sentimental, pathétique.

Pour la première fois, il sépara ouvertement ses opinions et sa conduite de l'Assemblée nationale. "Je sais, ajouta-t-il, qu'en accusant ainsi la presque universalité de mes confrères, les membres de l'Assemblée, d'être contre-révolutionnaires, les uns par ignorance, les autres par terreur, d'autres par ressentiment, par un orgueil blessé, d'autres par une confiance aveugle, beaucoup parce qu'ils sont corrompus, je soulève contre moi tous les amours-propres, j'aiguise mille poignards, et je me dévoue à toutes les haines; je sais le sort qu'on me garde; mais si dans les commencements de la Révolution, et lorsque j'étais à peine aperçu dans l'Assemblée nationale, si lorsque je n'étais vu que de ma conscience, j'ai fait le sacrifice de ma vie à la vérité, à la liberté, à la patrie; aujourd'hui que les suffrages de mes concitoyens, qu'une bienveillance universelle, que trop d'indulgence, de reconnaissance, d'attachement, m'ont bien payé de ce sacrifice, je recevrai, comme un bienfait, une mort qui m'empêchera de voir des maux que je crois inévitables."

L'orateur est applaudi; les larmes coulent; huit cents personnes, religieusement émues, se lèvent: "Robespierre, nous mourrons tous avec toi!"

Cependant les membres du Club de 89, qui s'étaient séparés, comme nous l'avons vu, des Jacobins, annoncent qu'ils viennent se réunir aux Amis de la Constitution pour conjurer les maux dont la patrie est menacée. Alors Danton: "Si les traîtres se présentent dans cette Assemblée, je prends l'engagement formel de porter ma tête sur l'échafaud ou de prouver que la leur doit tomber aux pieds de la nation qu'ils ont trahie." Lafayette entre avec d'autres députés; Danton s'élance à la tribune; il tonne, il éclate contre le général en paroles accusatrices. Point de réponse ou, qui pis est, une réponse molle, évasive, écourtée. Lafayette palit, balbutie quelques mots et redescend de la tribune. Depuis cet échec, il n'osa jamais reparaitre à la société des Jacobins.

Comme Paris était beau dans ces jours d'interregne où il se gouvernait lui-même! La ville ne cessait de se montrer calme et tranquille; le peuple sentait sa force et se faisait un point d'honneur de la régler; les spectacles s'étaient rouverts; les processions de la Fête-Dieu avaient eu lieu, comme à l'ordinaire, dans les églises; le commerce et le travail commençaient à reprendre leur cours; depuis quarante-huit heures que la capitale avait perdu son roi de vue, elle l'avait presque oublié. Le départ clandestin du chef de l'État apprit aux citoyens à se passer de la monarchie. La défection de Louis XVI était jugée, par les révolutionnaires, comme un acte d'hypocrisie et de lâcheté. Ainsi, quand cet homme jurait, au Champ-de-Mars, d'être fidèle à la Constitution, il mentait; quand il assurait l'Assemblée de la pureté de ses sentiments, et de sa confiance envers elle, il mentait; quand il donnait, à la garde nationale, sa parole d'honneur de ne point désertier la Révolution, il mentait. Cette fuite misérable acheva de détruire les restes d'idolâtrie que le sentiment public attachait, en France, à la royauté. On avait autrefois élevé le trône entre le ciel et la terre: mais le moyen d'adorer maintenant un trône vide! Jamais désertion ne fut si coupable.

Mais quel est cet homme que j'aperçois, a cheval, sur la route de Varennes, et courant a toute bride? Une illumination soudaine l'a saisi, une voix, la voix du patriotisme, lui a dit: "Cours, tu prendras le roi!--Moi, Drouet, le simple fils d'un maitre de poste, je prendrai le roi de France!--Va, te dis-je!" Et il va, et la terre fuit sous l'elan de sa monture. Cet homme, ce galop, ce vertige, ce nuage de poussiere, tel est le tourbillon dans lequel s'agitent les destinees de la famille royale et du pays.

XIV

Arrestation du roi et de la famille royale.--Conduite de Drouet.--Fermete de Sausse.--Retour a Paris.--La voie douloureuse.--Arrivee au chateau des Tuileries.--Translation des cendres de Voltaire au Pantheon.--Discussion, a l'Assemblee nationale, sur le sort de la royaute.--Les clubs.--Robespierre et Danton.--Devait-on restaurer Louis XVI sur le trone?

"Il est arrete!" C'est la nouvelle qui arriva a Paris le 23 juin 1791, et qui se repandit, dans les differents quartiers, avec la rapidite de l'eclair.

Les vicissitudes de ce malencontreux voyage sont longues et compliquees; j'abrege. La famille royale etait sortie des Tuileries, dans la nuit du 21, apres la ceremonie du coucher; elle etait sortie par l'appartement de M. de Villequier, separement et a diverses reprises. Les preparatifs de cette fuite avaient occasionne un retard d'un jour; ce retard fit avorter l'entreprise. Le roi avait dans sa voiture 13 200 livres en or et 56 000 livres en assignats. Monsieur (Louis XVIII) partait, la meme nuit, du palais du Luxembourg, en prenant une autre route qui le conduisit hors de France. Le voyage de Louis XVI ne fut pas aussi heureux. De Paris a Chalons, nul accident, a part une roue de la voiture qui se rompit; il fallut la reparer; ce fut un retard d'une heure. Le roi, qui etouffait dans la berline, voulut descendre une ou deux fois; il monta a pied, en tenant son fils par la main, une cote assez rude. Etant tres-obese, il marchait lentement; cependant les heures s'enfuyaient et avec elles les chances d'atteindre la frontiere. Le long de la route, tout etait calme. M. de Bouille avait pris des mesures pour assurer le passage; seulement ses dispositions previnrent d'un jour l'arrivee de la famille royale.

Un detachement de hussards, qui avait ordre d'attendre le roi au dela de Chalons, ne voyant rien paraitre au jour et a l'heure marques, se retira; un second detachement, poste a Sainte-Menehould, n'ayant pas recu les instructions que le premier devait lui transmettre, resta dans l'inaction. Le roi, que l'inquietude commencait a gagner, ayant mis imprudemment la tete a la portiere de sa voiture, pour demander des chevaux, fut reconnu. Louis XVI etait l'homme du royaume le plus difficile a deguiser; son volume et l'empreinte bourbonnienne de son visage le revelaient a ceux-la meme qui ne l'avaient jamais vu; son portrait, frappe en relief sur les pieces de monnaie, fournissait d'ailleurs un moyen de controle, a la portee de tout le monde. Plusieurs personnes eurent des soupcons, mais elles garderent le silence.

Drouet, fils du maitre de poste de Sainte-Menehould, ancien dragon au regiment de Conde, crut de son devoir d'en agir tout autrement. Il vit arriver, le 21 juin a sept heures et demie du soir, deux voitures et onze chevaux a la poste de Sainte-Menehould. Pendant qu'on relayait, il crut reconnaitre la reine, et apercevant un homme dans le fond de la voiture, a gauche, il fut frappe de sa ressemblance avec l'effigie imprimee sur les assignats de cinquante livres. Ce train de chevaux, une double escorte de dragons et de hussards qui precedaient et suivaient la voiture, tout cela lui donna a penser. Un instant, la crainte d'exciter de fausses alarmes lui conseilla de se taire; que pouvait-il, d'ailleurs, seul contre les deux detachements de cavaliers? Il laissa donc partir les voitures qui, apres avoir demande des chevaux pour Verdun, se mirent en mouvement sur la route de Varennes.

C'est alors que, foulant aux pieds toute prudence humaine, Drouet se decide a faire son devoir. Il selle le meilleur cheval des ecuries de son pere, et prend, avec son camarade Guillaume, ancien dragon au regiment de la reine, un chemin de traverse qui les conduit a Varennes. Il etait onze heures du soir; il faisait nuit profonde; tout le monde etait couche. La famille royale, qui s'attendait a trouver un relais a la ville haute, errait, de porte en porte, livree a l'inquietude et au decouragement. Les postillons voulaient qu'on fit au moins reposer et rafraichir les chevaux. Les voyageurs, qu'alarmaient les retards, le silence, la nuit noire et l'absence du relais, prodiguaient l'or et les instances pour qu'a tout prix on brulat l'etape.

La ville dort. Drouet veille. S'adressant a son camarade Guillaume: "Es-tu bon patriote?--N'en doute pas.--He bien, le roi est a Varennes; il faut l'arreter." Les deux amis descendent de cheval et vont reconnaitre les lieux. Entre la ville haute et la ville basse, il y avait un pont, et sur ce pont une voute surchargee d'une tour; c'est par la, sous cette voute, que la berline devait poursuivre son chemin. Drouet et son compagnon decident qu'il faut barrer le passage. Le hasard avait place, tout pres de ces lieux, une voiture charge de meubles. Ils la trainent a force de bras et la culbutent; voila une barricade toute construite. Cela fait, Drouet s'en va chercher quelque renfort dans la ville; il reveille Paul Leblanc, Joseph Poussin, et d'autres jeunes patriotes, en tout huit hommes de coeur et de bonne volonte. C'est par le ministere de ces bras obscurs, qu'allait s'accomplir un des evenements de notre histoire qui eurent les plus graves consequences.

Cette petite troupe, s'etant reunie, se place en embuscade derriere la charrette renversee. Le bruit de la voiture du roi, lancee au trot, grossit de moment en moment. La berline s'approche, elle a deja franchi l'entree de la voute, lorsqu'une voix crie: "Haltel!" Le cocher fouette ses chevaux qui s'arretent et se cabrent. Au meme instant, huit hommes armes se presentent. Surpris, les gardes-du-corps qui etaient sur le siege font un mouvement de resistance; ils sortent et rentrent leurs armes; la verite est qu'ils avaient peur; le roi avait encore plus peur qu'eux; tous se rendirent.

Louis XVI, la reine, madame Elisabeth voulurent d'abord nier leur qualite; le moment etait venu ou les rois et les princesses allaient dire aux tenebres: Couvrez-nous! On conduit les fugitifs chez le procureur de la commune de Varennes, un epicier nomme Sausse. La reine exhibe son passeport. Quelques personnes ayant entendu la lecture de cette piece disent que cela devait suffire. Drouet se montra plus difficile. "Le passeport, fit-il observer, n'est signe que du roi; il

devrait l'être aussi par le président de l'Assemblée nationale. Si vous êtes une étrangère (en s'adressant à la reine), comment avez-vous assez d'influence pour faire partir après vous un détachement?"

Mme la baronne de Korf n'opposait, à ces objections, que de grands airs dépités: elle était, disait-elle, pressée de continuer son voyage. Cette impatience la perdit. On décida, après avoir délibéré, que les voyageurs ne se remettraient en route que le lendemain. Ce lendemain fut terrible. La troupe de déterminés qui, le sabre et le pistolet à la main, venait de fondre sur la voiture, se répand dans la ville et jette partout l'alarme. Un chirurgien de Varennes, Mangin, réveille par ce bruit, entre dans la maison du procureur-syndic et reconnaît dans les cinq personnes arrêtées toute la famille royale qu'il avait vue à Paris durant les fêtes de la Fédération; il sort et va faire part de sa découverte à ses concitoyens. Alors la cloche de l'église s'ébranle; au bruit du tocsin répondent, de villages en villages, des tocsins éloignés. Le détachement de hussards qui était à Varennes veut faire un mouvement, les citoyens lui montrent quelques canons qu'on avait trouvés dans la ville et sur lesquels s'étend déjà une meche allumée; il rend les armes. Toujours rodant, Drouet ne cesse de veiller sur sa proie.

Louis XVI n'avait plus qu'un moyen de s'ouvrir le chemin de la frontière, c'était de fléchir, par la douceur, les hommes qui le retenaient prisonnier. Le roi se jette dans les bras de M. Sausse, en l'implorant; la reine, demi-agenouillée, lui présente le dauphin; le procureur est inébranlable. Marie-Antoinette tente alors de fléchir le cœur de Mme Sausse: celle-ci se retranche derrière ses devoirs de mère, d'épouse et de citoyenne.--"Sire, je voudrais vous obliger, reprend le marchand de chandelles; mais la nation passe avant le roi. Si vos infortunes et vos larmes me touchent, je redoute aussi pour le pays les suites de ce voyage; les calamités publiques et la guerre civile me remuent encore plus le cœur que les désastres d'une famille. Quelle serait cette sensibilité aveugle, cruelle, qui aurait des yeux et des entrailles pour quelques augustes personnes, et qui ne regarderait pas au sort de plusieurs millions d'hommes? Je suis sujet de la Constitution; elle m'ordonne de vous arrêter."

Le jour, si matinal au mois de juin, commençait à éclairer la misérable échoppe qui avait servi de Louvre, cette nuit-là, à un roi fuyard et à une dynastie vagabonde. Les enfants dormaient d'un mauvais sommeil, durant lequel retentissaient, à travers leurs rêves, des pas de chevaux, des cris, des cliquetis d'armes. Toutes les cloches du canton répandaient dans les airs leurs tintements redoublés. La reine, que cette sombre musique impatientait, s'écria: "Quand auront-ils donc fini leurs bruits détestables?"--Madame, répondit Sausse gravement, c'est le bruit de toute la France!"

Cependant un des affidés de Bouille, voyant les hussards mêlés à la foule qui couvre la place, tente une dernière fois de faire appel à leur dévouement: "Hussards, leur crie-t-il, tenez-vous pour la nation ou pour le roi?"--Pour la nation!" répondent d'une seule voix les soldats. La question ainsi posée décidait du sort de la monarchie: le roi de France n'était plus qu'un étranger dans son royaume.

Louis XVI, le coude appuyé sur une table, attendait encore sa délivrance de l'arrivée soudaine des troupes de Bouille. Les heures tombaient avec le froid de l'acier sur les angoisses mortelles du captif; rien ne venait. Quelques curieux cherchaient à pénétrer dans la

maison de M. Sausse, pour voir la famille royale. Louis était d'une construction massive; il avait le visage blême et les yeux bleutés. Indolent, lymphatique, son temperament était celui de toutes les races dégradées et abâtardies. Il mangeait fort et aimait le vin. La chasse, surtout la chasse au tir, était le seul exercice où il mit quelque passion. Une rusticité, que l'éducation royale avait mal recouverte, l'éloignait du commerce des femmes. Cette rudesse de moeurs et de caractère l'avait d'abord rendu cher à la Révolution et au peuple, qui voyait en lui un bon ouvrier; mais ses complots avec l'étranger, ses continuelles intrigues, ses rapports secrets avec les émigrés, plus que tout cela, l'autorité qu'il laissait prendre à la reine, lui avaient aliéné les cœurs. Par une singularité de nature, il voyait à peine les objets qui étaient près de lui, et distinguait très-bien ce qui se passait à longue distance. Il en était de même de son jugement: le malheureux Louis XVI, durant toute sa vie, aperçut l'échafaud dans le lointain; mais il ne sut jamais faire usage des moyens simples et faciles qui étaient, pour ainsi dire, sous sa main pour l'éviter. Le costume de domestique, sous lequel il avait imaginé, dans cette circonstance, de cacher un roi de France, faisait encore ressortir la vulgarité de ses manières.

Marie-Antoinette était d'une taille ordinaire; elle avait l'oeil un peu dur, les lèvres minces et serrées, les cheveux tirant sur le roux; mais un air naturel de distinction, la finesse et la régularité de ses traits, l'éclat de son teint, donnaient à l'ensemble de sa personne un caractère séduisant. Son tort fut de vouloir faire la reine, quand pour régner sur les cœurs il lui suffisait de rester femme. Un goût effréné des plaisirs, l'attention qu'elle marquait aux jeunes gens doués d'une jolie figure et de talents extérieurs la firent soupçonner de galanterie: elle aimait, en outre, éperdument le jeu et les spectacles. La fierté du sang lui rendit la Révolution odieuse, le peuple désagréable; ses réponses courtes et froides, dans toutes les solennités nationales, annonçaient un cœur sec. Les horreurs, les tristes, les assauts de cette nuit affreuse avaient flétri l'éclat de son visage; ses cheveux, assure-t-on, avaient changé de couleur. Marie-Antoinette sentait venir la mort de la monarchie.

Plus de quatre mille gardes nationaux couvraient la campagne. La famille royale cherchait à gagner du temps; il fallut se mettre en marche. Un cortège de baïonnettes cernait la voiture. Le secours qu'attendait Louis XVI arriva, mais trop tard: le roi avait quitté Varennes depuis une heure, quand M. de Bouille se montra devant la ville à la tête d'un régiment de cavalerie. Les chevaux étaient fatigués, les hommes montraient de l'indécision, et refusaient d'aller plus avant. Le moment prédit était venu: "Le roi mènera deuil; les principaux se vêtiront de désolation et les mains des soldats du pays tomberont de frayeur."

Il fallait maintenant retourner à Paris, et à travers combien d'humiliations! Tout le long de la route, le peuple des campagnes, accouru au-devant du cortège, ne cessa de proférer les injures dont il abreuve les rois traîtres ou abusés. Marie-Antoinette trouva, dans son cœur, assez de haine et de fierté pour se faire, contre cette tempête d'outrages, un front d'airain.

[Illustration: Petion.]

L'Assemblée avait envoyé trois commissaires pour protéger les jours de la famille royale; ils rejoignirent le cortège à Epernay. Barnave et

Petion monterent dans la voiture du roi. Ce fut durant ce voyage que Barnave, touché des infortunes de Louis XVI, des prévenances de Marie-Antoinette, et du sort de ces enfants, qui n'avaient pas mérité tant d'humiliations, se rattacha de cœur à la cause de la monarchie. Petion se montra, au contraire, dogmatique et froid. Ses discours, aussi libres que ses manières étaient brusques, lui attirèrent les aigreurs de la reine. Petion tenait, entre ses genoux, le petit dauphin; il se plaisait à rouler dans ses doigts les beaux cheveux blonds de l'enfant, et, parlant avec action, il tirait quelquefois une des boucles assez fort pour le faire crier. "Donnez-moi mon enfant, lui dit sèchement la reine; il est accoutumé à des soins, à des égards, qui le disposent peu à tant de familiarités."

Louis XVI montrait un sang-froid apathique. On l'accusa, plus tard, d'avoir bu et mangé tout le long de la route: ce bon roi était doué d'un appétit énorme. Par instants, il témoignait quelque inquiétude au sujet de l'accueil que lui feraient les habitants de Paris. Cet accueil fut sinistre. On avait placardé, au faubourg Saint-Antoine, un ordre du jour ainsi conçu: "Quiconque applaudira le roi sera bâtonné; quiconque l'insultera sera pendu." Un long silence improbable fut, en effet, la leçon qu'il recut à son entrée dans les Champs-Élysées; par instants, ce sombre silence se déchirait comme un nuage, et il en sortait un tonnerre de murmures bientôt réprimés.

On avait décidé que les têtes resteraient couvertes: les gardes nationaux eux-mêmes criaient: "Enfonchez vos chapeaux; il va paraître devant ses juges." Il parut; dans quel équipage, grand Dieu! Une foule de grenadiers l'entourait; chaque cheval de l'attelage en portait un; le devant, le derrière, les côtes de la voiture en étaient chargés. Un voile de poussière couvrait, par instants, l'humiliation de cette famille. Les stores de la voiture étaient baissés à demi; le dauphin, enfant aux cheveux blonds, se montrait quelquefois à la portière, et son âge, sa figure intéressante, semblaient demander grâce pour les coupables, pour ce roi de France, surpris par son peuple, en flagrant délit d'évasion.

O abaissement! qui sondera jamais l'abîme des déchéances royales? Les armes demeurèrent immobiles, en présence du monarque; les drapeaux ne saluèrent pas; les canons firent mine de ne le point reconnaître. C'était un spectacle imposant et terrible, vu des Champs-Élysées, que ces vingt mille baionnettes parsemées de lances, escortant avec gravité, à travers une population de quatre cent mille curieux, un roi caché dans le fond de sa voiture, et cherchant à se dérober à l'embarras d'une situation cruelle. Un éclatant soleil le livrait, comme par ironie, à tous les regards. À la plupart de ces baionnettes et de ces fers de lances, dont les pointes dardaient des éclairs menaçants, était embroché un pain, comme pour faire entendre à Louis XVI que l'absence d'un roi ne cause pas la famine. Ceux qui faisaient le mouvement d'ôter leur chapeau, sous prétexte de chaleur, étaient à l'instant sommés de le remettre. Autrefois, la noblesse avait seule le droit de se couvrir devant le monarque; le tiers état avait pris, dernièrement, cette liberté, et maintenant c'était tout le peuple.

Au moment où le cortège entra par la place Louis XV, tous les glaives s'agitèrent dans les mains des gens à cheval, en signe de fraternité. Un sourire, mêlé d'indignation et de mépris, fut le seul accueil que reçurent les membres de la famille royale. Plusieurs jeunes gens groupés sur le piédestal de la statue de Louis XV bandèrent les yeux de la statue en attendant l'arrivée du cortège. Au moment où passa la

voiture de Louis XVI, ils arracherent le bandeau et essayèrent les yeux de ce marbre royal, comme s'il devait verser des larmes, à la vue d'un roi de France aussi dégradé. Ce jour, bien plus encore que le 21 janvier, fut un jour d'exécution et de supplice; l'insurrection et l'échafaud sont moins terribles pour les rois que l'humiliation, le ridicule et le mépris public.

Derrière les voitures qui contenaient la famille royale venait un chariot découvert, entouré de branches de lauriers: Drouet et Guillaume, couronnés de feuilles de chêne et debout, y recevaient, comme héros de la fête, les applaudissements et les hommages du peuple. On criait: _"Vive la nation! vive Drouet et Guillaume! vive la brave garde nationale de Varennes!" _--"L'entrée de Drouet, dit très-bien Ferrières, était le triomphe d'un général victorieux qui amène devant lui un grand captif." Cet homme avait cru; il avait eu foi en lui-même et en la nation. Son nom, obscur la veille, courait maintenant sur toutes les lèvres.

Aucun outrage ne fut épargné à la famille royale: une femme lança, contre la voiture, un linge trempé de l'eau du ruisseau. La figure de la reine faillit être atteinte. Des filles publiques, mêlées à la foule, la regardaient d'un air insultant. "J'aime encore mieux, disait l'une d'elles, me voir ce que je suis que d'être Antoinette."

Quand le cortège arriva par le pont tournant, en face des Tuileries, les domestiques, postés aux fenêtres du château, se découvrirent, du plus loin qu'ils aperçurent leur maître: la garde nationale, les couchant en joue, leur ordonna de garder leurs chapeaux sur la tête, aussi bien que les autres citoyens: ils obéirent. Les femmes de chambre et d'honneur de la reine s'étaient mises, de leur côté, à battre des mains pour saluer le retour de leur maîtresse: on reprima ces témoignages de fidélité servile. L'instant où les voitures touchèrent le sol des Tuileries fut même le plus dangereux de tous; une foule indignée se porta autour des roues avec des huées, des sifflets, des cris, des imprecations terribles.

L'Assemblée nationale, dans la crainte de quelque accident funeste, envoya trente commissaires, pour protéger le roi et sa famille, depuis l'entrée du jardin jusqu'au château. La mission était périlleuse, à cause de l'exaltation générale des esprits; mais, dès que les députés se présentèrent, cette foule immense et furieuse se sépara en deux rangs pour les laisser parvenir jusqu'aux voitures. Il leur suffit de se nommer et de présenter leurs médailles: ce fut comme un talisman. On fit défiler les voitures une à une; mais lorsqu'elles monterent sur la terrasse du château, pour déposer le roi et sa famille à la grande porte de l'Horloge, l'indignation du peuple éclata de nouveau; les invectives et les reproches s'adressaient surtout à la reine, avec une effrayante unanimité.

Les _augustes_ voyageurs (cette ancienne formule du respect était, dans la circonstance actuelle, une sanglante ironie) mirent pied à terre, dans un costume aussi ridicule qu'affligeant. La violence des insultes et des menaces redoublait. Barère et Gregoire se chargèrent du dauphin, qu'ils emportèrent entre leurs bras dans les appartements. Le roi sortit ensuite, accompagné par quinze députés: les quinze autres restèrent auprès de la reine, qui les pria avec larmes de l'assister de leur présence: "Surtout, leur criait-elle, ne me laissez pas seule!"

Après avoir déposé Louis XVI dans son château, les représentants qui

l'avaient suivi coururent chercher Antoinette. Ce fut alors qu'ils rencontrèrent le plus d'obstacles pour revenir jusqu'à la voiture; il était très-difficile de se frayer un passage au milieu de cette foule compacte et de se reconnaître dans ce tumulte, ou l'on n'entendait que des cris confus. Le peuple ne voulait pas que la reine entrât aux Tuileries.

Après une demi-heure passée à rétablir l'ordre, les trente députés se réunirent et formèrent deux haies, depuis la voiture jusqu'à la porte du château; la reine sortit alors toute effrayée, et gagna les appartements au bras d'un député de la droite.

La juste colère du peuple était sur le point d'éclater, contre les trois gardes-du-corps qui avaient servi de courriers durant le voyage, et qui occupaient encore les sièges de la berline. Les malheureux allaient être saisis à la gorge. Petion se montre; il annonce que les coupables seront mis en état d'arrestation; la foule s'apaise aussitôt. Les trois gardes sont conduits sans aucun obstacle. Un attroupement très-considérable se formait déjà devant l'une des portes du château; Petion s'y présente pour arrêter le désordre: un garde national le prend au collet; le député se fait connaître, et la multitude obéissante se retire. "Nous attendimes, ajoute Barère, que la foule fut diminuée dans les Tuileries, et que les sentiments du peuple fussent plus calmes, afin de n'avoir rien à redouter pour le roi et sa famille, quand nous aurions quitté le château."

Quelques jours après celui où Louis XVI était forcé de retrograder honteusement sur Paris, le 11 juillet, les cendres de Voltaire, ce roi de l'opinion, traversaient la capitale, au milieu d'une affluence considérable et avec des honneurs extraordinaires. Traîné par douze chevaux blancs, et se dirigeant vers le Panthéon, le char funéraire s'arrêta devant la maison où le grand homme avait fini ses jours, le 30 mai 1778. _Belle et bonne_, Mme de Villette, la fille adoptive de Voltaire, accompagnée de son enfant, et les deux demoiselles Calas, rendirent hommage aux restes de l'illustre philosophe et payèrent leur tribut à la douleur. La pluie tombait à torrents; le cortège brava le mauvais temps et ne se retira que lorsque le cercueil eut pris sa place, dans le temple que la patrie avait dédié aux grands hommes.

Voltaire avait préparé la Révolution par son esprit, comme Jean-Jacques Rousseau par son cœur. L'ami du roi de Prusse devait être le héros des constitutionnels de 91; le citoyen de Genève fut le dieu des républicains de 93. L'un convenait à la bourgeoisie, l'autre était l'idole du peuple.

M. de Bouille, après le mauvais succès de son entreprise, s'était enfui vers la frontière. Il écrivit, du Luxembourg, à l'Assemblée nationale, une lettre dans laquelle il menaçait la France de la vengeance des armées étrangères, si elle ne se hâtait de faire amende honorable aux pieds du roi. "Croyez-moi, lui disait-il, tous les princes de l'univers reconnaissent qu'ils sont menacés par le monstre que vous avez enfanté (la Révolution), et bientôt ils fondront sur notre malheureuse patrie. Je connais vos forces: toute espèce d'espoir est chimérique, et bientôt votre chatiment servira d'exemple mémorable à la postérité... Cette lettre n'est que l'avant-coureur du manifeste des souverains de l'Europe." L'Assemblée fit à cet insolent mémoire l'accueil qu'il méritait; elle se contenta de rire.

Par un décret, M. de Bouille fut suspendu de ses fonctions militaires;

c'était tout le chatiment qu'on put lui infliger. Le roi fut aussi provisoirement suspendu.

Quelle devait être la solution de cet état de crise? Louis XVI devait-il être maintenu sur le trône, malgré sa fuite? La nation pouvait-elle avoir désormais confiance en lui? Serait-il juge? Ou prendrait-on ses juges? Telles étaient les questions qui agitaient l'Assemblée, les clubs, le peuple.

Le parti très-influent des Lameth, de Barnave, de Dupont, de Lafayette, voulait conserver Louis XVI sur le trône. Des commissaires furent nommés pour interroger le roi et la reine; mais ces commissaires furent choisis dans le sein même de l'Assemblée, malgré la réclamation de Robespierre: "Il n'y a, dit-il, aucune raison pour qu'il en soit ainsi. Nous ne mériterions plus la confiance du pays, si nous violions les principes, si nous faisons une exception pour le roi et la reine. Qu'on ne dise pas que l'autorité royale sera dégradée. Un citoyen, une citoyenne, un homme quelconque, à quelque degré qu'il soit élevé, ne peut jamais être dégradé par la loi. La reine est une citoyenne; le roi, dans ce moment, est un citoyen comptable à la nation; et, en qualité de premier fonctionnaire public, il doit être soumis à la loi."

La question de la déchéance était surtout à l'ordre du jour: les royalistes constitutionnels cherchèrent à masquer les torts de Louis XVI derrière la fiction de l'enlèvement et de l'inviolabilité royale; au lieu d'accuser le chef, ils accusèrent les conseillers et les instruments de la fuite; il n'y avait, selon eux, dans cet acte criminel, que des complices et pas de coupable. On voulait ainsi couvrir les attentats contre la Constitution, de la Constitution elle-même. Robespierre attaqua cette étrange doctrine: "Je ne viens pas, dit-il, provoquer des dispositions sévères contre un individu, mais combattre une proposition à la fois faible et cruelle, pour substituer une mesure douce et favorable à l'intérêt public. Je n'examinerai pas si la fuite de Louis XVI est le crime de quelques individus, s'il s'est enfui volontairement et de lui-même, ou si, de l'extrémité du royaume, un citoyen audacieux l'a enlevé par la force de ses conseils; si les peuples en sont encore à croire qu'on enlève les rois comme des femmes. Je n'examinerai pas si, comme l'a pensé le rapporteur, le départ du roi n'était qu'un voyage sans objet, si son absence était indifférente. Je n'examinerai pas si elle est le but ou le complément de conspirations toujours impuissantes et renaissant toujours. Je n'examinerai pas même si la déclaration donnée par le roi n'attente point aux serments qu'il a faits, d'un attachement sincère à la Constitution. Je ne veux m'occuper que d'une hypothèse générale. Je parlerai du roi de France comme d'un roi de Chine; je discuterai uniquement l'inviolabilité dans sa doctrine."

Il conclut par ces fermes paroles: "Les mesures que l'on vous propose ne peuvent que vous deshonoré; si vous les adoptez, je demanderai à me déclarer l'avocat de tous les accusés. Je veux être le défenseur des trois gardes-du-corps, de la gouvernante du dauphin, de M. Bouille lui-même. Dans les principes de vos comités, il n'y a pas de délit; mais partout où il n'y a pas de délit, il n'y a pas de complices. Messieurs, si épargner un coupable est une faiblesse, immoler le coupable faible, en épargnant le coupable tout-puissant, c'est une lâcheté. Il faut ou prononcer sur tous les coupables, ou prononcer l'absolution entière." En bonne logique, il n'y avait rien à répondre; l'Assemblée ne répondit pas: elle vota.

Elle vota quoi? Le retablisement de Louis XVI sur le trone! Pouvait-on imaginer un denouement plus illogique et plus ridicule? Que signifiait cette fiction d'un roi "enleve par les ennemis du bien public"?

Les declarations de Louis XVI pour expliquer les motifs et le but de son voyage etaient si entachees de mauvaise foi, qu'elles faisaient sourire les plus moderes. A quoi bon ce roi? La monarchie ne s'est-elle pas suicidee? Avant l'echauffouree de Varennes, des hommes plus ou moins conseilles par leurs interets avaient pu croire qu'il etait possible d'elever la nation sans abaisser la royaute; mais, apres l'humiliation dont la famille royale venait d'etre abreuee, un tel reve ne devenait-il point tout a fait chimerique? Conserver, de force, un roi qui se regardait toujours comme le galerien du trone revolutionnaire, n'etait-ce point jeter un mensonge vivant entre la Constitution et le pays?

A cote des hommes pratiques, dont les motifs s'appuyaient sur des raisons d'Etat, quelques philosophes s'accordaient a regarder la republique comme la forme la plus parfaite de gouvernement. Tel etait aussi l'ideal de Brissot et de son parti, connu plus tard sous le nom de parti des Girondins. C'etait l'avis de Condorcet. Robespierre, lui, croyait utile au succes de la cause democratique de se couvrir de prudence, et de ne point alarmer les esprits par le fantome des mots. Marat etait malade; Marat se taisait.

Il importe surtout de bien connaitre l'opinion des clubs. Le plus avance de tous etait alors celui des Cordeliers (Societe des droits de l'homme). Danton y renaissait. Dans une seance memorable, il traca la ligne de conduite a suivre. "La Societe des amis des droits de l'homme, s'ecria-t-il, pense qu'une nation doit tout faire, ou par elle-meme, ou par des officiers amovibles et de son choix; elle pense qu'aucun individu, dans l'Etat, ne doit raisonnablement posseder assez de richesses, assez de prerogatives pour pouvoir corrompre les agents de l'administration politique; elle pense qu'il ne doit exister dans l'Etat aucun emploi qui ne soit accessible a tous les membres de l'Etat; elle pense enfin que plus un emploi est important, plus sa duree doit etre courte et passagere. Penetree de la verite, de la grandeur de ces principes, elle ne peut donc plus se dissimuler que la royaute, la royaute hereditaire surtout, est incompatible avec la liberte. Telle est son opinion; elle en est comptable a tous les Francais." Pouvait-on designer plus clairement la Republique sans la nommer?

Danton ne sortait point de ce dilemme: Ou criminel, ou imbecile; si criminel, que Louis soit juge; si imbecile, qu'il soit interdit!

Aux Jacobins (Societe des amis de la Constitution), les debats sur la decheance du monarque amenerent le demembrement du club. Les royalistes constitutionnels se separerent des vrais democrates. Une telle epuration centupla les forces de ces derniers. Appuyee sur des milliers de societes semblables et affiliees entre elles, repandues d'un bout a l'autre de la France, la societe-mere s'erigea plus tard en une sorte de dictature. Ce fut la plus grande puissance de la Revolution, grace a l'esprit organisateur de Robespierre.

Que devait-on faire du roi? Cette question fut agitee au club des Jacobins. Maximilien n'osa pas ou ne voulut pas conclure. Billaud-Varennes ayant parle d'en finir avec la monarchie, des murmures etoufferent sa voix.

Et pourtant avaient-ils tort, ceux qui, a l'exemple de Danton, reclamaient hautement la decheance de Louis XVI? On se demande si, dans son interet et dans l'interet meme de la nation, il n'eut pas beaucoup mieux valu qu'il gagnat tranquillement la frontiere. Drouet, tout en croyant bien faire, n'avait-il point rendu un mauvais service au pays? C'est ce qu'il nous faut examiner.

L'Assemblee nationale comptait, en 91, assez d'hommes capables et honnetes pour saisir, d'une main ferme, les rennes du gouvernement. N'avait-elle point lance elle-meme, lors du depart de Louis XVI, une proclamation invitant les citoyens de Paris a maintenir l'ordre public et a defendre la patrie? n'avait-elle point somme les ministres d'assister a ses seances, de se reunir et de mettre ses decrets a execution? Mais la sanction royale? Bah! on s'en passera; et en effet elle n'ajoutait plus rien a l'autorite des lois... La Constituante etait donc a meme de gouverner, ou, si elle redoutait la confusion du pouvoir executif et du pouvoir legislatif, il ne tenait qu'a elle de nommer un president.

D'un autre cote, si Louis XVI, et il est difficile d'en disconvenir, etait un obstacle a la marche des reformes, une cause de guerre etrangere, ne se montrait-il point beaucoup plus dangereux a l'interieur qu'a l'exterieur? Au dela des frontieres, ce n'etait plus qu'un simple emigre. Et quelle reputation, grand Dieu! emportait-il a l'etranger? Celle d'un roi fourbe, infidele a ses serments.

Une question d'humanite domine toutes ces considerations. La mort du roi, quoique votee par les Girondins et par les Montagnards, alluma entre eux des inimities implacables. Ce sang verse au nom de la raison d'Etat ne fut point etranger au regime de la Terreur. De tels malheurs pouvaient-ils etre evites? Oui, le roi absent, c'etait peut-etre l'echafaud de moins dans l'histoire de la Revolution.

Apres l'evenement du 21 juin, la royaute n'etait plus a conserver en France; elle etait a reconstruire. Les republicains avaient le droit de profiter de la circonstance; a quoi bon relever ce qui s'etait ecroule de soi-meme? Remettant sous les yeux de la nation les maux, les abus, les actes de mauvaise foi dont le pouvoir monarchique s'etait souille, depuis quatorze siecles, ils lui demandaient d'en finir. Citoyens, voulez-vous donc reprendre dans vos murs la trahison et le despotisme?

On ne saurait donc trop condamner les conservateurs a vue courte, ou diriges par des interets feroces, qui voulurent, a tout prix, retablir Louis XVI sur le trone. Ne cherchaient-ils point a maintenir un rouage inutile, la monarchie constitutionnelle, pour se menager, le moment venu, le moyen d'ecraser leurs adversaires? Je ne sais pas si, dans cette journee decisive, les exaltes auraient sauve la Revolution; mais ce que je sais bien, c'est que les moderes la perdirent.

XV

Discussion sur la forme de gouvernement.--Reunion des citoyens au Champ-de-Mars.--Petition signee sur l'autel de la patrie.--Deploiement de forces militaires.--La loi martiale et le drapeau rouge.--Lafayette et Bailly.--Massacres.--Consequences de cette journee desastreuse.

Le premier usage que Louis XVI fit de sa liberte fut de renouer des rapports occultes avec les cours etrangeres. Comment n'en eut-il point ete ainsi? Son amour-propre n'etait-il point blesse au vif par les outrages qu'il avait essayes? N'avait-il point le droit de se considerer desormais comme le prisonnier, l'otage de la Revolution?

La question de monarchie ou de Republique avait ete soulevee; or ces questions-la se montrent sans pitie pour le repos des nations, jusqu'au jour ou elles sont resolues.

Au club des Jacobins, La Clos proposa de rediger une petition signee par tous les citoyens, et dans laquelle on demanderait que l'Assemblée fut appelee a statuer de nouveau sur la forme du gouvernement. L'Assemblée ayant decide que le roi etait inviolable, cette motion effraya quelques citoyens faibles ou indecis. Danton s'elance alors a la tribune et d'une voix tonnante: "Si nous avons de l'energie, montrons-la... Que ceux qui ne se sentent pas le courage de lever le front de l'homme libre se dispensent de signer notre petition. N'avons-nous pas besoin d'un scrutin epuratoire? Le voila tout trouve." On ne signa rien; mais quatre mille personnes, hommes et femmes, s'etant tout a coup repandues dans la salle, on convint de se reunir le 17 juillet au Champ-de-Mars, autour de l'autel de la patrie.

Est-il vrai que la municipalite de Paris cherchat, alors, l'occasion d'une lutte a main armee, pour ecraser les clubs et les societes populaires? Tout semble du moins l'indiquer.

Le 15 juillet etait un dimanche. On s'attendait a quelque manifestation. La municipalite se tenait sur ses gardes. Au point du jour, les trompettes sonnerent, les tambours battirent dans toutes les directions; la garde nationale prit les armes. Un zele sauvage animait la bourgeoisie contre l'insurrection absente. Depuis le retour du roi, les constitutionnels de l'Assemblée ne cessaient d'exciter sourdement les boutiquiers contre les clubs. On avait effraye les interets. L'industrie, a laquelle le depart de Louis XVI venait de porter un dernier coup, se montrait affamee de calme et de tranquillite publique; elle avait raison, sans doute; mais, avant de mettre l'ordre dans la rue, ne fallait-il pas l'introduire dans les organes et les fonctions du gouvernement? La ville etait herissee de baionnettes; la resistance se montrait partout, l'agression nulle part. Ce deploiement de force armee, autour d'une monarchie replatee a la hate par un decret de l'Assemblée nationale, jetait le mecontentement et l'alarme dans la population qu'on voulait calmer. Ou donc etait l'ennemi? Les patrouilles se croisaient dans un morne silence.

[Illustration: La deputation des petitionnaires du Champ-de-Mars quitte l'Hotel de Ville, terrifiee d'avoir vu arborer le drapeau rouge.]

Les societes patriotiques s'etaient donne rendez-vous, pour onze heures du matin, sur la place de la Bastille; elles devaient se rendre de la, en un seul corps, vers le Champ-de-Mars. La place de la Bastille fut occupee des le matin par des troupes soldees, afin de s'opposer au rassemblement. A la vue de cet appareil militaire, les groupes se dispersent, chacun se retire. Le Champ-de-Mars, ce theatre de la joyeuse fete de la Federation, etait encore desert; c'est la qu'on se rend isolement, la reunion projetee sur la place de la Bastille n'ayant pu avoir lieu; c'est la, devant l'autel de la patrie, qu'une

determination sera prise.

Ici un incident malheureux: deux invalides, dont l'un avait une jambe de bois, s'étaient cachés sous l'autel construit en planches; ils sont découverts. Que faisaient-ils? quel était leur dessein? Voilà ce qu'on se demande, et l'épouvante succède bientôt à la curiosité. Le bruit court que l'autel est mine; un tonneau d'eau que ces malheureux avaient roulé dans leur retraite, pour leur provision de la journée, est bientôt transformé, par la rumeur publique, en un tonneau de poudre. Le motif bas et vulgaire qui les a fait agir (ils s'étaient mis là, dirent-ils, _pour voir les jambes des femmes_) se transforme en un complot contre la vie des citoyens. Aussitôt saisis par la multitude, ils sont pendus à un reverbère, et leurs têtes coupées sont portées au bout d'une pique. Un tel acte de brutalité fait frémir; mais une poignée seulement d'imbeciles ou de monstres, flétris par tous leurs contemporains, trempèrent leurs mains dans ce sang.

Il paraît bien que les royalistes avaient besoin d'un prétexte pour décharger leur colère sur les agitateurs; car la nouvelle du meurtre des deux invalides fut sur-le-champ dénaturée et portée dans l'enceinte de l'Assemblée nationale. On raconta que deux bons citoyens venaient d'être pendus, au Champ-de-Mars, pour avoir prêché l'exécution de la loi. Ce mensonge fit fortune, et prépara les esprits à des mesures de violence. Sur les lieux, tout fut bien vite effacé, et le Champ-de-Mars, qui n'avait pas même été témoin de cet atroce assassinat, rentra dans sa majestueuse tranquillité.

Vers midi, la foule débouche par toutes les ouvertures; la garde nationale venait d'entrer dans le Champ-de-Mars avec du canon; mais, voyant la réunion paisible, elle se retirait. Les citoyens affluent autour de l'autel de la patrie; on attend avec impatience les commissaires de la Société des Jacobins, pour avoir de nouveau lecture de la pétition et la signer. Un envoyé du club paraît enfin; on l'entoure.

"La pétition, dit-il, qui a été lue hier ne peut plus servir aujourd'hui, l'Assemblée nationale ayant décrété, dans sa séance du soir, l'innocence ou l'inviolabilité de Louis XVI; la Société va s'occuper d'une autre rédaction qu'elle vous soumettra."

Tous ces retards n'étaient pas du goût de la foule, qui aime à faire vite ce qu'elle fait.

Quelqu'un propose de rédiger, à l'instant même, une seconde pétition sur l'autel de la patrie. Adopté. La foule cherche alors des yeux ses chefs et ses meneurs. Ou êtes-vous, Danton, Desmoulins, Fréron? Absents. Ne les trouvant pas, le peuple se décide à agir par lui-même. On nomme quatre commissaires; l'un d'eux prend la plume; les citoyens impatients se rangent autour de lui; il écrit: "_ Sur l'autel de la patrie, le 17 juillet an III_... Le désir impérieux d'éviter l'anarchie à laquelle nous exposerait le défaut d'harmonie entre les représentants et les représentés, tout nous fait la loi de vous demander, au nom de la France entière, de revenir sur votre décret, de prendre en considération que le délit de Louis XVI est prouvé, que ce roi a abdiqué; de recevoir son abdication, et de convoquer un nouveau pouvoir constitutionnel pour procéder, d'une manière vraiment nationale, au jugement du coupable, et surtout à son remplacement et à l'organisation d'un nouveau pouvoir exécutif."

La foule grossissait d'heure en heure. La petition redigee, on en fait lecture a haute voix; cette lecture est couverte d'applaudissements. On commence des lors par signer des feuilles volantes, a huit endroits differents, sur les angles de l'autel de la patrie. Plus de deux mille gardes nationaux de tous les bataillons de Paris et des villages voisins, des hommes, des femmes, des enfants deposed religieusement leur nom sur ces feuillets sacres, d'autres une croix ou tout autre signe de leur volonte libre.

"Le nombre des signatures, dit M. Buchez, depasse certainement six mille. Le plus grand nombre est de gens qui savaient a peine ecrire... Quelquefois la page est divisee en trois colonnes; d'énormes taches d'encre en couvrent plusieurs; les noms sont au crayon sur deux. Des femmes du peuple signerent en tres-grand nombre, meme des enfants, dont evidemment on conduisait la main... La plus jolie ecriture de femme est sans contredit celle de _mademoiselle David, marchande de modes, rue Saint-Jacques, n 173_. Quelques belles signatures apparaissent de loin en loin; on les compte. Un feuillet fut garni par un groupe de cordeliers; ici l'ecriture est fort lisible. On voit en haut une signature a lettres longues, legerement courbees en avant; c'est celle de _Chaumette, etudiant en medecine, rue Mazarine, n 9_. On lit ensuite celles de _E.-J.-B. Maillard_, de _Meunier, president de la Societe fraternelle seante aux Jacobins_. On ne trouve nulle part le nom de _Momoro_; il fut cependant accuse, plus tard, d'avoir fait grand bruit au Champ-de-Mars, le 17; mais on voit celui d'_Hebert, ecrivain, rue Mirabeau_; celui d'_Henriot_, et la signature du _Pere Duchene_."

Trois officiers publics, en echarpe, envoyes par la Commune, s'etaient avances vers l'autel: on les recoit avec l'energie et la tranquillite qui conviennent a des hommes libres. Ce spectacle, la joie grave qui rayonne sur la figure des petitionnaires, le caractere pacifique de cette foule ou l'on voyait des enfants, des femmes, des vieillards, tout parait les rassurer sur le caractere de la reunion. "Messieurs, disent-ils, nous sommes charmés de connaitre vos dispositions; on nous avait dit qu'il y avait ici du tumulte, on nous avait trompes: nous ne manquerons pas de rendre compte de ce que nous avons vu, de la tranquillite qui regne au Champ-de-Mars. Si vous doutez de nos intentions, nous vous offrons de rester en otage parmi vous jusqu'a ce que toutes les signatures soient apposees." Un citoyen leur donne lecture de la petition; ils la trouvent conforme aux principes. "Nous la signerions nous-memes, ajoutent-ils, si nous n'etions pas maintenant en fonctions."

De telles assurances de paix augmentent la confiance. On leur demande l'elargissement de deux citoyens arretes; les officiers municipaux engagent a nommer une deputation qui les suive a l'Hotel de Ville. Douze commissaires partent. On continuait a couvrir la petition de signatures. Le Champ-de-Mars etait tranquille et libre; les troupes s'etaient repliees sur la ville. Toute idee de peril etant ecartee, le rassemblement grossissait a vue d'oeil. Les jeunes gens qui ont signe se livrent a des danses; ils forment des rondes en chantant. Survient un orage; on le brave. La pluie cesse, le ciel redevient calme et bleu; en moins de deux heures, il se trouve pres de cent mille personnes dans le Champ-de-Mars; c'etaient des meres, d'interessantes jeunes filles, des habitants de Paris qui, enfermes toute la semaine, se livraient a la promenade du dimanche. Aux yeux des revolutionnaires, penetres qu'ils etaient alors des reminiscences de l'antiquite, ce rassemblement de citoyens libres ressemblait a ceux qui se formaient jadis dans le Forum. Il y avait la un grand nombre d'hommes et de femmes qui avaient

aide a construire le champ de la Federation, d'autres avaient etendu leurs mains vers l'autel de la patrie: imprudents! vous ne vous doutiez pas alors que cet autel dut etre rougi par des sacrifices humains!

Les commissaires deutes vers l'Hotel de Ville reviennent. Leur visage est morne, ils ont vu des choses sinistres.

--Nous sommes trahis! murmure l'un d'eux d'une voix sombre.

On les presse de s'expliquer.

--Nous sommes parvenus, disent-ils, a la salle d'audience a travers une foret de baionnettes; les trois officiers municipaux qui nous accompagnaient en nous assurant de leurs bonnes intentions nous prient d'attendre; ils entrent dans une autre salle et nous ne les revoyons plus. [Note: Ils firent, a ce qu'il parait, un rapport faux sur l'attitude de la reunion, disant qu'ils avaient trouve le champ de la Federation couvert d'un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se disposaient a rediger une petition contre le decret du 27 juin, qu'ils leur avaient demontre que leur demarche et leur reclamation etaient contraires a l'obeissance a la loi, et tendaient evidemment a troubler l'ordre public. "Si la France redevient libre, s'ecrie Camille Desmoulins, il faut que les noms de _Jacques_, _Renaud_ et _Hardi_ (les trois membres du conseil municipal) soient affiches dans toutes les villes, a toutes les rues, pour etre a jamais voues a l'execration publique."] Le corps municipal sort.

"--Nous sommes compromis, dit un de ses membres, il faut agir severement."

"Un d'entre nous, chevalier de Saint-Louis, annonce au maire que l'objet de notre mission etait de reclamer en faveur d'honnetes citoyens qu'on nous avait promis de rendre a la liberte. Le maire (Baillly) repond _qu'il n'entre pas dans ces promesses, et qu'il va marcher au Champ-de-Mars pour y mettre la paix..._ Sur ces entrefaites, un capitaine du bataillon de Bonne-Nouvelle vient dire que le Champ-de-Mars n'etait rempli que de brigands; un de nous lui repond qu'il en impose. La-dessus la municipalite ne veut plus nous entendre. Descendus de l'Hotel de Ville, nous apercevons, a une des fenetres, le drapeau rouge; ce signal du massacre, qui devait inspirer un sentiment de douleur a ceux qui allaient marcher a sa suite, a produit un effet tout contraire sur l'ame des gardes nationaux qui couvraient la place (ils portaient a leur chapeau le pompon rouge et bleu). A l'aspect du drapeau couleur de sang, ils ont pousse des cris de joie en elevant en l'air leurs armes qu'ils ont ensuite chargees. Nous avons vu un officier municipal en echarpe aller de rang en rang, et parler a l'oreille des officiers. Glaces d'horreur, nous sommes retournes au champ de la Federation avertir nos freres de tout ce dont nous avons ete les temoins."

Ce recit est suivi d'un profond silence. L'inquietude peinte sur le visage des commissaires souleve d'abord quelques nuages; cependant la reunion se rassure. De quel droit la municipalite interviendrait-elle et disperserait-elle, par la force armee, des citoyens qui signent legalement leur profession de foi sur l'autel de la patrie? La foule est compacte, mais inoffensive; la nuit approche. D'instant en instant, des nouvelles alarmantes courent sur la multitude, comme un vent d'orage sur un champ de ble, et la font tressaillir.

Le bruit court que l'Assemblée nationale, pour faire croire qu'il existe un projet de mouvement contre elle, s'est formidablement entourée de baionnettes et de canons. Elle a, dit-on, transmis à la municipalité des ordres sévères. Depuis longtemps on guettait l'occasion de déclarer la guerre aux adversaires de la monarchie constitutionnelle; le jour était venu. La loi martiale était comme un arc tendu, il fallait que le trait partit.

Quelques nouveaux citoyens arrivent: ils ont rencontré l'armée de Lafayette sur les quais; les gardes nationaux marchaient avec un entraînement farouche; la cavalerie surtout paraissait animée de sentiments de colère et de violence. On avait vu des grenadiers sortir tout le long de la route, un à un, des maisons voisines, charger leurs fusils à balle, devant le peuple, et se joindre à l'armée qui s'avancait vers le Champ-de-Mars.

--Nous allons, disaient-ils brutalement, envoyer des pilules aux Jacobins.

Le jour était tombé; il faisait assez sombre pour l'exécution des mauvais desseins. À huit heures et demie du soir, on entend le bruit du tambour et le roulement lointain des pièces d'artillerie; on se regarde; quelques personnes sont d'avis de se retirer; d'autres rappellent que, le but de la réunion étant légal, il serait lâche de fuir; on demeure. Les troupes débouchent dans le Champ-de-Mars par trois entrées à la fois, par l'avenue de l'École militaire, par le passage entre les glacis du côté du Gros-Caillois et par l'ouverture qui fait face à la Seine; c'est par celle-ci que se montre le drapeau rouge.

On connaît le Champ-de-Mars et on se représente aisément cette vaste plaine avec l'autel de la patrie au milieu. La colonne à la tête de laquelle s'avance Bailly, par l'ouverture du bord du fleuve, soulève une indignation universelle et les cris: "À bas le drapeau rouge! Honte à Bailly! Mort à Lafayette!"

Cependant plus de quinze mille personnes environnaient l'autel; elles se pressaient la comme autour des anciens lieux d'asile et de refuge. À peine avait-on vu flotter au loin le drapeau rouge, qu'on entend retentir une détonation d'armes à feu:

--Ne bougeons pas; on tire à blanc; il faut qu'on vienne ici publier la loi.

On avait en effet tiré en l'air. Tout à coup une seconde décharge éclate, mais réelle et meurtrière. Les colonnes s'ébranlent, la cavalerie charge, les canons ouvrent sur le devant leur bouche chargée à mitraille. Le dernier feu avait tracé un cercle de victimes; hommes, femmes, enfants, vieillards, étaient tombés pêle-mêle. Aux plaintes et aux cris succède le silence plus terrible encore que les gémissements.

Bailly et Lafayette se donnaient sans doute, à eux-mêmes, les raisons qu'on invoque toujours en pareil cas: l'ordre public, le salut de la société, le besoin de faire un exemple, le devoir d'obéir à la lettre de la loi... Vaines excuses! La loi au-dessus de toutes les autres lois, c'est l'inviolabilité de la vie humaine.

Au plus fort de la mêlée, des citoyens s'élancent sous le feu, à travers les charges de la cavalerie, pour recueillir les feuilles

volantes qui portent écrite la volonté du peuple; cette pétition est le drapeau d'une idée, elle ne doit pas demeurer aux mains de l'ennemi. On la sauve. "Oui, s'écrie l'auteur des *Revolutions de Paris*, oui, la pétition reste; elle est accompagnée de six mille signatures; de généreux patriotes ont exposé leur vie pour la sauver du désordre, et elle repose aujourd'hui dans une arche sainte, placée dans un temple inaccessible à toutes les baïonnettes, et elle en sortira quelque jour; elle en sortira rayonnante." L'oracle n'a point menti; cette pétition conservée existe encore aux Archives de la ville; la République, qu'elle contenait en germe, est sortie, le 10 août, des plis de cette pièce mémorable. Quand une fois les idées ont été baptisées avec du sang, elles ne meurent plus.

La nuit était tombée sur le Champ-de-Mars comme un linceul. De toutes parts, des citoyens sans armes fuyaient devant des citoyens armés; ils se pressent, se poussent, se renversent. Des femmes, des enfants avaient été étouffés entre les chevaux ou sous les pieds de la foule. La garde nationale, Lafayette en tête, rentre dans la ville. La nouvelle de cette sanglante tuerie se propage lugubrement de quartier en quartier. Les rues sont désertes, les visages mornes. Il est facile de voir qu'on revient d'une exécution. Il y avait des vainqueurs et des vaincus, mais pas de victoire.

Cet événement a été jugé diversement, selon les partis. Toute la question se réduit à savoir si le roi n'avait point volontairement abdiqué en prenant la fuite; car, s'il en est ainsi, ceux qui proposaient de remplacer la monarchie par la république étaient dans la logique; ils avaient prévu la marche fatale des événements. On les tua, je l'avoue, avec toutes les formes légales; mais que me font vos sommations préalables, votre écharpe, votre drapeau? Une guenille rouge au bout d'un bâton ne donne point le droit d'attenter à la vie de citoyens désarmés et paisibles.

Combien de morts? La nuit le tira et demain le sable du Champ-de-Mars l'aura oublié; mais il y a dans les choses une justice qui n'oublie pas. La classe moyenne sera cruellement châtiée pour avoir la première fait couler le sang des hommes dévoués à la Révolution. On a, dit-on, exagéré le nombre des personnes qui tomberont frappées par les balles; soit; mais la responsabilité d'une aussi triste journée ne se mesure point au chiffre des victimes; elle se mesure aux lois éternelles de la conscience humaine. Cette responsabilité terrible pèse lourdement sur Lafayette et sur Bailly.

XVI

Triomphe de la réaction.--Robespierre introduit dans la famille Duplay.--Sa manière de vivre.--Marat sous terre.--L'abolition de la peine de mort proposée par Robespierre, repoussée par la majorité conservatrice de l'Assemblée.--Fin de la Constituante.

En politique, on n'a jamais vu un parti vainqueur user modérément de sa victoire. Les royalistes constitutionnels profitèrent de la journée du Champ-de-Mars, du trouble et de l'émotion que la nouvelle du massacre avait répandus dans les rangs des citoyens, pour faire un essai de terreur. Les représentants de la classe moyenne en voulaient surtout

aux journalistes et aux orateurs des clubs. Des mandats d'amener furent lancés contre les plus connus d'entre eux. Danton, se jugeant fort compromis, et trouvant que les ombrages de Fontenay-sous-Bois ne le couvraient point suffisamment, se sauva dans sa ville natale, Arcis-sur-Aube. Fréron s'éclipsa. Camille Desmoulins, riant et mordant à la fois, envoya au général Lafayette sa démission de journaliste, dans une lettre pétillante de verve. Quant à Marat, il était rentré dans sa cave. Beaucoup d'autres écrivains compromis cherchèrent dans la fuite, selon le langage du temps, "un asile contre les assassins". C'était une panique générale.

Quelques amis de Robespierre craignirent même pour sa sûreté. Il logeait en garni dans le Marais, rue Saintonge, et venait à pied tous les jours de chez lui jusqu'à l'Assemblée nationale. Aussi simple dans ses goûts que rigide dans ses principes, il dinait pour trente sous chez un traiteur. Le 17 juillet, à l'issue de la séance, aux Jacobins, un des membres du club, Maurice Duplay, menuisier de son état, tremblant pour les jours de Maximilien, qu'il admirait, vint lui offrir un asile chez lui. Il demeurait dans une maison portant alors le numéro 366 et située presque en face de la rue Saint-Florentin. Robespierre accepta la proposition qui lui était faite de si bon cœur.

Duplay était alors un homme d'une cinquantaine d'années. Ouvrier d'abord, puis entrepreneur en menuiserie, il avait acquis, par le travail, une petite fortune. Ses cheveux commençaient à grisonner; mais dans l'âge mur il avait conservé tout le feu et toute l'ardeur de la jeunesse. Les patriotes de ce temps-là étaient des natures de fer. Le petit nombre des Conventionnels et des citoyens connus que l'échafaud a épargnés ont prolongé leurs jours au-delà des limites ordinaires de la vie humaine.

Quel fut l'étonnement de la famille Duplay, quand, cette nuit-là, le menuisier rentra chez lui, conduisant par la main un inconnu d'une trentaine d'années, vêtu, avec une certaine recherche, d'un gilet à grands revers, d'un habit couleur marron et d'une culotte de soie! Duplay était père d'un garçon et de quatre filles dont l'une était mariée à un avocat d'Issoire, en Auvergne. S'adressant à sa femme et à ses enfants:

--Je vous amène, dit-il, un grand et brave citoyen que les contre-révolutionnaires veulent faire arrêter. Cette maison lui servira d'asile. Vous le connaissez déjà de nom, c'est Maximilien Robespierre...

La femme, les jeunes filles, le fils âgé d'une douzaine d'années, qui avaient lu ce nom-là dans les papiers publics et qui l'avaient souvent entendu prononcer avec enthousiasme par leur père, entourèrent l'illustre persécuté de soins et d'égards.

Robespierre n'avait accepté cet asile que pour une nuit; mais le lendemain, quand il voulut prendre congé de ses hôtes et retourner rue Saintonge, toute la famille le pria de rester.

--Vous êtes ici chez vous, lui dit Duplay; mon fils sera votre frère.

Puis lui montrant le groupe des jeunes filles dans les yeux desquelles on lisait autant de respect que de sympathie pour le grand citoyen:

--Mon ami, voici vos soeurs.

Le moyen de ne pas céder à de telles instances? Robespierre se rendit; la maison de Duplay devint la sienne.

De cette maison, il ne reste rien ou presque rien. Le temps a tout détruit et tout reconstruit. En face de l'église de l'Assomption se trouve, il est vrai, sur le même terrain, une autre maison dont l'allée assez étroite conduit dans une petite cour; mais la configuration actuelle des lieux ne saurait donner aucune idée de ce qu'ils étaient en 1791. La rue elle-même était à peine une rue: c'était un groupe d'une dizaine d'habitations. Dans le voisinage, alors tranquille et silencieux, s'élevait le couvent des religieuses de la Conception. La maison de Maurice Duplay avait à l'extérieur une bonne apparence bourgeoise. Une porte cochère donnait entrée dans une assez grande cour où étaient des planches et des ateliers de menuiserie. Au fond, dans un petit bâtiment, demeuraient le maître menuisier et sa famille. Il y avait du logement de reste. On pria Maximilien de choisir lui-même sa chambre. Il se décida pour une qui était séparée du corps de logis et située sous les toits, une simple et modeste chambre que l'on tapissa, selon ses goûts, d'une tenture de damas bleu à fleurs blanches.

Les habitudes de Robespierre furent bientôt connues; il soignait beaucoup sa toilette, était d'une propreté fort délicate, aimait le linge blanc et recherchait l'élégance dans ses habits. Un coiffeur allait tous les matins friser et poudrer ses longs cheveux. Sa toilette terminée, il se réunissait à la famille du menuisier pour le repos du matin. Maximilien était d'une sobriété de Spartiate: il déjeunait avec du pain chaud et du laitage.

[Illustration: Massacre du Champs-de-Mars.]

Quoique sans luxe, la maison était charmante. Il y avait dans un coin de la cour un très-petit jardin, entouré d'un léger treillage et orné de fleurs que la main des jeunes filles s'occupait à cultiver. Un jour de souffrance s'ouvrait sur les vastes ombrages de tilleuls et de marronniers qui masquaient le couvent de la Conception, où les filles de Duplay avaient été élevées. Du matin au soir, un atelier de six à huit ouvriers en menuiserie animait tout l'entourage, par le bruit du rabot, du marteau et des chansons. N'était-ce point l'intérieur qu'aurait rêvé J.-J. Rousseau?

Robespierre sortait régulièrement vers le milieu du jour. Où allait-il? À l'Assemblée Constituante. Duplay disait à sa femme et à ses filles: "Maximilien va travailler au bonheur public. Tant qu'il sera notre défenseur, la nation n'a rien à craindre. Quel honneur de l'avoir chez nous!"

La paix et le calme le plus inaltérable régnaient dans cette maison retirée, isolée des rumeurs de la grande ville. Le soir, quand s'endormaient le bruit de la scie et du rabot, et le dernier chant des petits oiseaux dans les arbres du couvent, venait l'heure de la réflexion et des épanchements intimes. Au fond de cette solitude, les filles du menuisier avaient contracté une simplicité de mœurs qui s'alliait bien à l'élan du patriotisme.

Maximilien revenait à six heures pour souper. Au sortir de table, il suivait le menuisier et ses filles dans le salon; c'étaient de charmantes réunions de famille, pleines de grâces et de sévérité; les

jeunes filles, groupees en cercle autour de leur mere, travaillaient, avec elle, a divers ouvrages d'aiguille. On se separait a neuf heures, en se donnant le bonsoir. Le jeudi seulement, ces soirees prenaient un caractere de ceremonie; quelques invites, tous amis de la maison, se rassemblaient ce jour-la: c'etaient David, le peintre; Buonarotti, descendant de Michel-Ange et qui n'etait point alors communiste; Lebas, qui recherchait en mariage une des filles de la maison, et quelques autres intimes. De gros fauteuils d'acajou, recouverts d'un velours couleur cerise, formaient, en se rapprochant, un cercle etroit, mais sympathique. On parlait quelquefois de litterature: Maximilien tenait pour le tendre Racine, son auteur favori. Comme il disait bien les vers, on le pria de reciter quelques tirades de Berenice ou d'Andromaque; il s'en acquittait avec tant d'ame, qu'il tirait des larmes de tous les yeux.

Les filles du menuisier, assises en groupe autour de leur mere, ecoutaient la lecture sans cesser leur travail; les yeux modestement baisses et les pieds sur leur tabouret, elles renfermaient en elles-memes leur emotion. Ensuite Buonarotti, qui etait grand musicien, se mettait au piano; c'etait une ame reveuse et ardente; il touchait des airs pathetiques, dont l'effet triste ou gai etait inevitable; il semblait que la vie s'echappait sous ses doigts des notes fremissantes de l'instrument: on rapprochait alors des fenetres pour regarder le ciel, tant cette musique elevait les coeurs. Cependant le ciel etait plein d'etoiles, et les coeurs etaient pleins d'amour. On croyait a la famille, a l'humanite, a l'avenir. Voyant cet interieur si grave et si uni, cette douce religion du foyer, ce culte des cheveux gris autour des vieillards et de la pudeur autour des jeunes filles, on comprenait que les anciens eussent eleve des autels aux dieux lares. Ces reunions ne se prolongeaient pas tres-avant dans la nuit; Maximilien se retirait a onze heures, dans sa chambre, pour travailler; souvent, jusqu'a la blancheur du matin, on voyait briller a sa vitre une petite lumiere.

C'est la qu'il ecrivait ses grands discours, dont quelques-uns sentent un peu trop l'huile de la lampe. Le plus souvent vers huit heures du soir il se rendait au club des Jacobins. Telle etait en 1791 sa maniere de vivre.

Nous avons perdu de vue, depuis longtemps, l'Ami du peuple.--Dans une cave de l'ancienne rue des Cordeliers (aujourd'hui rue de l'Ecole-de-Medecine), il y avait, au mois de septembre 1791, debout devant un tonneau charge de papiers, et une plume a la main, un journaliste qui ecrivait. Quelquefois il jetait sa plume, quittait sa chaise, et se promenait a grands pas, en proie a une agitation fievreuse; si le roulement d'une voiture sur le pave de la rue prolongeait par hasard son bruit sourd le long des voutes basses et humides du caveau, il relevait la tete et ecoutait avec une attention fixe; son oreille inquiete semblait chercher dans ce bruit le roulement lointain du canon. Quand la voiture etaitensee, et que le souterrain rentrait dans le silence, le bonhomme agitait la tete avec desespoir et se remettait a ecrire. Or ce souterrain, qui recevait un peu de jour par un soupirail etait la cave de l'ancien couvent des Cordeliers. Le journaliste etait Marat.

Par quelle echelle fatale ce docteur, passionne pour la lumiere et pour les decouvertes, comme son aieul Faust, etait-il descendu dans ce reduit obscur? Ses idees excentriques avaient souleve contre lui, dans la societe, les memes orages que ses systemes avaient dechaines jadis dans le monde de la science. Ce petit homme, chetif et irritable,

souffrait plus que tout autre de la dure captivité à laquelle le condamnaient, depuis quelques mois, les poursuites de ses ennemis. Traqué de repaire en repaire, comme une bête fauve, ne pouvant coucher deux fois dans le même lit, harcelé à toute heure et en tout lieu par les limiers de la police, il ne trouvait un peu de repos que dans la profondeur des ténèbres. La privation de la douce lumière du jour, qui avait été toute sa vie l'objet de son admiration et de ses études, l'affligeait encore plus que tout le reste. Les lieux sombres qu'il habitait, depuis trois ans, faisaient passer dans son âme un monde de ténèbres. Nuit et jour flamboyait, devant ses yeux, l'épée de la contre-révolution, qui menaçait la France. Son esprit plein de pensées lugubres se débattait dans les affres et les hallucinations de la mort. Les passions de la place publique soutenaient seules son enveloppe débile au-dessus de l'anéantissement ou de la folie. Quand cette excitation morale faiblissait, il demandait au café, dont il prenait jusqu'à trente-deux tasses par jour, des forces artificielles pour lutter contre l'abattement et le sommeil. Infatigable, il rédigeait à lui seul, depuis le commencement de la Révolution, une foule de pamphlets et sa feuille *l'Ami du peuple*. Marat travaillait vingt-deux heures de suite: cette prodigieuse tension irritait toutes les cordes de son esprit. Sa manière de vivre, extraordinaire, ouvrait son cœur à tous les soupçons comme à toutes les crédulités. Il s'emportait par bourrasques contre ses meilleurs amis.

"Tu as raison, lui répondait Camille outragé, de prendre sur moi le pas de l'ancienneté et de m'appeler dédaigneusement *jeune homme*, puisqu'il y a vingt-quatre ans que Voltaire s'est moqué de toi; de m'appeler injuste, puisque j'ai dit que tu étais celui de tous les journalistes qui a le plus servi la Révolution; de m'appeler malveillant, puisque je suis le seul écrivain qui ait osé te louer... Tu as beau me dire des injures, Marat, comme tu fais depuis six mois, je te déclare que, tant que je te verrai extravaguer dans le sens de la Révolution, je persisterai à te louer, parce que je pense que nous devons défendre la liberté, comme la ville de Saint-Malo, non-seulement avec des hommes, mais avec des chiens." Marat avait beau dire et crier, il aimait ce jeune homme.

Après la fatale journée du Champ-de-Mars, le souterrain lui-même ne fut plus tenable; il fallut partir. Depuis quelque temps, Marat n'avait plus d'imprimerie; il occupait celle d'une demoiselle Colombe; on vint saisir les caractères et les presses. Les citoyens ardents, les lecteurs de *l'Ami du Peuple*, regardaient avec une fureur concentrée ce cortège de trois ou quatre voitures, s'acheminant vers la maison commune, environnées de baionnettes, et chargées de tout l'attirail d'une imprimerie; des colporteurs garrottés fermaient la marche. "Convient-il, murmurait-on d'une voix sourde, convient-il à des citoyens armés, qui ont tué nos frères, de venir mettre à la raison des écrivains accusés d'avoir conseillé le meurtre? Les après diatribes de Marat, les figures de rhétorique de *l'orateur du peuple*, n'ont point fait verser depuis trois années deux gouttes de sang; un seul ordre de Lafayette en a fait repandre une large tache." Ainsi l'opinion publique frémissait dans l'ombre; mais ses chefs étaient dispersés ou captifs, ses orateurs muets, ses espérances ajournées, sinon détruites.

Cependant l'Assemblée constituante touchait au terme de ses travaux. Fatiguée, énervée, soupçonnée de trahison et de connivence avec la cour, depuis les massacres du Champ-de-Mars, elle avait cessé d'être le foyer auquel se rechauffait en 89 l'opinion publique. Ses dissensions intérieures, son peu de foi dans la durée de la Constitution qu'elle

venait d'ébaucher, ses illusions sur la possibilité d'établir en France le régime de la monarchie constitutionnelle, tout la condamnait à un dernier sacrifice. Elle eut du moins le mérite de se retirer à temps. Il est vrai que, depuis quelques mois et à diverses reprises, quelques-uns de ses orateurs lui avaient conseillé de se dissoudre. Robespierre fit une motion plus courageuse encore: il proposa à l'Assemblée de décréter que ses membres ne pourraient être réélus à la prochaine législature.

L'Assemblée constituante, malgré ses défauts et ses passions, avait du moins une qualité héroïque, dont elle fit preuve dans toutes les occasions: c'était le désintéressement. Robespierre s'adresse uniquement à cette générosité bien connue. "Ceux qui fixent les destinées des nations, s'écrie-t-il, doivent s'isoler de leur propre ouvrage." Sans rabaisser la mission de l'Assemblée, ni ses lumières, il ose lui rappeler que la source de toute grandeur et de toute inspiration est dans le sentiment général. "Je pense, dit-il, que les principes de la Constitution sont gravés dans le cœur de tous les hommes et dans l'esprit de la majorité des Français; que ce n'est point de la tête de tel ou tel orateur qu'elle est sortie, mais du sein même de l'opinion publique qui nous a précédés et qui nous a soutenus; c'est à la volonté de la nation qu'il faut confier sa durée et sa perfection, et non à l'influence de quelques-uns de ceux qui la représentent en ce moment." Ces belles paroles, quoique proférées par un seul, répondaient à la conscience de tous.

L'Assemblée décrète, à la presque unanimité, la proposition de Robespierre. Quelques historiens ont avancé que si la Constituante ne s'était point décapitée elle-même, et n'avait point exclu ses membres de la prochaine Assemblée, il n'y aurait pas eu de république. Pour celui qui cherche constamment la logique des faits, une telle conclusion n'est pas admissible. Il fallait que la Révolution se fit et qu'elle épuisât toutes ses conséquences: le trône était un obstacle à sa marche, elle le franchit. L'Assemblée constituante aurait eu beau renaître sous un autre nom, qu'elle n'eût point empêché la monarchie de courir à sa perte, ni le peuple français de revendiquer sa souveraineté.

La Constitution qu'elle avait votée était l'œuvre de la classe moyenne, et laissait en dehors de la vie politique, c'est-à-dire de l'élection, un assez grand nombre de citoyens. Sur quel droit pouvait-on établir ces restrictions et tracer des limites au suffrage universel? Il était bien question de droit! La vérité est que la bourgeoisie, effrayée des envahissements de la masse, voulait lui fermer l'accès des urnes. Vainement objecterait-on que les gens exclus du droit de voter étaient des pauvres.

"Ces gens dont vous parlez, répondait avec beaucoup de raison Robespierre, sont apparemment des hommes qui vivent, qui subsistent au sein de la société, sans aucun moyen de vivre et de subsister. Car s'ils sont pourvus de ces moyens-là, ils ont, ce me semble, quelque chose à perdre ou à conserver. Oui, les grossiers habits qui me couvrent; l'humble réduit où j'achète le droit de me retirer et de vivre en paix; le modique salaire avec lequel je nourris ma femme, mes enfants; tout cela, je l'avoue, ce ne sont point des terres, des châteaux, des équipages; tout cela s'appelle rien, peut-être, pour le luxe et pour l'opulence, mais c'est quelque chose pour l'humanité; c'est une propriété sacrée, aussi sacrée sans doute que les brillants domaines de la richesse." [Note: J'ai usé, abusé peut-être de la

citation,--j'en serai plus sobre a l'avenir.--Mais si les evenements ont une voix, comme je le pense, c'est dans les ecrits et les discours du temps qu'il faut la chercher.]

L'ensemble de la Constitution (89-91) presente neanmoins un caractere imposant: c'est tout un passe qui se bouleverse, c'est toute une societe nouvelle qui s'eleve. Il serait trop long de recapituler les importants travaux de cette Assemblée memorable, ses decrets sur la surete des personnes et des proprietes, l'abolition des privileges, la libre circulation des grains, la liberte des opinions religieuses, l'eligibilite des non-catholiques, la division du royaume en departements, l'interdiction des voeux monastiques, la reorganisation de l'armee et du pouvoir judiciaire, l'alienation des biens nationaux, l'emission des assignats, le progres de l'education publique, la suppression des maitrises et des jurandes, la reforme du Code penal. L'Assemblée adoucit la rigueur des supplices; mais elle n'osa point abolir la peine de mort, et pourtant Robespierre l'y exhortait de toutes ses forces. Le 30 mai 1791, il s'ecriait a la tribune: "Effacez du Code des Francais les lois de sang qui commandent des meurtres juridiques et que repoussent nos moeurs et notre Constitution nouvelle." Cet appel a la raison, a la justice, a l'humanite, cette voix de la clemence se perdit dans le desert. A ceux qui lui reprochent aujourd'hui d'avoir fait couler le sang, Maximilien pourrait repondre: "J'ai trouve dans votre loi le glaive leve; je vous ai propose de le briser, vous n'avez pas voulu; cette arme est tombee plus tard entre mes mains, je m'en suis servi."

La terreur constitutionnelle durait toujours; on arretait les discoureurs en plein vent; le drapeau rouge flottait a l'Hotel de Ville; un silence morne regnait au Palais-Royal et dans les cafes. L'Assemblée profita de cette stupeur pour reviser la Constitution, c'est-a-dire pour la modifier. La Republique semblait vaincue, et, ce qui est le dernier degre de la defaite, elle etait tombee sans combattre.

Commencee le 17 juin 1789, la Constitution fut terminee le 3 septembre 1791. Louis XVI l'accepta. "Convaincu, disait-il, de la necessite d'etablir cette Constitution et d'y etre fidele," il se rendit solennellement au sein de l'Assemblée nationale. Au milieu des cris d'enthousiasme qu'excitaient parmi les deputes la presence et le serment du roi, l'abbé Gregoire fit entendre ces sombres paroles: "Il jurera tout et ne tiendra rien." Cette Constitution fut proclamee par le maire de Paris, dans le Champ-de-Mars, au bruit du canon. Lafayette fit decreter une amnistie generale pour les delits relatifs aux affaires politiques du 15 juillet; l'amnistie ne releve pas les morts!

Enfin ils sont partis!--Ce furent les adieux que recurent les deputes de la Constituante, si bien venus et si bien fetes a leur arrivee; les legislatures s'usent des qu'elles ne contiennent plus l'esprit de la Revolution. Finissons. Les hommes, les faits, les idees qui ont prepare la Montagne nous sont desormais connus; nous avons vu construire laborieusement et piece a piece le theatre de la lutte: viennent maintenant les gladiateurs de la liberte!

CHAPITRE TROISIEME

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

I

En quoi l'Assemblée législative différait de l'Assemblée constituante.--Le parti des Girondins.--Quels étaient alors les républicains.--Troubles excités dans tout le royaume par les prêtres réfractaires.--Menaces des émigrés.--Conduite ambiguë de Louis XVI.

Il en est des grandes Assemblées comme des grands hommes: on s'aperçoit de leur supériorité alors qu'elles ne sont plus. La Constituante, en disparaissant, avait creusé un abîme. Comment combler ce vide? ou trouver, parmi les nouveaux venus, des candidats capables de succéder aux Mirabeau, aux Sieyès, aux Duport, aux Barnave, aux Robespierre? Les révolutions sement les dents du dragon: il en naît des hommes, des citoyens.

La Législative fut une Assemblée de transition, une sorte de lien entre la Révolution et la République. Elle ouvrit ses séances le 1^{er} octobre 1791. Cette nouvelle Assemblée nationale n'avait plus l'éclat imposant de la Constituante: ni grands noms, ni grandes distinctions naturelles ou acquises. Soixante des nouveaux députés n'avaient pas encore accompli leur vingt-sixième année. C'était l'Assemblée des jeunes. A part Condorcet, Brissot et quelques autres, ses membres étaient inconnus. Parmi eux, on s'étonnait de ne point trouver Danton; les intrigues et la violence de ses ennemis avaient fait échouer sa candidature.

Le premier acte de la Législative fut un témoignage de déférence et de respect pour les travaux de l'Assemblée qui venait de finir. Le livre de la Constitution fut apporté en triomphe par douze vieillards, comme un livre saint; l'archiviste Camus le présenta solennellement aux nouveaux députés, qui le reçurent debout et la tête découverte. Ainsi l'Assemblée législative parut se tenir dans une humble contenance, devant l'ombre même de la Constituante. Quoique sincère, sans doute, cet hommage rendu à l'un des plus grands monuments de l'esprit humain ne pouvait être, de la part des nouveaux venus, un engagement durable. La Constitution, quoique saluée avec enthousiasme, n'allait déjà plus à la taille de la Révolution, qui grandissait toujours; les premiers mouvements de la Législative devaient la faire éclater comme un vêtement trop court et trop étroit.

Dès le début de la session, la vieille étiquette royale vint se heurter au roc des idées démocratiques. "Nous n'étions pas douze républicains en 89," dit quelque part Camille Desmoulins. Depuis la fuite du roi et le massacre du Champ-de-Mars, le nombre s'en était beaucoup accru. Le duel entre les deux principes s'engagea à propos d'un incident.

Couthon, dont les paupières molles, le teint blême, les joues creuses, annonçaient une constitution faible et un esprit taciturne, proposa de réformer le cérémonial qui avait été suivi par la Constituante, dans les réceptions du pouvoir exécutif. Plus de trône,--un fauteuil; plus de titre de _sire_,--monsieur; plus de députés debout et découverts devant leurs maîtres,--tous assis. "La Constitution, disait l'orateur, qui nous rend tous égaux et libres, ne veut point qu'il y ait d'autre

majeste que la majeste divine et la majeste du peuple." L'Assemblée vota d'abord ces dispositions; puis, effrayée elle-même de son audace, elle revint le lendemain sur le décret, et anéantit son propre ouvrage. Le coup n'en était pas moins porté. Le roi constitutionnel devenait, aux yeux de la loi, ce qu'il devait être d'après l'esprit même de l'institution, le serviteur de son peuple, et encore un serviteur à gages, c'est-à-dire révocable.

Elle eut lieu pourtant, cette séance royale. Louis XVI lut un discours dans lequel il faisait semblant de croire la Révolution terminée; elle commençait. Des cris de vive le roi l'accueillirent à son entrée et l'accompagnèrent à sa sortie.

La Constituante s'était distinguée par l'expérience, la maturité, les lumières de ses hommes d'État; la Législative, elle, apportait un élément nouveau, l'enthousiasme.

Un groupe se faisait remarquer par son accent bordelais, son ardeur, sa verve méridionale: c'était celui des députés de la Gironde, Vergniaud, Guadet, Gensonne, Ducos, Fonfrede et autres. La plupart d'entre eux avaient fait de bonnes études classiques. Ils étaient sortis du collège, fort ignorants, mais l'âme remplie des souvenirs de l'antiquité. Le sentiment païen de la forme et de la beauté extérieure les saisissait: ils avaient voué un culte à la République d'Athènes. Le discours latin développa chez eux la faculté d'imitation, le forum bordelais affermit et enfla leur voix. Il y avait du soleil dans leur éloquence. Ces jeunes gens appartenaient en général à la classe moyenne, à cette envahissante bourgeoisie qui avait depuis si longtemps attaqué les privilèges de la noblesse. La majesté royale, comme on disait alors, n'exerçait sur leur esprit aucun prestige. Ils avaient secoué le joug des préjugés religieux et ne croyaient qu'à la puissance de la raison. D'ailleurs légers, remuants, grands parleurs, ils avaient plus de forme que de fond. Le chef de ce groupe, ou du moins le centre autour duquel ils ne tardèrent point à se réunir, était Brissot dit de Warville, esprit sérieux, possédant les connaissances qui manquaient à ses jeunes amis, sachant manier les hommes et les affaires, mais hélas! d'une probité douteuse. Brissot croyait, depuis longtemps, que la nation française était assez avancée pour se gouverner elle-même. Les Girondins adoptèrent sa manière de voir; ils se rallièrent, par nécessité, au simulacre de la monarchie constitutionnelle; mais leur idéal était la République.

[Illustration: Couthon.]

Par une contradiction qui étonna, les démocrates, d'un autre côté, se montraient bien moins préoccupés de changer la forme du gouvernement que de réaliser certaines conquêtes politiques et sociales. Robespierre, on le sait, ne faisait point partie de la Législative; mais il n'avait point cessé pour cela de parler et d'écrire. Quelle était alors son attitude? Il se couvrait de la Constitution comme d'un manteau. Pourvu qu'on tracât autour de la monarchie de sages limites, c'était la forme de gouvernement qu'il acceptait encore au mois de septembre 1791.

"Je n'ai point partagé, écrivait-il dans une adresse aux Français, l'effroi que le titre de roi a inspiré à presque tous les peuples libres. Pourvu que la nation fut mise à sa place, et qu'on laissât un libre essor au patriotisme que la nature de notre Révolution avait fait naître, je ne craignais pas la royauté, et même l'héritage des

fonctions royales dans une famille; j'ai cru seulement qu'il ne fallait point abaisser la majeste du peuple devant son delegue, soit par des adorations serviles, soit par un langage abject. J'ai cru qu'il ne fallait point se hater de lui procurer ni assez de forces pour tout opprimer, ni assez de tresors pour tout corrompre, si on ne voulait point que la liberte perit avant meme que la Constitution fut achevee. Tels furent les principes de toutes mes opinions sur les parties principales de l'organisation du gouvernement: elles peuvent n'etre que des erreurs; mais, a coup sur, elles ne sont point celles des esclaves ni des tyrans." Comme il ne se retracte point, comme il defend au contraire toute sa conduite, on est autorise a dire qu'il perseverait dans la meme maniere de voir.

Pour etablir la Republique, il faut des principes, des vertus et des lumieres; les Girondins n'avaient qu'un systeme.

L'Assemblée constituante leguait a la Legislative des embarras enormes: la rarete des subsistances, la resistance du clerge, l'emigration, la guerre civile et la guerre exterieure. Devant ces obstacles accumules, les Constituants avaient quelquefois manque de prevoyance et d'energie. Les politiques du fait, hommes a vue courte, n'avaient pas su calculer l'importance de la question religieuse. La Revelation ne s'attendait qu'a la guerre des rois; elle vit se dresser devant elle la guerre des pretres et des croyances. Contre toute prevision, elle rencontra, dans le clerge, un ennemi dont les armes tenaient encore de l'enchantement. Exercer sur les ames un empire invisible, couvrir leurs complots d'un voile sacre, troubler la terre au nom du ciel, telle fut la tactique des pretres factieux. Parmi ces derniers, beaucoup ne songeaient qu'a guerir la plaie faite a leurs interets materiels; d'autres s'agitaient par esprit de fanatisme: c'etaient les plus dangereux. Les hommes de la Constituante s'etaient contentes de tonner contre le pharisaisme de l'ancien clerge, et d'opposer aux artifices des refractaires un tranquille mepris. Cette conduite etait impolitique et legere. Il y avait plus de foi dans le peuple que les pretres eux-memes n'osaient l'esperer. D'un autre cote, des plaisanteries maladroites et indecentes contre les idees religieuses venaient en aide a la fureur du clerge en alarmant les consciences. La philosophie a le droit de succeder aux cultes qui meurent; elle n'a pas le droit de les tourner en ridicule.

La situation des ecclesiastiques assermentes devint intolerable. Leurs faux freres excitaient contre eux les populations ignorantes et aveuglees. Dans les campagnes, on ravageait leurs petites cultures, on tuait leurs pigeons, on denichait les oeufs dans leurs poulaillers. [Note: Extrait d'une note curieuse qui existe aux Archives du royaume.] Reduits a la famine, ils avaient encore a souffrir les insultes des enfants qui les pourchassaient a coups de fourche. Plusieurs ecclesiastiques distingues et soumis a la loi occuperent alors les sieges episcopaux devenus vides par la retraite des anciens eveques; ils rencontrerent dans leur diocese des obstacles enormes. A Caen, l'abbe Fauchet, nomme eveque du Calvados, s'agitait contre la ligue formidable des nobles et des pretres. Deux ou trois cents femmes d'une paroisse de Caen poursuivirent le cure constitutionnel, lui jeterent des pierres, le chasserent jusque dans son eglise, ou elles descendirent le reverbere du choeur pour le pendre devant l'autel. La meme ville fut bientot le theatre de desordres plus graves encore: dans l'eglise Saint-Jean, on vit reluire les armes devant l'autel, des coups de feu furent tires par d'anciens nobles qui avaient fait de la maison de priere un antre de sedition et une caverne de brigands.

Faisant allusion a ces desordres, a ces actes de barbarie et aux pretres rebelles qui les excitaient, l'abbe Fauchet s'ecriait indigne: "En comparaison de tels pretres, les athees sont des anges.... Allez, ont-ils dit aux ci-devant nobles. Allez, epuisez l'or et l'argent de la France; combinez les attaques au dehors, pendant qu'au dedans nous vous disposerons d'innombrables complices: le royaume sera devasté, tout nagera dans le sang; mais nous recouvrerons nos privileges! _Abimons tout plutot, c'est l'esprit de l'Eglise._ --Dieu bon, quelle Eglise! ce n'est pas la notre; et si l'enfer peut en avoir une parmi les hommes, c'est de cet esprit qu'elle doit etre animee. Et ils osent parler de l'Evangile, de ce code divin des droits de l'homme qui ne preche que l'egalite, la fraternite, qui dit: Tout ce qui n'est pas contre nous est avec nous; annoncons la nouvelle de la delivrance a toutes les nations de la terre: malheur aux riches et aux oppresseurs! N'invoquons pas les fleaux contre les cites qui nous dedaignent; appelons-les au bonheur de la liberte par le doux eclat de la lumiere."

L'Assemblée legislative, instruite de ce qui se passait a Caen et ailleurs, hesitait elle-meme entre la tolerance et les mesures de rigueur, contre des hommes qui fomentaient la guerre civile sous le manteau de la religion. Merlin de Douai proposa de charger sur des vaisseaux les pretres insermentes. On ecarta pour l'instant toute persecution. Cependant l'incendie des croyances religieuses se propageait et s'etendait de jour en jour. Quelques provinces du Midi, le Gevaudan, la Bretagne suivirent l'exemple du Calvados. Les pays de montagnes resistent plus longtemps que les autres au deluge des eaux et des idees. Il en est des renouvellements du monde social comme de ces grands cataclysmes qui ont change plusieurs fois la face du globe terrestre. C'est toujours sur les hauteurs que se retirent les derniers representants de l'ordre de choses qui va finir; c'est la qu'ils luttent a outrance contre la destruction generale.

Les provinces soulevees par la lutte des prejuges religieux etaient, en outre, isolees du reste de la France par des barrieres naturelles, des rivières, des fleuves, des routes impraticables, un langage et des moeurs a part. Les habitants de quelques provinces etaient habitues a vivre dans une independance farouche, bien differente de celle que la Constitution voulait fonder. La liberte du citoyen n'est pas celle du sauvage: la volonte particuliere se trace a elle-meme des limites en se rattachant a la volonte generale. La Revolution, qui etait en realite une delivrance, leur parut, en raison des sacrifices qu'elle exigeait, une tyrannie. Les ecclesiastiques, les nobles dechus, profiterent de ces instincts et de ces germes de mecontentement pour inspirer aux paysans la haine des institutions nouvelles. Les paisibles campagnes se changerent, sous leur main, en champs de bataille ou l'ignorance agitait des tenebres et des armes. Cette puissance mysterieuse des pretres tenait moins encore a leur habilete personnelle qu'a l'empire des croyances sur le coeur de l'homme.

La rarete et, par suite, la cherte des subsistances etaient inseparables d'un etat de choses aussi trouble et qui n'avait pas encore permis a la fortune publique de se rasseoir. La domination des riches sur les pauvres survivait a l'aristocratie detruite. L'habit des citoyens actifs causait de l'impatience aux hommes en blouse, qu'on avait prives des droits politiques. Les gardes nationaux, depuis l'affaire du Champ-de-Mars, etaient designes sous le nom de Janissaires de l'ordre. D'un autre cote, les interets alarmes se coalisant contre la misere, il se trouva des speculateurs pour operer la hausse factice des denrees; des mouvements eurent lieu dans le faubourg Saint-Marceau,

a l'occasion de la cherté subite du sucre. Au milieu du dénuement des classes laborieuses, la Révolution jetait ça et là quelques sentences économiques:--Tous les hommes ont droit à la subsistance.--Si l'habit du pauvre a des trous, les habits du riche ont des taches.--La nature donne des vivres, et les hommes font la famine.

Un prêtre conformiste faisait entendre de sages et utiles paroles. "La Révolution n'est pas faite, écrivait-il, si habituellement le pain n'est pas à meilleur marché qu'il n'est aujourd'hui... Le bois, le linge, les maisons diminuant de prix avec le temps, nous n'aurons plus de mendiants, et j'aurai le plaisir de voir s'accomplir à la lettre cette prophétie de David: _Les pauvres mangeront et seront rassasiés._"

L'État se trouvait lui-même aux abois; il avait bien les mains pleines de papier-monnaie; mais ses caisses étaient vides de numéraire. La confiance manquait, la vente des biens du clergé rencontrait un obstacle dans certains scrupules religieux. Le cultivateur achetait, mais en tremblant. Marchait-on bien sur un terrain solide? L'ancien régime ne pouvait-il pas revenir? Et, dans ce cas, ces terres, quoique légitimement acquises, ne seraient-elles pas violemment arrachées des mains du paysan? Heureux encore s'il ne payait pas de sa tête le crime d'avoir solde la terre avec le fruit de ses économies et de la féconder chaque jour par son travail! L'État se reposait sur le crédit; le crédit, c'est l'idéal de la fortune. Toutes ces causes réunies produisaient une masse de souffrances incessamment accrues. Si quelque chose étonne, c'est qu'au milieu de circonstances si graves la Révolution ait pu se maintenir.

Les prêtres non-assermentés en appelaient aux foudres du pape, les nobles à l'épée des souverains étrangers; leurs espérances se portaient ainsi de tous côtés, et toujours au-delà des frontières. Les classes qui, jusqu'en 1789, étaient à la tête de la société se mirent violemment hors la nation. Ces hommes, pour lesquels le sol français était peu de chose à côté de leurs intérêts personnels, auraient compté pour rien les ravages de leur entreprise et la vie des citoyens, à la condition de rétablir la monarchie. Avec l'émigration, le numéraire s'enfuyait; il se formait de jour en jour, sur la frontière, ce qu'on nommait alors la _France extérieure_. Tandis que les tronçons de l'aristocratie, coupée par le glaive de la Révolution, s'agitaient ainsi pour se rejoindre à Coblenz ou à Bruxelles; les souverains du Nord armaient sur toute la ligne.

Les émigrés trompaient les rois de l'Europe par les rêves dont ils s'abusaient eux-mêmes; ils leur disaient qu'une fois le pied des armées étrangères sur le sol de la France, la nation, comprimée par une poignée de révolutionnaires, se soulèverait elle-même et chercherait son salut du côté de l'étranger. Le but des puissances confédérées était d'ailleurs conforme aux projets et au langage des émigrés français: soutenir la partie saine de la nation contre la partie délirante, éteindre au sein du royaume le volcan du fanatisme révolutionnaire dont les éruptions successives menaçaient les empires circonvoisins.

Chaque jour, des lettres arrivaient du camp de Coblenz ou de Worms; une armée, dont presque tous les soldats étaient gentilshommes, se tenait prête à agir; l'argent abondait. Voici une de ces lettres, retrouvée par nous aux Archives du royaume: "On attaquera sur cinq points;... je ne sais si les esprits changent en France; mais le peuple des frontières adopte nos principes. Vous ne pouvez vous faire une idée

du degre de chaleur ou les esprits sont montes. Tous les jours des officiers arrivent, surmontant tous les dangers et tous les obstacles; dix-huit se sont jetes a la nage, devant les gardes nationales, pour passer de l'autre cote; d'autres traversent la riviere a cheval... Les princes nous ont assure qu'ils n'ecouteront aucune proposition ni accommodement. Vaincre ou mourir sera la devise de l'armee. Le mois ou nous entrons sera bien interessant; croyez que nous vous rosserons de main de maitre, et que l'on ne punira personne sans un jugement. Les parlements sont tant a Coblenz qu'a Bruxelles. Les princes leur ont donne l'ordre de ne pas s'ecarter. M. Seguier aura bien de la besogne. Malheur a ceux qui feront de la resistance!" [Note: Lettre d'une emigree trouvee dans les papiers de M. Lemounier, medecin du roi.]

Ce rassemblement convulsif, tout electrise de contre-revolution et d'aristocratie, inquietait a juste titre les legislatureurs. Chaque jour, l'armee se desorganisait par la fuite des officiers. Le plus grand tort que les ennemis de la Revolution pouvaient lui faire, c'etait de la pousser aux exces; les nobles et les pretres n'epargnerent aucun moyen pour amener ce resultat desastreux; l'absence menacante des uns, la presence occulte et les complots des autres concouraient a souffler le feu de la guerre civile. L'Assemblée legislative voyait le mal; elle ne voyait pas le remede. Condorcet avait propose de lier les nobles a la Constitution par un serment: "Ils le preteront, lui repondit Isnard, mais ils jureront d'une main, et de l'autre ils aiguiseront leur epee."

Dans ces conjonctures difficiles, que faisait le roi? Louis XVI n'avait point encore perdu l'espoir de raffermir son trone ebranle. Quelques pales rayons de popularite lui revenaient, par intervalles, comme les dernieres caresses d'un soleil d'automne. Le soir du jour ou il s'etait rendu a l'Assemblée nationale, il alla au Theatre-Italien avec la reine, Madame Elisabeth et ses enfants. La famille royale fut recue avec des marques d'attendrissement.

--Le bon peuple, s'ecria la reine, il ne demande qu'a aimer!

Pourquoi donc, madame, n'avez-vous pas su gagner son coeur?...

Les ci-devant nobles ne manquerent point d'attribuer ces retours a l'humeur legere des Francais, qui s'etaient eloignes du trone par etourderie et par bravade, mais qui seraient bientot forces d'y revenir a genoux et dans l'attitude du repentir. La mobilite du caractere francais est, au contraire, comme celle de la mer qui repousse continuellement les chaines dont on voudrait la charger. Cependant Louis XVI, conseille par Barnave, ne cessait de donner des gages apparents a la Constitution. Rome avait prononce d'avance l'absolution de cette conscience royale, qui flechissait sous la force majeure des evenements. Tromper la Revolution, c'etait un moyen de la soumettre: on comptait sur cette sainte hypocrisie pour lasser ce qu'on nommait la fureur des partis extremes; ses solennels serments n'empechaient d'ailleurs pas Louis XVI de porter ses regards et ses intrigues au dela du Rhin.

II

Deux decrets: l'un contre les emigres, l'autre contre les pretres refractaires.--D'ou est parti le systeme de la Terreur.--Le roi tient

pour le clerge non assermente et pour la noblesse revoltee contre la nation.--Les desastres de Saint-Domingue.--Camille Desmoulins sans journal.--Les lettres et les arts en 91.--Danton est nomme procureur-adjoint de la Commune de Paris.--Son caractere et sa profession de foi.

Une conduite si ondoyante n'etait pas seulement dans la politique du chateau; elle etait surtout dans le caractere faible de ce malheureux prince. La reine avait, disait-on, plus de force d'ame; mais la volonte n'est une puissance que si elle s'appuie sur un grand dessein; or, Marie-Antoinette n'avait dans le coeur que des rancunes d'ambition froissee, et dans l'esprit que des plans decousus. D'un autre cote, les soutiens du trone constitutionnel allaient manquer a la royaute de 89: Lafayette et Bailly atteignaient le terme de leurs fonctions, tandis que l'Assemblee legislative voulait enfin percer a jour les vraies intentions de Louis XVI et lui imposer des hommes nouveaux.

Tel etait l'etat de trouble des esprits; tels etaient les embarras et les difficultes de la situation; l'Assemblee nationale allait-elle trouver le moyen d'en sortir?

L'Assemblee legislative crut que le moment etait venu de renoncer a un systeme d'impunite dont on voyait chaque jour se developper les funestes consequences. La tolerance des hommes d'Etat envers les pretres refractaires et les nobles qui s'etaient sauves a l'etranger n'avait fait qu'encourager le schisme et l'emigration. Si l'on perseverait dans cette voie, ne courait-on pas a la perte de toutes les conquetes revolutionnaires? Ce fut Brissot qui, le 30 octobre 1791, suivant une expression vulgaire, attacha le grelot. Dans un discours fort etudie, il demanda que si, passe un certain delai, les princes et les fonctionnaires emigres ne rentraient pas dans le royaume, ils fussent poursuivis criminellement et leurs biens confisques. Quant aux autres (le menu fretin) on se contenterait de frapper leurs proprietes d'une triple imposition. Ces moyens d'intimidation parurent trop doux a Vergniaud. "Avec ces miserables pygmees, parodiant l'entreprise des Titans contre le ciel, il n'est point besoin de preuves legales." Le lendemain, le fougueux Isnard s'elance a la tribune: "Il est souverainement juste, s'ecrie-t-il, d'appeler au plus tot, sur ces tetes coupables, le glaive des lois... Il est temps que ce grand niveau de l'egalite qu'on a place sur la France libre prenne enfin son aplomb... Ne vous y trompez pas, c'est la longue impunite des grands criminels qui a pu rendre le peuple bourreau... Si nous voulons etre libres, il faut que la loi, la loi seule, nous gouverne; que sa voix foudroyante retentisse dans le palais du grand comme dans la chaumiere du pauvre, et qu'aussi inexorable que la mort lorsqu'elle tombe sur sa proie, elle ne distingue ni les rangs ni les personnes." Ces images funebres, la voix assombrie de l'orateur, souleverent des applaudissements.

Pour le coup, ce fut Marat qui se declara charme; il croyait avoir enfin trouve son homme. Qu'invoquaient pourtant Brissot, Vergniaud, Isnard pour justifier ces mesures de rigueur? La raison d'Etat. N'est-ce point au nom du meme sophisme que les Montagnards s'armerent plus tard de l'echafaud? Les uns et les autres n'ont donc rien a se reprocher. Le systeme de la Terreur a meme ete invente par les Girondins.

Apres les emigres, ce fut le tour des pretres refractaires. Le 14

novembre, Isnard, s'adressant aux hommes de la Revolution, dit cette verite sinistre: "Il faut que vous les vainquiez ou que vous soyez vaincus." Puis se retournant vers les pretres refractaires: "Il faut, poursuivit-il, ramener les coupables par la crainte ou les soumettre par le glaive. Une pareille rigueur ferait peut-etre couler le sang; mais il est necessaire de couper la partie gangrenee pour sauver le reste du corps." Toujours la meme doctrine: c'etait celle de l'Inquisition.

Le 29 novembre, l'Assemblee vota un decret qui prescrivait a tous les ecclesiastiques de preter le serment civique, dans le delai de huit jours, sous peine d'etre privees de tous traitements ou pensions, declares suspects de revolte envers la loi et soumis a la surveillance de toutes les autorites constituees.

Les priver de leur traitement etait un acte de justice. Mais au nom du salut public, les declarer suspects, les placer en dehors du droit commun, n'etait-ce point faire un grand pas vers le systeme de 93?

Ces deux decrets, l'un contre les emigres, l'autre contre les ecclesiastiques refractaires, furent frappees plus tard de deux vetos consecutifs. Le premier, disent les royalistes (le decret contre les emigres), offensait le coeur de Louis XVI, sincerement devoue a sa bonne noblesse, dont il avait recu tant de gages de sympathie et de devouement; le second (celui contre les pretres) revoltait ses croyances religieuses. Pouvait-il en etre autrement? Le roi n'admettait au chateau que des pretres non assermentes; Madame Elisabeth, fort devote et peu eclairee, mais exerçant une assez grande influence sur le roi, contribuait a affermir ses scrupules. Louis XVI se contenta d'inviter les emigres a rentrer en France; cette mesure etait insuffisante; etait-elle meme bien sincere?

La note suivante, extraite d'une liasse deposee aux Archives du royaume, me permet d'en douter. "Quoique emigre, Lambesc a continue, jusqu'en janvier 1792, a faire les fonctions de grand-ecuyer, de l'approbation de Capet; le ministre Latour du Pin correspondait avec lui en cette qualite. On a fait faire a Paris et expedie a Treves des uniformes de gardes-du-corps (en gravure ou en nature?) de soldats prussiens, et des habits de livree de valets de pied; les etats de depense des grandes et petites ecuries etaient envoyes a Treves, d'ou Lambesc les renvoyait apres les avoir signes."

Les fonctions de grand-ecuyer exercees a distance, par un homme qui etait hors du royaume; l'assentiment plus ou moins direct que Louis XVI donnait a cette conduite, tout montre bien qu'il existait alors un lien entre le cabinet des Tuileries et l'emigration. Les anciens nobles avaient fui une patrie qu'ils ne pouvaient plus dominer; ce n'est donc pas une simple invitation du roi qui pouvait les rappeler a leurs devoirs. Ils ne manquerent pas de mettre en doute la liberte de leur souverain, ni d'abriter leur desobeissance soi-disant fidele derriere une fiction de contrainte et de captivite morale.

Cependant l'Assemblee nationale voyait avec impatience son autorite muree par deux vetos. Le peuple s'indignait; la colere des citoyens se montrait d'autant plus grande que les deux decrets, surtout celui contre les ecclesiastiques insoumis, etaient reellement empreints de sagesse et de moderation. L'Assemblee se contentait, selon le mot de Camille, d'exorciser le demon du fanatisme par le jeune, c'est-a-dire de retirer la pension aux pretres qui persisteraient a ne point preter

le serment civique. La Legislative avait bien prononcée des peines sévères contre les ci-devant nobles, qui intimidaient le pays par une fuite séditieuse, et contre les prêtres convaincus d'avoir provoqué la désobéissance aux lois; mais cette peine, purement comminatoire, devait expirer devant les barrières de l'étranger et devant le refus de la sanction royale.

La conduite du roi, dans ces circonstances extrêmes ne fut approuvée que par les Feuillants; on nommait ainsi les successeurs du club de 89. Un jeune écrivain du plus grand talent exposa les doctrines de ces conservateurs dans une longue lettre sur les dissensions des prêtres. André Chenier--c'était son nom--s'avouait alors royaliste.

[Illustration: Vergniaud.]

Les démocraties se montrent généralement peu favorables aux poètes; elles regardent sans cesse à l'intérêt de tous, à la grandeur nationale, bien plus qu'à certains dons de la nature. Qu'arrive-t-il pourtant en pareil cas? Ces esprits frelés et délicats, mais jaloux de notoriété, qui voudraient soulever le monde avec une aile de papillon, s'irritent, accusent les événements de détourner d'eux la renommée, regrettent le bon vieux temps et maudissent le progrès. Avons-nous en vue André Chenier? non vraiment, mais une foule de beaux esprits qui rimaient alors contre la Révolution. Ce n'étaient ni des écrivains ni des poètes qu'il fallait à la nation en danger, c'étaient des citoyens.

Guerre aux blancs! c'est le cri que poussait alors Saint-Domingue et qui traversa les mers. Comme toujours, l'insurrection avait été précédée par le martyr. Un noir, le brave et malheureux Oger, avait péri sur l'échafaud des esclaves; les idées ressemblent aux herbes des champs, il faut les faucher pour qu'elles croissent. On sait aujourd'hui que les premiers troubles de Saint-Domingue furent provoqués par la résistance des colons et par leur injustice; ces hommes durs repoussèrent le décret qui accordait les privilèges civiques aux hommes de sang mêlé, c'est-à-dire à leurs propres enfants. Ils furent chatiés; l'incendie et le meurtre couvrirent la colonie. Les noirs inventèrent des supplices qui font fremir d'horreur: les blancs leur avaient si bien appris à être cruels! Tot ou tard, les armes de la persécution et de la tyrannie se retournent contre la main qui s'en est servie. C'était maintenant le tour des maîtres de manger leur pain dans l'agitation et la terreur. Nulle pitié: être blanc, c'était être coupable; le crime ne faisait qu'un avec la peau.

Cette nouvelle excita en France des émotions diverses: si la perte de nos colonies affligeait le sentiment national, si la conduite des noirs était revoltante, la conscience saluait, du moins avec tristesse, deux grandes choses, l'émancipation des esclaves et l'unité de l'espèce humaine. Les voilà donc, ces noirs, ces hommes de couleur trop longtemps traités comme des animaux, qui, eux aussi, réclament au nom de la liberté! D'où leur venait cette audace, sinon de la Déclaration des droits de l'homme? D'un bout du monde à l'autre, les esclaves répondaient à la Révolution Française par un tressaillement de cœur. Au milieu de ces désastres, l'attitude de la nation fut sublime. "Il n'y a pas à balancer, s'écria-t-elle; les lois de la justice avant celles des convenances commerciales, et nos intérêts après ceux de l'espèce humaine." O enthousiasme de la générosité! Quand avait-on vu un peuple frappé bénir sa blessure? Quand une nation, tout en donnant des larmes aux victimes, s'était-elle consolée de la perte d'une de ses plus belles colonies par amour des principes et de l'humanité?

Camille avait donne sa demission de journaliste, mais non celle de citoyen. Aux Cordeliers, aux Jacobins, il ne cessait de repandre sa verve intarissable; comme il se defiait de sa voix, il faisait quelquefois lire ses discours. Sans principes bien arretes, Camille s'abandonnait toujours a la providence de son esprit; il allait avec le flot, mais ce flot allait lui-meme du bon cote. Republicain, il attaquait sans cesse le Monstre politique de la Constitution. Les partisans de la royaute l'accusaient d'exagerer les maux de la situation actuelle, sans indiquer de remede; il se contenta de les tourner, le plus joliment du monde, en ridicule: "Que signifient, leur repondit-il, ces questions captieuses et pharisaïques et toutes ces metaphores de remedes et de maladies desesperes, en parlant des nations? A un malade, il ne suffit pas pour etre gueri d'en avoir la volonte, au lieu que vous reconnaissez tous que, pour qu'un peuple soit libre, il suffit qu'il le veuille; pour guerir une nation paralysee par le despotisme ou l'aristocratie, il suffit de lui dire comme au paralytique de la porte du temple de Jerusalem: Levez-vous et marchez; car c'est votre Lafayette lui-meme qui l'a dit: Pour qu'un peuple soit libre, soit gueri, il suffit qu'il le veuille. Ainsi, messieurs, ceux d'entre vous qui sont de bonne foi ne peuvent repondre, a ce discours, rien de raisonnable, si ce n'est de dire comme les goujons des Mille et une Nuits, a qui l'auteur de la Feuille du Jour vient de comparer si plaisamment les Francais, et qui repondaient dans la poele a frire: Nous sommes frits, mais nous sommes contents."

Camille Desmoulins demeurait alors rue du Theatre-Francais; mais il passait les derniers beaux jours de l'automne a Bourg-la-Reine, dans une maison de campagne de sa belle-mere. Lucile etait toujours resplendissante de jeunesse et de gaiete; elle aimait la Revolution pour elle-meme et pour son Camille: jamais sentiment plus noble ne souleva le sein d'une femme. L'enthousiasme civique ne l'empechait pas de descendre aux amusements champetres. Freron, l'ami de la maison, venait souvent les rejoindre a Bourg-la-Reine; on passait gaiement de la politique aux moeurs familiares de l'intimite. Freron aimait a jouer avec les animaux de la garenne, et Lucile l'appelait pour cela Freron-Lapin. Camille souriait a ces propos innocents: "J'aime Lapin, disait-il, parce qu'il aime Rouleau." C'est ainsi qu'il appelait sa femme.

Le coeur humain est toujours le meme; comme ces charmants badinages se detachent avec melancolie sur le fond triste et severe d'une Revolution qui devait devorer ses plus beaux enfants!

Camille reprit du service dans le barreau, mais non sans regretter sa tribune de journaliste. "J'exerce de nouveau, ecrivait-il a son pere, mon ancien metier d'homme de loi, auquel je consacre a peu pres tout ce que me laissent de temps mes fonctions municipales ou electorales et les Jacobins, c'est-a-dire assez peu de moments. Il m'en coute de deroger a plaider des causes bourgeoises apres avoir traite de si grands interets et la cause publique a la face de l'Europe. J'ai tenu la balance des grandeurs; j'ai eleve ou abaisse les principaux personnages de la Revolution. Celui que j'ai abaisse ne me pardonne point, et je n'eprouve qu'ingratitude de ceux que j'ai eleves; mais ils auront beau faire, celui qui tient la balance est toujours plus haut que celui qu'il eleve. C'est une grande sottise que j'ai faite d'avoir cesse mon journal. C'etait une puissance qui faisait trembler mes ennemis, qui aujourd'hui se jettent lachement sur moi, me rega

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)